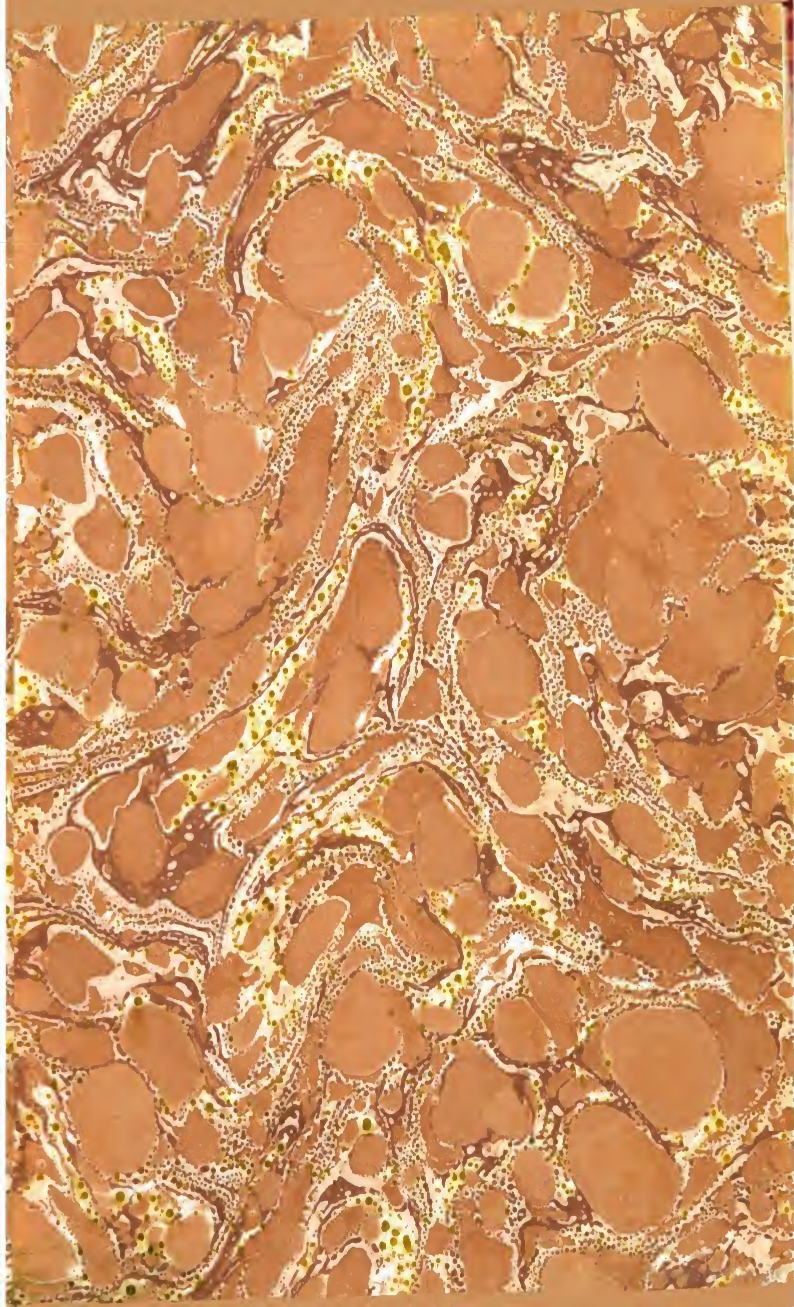
LES VALLÉES DU BUGEY: EXCURSIONS HISTORIQUES, PITTORESQUES...

Achille Raverat







3c

LES

VALLÉES DU BUGEY

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Notice historique sur la vie militaire du baron Raverat, 1 vol. in-8° de 438 pages, deux gravures sur bois, imprimerie de B. Boursy. Lyon, 1855. — Prix : 5 francs.

A travers le Dauphiné, voyage pittoresque et artistique, 1 vol. in-8° de 503 pages, imprimerie de B. Boursy. Lyon, 1861. — Prix : 5 francs.

Autour de Lyon, excursions historiques, pittoresques et artistiques dans le Lyonnais, le Beaujolais, le Forez, les Dombes et le Dauphiné, 1 vol. in-8° de 798 pages, douze gravures à l'eau-forte, imprimerie de C. Jaillet. Lyon, 1865. — Prix : 10 francs.

LE BARON ACHILLE RAVERAT
Membre de la Société littéraire de Lyon.

LES

VALLÉES DU BUGEY

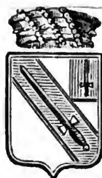
Excursions Historiques, Pittoresques et Artistiques

DANS LE BUGEY, LA BRESSE, LA SAVOIE & LE PAYS DE GEX

Lectorem delectando, pariterque monendo.







T. II

LYON
SE TROUVE CHEZ L'AUTEUR
AVENUE DE SAXE, 71

—

1867

LES VALLÉES DU BUGEY

(Suite du bassin du Rhône)

CHAPITRE XVI.

LA VALLÉE DE LA VALSERINE

DE BELLEGARDE A CHATILLON-DE-MICHAILLE

La Valserine, dont nous allons explorer le cours, prend naissance près de la vallée des Dappes, à deux pas du chalet du Massacre, qui s'élève sur la plus haute cime de la chaîne du Jura, à 1,350 mètres d'altitude. Son parcours est de douze à quinze lieues. Torrent intarissable, gracieux parfois au milieu des prairies verdoyantes des combes de Mijoux, de Lelex, de Chézery, mais le plus souvent sauvage au fond des abîmes insondables des Encombres, des Pierres, des Oulles, nous ne saurions mieux peindre d'un seul trait sa marche fougueuse, qu'en nous ser-

vant de l'expression caractéristique d'un habitant du pays : La Valserine ne fait qu'un bond de sa source à son embouchure !...

Creusée du nord au midi, la vallée de la Valserine sépare le département du Jura de l'arrondissement de Gex, et l'arrondissement de Gex de celui de Nantua. Partout elle étale des tableaux aussi imprévus qu'émouvants ; nous les décrirons au fur et à mesure qu'ils viendront s'offrir à nos yeux.

En sortant de Bellegarde par la route de Nantua, on tarde peu de rencontrer le village et le château de Musinens. Le village n'est qu'un assemblage sans ordre de maisons mal bâties au pied d'un mamelon occupé par le château. Quant au château, c'est tout simplement une vieille masure. Il eut tour à tour pour seigneurs les puînés de la famille de Châtillon-de-Michaille, les Bouvens et les Moyriat ; son propriétaire actuel est M. Baudin, avoué près le tribunal civil de Nantua. L'église, sous le vocable de saint Blaise, est un édifice très-mesquin ; ce fut jadis la chapelle seigneuriale. On en a allongé la nef ; le chœur seul est ancien, mais des remaniements modernes en ont singulièrement altéré le style primitif.

Comme la plupart des villages de la Basse-Michaille, Ville (*Villa*), près de Billiat, est loin de nous montrer des habitations propres ; ses rues sont de véritables cloaques. Ville dépendait de l'abbaye de

Nantua en qualité de prieuré ; ce que constate un acte passé en l'année 1198, entre l'évêque de Genève et les abbés de Cluny et de Saint-Claude.

L'église, dont l'entretien ne semble pas coûter beaucoup de soins, ni prendre beaucoup de temps au bedeau, fut probablement construite, ou tout au moins dotée par les princes de Savoie. Un écusson à leurs armes orne la voûte, à l'intersection de ses nervures, lesquelles ont tout le caractère artistique du xve siècle. A l'entrée du village existait une léproserie.

Ochiaz n'est ni plus beau, ni plus propre que son voisin ; là aussi, du fumier devant chaque porte ; là aussi, de vilaines petites maisons à toitures de paille, aux chétives fenêtres qui, loin de favoriser l'entrée du jour, semblent vouloir le refuser. Un toit de paille couvre aussi l'église, pauvre et nue comme la crèche de Bethléem ; on n'y voit ni tableaux, ni ornements, mais seulement une pierre portant le millésime de 1487. Un petit clocheton en planches, qui s'élève à peine au-dessus du toit, contribue avec tout le reste à donner à la maison de Dieu un véritable cachet de parfaite humilité !

Comme il n'était jadis si misérable localité, si piètre village qui n'eût ses seigneurs et maîtres, Ochiaz avait les siens : après les Châtillon, ce furent les Seyssel, puis les Montfalcon, etc.

A défaut de documents historiques dont ce village est tout à fait dépourvu, voici du moins, pour y suppléer, une tradition qui prétend qu'Ochiaz, portant jadis un autre nom, était situé sur le sommet d'une des montagnes de Retord. Or, par une belle nuit, ce sommet ayant glissé sur sa base, serait venu s'arrêter à l'endroit même que le village occupe aujourd'hui ; maisons, jardins, église, habitants même couchés sur leurs grabats, bestiaux dormant à l'écurie, rien n'aurait souffert de ce déplacement. Tout se retrouva dans son état normal ; sauf le nom primitif du village, auquel on substitua une dénomination qui devait rappeler cet événement extraordinaire : Ochiaz (*haut chiaz*, choir de haut). Nous voulons bien admettre, d'après la tradition, la justesse et l'à-propos de ce nom, mais il faut avouer qu'il n'est ni euphonique, ni gracieux.

Citons également l'antique croyance répandue parmi les habitants de ce pauvre village, comme en beaucoup d'autres localités ; c'est la croyance *aux servants et à la poule noire*.

La poule noire a de grands pouvoirs ; ce n'est rien moins qu'un trésor pour celui qui la possède. Aussi est-elle la première servie de toute la basse-cour ; aussi la régale-t-on des meilleures choses. Suivant le plus ou moins de satisfaction qu'on lui procure, elle multiplie plus ou moins la pièce d'argent

qu'on a mis couver sous elle, ou bien elle pond chaque jour un œuf d'or.

Quant au servant, c'est l'âme d'un vieux domestique qui est demeurée dans la maison ; elle s'attache surtout à panser les chevaux, leur donne à manger, les étrille, range les harnais, nettoie les écuries, etc. D'autres ont soin des bœufs et des vaches ; d'autres encore vaquent aux soins du ménage. Tous les travaux des servants se font la nuit, à la grande joie des paysans paresseux. Mais s'il pousse loin la complaisance, ce serviteur invisible est, par contre, assez malicieux : gardez-vous bien de chercher à le voir, ni de lui faire des niches !... Gardez-vous surtout d'essayer de débrouiller les petites tresses dont il s'amuse à orner la crinière des chevaux, car alors vos bestiaux périraient infailliblement dans l'année...

Vouvray semble ne faire qu'un avec Ochiaz, tant ces deux villages sont rapprochés ; il est placé en amphithéâtre sur le revers de la montagne et dominé par une église neuve, que domine elle-même la superbe forêt de Beauregard, richesse de la commune, et qui s'étend au loin du côté des Plans d'Hotonne et de la chapelle de Retord.

Nous voici arrivé au chef-lieu du canton, à Châtillon-de-Michaille, où nous allons nous installer pour quelques jours, chez le père Jacques Gaujon, aubergiste et boulanger, et de plus chef d'une nom-

breuse famille, toute assez avantageusement casée.

M. et Mme Gaujon sont de ces braves gens comme on est heureux d'en rencontrer quand on est loin de ses foyers, et dont notre cœur garde un précieux souvenir. Animés de respectables sentiments religieux, ils font faire maigre à leurs hôtes les vendredis et samedis ; à cela près, ce sont les meilleures personnes du monde. Nous devons dire cependant que dans ces jours d'abstinence qu'il nous impose, et à titre de compensation, le papa Gaujon va déterrer, *derrière les fagots*, une vieille bouteille qu'il déguste avec ses hôtes ; ces jours-là aussi la maman Gaujon charge davantage son café.

Ce n'est point le hasard qui nous a fait descendre chez ces braves gens ; nous savions y rencontrer un personnage de notre connaissance, le *prince de Chalame*, qui, après avoir habité pendant quelques années Lyon, où il avait brillé et mené la vie à grandes guides, était rentré dans son pays natal et avait pris modestement pension chez M. Gaujon, où il vivait comme dans sa propre famille. Comme il possédait un lopin de forêt sur le crêt de Chalame, ses nombreux amis lui avaient octroyé familièrement cette qualification de prince. Ajoutons que le prince de Chalame est un des petits neveux de l'abbé Tournier, curé de Montange, au siècle passé, et dont nous avons eu l'occasion de parler au sujet du pont de Bellegarde;

qu'il ne manque ni d'esprit, ni d'instruction ; que sa conversation est variée, et que chez lui le cœur ne fait jamais défaut. Il eut l'obligeance de nous servir de cicérone dans nos excursions à travers la Michaille et de nous fournir divers renseignements relatifs à cette contrée.

Le village, ou plutôt le bourg de Châtillon, assis à l'entrée de la vallée de Nantua, au carrefour formé par la réunion de la route de Belley à celle de Lyon à Genève, était très-important, il y a quelques années, à raison du transit que ces routes avaient créé entre la Suisse et nos départements méridionaux. La voie ferrée lui enlève maintenant de jour en jour son activité ; les diligences, la malle-poste, les rouliers, n'animent plus la grande route ; les relais, les nombreux chevaux de renfort ont disparu, les auberges sont désertées, et, comme disent les habitants, l'argent ne roule plus ici comme autrefois !... Après les jours de prospérité, viennent les jours de décadence... Ainsi va le monde !... Ce que l'ouverture de la grande route avait donné à Châtillon-de-Michaille, la création du chemin de fer le lui a ôté !... Toutefois, il n'en restera pas moins un village considérable, par sa justice de paix, sa gendarmerie, ses douanes, sa population, ses foires et ses marchés. Le séjour en est agréable, car les rues sont propres, les maisons neuves, et tout y respire l'aisance. On y a établi

depuis peu quelques métiers de soierie; enfin, il s'y fait un grand commerce de beurre, de fromage de Gex et de Gruyère, que les montagnards y apportent tous les lundis.

Une nouvelle fontaine et un lavoir, établis à l'extrémité du village, sont alimentés par une source abondante amenée à grands frais des bois qui ombragent le Crêt de l'Ermite, l'un des points culminants du massif de Retord.

L'église est située en dehors du village, côté sud, sur une petite éminence complantée de jeunes tilleuls; sa nef et ses deux chapelles plafonnées comme un appartement bourgeois, sont propres, bien entretenues; il y règne une clarté suffisante; mais on ne peut rien en dire de plus; car, de même que la plupart des églises bâties sous le premier Empire, celle de Châtillon est d'un style sec, froid, maussade comme aspect, et ne disant rien à l'âme. Le clocher, lourd, ramassé, s'élève très-peu au-dessus du toit; c'est là d'ailleurs une sorte de règle observée dans toute la Michaille, et motivée par la violence des ouragans qui se déchaînent fréquemment dans cette région.

Du côté opposé à l'église, au nord du village, sur un cône abrupt, dominant d'une grande hauteur et à pic le confluent de la Sémine et de la Valserine, existent encore quelques vestiges de constructions

anciennes à moitié enfouies sous la terre. Toutefois, l'œil peut en suivre la direction, étant guidé par l'herbe plus clair-semée et plus promptement flétrie en ces endroits-là que partout ailleurs. Ces débris sont les seuls restes de l'orgueilleuse forteresse des seigneurs de Châtillon. Une statue de la sainte Vierge et une croix érigées sur le point culminant et sur le terre-plein de l'antique donjon, à l'endroit nommé la Tour, ont remplacé toutes les constructions de la féodalité. Quelques vieilles et sombres maisons, groupées sans ordre sur le flanc méridional du mamelon et comme sous la protection de ces emblêmes religieux, descendent jusqu'à celles qui s'alignent sur la grande route. Parmi elles, on remarque un bel établissement moderne où les sœurs de Saint-Joseph dirigent simultanément un pensionnat et une école de jeunes filles.

De la Tour, la vue est splendide ; au nord, elle embrasse la vallée austère de la Haute-Michaille et les monts dominés par le Crêt de Chalame ; au sud, elle s'étend sur la vallée plus gracieuse de la Basse-Michaille, encaissée par la chaîne du Jura, ainsi que par celles de Retord et du Colombier ; puis elle va se perdre, par delà le Rhône, sur les montagnes de la Savoie.

Dans les petits taillis de chênes plantés sur les rochers où s'élève la tour, à l'endroit où ces rochers

surplombent les deux torrents, on a ménagé une charmante clairière, où la jeunesse du village vient danser le dimanche, en plein jour. Ajoutons que durant les belles nuits d'été, alors que la lune projette sa clarté douteuse, il n'est point rare de voir d'aimables jeunes filles danser en rond sur la pelouse, et se livrer à de joyeux ébats; gracieux spectacle qui disparaît aux premières lueurs de l'aurore. Où se sont arrêtés ces sylphes légers, l'herbe se montre plus fraîche, plus parfumée, plus fournie qu'autre part, et les bestiaux en font leur plus friand régal. Mais lorsque ces sylphes, — et c'est ce qui arrive parfois, — sont de nature malfaisante, on trouve parmi cette herbe de petits champignons vénéneux, nuisibles pour les bestiaux...

Les vallées de la Michaille formaient jadis une puissante seigneurie qui avait pour titulaire la noble et chevaleresque famille des Châtillon. D'une antiquité respectable, cette maison qui, en 1170, avait pour chef Jean I[er], conserva son indépendance jusqu'à l'époque où les circonstances lui imposèrent, en quelque sorte, l'obligation de s'allier tantôt avec les comtes de Génevois, tantôt avec les comtes de Savoie, qui acquéraient dans le Bugey quantité de terres, et dont l'influence grandissait progressivement. Aussi Pierre de Châtillon fut-il contraint de leur faire hommage de sa seigneurie et de se recon-

naître leur vassal. En l'année 1600, la seigneurie passa dans la famille de Bouvens par le mariage d'Hélène, fille de Claude de Châtillon, avec Jean-Aimé de Bouvens, gouverneur de la citadelle de Bourg pour le duc de Savoie, au temps où les Français assiégeaient cette ville. Quant à la vieille forteresse de Châtillon, elle fut démolie par le duc de Biron, au nom du roi Henri IV.

A un kilomètre du village, sur un méplat des premières pentes de la montagne de Retord, on trouve le hameau d'Ardon, isolé de la route impériale. Ses vieilles et rares maisons couvertes en chaume, et une petite chapelle moderne offrent un aspect tout-à-fait agreste.

Vers le commencement de ce siècle, Ardon était le chef-lieu du canton, et possédait l'église paroissiale ; alors le hameau de Châtillon, ne se composant guère que des quelques maisons groupées au pied de la Tour, était loin d'avoir l'importance qui lui valut plus tard l'honneur de dépouiller Ardon de ses titres et prérogatives de chef-lieu de canton, de commune et de paroisse.

L'église d'Ardon, autrefois prieuré dépendant de l'abbaye de Nantua, ayant été abandonnée pour la nouvelle église de Châtillon, était tombée en ruines ; on l'a relevée depuis quelques années. Les indications que nous avons pu recueillir, et l'étude de

quelques vieux débris, relégués dans un angle du cimetière, nous donnent tout lieu de présumer qu'elle devait remonter à la période byzantine du XIe au XIIe siècle. Cet antique édifice renfermait les caveaux mortuaires des anciens seigneurs de Châtillon.

Les bonnes gens du pays racontent que lors de la reconstruction de la chapelle, des ouvriers, excités par l'espoir de découvrir des trésors dans ces tombeaux, les ouvrirent; et, profanant ces cendres séculaires, les dispersèrent aux vents; mais, — juste punition de leur cupidité sacrilége, — tous ces violateurs de tombeaux périrent misérablement dans le courant de l'année!...

Le pont des Oulles est, assurément, l'une des curiosités les plus remarquables de la localité. Entre Châtillon et Bellegarde, au-dessous des villages de Lancrans et de Musinens, le lit de la Valserine se trouve barré par une digue naturelle, basse, et qui se relie aux rochers élevés des deux rives. La longueur de cette digue est de plus de 250 mètres sur une largeur de 100. Ces rochers étant identiques, au point de vue géologique, à ceux de la Perte du Rhône, du pont des Tonnes, des cascatelles de Thurignin, que nous avons déjà signalés à nos lecteurs, les mêmes phénomènes ont dû, par conséquent, se produire sur les uns comme sur les autres. Mais ici, le barrage se trouvant moins élevé que celui de la

Perte, les eaux, comme au Malpertuis, ont creusé une étroite et tortueuse fissure qui, de jour en jour, s'approfondit davantage ; elles s'y précipitent par une cataracte plutôt oblique que perpendiculaire, et dont la rapidité est vertigineuse. Là, pressées, foulées, tourmentées, elles se brisent, blanches d'écume, contre les parties anguleuses qui, rongées à leur base, surplombent et finissent par s'écrouler.

Lorsque les eaux sont grosses, elles remplissent la fissure, débordent et se répandent sur la surface raboteuse de la digue ; là, tourbillonnant sur elles-mêmes en mille endroits à la fois, et, au milieu de redoutables remous, elles attaquent le rocher. Respectant les parties les plus dures, mais entamant celles qui ont le moins de consistance, elles forment une multitude de cavités plus ou moins profondes, plus ou moins développées. La plupart de ces cavités affectent une configuration circulaire, ovale ; quelques-unes représentent des spirales, des vermicelles, des arabesques aux contours fantastiques et capricieux.

Ces cavités, parfaitement unies et blanchies par le tournoiement rapide des eaux, ressemblent à des baignoires de marbre, à des bassins ou à des cuvettes ; mais les villageois à qui de semblables désignations sont nécessairement étrangères, les appellent tout simplement du mot patois, les Oulles (marmittes, *Olla*).

Une simple pierre équarrie, solidement assujétie par des crampons de fer, est jetée sur la fissure qui, en cet endroit, a tout au plus quatre pieds de largeur. Tel est le pont des Oulles, seul passage par lequel les piétons de ces localités puissent aller d'une rive à l'autre.

La surface supérieure de cette digue si étrangement travaillée est à sec, en temps ordinaire; il faut alors, nous le répétons, plonger l'œil dans la fissure pour apercevoir le courant. Mais le spectacle change subitement, lorsque, à la suite d'un de ces orages si fréquents dans la Michaille, la Valserine, gonflée par les mille torrents qui se précipitent des montagnes, coule à pleins bords et recouvre la digue; fissure, bassins et pont disparaissent alors sous ses flots jaunâtres, qui bouillonnent et lancent dans l'espace des nuages d'écume et de poussière humide.

Telle est l'impétuosité de cette fougueuse rivière, qu'elle entraîne des blocs de rocher comme un fétu de paille. On voit même, arrêtée au fond de l'un de ces bassins, une énorme meule récemment arrachée à un moulin. Puis elle baisse aussi vite qu'elle a monté, ne laissant dans les bassins que des flaques d'eau qui, reposées, réfléchissent les rayons du soleil comme les facettes d'un immense miroir, et qui bientôt s'évaporent, laissant le rocher complétement à sec.

Un petit corps-de-garde, comme il s'en trouve tout le long de la Valserine, aux endroits guéables, abrite deux douaniers, qui, tout en surveillant le débouché du pont, occupent leurs loisirs à pêcher des truites, et servent volontiers de cicérone aux rares touristes qui viennent explorer cette étrange localité.

Que dans une nuit obscure, ils soient hêlés par les villageois qui veulent franchir ce dangereux passage, aussitôt ils accourent, une lanterne à la main, et guident ceux qui les ont appelés, soit à travers les cavités, soit sur le pont, d'où un faux pas vous précipiterait dans l'abîme. Malheur à celui qui négligerait de requérir leur assistance !... Peu de jours avant notre arrivée, un colporteur avait disparu dans la fissure; on n'avait pas encore retrouvé son cadavre, qui sera vraisemblablement dévoré par les truites et les écrevisses qui pullulent dans ces bas-fonds insondables.

A côté de l'endroit où périt ce pauvre diable, sur le rocher qui s'avance sur le gouffre, on lit une grossière inscription. Nous crûmes d'abord qu'elle était destinée à rappeler le triste événement que nous venons de mentionner... Nullement !... C'est tout simplement l'œuvre d'un jeune conscrit de Lancrans, qui, en se traînant à plat ventre sur le rocher, y a gravé son nom, *Marrel*, accompagné du numéro 82

qui l'exonérait du service militaire. Notre jeune conscrit avait largement fêté Bacchus; et le *dieu des ivrognes* lui avait permis d'accomplir ce voyage scabreux devant lequel reculerait, à coup sûr, un homme de sang-froid.

Non loin du corps-de-garde, au milieu d'un taillis de chênes et de charmilles, la grotte de Brame-Bœuf s'enfonce d'une centaine de mètres dans le flanc du rocher. L'entrée en est étroite et basse, quoique l'accès en soit facilité, depuis qu'un ingénieur du chemin de fer, dirigeant le chantier de Bellegarde, a enlevé quelques quartiers de rocher. Nous y pénétrâmes à la suite d'un douanier muni d'une lanterne. L'intérieur présente un couloir anguleux, aux aspérités duquel on se heurte la tête, et quelques salles élevées dont la voûte laisse pendre des stalactites, blanches et brillantes comme de l'albâtre.

Le confluent de la Sémine est aussi un lieu plein d'intérêt. L'artiste y trouvera d'heureuses études d'eaux, de rochers, d'arbres, de ponts, d'usines, etc., mais les lointains y font défaut. Enterré entre les immenses rochers de Châtillon, de Montange et de Confort, ce lieu appelé Coux (*Costa*), ne nous semble abordable qu'aux piétons et aux mulets. De nombreuses chutes d'eau et d'abondantes sources ont permis à l'industrie d'y établir un moulin et des

scieries. On y descend par une côte difficile qui aboutit à un pont en bois jeté sur la Sémine, et appelé le pont de Coux; puis le chemin se bifurque; d'une part, il remonte la côte opposée et se dirige sur le village de Montange; d'autre part, traversant le pont de Confort placé sur la Valserine, il escalade les rochers sur le plateau desquels est assis le village de Confort.

Assez important, placé sur le bord de la Sémine, le moulin de Coux a pour moteur une source qui sort du rocher auquel il est adossé. Tout en faisant de la farine, les propriétaires du moulin, MM. Marie frères, cultivent l'unique vigne qui existe dans la commune. Or, le produit de cette vigne est réputé si bon, qu'il est toujours retenu d'avance, — du moins on nous l'a assuré, — par les curés du pays. — C'est en dire assez pour son éloge...

Les villageois des environs savent si la Côte-de-Coux est mauvaise; leurs jambes ont dû souvent s'en apercevoir. On raconte même à ce sujet qu'une bonne vieille étant sur le point de mourir, et le curé l'exhortant à pardonner à ceux dont elle pouvait avoir à se plaindre, elle répondit : Je pardonne à tout le monde, excepté à cette Côte, qui m'a causé tant de peine pendant ma longue existence...

SUITE DU CHAPITRE XVI

LA VALLÉE DE LA BOFFÉRINE

DE MONTANGE A CHAMPFROMIER

De l'autre côté de la Sémine, commence la vallée de la Haute-Michaille, où nous allons porter nos pas : espérons que le lecteur voudra bien nous suivre dans cette nouvelle excursion.

Une circonstance, on ne peut plus favorable, de connaître cet étrange pays s'étant présentée à nous. on doit penser que nous n'eûmes garde de la laisser échapper.

Le père Jacques Gaujon, en sa qualité de boulanger, avait soumissionné et obtenu la fourniture du pain à une partie des brigades de douaniers disséminés tout le long de la Valserine. Deux fois la semaine, son fils Louis, monté sur un char-à-banc, allait faire sa distribution à chacune des brigades.

Nous prîmes place entre lui et le prince de Chalame, et nous voilà partis tous trois, traînés par un robuste petit bidet.

Engagés dans la vallée de Nantua, nous descendîmes l'espace de quatre kilomètres la route impé-

riale, tracée sur la rive droite de la Sémine, dont le lit est profondément encaissé.

Sur trois maisons qui existent à Trébillet, section du hameau de Tacon, il y a deux auberges et un moulin à plâtre. Là, quittant la grande route, nous traversâmes la Sémine sur un petit pont ; et par un joli chemin, nouvellement rectifié, nous gravîmes la rive gauche, ridée par plusieurs ravins, dont le plus abrupt est le Nant-Blanc ; puis après avoir fait encore quatre kilomètres, nous arrivâmes sur le plateau de Montange, au-dessus du moulin de Coux, juste en face de Châtillon, dont nous n'étions séparés que par la vallée de la Sémine, bien que nous eussions décrit un contour de huit kilomètres de développement.

Un vieux château délabré, la Tour-de-la-Bâtie, s'élevait vis-à-vis de la Tour-de-Châtillon. En 1815, une poignée de braves montagnards de la Haute-Michaille, embusqués dans ces ruines, tiraient des coups de fusils aux Autrichiens qui occupaient la grande route de Nantua ; mais quelques boulets vinrent les déloger et en même temps abattre les pans de murailles de la Bâtie, dont il ne reste plus que des débris.

Un peu avant la Tour, on trouve la Croix-du-Parc, lieu redouté, tant par son isolement que par la rencontre que l'on y fait à minuit. Un mouton ensorcelé s'y tient à l'affût ; il se plaît à égarer le voyageur et

à le faire choir dans le précipice. Qui croirait cela d'un mouton?... Qui croirait surtout que, lorsque son guet-à-pens a réussi, il célèbre sa victoire par un bêlement féroce?...

On voit aussi, en ce funeste lieu, des fantômes dansant des rondes autour de la croix. Les villageois ont vu tout cela; ils nous l'ont affirmé, nous voulons bien les croire sur parole. Nos lecteurs ne se montreront pas, sans doute, plus sceptiques que nous.

Le village de Montange est disposé en amphithéâtre sur les pentes douces du petit mont de l'Ange, qui se relie à la grosse montagne de Panaz et que couronne une respectable chapelle consacrée à l'archange saint Michel. De là dérivent le nom du village (*Mons Angeli*) et celui donné à toute la vallée (*Vallis Michaelis*).

Exposées au sud-est, les maisons de Montange offrent un agréable coup d'œil; presque toutes sont abritées par des arbres fruitiers, ou entourées d'un petit jardin où la culture des légumes n'exclue pas celle des fleurs. Plusieurs fontaines arrosent les rues, qui sont passables, mais peu régulières. L'église est du xve siècle; sa tenue fait honneur à l'administration et aux habitants. Sauf deux ou trois maisons, toutes les autres sont nouvellement bâties, régulières, blanches, et couvertes en ardoises; le village semble dater d'hier.

En effet, incendié en 1861, il renaquit promptement de ses cendres, grâce aux secours et aux souscriptions qui affluèrent de tous côtés. L'incendie avait eu pour cause la funeste habitude des montagnards d'employer pour la couverture de leurs habitations, soit de la paille, soit des tavaillons. Depuis longtemps déjà, l'autorité, avertie par de fréquents sinistres, engageait les villageois à abandonner ce dangereux mode de toiture ; à la suite de l'incendie de Montange, il fut prohibé complètement. Aujourd'hui, la tuile et l'ardoise couvrent seules les constructions nouvelles ; l'ancien système disparaît lentement des vieilles habitations.

Les villageois attribuent les incendies à l'influence maligne de la fameuse *Jeanne*, ancienne châtelaine de Montange, sur le compte de laquelle on met des aventures qui feraient d'elle une autre Marguerite de Bourgogne. D'autre part, il est vrai, cette influence était combattue par les curés, qui avaient le pouvoir de *couper le feu*. Pour certaines raisons, ces messieurs n'ont pas toujours voulu, ou n'ont pas pu exercer leur pouvoir. Aussi, quand survenaient des incendies, les villageois prétendaient-ils que la paroisse n'avait pas eu l'heureuse chance de posséder de bons curés.

La maison seigneuriale, appelée le Château, vieille et noire gentilhommière à tourelles, précédée d'un joli verger, est située au-dessus du village, dans une

légère dépression, entre le mont de l'Ange et le mont Panaz. On remarque, plaquée dans le mur, à côté de la porte d'entrée, une tablette de marbre noir, sur laquelle est gravée en lettres d'or, l'inscription suivante, empreinte d'une vraie philosophie : *Inveni portum. Spes, fortuna, valete. Satis me ludistis; ludite, nunc, alios.*

Cette inscription fut composée par M. le baron Volland, ancien commissaire des guerres sous l'Empire, et à qui appartenait alors le château. Il est habité aujourd'hui par la respectable demoiselle Laville, parente de M. Volland.

Paul-Ambroise Volland naquit à Matafelon (Ain); il était avocat au parlement de Dijon, à l'époque où se leva le soleil de 89; la coalition des puissances étrangères menaçait la liberté naissante; il quitta le barreau, s'engagea dans un bataillon de volontaires avec son ami et compatriote l'illustre Joubert; il courut aux frontières; bientôt après il devint sergent-major, entra dans l'intendance militaire et parcourut cette carrière en y laissant une belle réputation d'intégrité. Il revint pauvre, lui qui avait remué des millions, se fixer à Montange, où il vécut longtemps de sa pension de retraite ; puis il alla mourir à Alger, chez un de ses neveux, M. Billet, colonel de gendarmerie.

Au sujet de M. Volland, Emile Marco de Saint-

Hilaire, ou tout autre page de l'Empire, prête à Napoléon un jeu de mots qui a le mérite d'être assez piquant, mais qui a le tort de mettre en cause un homme d'une probité aussi incontestable que celle de M. Volland. Dans un salon des Tuileries, l'Empereur s'approchant de notre intendant, lui adresse brusquement la parole : — Votre état? — Intendant, sire! — Votre nom? — Volland! — Joli nom pour un intendant... — Je vous ferai observer, sire, que mon nom s'écrit avec deux *ll*... — Raison de plus pour mieux voler, réplique l'Empereur en souriant.

La commune de Montange est une des plus riches du canton, en grains, noix, bestiaux, fromages et charbon de bois; mais on n'y récolte pas de vin. Elle possède la riche carrière de la grange du Quart, dont la pierre gypseuse est transportée au moulin de Trébillet, pour être réduite en plâtre. On a établi aussi à Montange la résidence d'une brigade de douaniers. Les habitants sont laborieux, et si leurs champs sont fertiles, ils ne ménagent pas leur peine. On les voit, une hotte sur les épaules, porter les engrais sur des pentes où le mulet ne pourrait aborder; débarrasser leurs terres des pierres que la charrue met à découvert; puis sur des *lèges*, petits chariots appropriés aux besoins de ces montagnes, les transporter en des lieux incultes, où ils les rassemblent en énormes monceaux, connus sous le nom de *Mur-*

giets, et ressemblant de loin à des ruines de bâtiments.

Le pays est généralement dénudé, privé de grands arbres, excepté dans les endroits abrités, où les noyers atteignent une grosseur peu commune. Et pourtant ces colosses sont parfois brisés, arrachés, portés au loin par les furieux coups de vent qui désolent la Michaille !...

Au pied des rochers escarpés qui servent d'assises aux plateaux superposés de Montange, le lit de la Valserine présente des sites extraordinaires où l'imprévu le dispute à l'horrible. Aux Pierres, roches rongées, découpées en dentelles, fissures, gouffres, cascades ; mais il s'y trouve de plus qu'aux Oulles, lieu avec lequel les Pierres offrent certaines ressemblances, un moulin placé à cheval sur une des fissures, et dont l'aspect est vraiment fantastique.

Plus haut sont les Tines de la Nant-Fay (*tina*, cuve). Une chute du torrent a formé la première tine, vaste et profonde, qui se dégorge dans une série d'autres tines plus ou moins grandes, sur une longueur de cent cinquante mètres ; on dirait une chaîne immense dont les tines représenteraient les anneaux.

Ce lieu s'appelle aussi, Sous-les-Echelles, nom provenant de deux échelles grossières, superposées, et fixées au rocher qui surplombe la rive gauche. Les habitants de la Mulaz, de la Serpentouse et du Crêt, hameaux du pays de Gex, descendent journellement

par ces échelles, souvent avec de lourds fardeaux. Ils ne mettent que vingt-cinq minutes pour venir à Montange, au lieu de trois heures qu'il leur faudrait, s'ils faisaient le tour par le pont de Confort. Une planche traverse une des fissures ; elle est surveillée par l'inévitable cabane du *gabelou*, pour employer une expression locale.

Plus haut encore, sont les Encombres, résultat de l'éboulement d'un immense rocher qui a encombré la Valserine, sur une étendue de plus de cent mètres. Le torrent s'est frayé un passage, tantôt en travers de ces blocs énormes, tantôt en dessous ; de sorte que l'on entend le mugissement de l'eau, tandis que l'on ne peut l'apercevoir. Le site des Encombres est horriblement beau ; on dirait que l'éboulement vient de se produire ; il date pourtant de plusieurs siècles.

Au sortir de Montange, la route, tracée sur les escarpements vertigineux du mont Panaz, dont elle suit toutes les anfractuosités, parcourt un pays qui, à mesure que l'on avance, devient de plus en plus désert. Les champs cultivés sont plus rares, les murgiets plus nombreux ; puis on ne voit plus rien, que des *teppes* (terrains arides, *steppes*) et des *rupts* (terrains ravinés, *rupti*) ; que de maigres halliers de noisetiers et de charmilles qui végètent sur les *avalanches* (éboulis de roches) ; que des *rieux* (*rivi*), tantôt impétueux, tantôt desséchés ; que des détritus de

pierrailles qui, sur les pentes les plus déclives, se précipitent parfois comme de vrais torrents; que des roches pendantes qui, de temps à autre, bondissent des monts escarpés, coupent la route, se fraient un passage à travers les taillis et vont se perdre dans les gouffres de la Valserine.

Sur les puissants contreforts de la rive opposée, la longue chaîne du Jura présente, sur les plans inférieurs, des bois de chênes, de châtaigners et de hêtres; sur les plans supérieurs, son interminable et sombre rideau de sapins, couronné par une ligne de rochers blanchâtres dont le profil accidenté, dentelé, déchiqueté, se détache nettement sur les espaces infinis.

Dans l'une des teppes les plus sauvages, et telle qu'aurait pu la rêver le poétique Salvator Rosa, la route longe une prairie étranglée dans un bas-fonds parsemé de gros blocs. La réputation du Pré-Basson est sinistre dans ces montagnes; on se hasarde peu à le traverser dans les jours de brouillards, et la nuit ne vit jamais les villageois affronter impunément ce passage. Un capucin dont la gigantesque stature n'est pas moindre de dix-huit pieds, a établi sa demeure dans le creux d'un rocher qui surplombe la prairie, et que l'on nomme le Crêtet. Ce Goliath apparait au voyageur téméraire qui se hâte de rebrousser chemin; on entend sortir du rocher le

son des cloches, accompagné de chants religieux et de funèbres psalmodies. Un petit enfant de chœur, dont la taille n'est guère que de dix à douze pieds, est souvent aux côtés du capucin; tous deux font leurs pérégrinations à travers les brouillards ou les ténèbres de la nuit. Ces deux êtres, tout le monde les a vus, mais, — comme on peut le supposer, — personne ne leur a parlé.

Au-delà du Pré-Basson, — la Valserine toujours à droite, — le rocher du Grand-Capucin s'abaisse, les montagnes fuient à l'ouest, et reviennent au nord, en décrivant un vaste demi-cercle. Parmi ces montagnes, on distingue : le Grand-Cruchon, au bas duquel se trouve une riche ferme dont le propriétaire est ironiquement nommé par les villageois le *Marquis de Cruchon;* la Colombière où l'on voit le Trou-du-Loup ; le Drugey, avec ses avalanches impraticables et ses deux cavernes, repaires de bêtes fauves ; puis au nord, le majestueux Chalame, dont le Crêt domine toutes ces montagnes d'une hauteur de 1548 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Au centre de ce demi-cercle, s'étalent le riche village de Champfromier et ses hameaux: le Monestier, Communal, le Bordaz, Conjoncle, le Potachet, le Pont-d'Enfer ; outre bon nombre de granges disséminées. La Combe d'Evoaz est une des plus fortes sections de la commune; c'est aussi la plus

reculée dans l'intérieur des montagnes. Aujourd'hui, nous n'en parlons que pour mémoire; car nous aurons l'occasion de la décrire plus tard.

A Champfromier, tout indique l'aisance; sa grande et belle église nouvellement construite, son antique chapelle de Saint-Julien, restaurée avec goût, ses habitations enduites d'un lait de chaux et couvertes d'ardoises, se détachent sur les magnifiques forêts de châtaigniers, de hêtres et de sapins qui tapissent les montagnes, jusqu'au pied des rochers sourcilleux, d'où s'échappent plusieurs ruisseaux.

De tous les hameaux qui constituent la commune de Champfromier, le Pont-d'Enfer est le plus remarquable, non pas à cause du nombre de ses maisons, — il n'en a guère qu'une dizaine, — mais par rapport à un pont placé dans une situation exceptionnelle, et plus encore par un épisode sanglant dont ce pont fut le témoin.

La Bofférine descend du Crêt de Chalame; c'est un torrent peu considérable, mais qui ne tarit jamais; ajoutons qu'il est fougueux et terrible en ses colères. Bondissant de roc en roc dans des gorges impénétrables, il termine sa bruyante existence dans la Valserine, à peu de distance de la cascade du Pont-d'Enfer, laquelle tombe d'une hauteur de plus de quatre-vingt pieds. Là, un pont en pierre enjambe

hardiment le torrent; des moulins et des scieries, soutenus par des madriers, surplombent le gouffre et sont alimentés par la cascade dont l'eau est divisée en plusieurs chénaux qui semblent en augmenter le volume; tout est moussu, ruisselant; le bruit est assourdissant, l'aspect effrayant; en un mot, tout justifie la sinistre dénomination de Pont-d'Enfer.

Joignons à cela les phénomènes naturels que l'action dissolvante et mécanique des eaux a produits sur ces rochers formés de couches alternativement friables et compactes. La Perte du Rhône, les Oulles, la Nant-Fay et tout le cours de la Valserine fourmillent, comme nous l'avons vu, de beautés de ce genre; mais moins bizarres assurément que celles du Pont-d'Enfer.

Ici, les couches, au lieu d'être horizontales, sont obliques ou perpendiculaires; de là, des piliers, des colonnettes, des nervures, des arcs-boutants, des pendentifs, des culs-de-lampe, des pyramidions, des aiguilles, des voûtes entières, des demi-voûtes, des encorbellements plus ou moins prononcés; enfin un enchevêtrement de motifs architectoniques des plus capricieux, et tels qu'une cathédrale gothique pourrait seule en offrir un léger aperçu.

Pour contempler le tableau dans toute sa plénitude, il faut descendre dans le lit même de la Bofférine; chose facile pour qui ne craint pas d'aborder

des blocs aigus, des escaliers abrupts faits pour des jambes de géants. C'est bien là le chemin de l'Enfer! Si les eaux ne sont pas trop grosses, elles vous permettent d'arriver, non sans peine, à un point d'où vous pouvez admirer dans toute son infernale beauté, le pont, les usines et les rochers que nous avons essayé de décrire.

Un peu au-dessous du Pont-d'Enfer, un tout petit ruisselet, le Nant, qui vient se perdre dans la Bofférine, forme une double cascade d'un effet gracieux et bizarre. Là, au contraire, les couches des rochers sont horizontales; les couches tendres ont disparu. Une couche dense qui, seule a résisté, présente à une hauteur de douze à quinze pieds une table de quelques pouces d'épaisseur, s'avançant d'une trentaine de pieds sur la Bofférine, et formant le plafond d'une grotte, où l'on peut pénétrer en traversant le léger rideau liquide étendu devant la vaste ouverture. La grandeur, l'épaisseur et la forme de cette table se modifient d'année en année; les bords sont rongés constamment; le milieu est percé d'outre en outre par le mince filet de la chute supérieure; il y a même lieu de présumer qu'un beau jour elle s'effondrera entièrement.

Ce qui ne contribue pas médiocrement à doubler chez le spectateur l'impression causée par la vue du Pont-d'Enfer, c'est le souvenir de l'épisode dra-

matique qui s'y passa vers le milieu du XVIIe siècle.

On sait que la Franche-Comté appartenait alors à l'Espagne ; les chroniques locales relatent les expéditions fréquentes que les Comtois faisaient dans le Bugey ; et réciproquement, celles que les Bugistes faisaient dans la Comté. Ces incursions continuèrent encore après l'expulsion des Espagnols de cette province. *Gris*, était le surnom des Bugistes ; *Cuanais*, celui des Comtois. Des montagnes et des torrents séparaient les deux pays ; mais c'étaient là une barrière insuffisante pour arrêter ces hardis maraudeurs; on pillait les granges; on volait les chevaux, les vaches, les moutons; on dévalisait les habitants; on les emmenait prisonniers, et on ne les relâchait que moyennant une forte rançon. Souvent même les maraudeurs laissaient des leurs sur le terrain. La rivalité ne faisait que s'accroître ; on se guettait, on se traquait, on se tuait comme des bêtes fauves.

Un détachement de Comtois s'était porté sur Champfromier; ils avaient déjà pillé le hameau du Monestier et brûlé son prieuré, lorsqu'ils furent surpris par les Bugistes. Alors un Gris, montrant du doigt un Cuanais, s'écria : — Voilà celui qui a tué mon père. Je vais lui rendre la pareille !... — Aussitôt le Gris, qui tenait une pioche à la main, en asséne un coup sur la tête du Cuanais, l'étend à terre, lui plante dans l'estomac la pointe de sa pioche et le

traîne sur le Pont-d'Enfer. Puis on amena tous les vaincus au même lieu ; arrivés là, on leur faisait tourner le dos contre le gouffre, et un coup de massue porté par les Gris sur la poitrine des Cuanais les précipitait dans l'abîme. Depuis lors, les Comtois ne traversent jamais ce pont sans contempler avec horreur le précipice et sans s'écrier : — Voilà où les Bugistes firent sauter nos pères!...

Ces surnoms de Gris et de Cuanais, sont très-injurieux pour les Bugistes comme pour les Comtois. Le premier signifie un âne, le second un cochon. De nos jours encore, la langue populaire a conservé ces deux expressions ; tout le monde sait que l'âne est désigné sous le nom de *Grison*, et que certaines parties du cochon portent le nom de *Couenne*...

Or, ces gentillesses, ces aménités, sont échangées entre ces bons voisins, les Bugistes et les Comtois. De temps immémorial, le Bugey élève beaucoup de ces patients animaux qui, par leur sobriété et leur vigueur, sont d'utiles compagnons pour les montagnards ; tandis que la Comté engraisse une prodigieuse quantité de ces animaux non moins précieux, que le peuple a placé sous le patronage de saint Antoine. — Strabon nous apprend que Rome tirait de la Comté, — l'ancienne Séquanie, — le meilleur porc salé qui se consommât dans la ville éternelle...

Nous savons que quelques étymologistes veulent

voir dans le mot Cuanais une abréviation de Séquanais, et dans celui de Gris une allusion à la couleur du drap grossier dont s'habillent les montagnards du Haut-Bugey. Que ces messieurs s'arrangent avec les Bugistes et les Comtois!... Quant à nous, revenons à Champfromier.

Le vieux château de Champfromier, situé sur le rocher de Nant-Font, au-dessus du Monestier, ne présente plus qu'un monceau de pierres, semblables à un murgiet. Il fut probablement détruit par les Comtois, lors de cette expédition qui se termina pour eux d'une manière si désastreuse.

Le nom de Champfromier dériverait, selon quelques écrivains, de *Campus frumenti;* c'est ainsi qu'on le trouve écrit dans de vieux parcellaires. Mais ce serait alors une antiphrase, car le froment n'a jamais été assez abondant dans le pays pour lui valoir cette qualification caractéristique. Quelques autres pensent que Champfromier n'est qu'une altération de *Champ fermé*, désignation tirée de la topographie de ce bassin, clos de tous côtés par la nature, ou qui du moins n'était accessible que par de misérables sentiers.

Mais si le pays produit peu de froment, en revanche, le seigle, l'orge, l'avoine, le blé noir, la pomme de terre, le chou, la rave, y sont abondants; point de raisins, mais des noix, des châtaignes, et beau-

coup de pommes, de poires, de prunes et de sorbes. Le charbon de bois, les poutres, les planches, représentent des denrées commerciales assez importantes. Ajoutez-y l'élève des bestiaux, les troupeaux dont le lait est transformé en beurre et en fromage, et vous aurez un état assez exact des richesses que possède la commune de Champfromier, malgré les hivers rigoureux et la neige qui séjourne longtemps sur la terre.

Avant de pénétrer plus avant dans ces montagnes, signalons les immenses ressources que procure à leurs habitants la confection du fromage. Sans cette industrie agreste, les sommets des hauts plateaux, tout à fait impropres à la culture, verraient leurs fourrages abondants se perdre sans rien produire.

Dans les vallées du Bugey, de même que dans celles de la Suisse, de la Savoie et de la Comté, les habitants se sont associés pour établir dans les montagnes des granges ou chalets, appelés fromageries ou fruitières ; il s'y trouve un matériel complet pour la fabrication du fromage. Là des femmes viennent de tous côtés verser le lait des troupeaux confiés le plus souvent à la garde du berger banal. Rien de plus curieux que de voir ces femmes assises sur leur *embouèta-cul*, espèce de petit siége rond à une seule jambe et attaché à leur derrière par une courroie de cuir. Voyez-les, pressant les mamelles fécondes de

leurs vaches et faisant jaillir le lait mousseux dans leur *bagnolet!*... Voyez-les ensuite voyageant sans cesse du troupeau à la fruitière, et portant le lait dans des *brandes* de sapin fixées sur leur dos!... Puis, dans la fruitière, voyez cette robuste ménagère marquer sur une *ouche* la quantité de lait apportée par chacun!... Voyez-la, les bras nus jusqu'à l'épaule, ayant devant elle un tablier de toile bise d'une propreté remarquable, armée d'un immense pochon, remuant sans cesse le laitage qui bout dans la chaudière, veiller à toutes les nombreuses manipulations qu'exige la confection du fromage! Jour et nuit elle est sur pied!...

Les fromages, une fois arrivés à point, sont vendus à des commissionnaires, et le bénéfice se partage entre chacun des associés, au *prorata* de la quantité de lait qu'il a fournie. Il y a tel hameau qui en vend pour cent mille francs, et il n'est pas rare de voir de grands villages dépasser ce chiffre de beaucoup.

Le fromage de Gex, ou fromage bleu se fabrique sur la montagne, le plus souvent dans des fruitières temporaires, avec le lait des vaches exemptes de travaux; le fromage de Gruyère, au contraire, se confectionne au village, dans des fruitières permanentes, avec le lait des vaches occupées à l'agriculture ou aux charrois, si pénibles dans ces contrées.

Le Gex est fabriqué à froid, tandis que le Gruyère a subi une certaine cuisson. Le principe d'association est le même partout; quelques gros propriétaires possèdent des fruitières particulières; mais le nombre en est restreint.

Il existe encore trois autres espèces de fromages : le *persillé*, de qualité inférieure aux précédents, et dont la pâte est grisâtre; le *chevret*, tiré du lait de chèvre, ne sort guère du pays; le *sérac*, qui n'en sort pas du tout, n'est que le résidu du petit-lait; sont goût est tout-à-fait nul.

Ces villageois, qui se contentent de consommer les qualités inférieures de leurs fromages, comme les vignerons qui ne boivent que de la piquette, et comme les moissonneurs qui ne mangent que du pain noir, ne nous remettent-ils pas en mémoire les fameux vers latins de Virgile, commençant tous ainsi : *Sic vos non vobis?*... Ne pourrait-on pas, avec justice, leur en faire l'application?...

A l'approche de l'hiver, les vaches descendent de la montagne et viennent vivre à l'étable. Là, comme ailleurs, on les entoure de soins incessants; la litière est souvent renouvelée, le fourrage varié et abondant. Sont-elles malades? vite le vétérinaire!... Manquent-elles d'appétit? sont-elles sur le point de vêler? vite une nourriture plus succulente : par exemple des feuilles de frêne séchées et mélangées

avec du trèfle !... Et nous ne parlons pas du vin sucré, des rôties au sucre et autres friandises, telles qu'on en offrirait à une nouvelle mariée ou à une femme en couches !...

Ces montagnards nourrissent encore un grand nombre de chèvres ; bien qu'elles soient d'un très-bon rapport, on ne sait trop s'il compense suffisamment le mal dont ces animaux se rendent coupables. Rien n'échappe à la dent de ces chèvres, qui commettent des dégâts irréparables dans les forêts, et ne sont pas le moindre obstacle au reboisement des montagnes dénudées. Considérées comme un fléau, elles ont motivé des arrêtés très-sévères, qui interdisent de les laisser paître autre part que dans des teppes ou sur les rochers improductifs ; partout ailleurs il faut qu'elles soient muselées et attachées. Dans certains cantons, elles ont donné lieu à ce dicton villageois : — Quand les chèvres se reposent, on croit qu'elles ne font pas de mal !... On se trompe : elles rêvent à celui qu'elles vont faire !...

SUITE DU CHAPITRE XVI

LE VAL DE CHÉZERY

DE CHAMPFROMIER A CHÉZERY

De l'autre côté du Pont-d'Enfer, la route abandonnant les dernières maisons, continue de monter, en se rapprochant néanmoins de la Valserine. Le pays redevient désert, les teppes reparaissent, la stérilité reprend son empire. La vue est d'une étrange sévérité, mais en même temps d'une magnificence incomparable. A gauche, les rudes escarpements du massif de Chalame sur lesquels la route est hardiment tracée ; à droite, la Valserine, qui, invisible à nos yeux, est présente à notre oreille ; de l'autre côté, toujours le Jura, avec son uniforme et sombre revêtement de sapins, ses rochers, ses torrents et ses cascades.

Mais la scène change d'aspect !... Aussitôt après avoir doublé un promontoire, le Grand-Contour, nous voyons se dérouler sous nos yeux un de ces admirables tableaux si fréquents dans les montagnes, et cependant toujours si beaux !... La vallée s'élargit, les bords de la Valserine deviennent moins abrupts ; les roches et autres débris de la montagne ont cédé

la place à d'étroites, mais charmantes prairies ; les bois eux-mêmes offrent quelques éclaircies, animées par les troupeaux ; les pâtres se renvoient les uns aux autres les sons rauques et discordants de leur cornet d'écorce de bouleau ; les porteuses de lait se dirigent à pas lents vers la fruitière ; des mulets de charbonniers, longeant le bord des précipices, paraissent et disparaissent tour à tour selon les reliefs du terrain, tandis que des bœufs attelés à des lèges traînent d'immenses troncs de sapins.

Le hameau de la Planche, qui doit son nom à une passerelle rustique, nous montre ses deux ou trois chalets abrités sous des arbres, une scierie et un moulin mus par la Valserine enfin domptée ; plus loin le petit village de Forens se déploie dans un délicieux désordre, sur les pentes de la montagne, au milieu de châtaigniers et d'arbres fruitiers, et sur les bords des Etrées, ruisseau qui, lui aussi, fait mouvoir scieries et moulins.

Trop peu important pour subvenir à l'entretien d'une église, Forens dépend pour le spirituel de la paroisse de Chézery, située dans l'arrondissement de Gex.

La route, traversant le pont de bois des Etrées, et descendant toujours, arrive bientôt en vue du joli village de Chézery, groupé autour de son vieux monastère, et assis dans une délicieuse prairie, sur

la rive gauche de la Valserine que l'on traverse, sur un pont de pierre de moderne construction.

Nous voici dans le Val de Chézery, bassin peu étendu, borné au nord par la Roche-du-Chaz; au midi, par la Roche-du-Crêt, deux projections du Jura; à l'est, par le Jura lui-même et les hauts sommets appelés le Gralet et le Reculet; à l'ouest, par la Montagne-des-Moines, gradin de l'orgueilleux Chalame. Disons avec le caporal Max, de l'opéra du *Chalet :* « Arrêtons-nous ici, dans ces vertes campagnes, etc. » Installons-nous à l'auberge de Mme Jules Grosfilley, qui dirige avec bonne humeur son établissement culinaire, tandis que son mari, M. Jules Grosfilley, colosse de plus de six pieds de haut, dirige de son côté une scierie importante, outillée d'après les nouveaux procédés mécaniques, et que nous visitâmes avec intérêt.

Pendant que nous prendrons un modeste mais solide repas, nous prierons nos lecteurs de faire une petite excursion rétrospective dans l'histoire du Val et de l'abbaye de Chézery. Un mot cependant avant d'aller plus loin.

Il s'agit de nos gîtes et de nos repas, dont nous ne faisons pas grâce à nos lecteurs, bien que ce soit pour eux chose peu intéressante. Mais qu'il nous soit permis de déclarer qu'en mentionnant ces détails, nous ne croyons pas tomber dans la vulgarité;

n'avons-nous pas d'ailleurs pour nous l'opinion d'un homme d'esprit ?

« Il ne faut point le nier, dit-il, et je l'ai expérimenté bien des fois, les facultés poétiques sont assujéties aux plus tristes instincts du corps. Les cordes de la lyre se taisent sous l'impression de la faim et du froid, comme sous un archet sans colophane ; et la première obligation d'un homme littéraire qui se met en devoir de sentir les magnificences de la nature ou de chanter la mort d'un être chéri, est, sans contredit, un gilet de flanelle et un excellent repas... Dieu sait tout ce que les lettres et les sciences ont perdu, tout ce que nos voyageurs modernes ont négligé, en fait de sensations grandioses et de vénérables monuments, par suite d'un relais trop longtemps désiré ! Dieu sait combien de merveilles, œuvres de la nature ou de l'homme, ont cédé le pas dans leurs impressions à un dîner ou à un lit bien bassiné !... »

Après cette digression qui nous a paru avoir sa raison d'être, commençons notre excursion rétrospective.

Le Val était désert, ravagé par les torrents, couvert de forêts, encombré de rochers, inabordable, lorsque, en l'année 1140, le comte de Savoie, Amédée III, qui fut, en son temps, l'un des plus intrépides fondateurs de monastères, appela dans

ce lieu quelques moines bénédictins qui élevèrent une maison, près de la rivière (d'où *Casa rivi*, Chézery), et sur une légère éminence, à l'abri des inondations. Saint Lambert, frère de saint Pierre de Tarentaise, évêque de Maurienne, en fut le premier abbé. Parmi ses successeurs, le plus illustre est saint Roland. Les reliques de ce bienheureux, précieusement conservées, sont la source de faveurs particulières ; la popularité entoure son nom ; enfin, le Val est placé sous son puissant patronage…

Si l'abbaye eut ses jours de prospérité, elle eut aussi ses jours néfastes. Déjà, en 1281, l'abbé Girard, pour balancer la puissance des seigneurs du voisinage, laïques et ecclésiastiques, dut se placer sous la protection des seigneurs de Gex et de Humbert IV, sire de Thoire-Villars. L'esprit monacal, toujours porté à envahir, toujours jaloux, dominé par la convoitise, et excité par l'amour des richesses, fut la cause de tous les troubles qui ensanglantèrent la contrée. Voisines l'une de l'autre, les deux abbayes rivales de Nantua et de Chézery en vinrent souvent aux mains, avec des chances diverses. Les prieurs de Nantua, à la tête de leurs hommes d'armes, faisaient des incursions sur les terres de Chézery, enlevaient ses troupeaux, coupaient ses forêts, usurpaient ses domaines et s'emparaient de ses châteaux-forts. De leur côté, les abbés de Ché-

zery agissaient de même à l'égard de leurs rivaux. Toute la longue période que l'on nomme le Moyen-Age nous offre le déplorable spectacle de ces luttes sanglantes : massacres, pillages, incendies, vassaux captifs puis rançonnés, etc... Et quand les deux partis, épuisés par la lutte, déposaient enfin les armes, c'était pour commencer d'autres guerres, non moins ruineuses, devant les tribunaux, devant des arbitres !... C'était pour entamer procès sur procès, au sujet de différends et de délimitations de domaines que les deux communautés se disputaient avec acharnement...

L'abbé Nicolas fut l'un des abbés les plus turbulents de Chézery ; de même qu'Artaud Alleman fut le plus remuant des prieurs de Nantua. Tous deux vivaient au milieu du XIV[e] siècle.

Mais comme si ce n'était pas assez de ces guerres engendrées par l'intérêt matériel, voici de nouveaux éléments de discordes, toujours sous le prétexte de la religion. Au XVI[e] siècle, à l'époque de la Réforme, les Bernois alliés aux Génevois, ayant chassé le prince-évêque de Genève et les troupes savoyardes du pays de Gex, s'étaient emparés du fort de l'Ecluse, d'où ils dirigeaient des expéditions dans toutes les vallées du Bugey oriental. La plupart des châteaux, des églises, des villages et des hameaux supportèrent le poids de leur occupation, aussi bien

que du fanatisme religieux commun aux deux partis.

L'abbaye de Chézery ne pouvait échapper à l'invasion; les confédérés la pillèrent et la brûlèrent; les vases sacrés, les ornements sacerdotaux devinrent la proie des flammes; mais le trésor le plus précieux, la châsse d'argent qui renfermait les reliques de saint Roland, fut miraculeusement sauvée; Dieu la rendit invisible: elle échappa ainsi aux mains sacriléges des pillards.

Lorsque le Bugey et le pays de Gex passèrent sous la domination française, la paix revint dans ces vallées; bientôt l'abbaye de Chézery se releva de ses ruines, et devint plus splendide, plus confortable qu'auparavant. Rien ne troublait plus la quiétude des moines, lorsque tout-à-coup la Révolution vint proclamer l'abolition de tout privilége féodal, politique et religieux.

Les bâtiments du monastère de Chézery, ses meubles, ses domaines furent nationalisés et vendus. Dieu ne renouvela pas en cette occasion le miracle qui avait sauvé une première fois la châsse de saint Roland des mains des protestants; peut-être entrait-il dans ses impénétrables desseins de favoriser les hommes de la Révolution. On trouva la châsse d'argent dans l'abbaye, mais les reliques avaient disparu, et demeurèrent cachées à tous regards profanes jusqu'au moment où elles furent

replacées dans l'ancienne église abbatiale devenue l'église paroissiale de Chézery. En 1831, une commission d'ecclésiastiques ayant reconnu ces ossements pour être ceux du bienheureux, on les transféra solennellement dans l'autel où on les voit aujourd'hui. La cérémonie fut présidée par Mgr Devie, évêque de Belley.

Cette église, ces bâtiments et leurs dépendances étaient enfermés dans une enceinte où il n'existait qu'une seule entrée. Il ne reste aucun vestige des bâtiments primitifs de l'abbaye ; tout fut brûlé par les confédérés protestants. Ceux que l'on voit aujourd'hui, et qui furent construits presque immédiatement, se ressentent du style en vogue sous Louis XIII ; quelques-uns néanmoins ont perdu ce caractère, par suite des remaniements que leurs propriétaires leur ont infligés.

Nous avons remarqué la cellule du frère portier et celles où l'on recevait les étrangers. Comme dans toutes les anciennes communautés religieuses, les cuisines sont véritablement grandioses. La maison des abbés est des plus confortables. Un fronton à volutes et à écussons armoriés, martelés pour la plupart, surmonte la porte d'entrée ; l'un de ces écussons montre une bande de... accompagnée de deux étoiles de... sur champ de... L'absence des couleurs et de la gravure ne nous a pas permis de

reconnaître les métaux, ni les émaux ; nous ne pouvons donc qu'indiquer les pièces qui le meublent. Ajoutons que ce même écusson est couronné d'une mître et d'une crosse d'évêque, et accoté d'une S et d'une L entrelacées, désignant sans doute saint Lambert, premier abbé de Chézery. Un bel escalier, de vastes appartements se trouvent dans l'intérieur, où de pauvres villageois ont remplacé les hauts dignitaires de l'abbaye.

L'église, entièrement rebâtie en 1648, aux frais des paroissiens, d'après l'autorisation des abbés commendataires, dom Blaise et dom Louis, se compose d'une vaste nef et de deux chapelles ; elle est planchéiée ; il y a une tribune et des bancs de bois pour les assistants. La façade, précédée d'un porche, est ornée d'une inscription commémorative, et terminée par un petit clocher, comme ils sont tous dans la Michaille.

Cet édifice donne sur une vaste cour ombragée de gros tilleuls, et où se trouve presque tout le village. Le presbytère est auprès, entre le triste cimetière et un parterre fleuri et bien tenu. On voit encore les anciens jardins, le vieux moulin de la communauté et un battoir qui ont pour moteur le Nant de l'abbaye. A quelques pas plus loin, un monceau de décombres indique l'emplacement d'un château-fort que les abbés avaient élevé, en vue de

défendre l'abbaye, au temps de leurs guerres contre les prieurs de Nantua.

Les deux hameaux les plus importants sont : au nord, la Rivière ; au midi, le Grand-Essert, que la plupart des écrivains nomment le Grand-Désert, sans remarquer que le véritable nom, *Essert*, vient du verbe *essertir*, vieux mot français, qui est synonyme de *défricher*.

Une multitude de granges s'éparpillent sur les flancs du Jura ; plus haut, sont des chalets et des fromageries, habités seulement pendant la belle saison. L'hiver est long, le froid rigoureux, la neige abondante. Le petit nombre de terres que la nature des lieux permet de labourer, ne donnent que des récoltes insuffisantes à la consommation des habitants, lesquels se voient obligés d'aller chercher du blé à Champfromier et à Montange. Les seules richesses du Val consistent dans les bois et les pâturages ; il s'y fait un grand commerce de planches, de bestiaux et de fromages ; il convient d'y ajouter l'exploitation d'une carrière de fort belle pierre blanche, d'un grain très-fin et très-serré.

En remontant la vallée, on rencontre bientôt la chapelle Saint-Roland, située dans un lieu agreste, sur la lisière d'une prairie et d'un bois taillis, à l'ombre de frênes et de noyers majestueux, et non loin de la Valserine. Couverte en tavaillons moussus,

elle est basse, carrée, exiguë ; la piété des habitants se plaît à l'orner de rubans et de fleurs. Une source, la Font-Bénite, abritée sous une voûte, jaillit devant la façade, et la prairie en reçoit le trop-plein.

On raconte que ce lieu était jadis affligé d'une stérilité complète, qui, faute d'eau, menaçait de s'étendre plus loin. Saint Roland vient; nouveau Moïse, il plante son bâton au milieu des cailloux : aussitôt une source abondante en jaillit, et coule sur le terrain qui se couvre à l'instant d'épaisses et fraîches prairies. Une chapelle commémorative fut érigée sur la source miraculeuse ; depuis lors, l'une et l'autre eurent une haute renommée dans tout le Val. Les montagnards y accouraient en pèlerinage, se désaltéraient à la source, se prosternaient devant la chapelle, et rentraient chez eux abondamment pourvus de toutes sortes de faveurs.

Lorsque les Réformés occupaient la vallée, ces ennemis de la foi incendièrent la chapelle. Mais, — nouveau miracle ! — la source cessa de couler pendant tout le temps de leur séjour. Plus tard, on rebâtit la chapelle, telle que nous la voyons aujourd'hui ; une inscription lapidaire placée sur le fronton qui couronne la modeste porte à claire-voie élevée de quelques marches et abritée sous le toit s'avançant en forme de porche rustique, perpétue le souvenir de cette réédification.

D. O. M.

Mirabilis iste sancti Rolandi fons sacra hoc œde decoratus fuit Philiberto Mattheo conditore pio, ad majorem dei et sancti Rolandi gloriam. 1648.

Les pèlerinages recommencèrent de plus belle. Cependant, depuis quelques années, la foi se refroidissait et semblait près de s'éteindre, la croyance chancelait; mais voici qu'un miracle éclatant vint fort à propos les réveiller...

Pendant le séjour de Mgr *** à Chézery, ce prélat quoique impotent, cassé, perclus de douleurs, s'achemina péniblement vers la sainte fontaine ; appuyé sur de jeunes ecclésiastiques, il conduisait une procession. Après une invocation à saint Roland, il plongea dans l'eau limpide et glacée ses pieds endoloris par la goutte..... O miracle ! les douleurs avaient disparu !...

Monseigneur reprend allègrement le chemin de Chézery sans le secours de son bâton et sans l'aide des ecclésiastiques ; la procession entonne le *Te Deum* d'actions de grâces; tous les assistants constatent la merveilleuse guérison... Depuis lors, la foi s'est rallumée, la croyance s'est raffermie et les offrandes abondent, car les pèlerins sont redevenus nombreux !...

Après cela, venez donc nier ou contester les miracles !... Que messieurs A. F. et C. G. usent leur plume à protester contre eux !... Ils seraient mal reçus à venir dans cette vallée afficher leur impertinent scepticisme ; nous leur garantissons qu'ils y seraient infailliblement lapidés...

Aussi, pourquoi s'obstiner à fermer les yeux à l'évidence ? Pourquoi se montrer rétif à la piété ? pourquoi persister dans cette déplorable voie de rebellion, lorsque des faits si péremptoires forcent l'incrédulité dans ses derniers retranchements ? pourquoi vouloir se classer dans la catégorie de ceux dont il a été dit : *Oculos habent, et non videbunt ?...*

Tout le Val n'a-t-il pas, d'ailleurs, été témoin du miracle ci-dessus relaté ?... Mais, ne désespérons pas ; qui sait ?... Un jour ou l'autre, terrassant ces fils de Voltaire, la foi pourra bien rétablir son empire sur ces esprits récalcitrants. Alors, peut-être, leur plume aujourd'hui audacieuse et presque sacrilége, se montrera la digne émule de celle du révérend père Veuillot !

Aussi bien, des précédents existent, et ce ne serait certes pas la première fois que l'on verrait s'opérer pareille métamorphose. Pour se faire pardonner ses contes licencieux, notre immortel fabuliste, La Fontaine, n'a-t-il pas consacré les dernières années de sa vie à traduire en vers français les psaumes de

David? N'est-il pas mort sous le cilice du pénitent?

Outre la Font-Bénite, il existe dans le Val bon nombre d'autres lieux consacrés par des miracles de saint Roland. Du reste, cette contrée semble la terre classique des croyances de toutes sortes, soit chrétiennes, soit païennes. Aux yeux de cette population forte et ... croyante, soumise pendant des siècles à l'autorité monacale, et chez laquelle l'imagination n'est pas moins surexcitée par les contes qui, sous le manteau de la cheminée, charment les longues veillées de l'hiver, que par les grands phénomènes surnaturels, si fréquents dans ces montagnes; aux yeux de cette population, disons-nous, le diable ne lutte-t-il pas sans cesse contre Dieu, les démons contre les anges, les sorciers contre les saints du paradis?... N'y voit-on pas, dans chaque ménage, à côté d'une fougère mâle, cueillie à minuit, à la clarté de la pleine lune, et après maintes simagrées cabalistiques, une fiole contenant de l'eau de la Font-Bénite?... Et fougère mâle, et eau de la fontaine consacrée ne sont-elles pas l'une et l'autre regardées comme efficaces pour la guérison des maladies qui affligent, soit les hommes, soit les animaux?...

Certaines parties de la chaîne du Jura passent pour être le rendez-vous des sorcières, qui y vont assister au sabbat présidé par Satan lui-même. Si

les catholiques accusent les juifs et les protestants de fréquenter le sabbat, qu'ils appellent *synagogue*, à leur tour les sectaires de ces deux religions dirigent contre les catholiques la même accusation...

Mais voici du plus extraordinaire. Nous avons lu quelque part, et nous avons entendu raconter, que dans un village voisin de Chézery, de l'autre côté de la chaîne, on avait conservé l'habitude de plaisanter ces pauvres maris ... vexés, sur lesquels Molière a tant exercé sa verve caustique. Il savait bien par lui-même, le poète philosophe, que pour certaines infortunes conjugales, le parti le plus sage est d'en rire le premier. Or, dans la localité dont nous parlons, on célèbre la fête des maris trompés, par une procession où figurent tous les membres de cette confrérie. Parfois aussi, on promène sur un âne un mannequin réprésentant le mari le plus ... mécontent, et le cortége, composé surtout de polissons, parcourt les rues du village.

Pour être dans l'esprit de notre rôle de fidèle chroniqueur, hâtons-nous de dire que ces coutumes se perdent peu à peu, et tendent à tomber en désuétude... Mais il faut s'entendre sur ce mot de coutumes; nous voulons parler des *effets*, c'est-à-dire des plaisanteries et des moqueries, non de la *cause* qui les provoquait; car pour cette cause, loin de tendre à disparaître, elle va toujours *crescendo*.

SUITE DU CHAPITRE XVI

LA COMBE DE MIJOUX

DE CHÉZERY AU COL DE LA FAUCILLE

Quittons, pour deux jours seulement Chézery, où nous reviendrons, après avoir visité la Valserine supérieure et le col de la Faucille. Nous y retrouverons pour nous ramener à Châtillon-de-Michaille, le char-à-banc de Louis Gaujon. Quant à présent, mettons-nous pédestrement en route, en compagnie du prince de Chalame.

Le chemin longeant constamment la Valserine, dont il ne lui est guère possible d'ailleurs de s'écarter, vu le peu d'espace qui existe entre cette rivière et la base du Jura, traverse un certain nombre de *combes* transversales, de *nants* et de *biefs* qui se précipitent tumultueusement des sommets. Selon leur plus ou moins d'encaissement, ils ont ou n'ont pas de ponts pour le service du chemin, qui, le plus souvent, traverse à gué leur lit caillouteux. Le Val de Chézery conserve à peu près le même aspect, tour à tour gracieux et sévère; point de villages, peu de hameaux, mais bon nombre de chalets disposés

sur les méplats étagés de la chaîne, au milieu des pâturages ; çà et là quelques scieries sur les bords de la Valserine ; puis des charbonnières cachées dans l'épaisseur des bois, et dont la présence se révèle par la fumée qui s'en exhale.

Au-delà du hameau de la Rivière, placé au confluent de deux biefs qui, par l'énorme anfractuosité de la Chaz, descendent de cascades en cascades des crêts sourcilleux de l'Alpine, le sol devient désert, austère ; bois et rochers l'ont complétement envahi. De plus en plus, il tend à s'élever ; les crêts du Reculet, de la Neige, du Montoisey, du Colomby, de Montrond, séjour des ours et des aigles, paraissent des géants. Alors le chemin décrit des courbes plus fréquentes ; et, à douze kilomètres environ de Chézery, arrive au village de Lelex.

Ici, changement complet : la vallée a quitté le nom de Val de Chézery pour celui de Combe de Mijoux, laquelle se prolonge encore l'espace de seize à dix-huit kilomètres jusqu'aux sources de la Valserine. L'horizon s'étend de tous côtés, les montagnes ont fui à droite et à gauche, leur noir rideau de sapins semble avoir pris des teintes moins sévères, les pentes se sont adoucies ; les prairies descendent jusqu'à la Valserine, dont le lit est moins profond et le courant moins rapide. C'est un paysage admirable de fraîcheur, de grâce et de pittoresque,

animé par des chalets à la toiture avancée, par de nombreux troupeaux et par une population dont la physionomie annonce bonheur et santé.

Le village de Lelex se présente donc agréablement à l'œil du touriste. Son église moderne, d'un fort joli style ogival, la cure et quelques maisons groupées à l'entour forment le centre du village ; le reste des habitations est dispersé sur les flancs adoucis des montagnes et dans la partie basse de la Combe.

Lelex dépendait jadis de l'abbaye de Chézery, tandis que la Combe appartenait à l'abbaye de Saint-Claude et à la seigneurie de Gex ; et cela, d'après un accord passé en 1337 entre l'abbé Pierre de la Baume et le seigneur Hugard de Joinville. La partie de l'ouest alla plus tard sous la suzeraineté du roi d'Espagne, possesseur alors de la Franche-Comté ; celle de l'est demeura au pays de Gex, jusqu'à ce que l'une et l'autre se virent incorporées à la France.

Une tradition locale veut que la Combe de Mijoux ait servi de réservoir à un lac ; les eaux, qui étaient retenues au-dessus du Val de Chézery par le resserrement des montagnes, obstrué de blocs rocheux, auraient ruiné la base de cette barrière, et se seraient écoulées, laissant à découvert les flancs et le fond de cette Combe ravissante. Le nom de la partie inférieure de la vallée serait un souvenir de

l'existence de ce lac, Lelex, que les vieux titres latins désignent sous le nom de *Lacus*.

Au commerce du bois, à la confection et à la vente du fromage, se joint une autre industrie qui occupe beaucoup de bras dans la Combe de Mijoux ; c'est la taille des pierres fines que des commissionnaires transportent, soit à Genève, soit à la Chaux-de-Fond, pour l'horlogerie, soit partout ailleurs pour la bijouterie. Rien de plus intéressant à voir que ces ouvriers, faisant manœuvrer un simple tour et une petite meule à l'aide desquels ils exécutent leurs travaux délicats, consistant à tailler, polir et trouer ces pierres quartzeuses diversement colorées ; améthistes, rubis, émeraudes, topazes, etc...

Mijoux, que nous trouvons un peu plus haut, doit son nom à sa position topographique au milieu des montagnes (*in medio jugorum*). La Valserine le divise en deux parties ; la plus forte moitié, qui possède l'église, appartient au département du Jura ; l'autre, à l'arrondissement de Gex. Un pont livre passage à la route de Saint-Claude au col de la Faucille. Cette route donne au pays une certaine animation, et facilite l'écoulement de ses produits.

Nous engageons vivement le touriste qui séjourne à Mijoux, à faire une excursion jusqu'au village de Septmoncel, et même à pousser par la vallée et les cascades de Flumen, jusqu'à Saint-Claude, ville

aussi intéressante par sa position au sein d'un pays pittoresque, que par ses souvenirs historiques et religieux ; car à Saint-Claude, comme on le sait, se trouvait l'antique abbaye de Saint-Oyen de Joux, si célèbre au Moyen-Age.

Mijoux est à 1,000 mètres environ au-dessus du niveau de la mer ; ce qui explique la longueur des hivers, les rigueurs de la température et l'abondance de la neige qui couvre la contrée. Sauf les bois et les pâturages, la terre ne produit que de minimes récoltes en seigle et en avoine ; les truites et les écrevisses pullulent dans la Valserine, ainsi que dans les nants et les biefs qui sillonnent le flanc des montagnes.

Après un déjeûner composé de beurre frais, des excellents poissons dont nous venons de parler, et d'une copieuse soupe au fromage, nous gravîmes le col de la Faucille (*Fauces*, défilé), qui coupe la chaîne du Jura, au-dessous de la Dôle, entre le Crêt du Turet et le Crêt de Montrond.

De Mijoux au col, il n'y a pas plus de deux kilomètres de distance à vol d'oiseau, tandis que la différence d'altitude est de plus de trois cents mètres. Les ingénieurs n'ont donc réussi à donner à la route une pente qui n'est pas absolument raide, qu'en faisant décrire à cette même route des lacets multipliés. Au col, à l'endroit où est dressé un poteau indica-

teur, elle s'embranche à la route impériale de Paris à Genève par Dijon, la vallée des Dappes et Gex. Là, nous trouvons un hôtel tenu par le sieur Forestier ; la maison solidement bâtie est disposée de manière à résister aux furieuses tempêtes qui n'éclatent que trop souvent sur cette chaîne. Cette maison est même confortable ; les croisées sont formées d'un double châssis pour donner moins d'accès au froid ; la toiture s'avance de beaucoup, pour la garantir de la neige, qui, durant sept à huit mois, est si épaisse qu'elle atteint le sommet des poteaux indicateurs servant de jalons tout le long de la route.

A deux portées de fusil de l'hôtel, au sommet du col, on rencontre une petite maison basse habitée par un cantonnier et ses aides, chargés d'enlever la neige, d'aplanir la route au moyen de traîneaux lourdement chargés et tirés par des bœufs, afin d'assurer le passage des voitures durant la mauvaise saison.

Cette route, qui met la France en communication avec l'Italie par le Simplon, fut ouverte en 1805. Une inscription laconique, rappelant cette création, se lit sur une magnifique fontaine appelée Font-Napoléon, et qui jaillit dans un grand bassin, au sortir du col, à l'endroit où commence le versant oriental du Jura ; voici cette inscription :
« *Napoléon, empereur ; Crettet, directeur-général*

des ponts-et-chaussées; Barante, préfet; 1805. »

De la Font-Napoléon, la perspective est d'une splendeur inimaginable. Quand le temps est favorable, l'air limpide, elle embrasse tout le pays de Gex et le vaste bassin du Léman, entouré des plus hautes montagnes de l'Europe : les Alpes de l'Oberland, du Valais, du Saint-Bernard, du Mont-Blanc, et les neiges qui les couvrent, irisées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Le lac Léman, les villes, les bourgs, les châteaux, les parcs et les ravissants paysages qui viennent s'y mirer ; la ville de Genève, ses monuments, ses promenades, sa gare du chemin de fer, son port ; le Rhône et l'île de Jean-Jacques ; tout cela nous apparaît, tout cela est visible à l'œil nu. Comment exprimer l'impression que fait éprouver un pareil tableau, l'admiration causée par un semblable panorama ? Où trouver une palette assez riche pour peindre tant de splendeurs ? Quelle plume serait assez puissante pour écrire sur cette immense page ouverte dans le livre de la nature ?

Nous laisserons cette route descendre vers le bassin du Léman, en développant ses lacets repliés plusieurs fois sur eux-mêmes. Retournons à l'hôtel Forestier, et, reprenant notre havre-sac, dirigeons-nous au nord sur la route qui serpente bien au-dessus de la Valserine, sur les flancs escarpés de la Dôle. A huit kilomètres de l'hôtel, après avoir

dépassé le relais de poste du Lavatay, nous arrivons à la Mal-Combe, extrémité supérieure de la Combe de Mijoux, non loin du chalet du Massacre, où la Valserine prend sa source, sur les confins de la vallée des Dappes. De là, prenant à droite, et en traversant d'immenses prairies, nous atteignons le sommet du ballon de la Dôle (ballon, de *bal*, montagne).

Ce sommet, arrondi comme un ballon, forme le point culminant de la chaîne du Jura; il mesure 1,704 mètres d'altitude absolue; quoique plus étendue au nord et à l'ouest, la vue ne saurait être plus intéressante qu'elle l'est de la Font-Napoléon.

Ces hauteurs ne sont habitées que trois ou quatre mois de l'année par des bergers qui vivent à peu de chose près comme des sauvages, et ne voient d'autres êtres humains que de rares touristes. Leurs troupeaux paissent en pleine liberté sous la surveillance de chiens énormes, qui, si vous n'étiez accompagnés de leurs maîtres, ne se feraient aucun scrupule de vous dévorer, ou tout au moins de vous enlever un lambeau de votre individu. Et si vous évitez la dent des chiens, prenez garde à la corne des taureaux... Faites donc cette pénible ascension pour courir risque de n'en pas revenir entier!...

Ici, point de fruitières, car on ne se livre pas à la fabrication du fromage; on se borne à élever et

engraisser les bestiaux pour la boucherie. Les chalets présentent le plus misérable aspect ; ce sont de vraies cahutes, à une seule ouverture, servant tout à la fois de porte, de fenêtre et de cheminée ; pour meubles, quelques grosses pierres, une marmite, quelques vases grossiers et une poignée d'herbes desséchées...

Nous avons souvent parlé de chalets. Que le lecteur ne se méprenne pas sur la véritable idée qu'il doit se faire de ce que, dans les montagnes, on qualifie de cette dénomination. Pour notre compte, nous déclarons n'avoir vu de jolis chalets que dans notre parc de la Tête-d'Or, dans quelques propriétés particulières, mais surtout au théâtre... Il en est de même des bergers et des bergères ; Théocrite, Virgile, d'Urfé, Scudéry, Florian et autres faiseurs d'idylles et d'églogues, n'étaient que de charmants fantaisistes, que d'aimables *blagueurs!...* Or donc, si vous voulez conserver vos illusions à l'égard des bergers et des chalets, ne venez point dans ces montagnes !... quoi qu'en dise le prince de Chalame qui trouve les bergères d'adorables créatures, et qui, en cela, est de l'avis du Béarnais, de galante mémoire.

Nous ne descendrons pas du sommet de la Dôle d'où l'on embrasse d'un seul coup d'œil la petite vallée des Dappes, sans dire un mot de ce pays

reculé. Cette vallée, de deux lieues de long sur une de large, est enclavée entre les quatre montagnes de la Dôle, de Noirmont, de la Serra et de Sur-les-Morts, appartenant, soit à la France, soit à la Suisse. La population, qui ne relevait d'aucun de ces deux états, est de 800 âmes environ, réparties dans le village des Cressonnières, dans quelques groupes d'habitations et dans des chalets isolés. Langue. religion, mœurs, habitudes, productions, tout y est français. Depuis les traités de 1815, son nom a acquis un certain retentissement dans le monde politique. Oubliée à cette époque dans le remaniement que l'on fit subir à nos frontières, et revendiquée par la France d'un côté, par la Confédération de l'autre, sa possession, devenue une véritable question européenne au petit pied, donna lieu à un échange continuel de notes diplomatiques. La France tenait au territoire en litige par rapport au passage de sa grande route, qui était forcée de l'emprunter pendant quelques kilomètres, à partir du fort des Rousses, pour gagner le col de la Faucille. De son côté, la Confédération y tenait aussi pour des intérêts politiques.

La question qui préoccupait tant nos bons voisins, et qui nous faisait l'effet d'une tempête dans un verre d'eau, fut résolue en notre faveur, en 1862, en vertu du vote unanime des habitants appelés à se

prononcer, et moyennant une somme d'argent que l'on compta aux Suisses, toujours sensibles à de pareils arguments.

Ce petit pays a vu naître l'éminent avocat du barreau lyonnais, qui, sous le pseudonyme de *Gallicus*, a publié naguère des impressions de voyage, où l'*humour* s'allie heureusement à un esprit fin, caustique, original...

Pour rentrer de bonne heure à Mijoux et éviter les interminables zigzags de la route de la Faucille, nous prîmes un petit *raidillon* beaucoup plus direct. Mais, s'avançant plus vite que nous, la nuit nous atteignit à notre arrivée sur les bords de la Valserine. Les ténèbres étaient épaisses ; craignant de nous égarer, nous traversâmes la rivière sur une planche, au débouché de laquelle nous avions vu briller un petit feu. A peine notre pied s'était-il posé sur l'autre rive que nous vîmes surgir un grand fantôme qui nous enlaça de ses deux bras et nous palpa sans mot dire. Grand fut notre effroi, mais il ne dura qu'un instant : le fantôme était tout simplement l'un des douaniers qui occupaient une cabane en branchages devant laquelle flambait le petit feu que nous avions aperçu.

Ces braves gens nous firent reposer sur un lit portatif couvert d'une peau de mouton ; ils nous offrirent un verre de vin et même une part de leur souper,

consistant en une soupe et un morceau de fromage. Mais, comme il y en avait juste pour deux, il s'en fallait par conséquent de beaucoup qu'il y en eût pour deux convives inattendus et qui venaient de respirer l'air apéritif de la Dôle.

Muni d'une lanterne, un de ces douaniers nous conduisit jusqu'à Mijoux, où, à notre tour, nous lui fîmes accepter sa part d'un souper, sinon meilleur, du moins plus copieux que le sien.

Au sujet de l'existence pénible que mènent les douaniers, rappelons ici ce que nous en avons dit dans un autre ouvrage. Bivouaquant en plein air, ou sous de petits abris improvisés, en observation au fond d'un ravin, dans les bois, les montagnes, sur les cols les plus élevés, toujours sur le qui-vive, ils gardent les moindres passages. Les nuits les plus obscures, les temps les plus orageux, sont précisément les moments où la surveillance doit être encore plus active. Rusés, infatigables, ils luttent d'adresse avec les contrebandiers et parviennent souvent à déjouer leurs plans. Après une semaine passée ainsi, ils vont prendre le mot d'ordre et de nouvelles instructions aux résidences voisines ; puis, la carabine au bras, du pain et du fromage dans leur sac, ils reprennent leur pénible service.

SUITE DU CHAPITRE XVI.

DE CHÉZERY A BELLEGARDE

PAR CONFORT ET LANCRANS

Après une bonne nuit passée à Mijoux, nous en partîmes le lendemain, et redescendant la Valserine, nous revînmes à Chézery.

Toujours désireux de chercher à varier autant que possible les plaisirs de nos lecteurs, au lieu de les ramener à Châtillon par Champfromier et Montange, nous suivrons le chemin qui longe la rive gauche de la Valserine jusqu'à Bellegarde. En conséquence, montés sur le char-à-banc de Louis Gaujon, nous traversâmes le Grand-Essert, au-delà duquel la chaîne du Jura se rapproche du torrent, et où finissent les jolies prairies du Val de Chézery.

Depuis peu rectifié, le chemin monte en pente douce sur les flancs de la chaîne, au milieu des forêts. Il est étroit, les contours sont brusques ; aussi, en ces endroits-là, les conducteurs ont-ils le soin de faire claquer leur fouet, pour avertir les équipages qui viennent en sens contraire de se tenir sur leurs gardes, de manière à ne pas se jeter les uns sur les

autres; les grelots qui bruissent au cou des mulets et des chevaux sont aussi un avertissement réciproque.

A gauche se trouve la forêt, à droite la Valserine, dont le lit est à plusieurs centaines de pieds au-dessous de nous. Parfois, le char-à-banc s'en rapproche tellement que le voyageur surplombe le précipice. Là, point de parapets, point de bornes, pas même une pierre plantée ou un petit bourrelet de terre. C'est à donner le vertige !...

Notre petit bidet trottait philosophiquement, comme il eût fait le long d'une prairie; le prince de Chalame et Louis Gaujon, tout en fumant leur pipe, nous racontaient avec un beau sang-froid, les accidents survenus en ces lieux, et dont le souvenir est rappelé par bon nombre de croix en bois. Quant à nous, — pourquoi ne pas l'avouer sans fausse honte ? — plusieurs fois nous descendîmes du char-à-banc pour traverser à pied les endroits scabreux ; et pour surcroît de prévoyance, nous prîmes soin de serrer la montagne au plus près...

Là, nous fûmes témoin d'un fait qui nous semblerait incroyable, si nous ne l'eussions vu de nos propres yeux. Au contour d'un promontoir appelé Sur-Roche et dominant le gouffre des Encombres, un villageois était perché sur un frêne qui, poussant obliquement, s'avançait par conséquent au-dessus de l'abîme ; à

cheval sur une branche, notre homme cueillait les feuilles de l'arbre et les mettait dans un sac attaché devant lui ; il échangea quelques paroles avec Gaujon et le prince de Chalame, et reprit son travail en sifflant. C'était effrayant, et pour notre compte, nous en eûmes le frisson...

Traversant trois pauvres hameaux cachés dans des anfractuosités, le Crêt, la Serpentouze, la Mulaz, nous arrivâmes, après un trajet de neuf à dix kilomètres, sur un plateau étroit et fertile, puis au village de Confort.

Confort, naguère encore simple hameau de la commune de Lancrans, était célèbre dans ces montagnes, à cause de sa chapelle dédiée à Notre-Dame des Sept-Douleurs fréquentée par un grand nombre de pèlerins. Le nom de Confort est, comme nul ne l'ignore, synonyme de soutien, secours, assistance ; et la Vierge de cette chapelle donnait aide et confort aux pèlerins.

Ce hameau, qui à raison de son importance, est devenu à son tour commune et paroisse, vit naître sœur Rosalie, qu'une vie passée au chevet des malades dans les hôpitaux, des actes de philantropie et de dévoûment avaient signalée au Prince-Président qui, en 1851, et dans une visite faite à l'hôpital du Val-de-Grâce, à Paris, la décora lui-même de la croix de la Légion-d'honneur. Saisie d'admiration et

enthousiasmée par tant de vertu, une dame du monde, la comtesse de Costagin, abandonna tout, opulence, société, famille, pour se consacrer, elle aussi, à l'humanité souffrante. Elle revêtit la robe d'infirmière et se plaça comme servante sous la direction de sœur Rosalie, qu'elle ne tarda pas à égaler de toutes les manières. Sa vénération pour cette digne femme était si grande que, ne pouvant rien lui faire accepter personnellement, elle voulut du moins combler de ses bienfaits le lieu de sa naissance, ce pauvre hameau de Confort. Elle y fonda un hospice pour les malades, des écoles pour les enfants, et un couvent pour des sœurs, parmi lesquelles elle vint s'établir ; elle contribua aussi à faire bâtir l'église et le presbytère ; enfin, ses bienfaits se répandirent sur toute la population.

En trois heures, le touriste peut gagner l'un des sommets du Jura, appelé dans la contrée le Grand-Crédoz, et gravir, soit le Crêt du Miroir, soit le Signal de la Goutte, soit le Sorgiaz qui domine le Petit-Crédoz, transpercé par le tunnel du chemin de fer, soit encore le Replat du Rocher, dénomination particulière de ce crêt auquel est adossé le fort de l'Ecluse. De ce crêt, la perspective est à peu près la même que du ballon de la Dôle ou de la Font-Napoléon ; mais elle s'étend davantage sur la vallée du Rhône et sur la Savoie, où l'on découvre les lacs

d'Annecy et du Bourget et les villes qu'ils baignent.

Un sentier très-raide, par lequel passent néanmoins les lèges, descend au confluent de la Valserine et de la Sémine, où, par les ponts de Confort et de Çoux, on communique avec Montange et Châtillon.

A une heure de Confort, et sur le même plateau qui va en s'élargissant jusqu'à Coupy, le village de Lancrans montre ses maison bien bâties et son église de construction moderne. Cet édifice occupe l'emplacement d'une ancienne église dont la fondation remonterait à l'année 1353, et serait attribuée au seigneur Théobald de Vanchy, d'après une vieille inscription lapidaire scellée dans le chœur de l'église actuelle.

Cette inscription en lettres gothiques nous semble assez curieuse pour mériter que nous la transcrivions littéralement.

A. MCCCLIII, die p. m i II, m et potes miles d. Thibald de Avanchiaco, dò vade, ac dunesii et hyene, et do Auteville, et capitanè citadelle Vcella vi(.)ens lapidem hùc poni fec, h. ut ppco ememorat prbiti, curati h existetes ac sabbi dire j. dpfù p ci aià.

En voici maintenant la traduction :

L'an 1353, le 1er jour de mars, haut et puissant homme de guerre D. Thibaut de Vanchy, seigneur de

Vaud, d'Annecy, d'Yenne, d'Hauteville, et commandant de la citadelle de Verceil, a fait placer ici, de son vivant, cette pierre, afin que les prêtres et curés qui habiteront ce presbytère se souviennent de dire tous les samedis un *de profundis* pour le repos de son âme.

Plusieurs hameaux sont dispersés aux environs de Lancrans; la Grande-Côte, la Petite-Côte, le Crédoz, au sommet de la montagne; Balon où était un ancien château, qui fut pris en 1326, par le comte de Savoie, Edouard le *libéral*, sur le seigneur de Villeneuve; plus les hameaux de Vanchy, de la Maladière et de Coupy, dont nous avons parlé, lors de notre passage à Bellegarde.

Les habitants qui veulent passer dans la Michaille, sont obligés de traverser le pont des Oulles, lequel se trouve au-dessous du village de Lancrans; quant aux charrettes, elles sont forcées à un long détour par le pont de Bellegarde.

Le chemin que nous venons de parcourir du hameau de la Rivière, entre Chézery et la Combe de Mijoux, jusqu'à Lancrans, se prolonge, en croisant la grande route de Genève près de Vanchy, jusqu'au pont du Grézin sur le Rhône, et de là en Savoie. Il fut jadis très-fréquenté; le duc de Savoie se l'était réservé, ainsi que les villages limitrophes, lorsque, par le traité de 1601, ce prince abandonna à la France la

Bresse, le Bugey et le pays de Gex. Des intérêts commerciaux plutôt que politiques, portaient le duc à se réserver ce chemin qui lui permettait d'avoir une communication directe entre la Savoie et la Franche-Comté, province qui dépendait alors de l'Espagne, avec laquelle il était allié.

Plus tard, ce chemin et ces villages, à leur tour réunis à la France, devinrent libres de toute servitude étrangère. Il est encore connu de nos jours sous le nom de *Chemin des Savoyards*. Cependant le pays de Gex est resté, sous plusieurs rapports, un arrondissement régi par des lois spéciales, surtout en ce qui regarde l'administration des douanes.

En effet, la première ligne des douanes françaises ne se trouve pas sur la frontière de la Suisse; elle est placée sur la rive droite de la Valserine, de Bellegarde à la vallée des Dappes. Cette circonstance a fait donner à l'arrondissement de Gex le nom de *Pays-Neutre*, ou de *Pays-Franc*. Comme la Savoie, depuis son annexion à la France, le pays de Gex n'est pas assujéti aux prohibitions, et jouit, quoique français, d'un commerce tout à fait libre avec l'étranger. Mais tous les ponts, les passages, les gués de la Valserine sont surveillés et gardés par les douaniers.

Aucun produit de cette partie de l'empire français ne peut passer dans l'intérieur sans être soumis à

la visite. Les bestiaux et les fromages de provenance suisse, admis en franchise dans le pays de Gex, ne peuvent aller au-delà sans payer des droits très-élevés. Pour que les fromages fabriqués à Gex et les bestiaux qui y sont nés ne soient assujétis qu'à un droit minime, il faut l'estampille de la régie sur chaque pain de fromage; pour chaque bête de bétail, son acte de naissance. Les communes tiennent un registre *ad hoc*.

Si la contrebande offre de grandes difficultés en ce qui concerne les bestiaux, il n'en est pas de même pour les tabacs, sucre, café, tissus, dentelles, cotons filés, montres, bijoux et autres objets d'un faible volume ; et c'est principalement sur ces dernières marchandises que s'exerce la pénible industrie des contrebandiers. Mais ils ont des moyens pour passer impunément à la barbe des douaniers. Ces moyens sont bien simples. Voulez-vous les connaître ? les voici :

Prenez sur vous de cette cire qui, pendant la messe dégoutte du cierge pascal ; marmottez quelques paroles cabalistiques, et vous passerez... Tous les contrebandiers sont pourvus de cette cire. Les chasseurs en mettent également dans la crosse de leur fusil pour s'assurer une bonne chasse... Ce préservatif, infaillible contre toutes sortes de maléfices, surtout contre les balles des douaniers, a presque

autant de puissance et de vertu que la fameuse corde de pendu, dont la plupart des fraudeurs portent un morceau dans leur poche. Mais qu'est-ce que tout cela comparativement à la *Main-de-gloire* dont les contrebandiers racontent des merveilles?... Quels bons tours ils joueraient aux gabeloux s'ils avaient l'inappréciable avantage de posséder un pareil talisman ! — La Main-de-gloire, — une altération de langage en a fait Mandragore, — est, comme on doit le savoir, la main desséchée d'un pendu ; elle a de plus la propriété de rendre invisible le fortuné mortel qui en est possesseur...

SUITE DU CHAPITRE XVI.

LA VALLÉE DE LA SÉMINE

DE CHATILLON A BELLEYDOUX

Ayant fait nos adieux à l'estimable famille Gaujon, ainsi qu'au prince de Chalame, nous quittâmes Châtillon-de-Michaille pour aller visiter la vallée de la Sémine.

La Sémine, dont nous avons vu le confluent aux moulins de Coux et de Confort, est un torrent aussi

impétueux que la Valserine. Descendant des hautes terres qui accidentent les confins du Bugey et du Jura, elle s'est creusée un lit au milieu des gorges profondes qui, par les conditions géologiques et les phénomènes naturels, ressemblent aux gorges de la Valserine et du Rhône.

Nous reprenons donc la route impériale, que nous connaissons déjà jusqu'à Trébillet-Tacon. Cette route fut ouverte en 1744, au milieu de la vallée de Nantua, qui coupe de l'est à l'ouest le vaste massif central du Bugey, et jusqu'alors exclusivement desservie par de misérables chemins. L'art de l'ingénieur n'offrant pas alors les ressources qu'il possède aujourd'hui, s'était trouvé impuissant à éviter des pentes considérables et de brusques détours; mais ces inconvénients viennent de disparaître par suite d'une rectification de la route dans presque tout son parcours, lequel est d'environ vingt kilomètres, de Nantua à Bellegarde.

Au-delà de Trébillet, la vallée se resserre peu à peu; le fond est occupé par la Sémine; les flancs, coupés de ravins secondaires, sont couverts de bois. Bientôt cependant elle s'élargit; de longues bandes de prairies bordent la rivière, des noyers s'alignent sur la route, qui, après un parcours de quatre kilomètres arrive dans un bassin où le Combey, déversoir du lac de Sylans, vient se mêler à la Sémine.

Une église en forme de croix latine, un château, de confortables habitations, des ponts et des passerelles composent un joli village groupé d'une manière heureuse sur le promontoire qui s'avance entre les deux torrents. Quoique très-ancien, on le croirait moderne, en voyant ses maisons si blanches, ses cafés si nombreux, le vieux château si bien entretenu, le bon goût qui se remarque dans sa nouvelle église ; en voyant ces fontaines abondantes, sa petite et agréable place ornée d'un obélisque de pierre ; enfin ses écoles si suivies et sa population si laborieuse. C'est un des villages les plus coquets que nous ayons rencontrés dans nos excursions.

Il est connu sous deux noms : Saint-Germain-de-Joux, par l'administration ; Saint-Germain-les-Chèvres par les habitants. Le premier indique son assiette au milieu des montagnes ; le second, le grand nombre de ces quadrupèdes agiles, cornus et barbus que nourrit le territoire, et qui eurent une des leurs dans l'Olympe, la chèvre Amalthée, nourrice du maître des dieux, qui lui témoigna sa reconnaissance par cette insigne faveur.

Au commencement du xe siècle, ce lieu, alors désert, sauvage, encombré de forêts, appartenait à Albitius, comte de Génevois, et à sa femme Odda, qui le cédèrent à l'abbaye de Nantua. Les dépendances de ce territoire si libéralement octroyé comprenaient

les plateaux et les montagnes qui s'étendent jusqu'aux confins de la Franche-Comté, et que traverse la vallée supérieure de la Sémine.

L'abbaye y envoya aussitôt des pâtres et des cultivateurs qui défrichèrent les forêts, ouvrirent des chemins et bâtirent quelques cabanes, berceau des villages de Saint-Germain, Echallon, Plagnes, Giron, Belleydoux. Il s'y trouvait une telle quantité d'animaux féroces, renards, loups, sangliers, ours, au dire des traditions locales, que les nouveaux habitants durent se défendre contre eux par des fossés et des palissades établis autour de leurs cabanes.

Mais voici venir d'autres ennemis bien plus redoutables. Les abbés de Saint-Claude et de Chézery, jaloux des nouvelles richesses de l'abbaye de Nantua, armèrent leurs vassaux et vinrent fondre sur ces domaines. Ils avaient pour alliés les seigneurs de Gex et les sires de Thoire-Villars qui, eux aussi, voulaient avoir part à la curée.

L'abbaye de Nantua se vit donc obligée d'élever des châteaux-forts pour repousser ces agressions; de là, l'origine des châteaux de Belleydoux dans les montagnes et de Saint-Germain dans la vallée, aux deux extrémités des nouvelles possessions; enfin de celui d'Echallon, dans une position centrale.

A quoi bon rappeler ici les guerres, les incendies,

les pillages, les meurtres qui désolèrent ces malheureuses montagnes au temps de la domination de ces corporations religieuses? N'en avons-nous pas dit assez en parlant de Chézery, pour édifier le lecteur sur la mansuétude de ces bons abbés, sur leur humilité, leur mépris des richesses?

Par de légères concessions, mais surtout par de belles promesses, le prieur de Nantua réussit à détacher de la coalition le sire de Thoire-Villars; il parvint même à s'en faire un allié, et en 1270, il lui confia la garde des châteaux d'Echallon, de Belleydoux et de Saint-Germain. Toutefois, les hostilités continuèrent, avec des chances variées, pendant toute la période des siècles féodaux.

De nos jours, sous l'abri de nos lois émanées de cette *affreuse Révolution* qui a anéanti tant de priviléges, et fait crouler un système odieux, le paysan cultive, fabrique, commerce et jouit en paix du fruit de ses travaux.

A Saint-Germain, comme dans toutes ces montagnes, les soins donnés aux bestiaux et la fabrication des fromages occupent le plus grand nombre de bras; vient ensuite l'exploitation des forêts; puis celle des belles carrières de pierre. Le terrain, sans être de première qualité, produit néanmoins du grain de toute espèce; il y a plusieurs tuileries et *carreaunières* en pleine activité; les eaux de la Sémine

et du Combey animent des moulins, battoirs, pressoirs à huile et scieries.

Quittant la grande route de Nantua, qui, à partir de Saint-Germain, cotoie le Combey, engageons-nous sur la nouvelle route qui dessert la vallée supérieure de la Sémine.

Plagnes, modeste village, à deux pas de Saint-Germain, sur la hauteur, à gauche de la route, doit peut-être son nom à la petite plaine où il est situé. Privés d'église, les habitants descendent le dimanche à Saint-Germain; les femmes, pour entendre la messe; les hommes, pour faire au cabaret une station, qui a beaucoup de charmes pour le paysan bugiste.

La route, après avoir suivi pendant quelques minutes la rive droite de la Sémine, traverse le pont de Marnant où existent de belles chutes d'eau et un gros moulin; puis se transporte sur la rive opposée pour descendre dans un bas-fonds, où le torrent de la Doye, remarquable par ses cascades, vient se précipiter dans la Sémine. Un pont de bois, un moulin, une scierie; voilà tout ce que l'on y voit. Ce lieu, l'un des plus étranges que l'on rencontre dans ces gorges, se nomme Crapont (pont de la Craze). Encorbellements, voûtes, précipices, gouffres, trous de toutes formes s'y rencontrent en telle quantité qu'il serait fastidieux d'en parler. Mention-

nons pourtant un phénomène assez singulier que l'on y remarque. Ce sont des arcs-boutants énormes comme ceux de nos cathédrales gothiques, et qui ont l'air de soutenir les rochers escarpés des deux rives : c'est un véritable trompe-l'œil.

De l'autre côté de Crapont, la route remonte sur les hauteurs, à l'aide de nombreux circuits, tandis que l'ancien chemin, — s'il est permis toutefois de lui donner ce nom, — escaladait en ligne droite les rochers disposés en terrasses gigantesques. C'est l'âpreté de ce passage qui a valu au village voisin le nom caractéristique d'Echallon, que l'on écrivait jadis Escalon (*Scalæ*).

Sur la dernière terrasse, au-dessus de la Croix-du-Perron qui semble surveiller le passage et promettre au voyageur une trêve à ses fatigues, on arrive, après force exercice de jarrets et de poumons, au village d'Echallon. Une église moderne, qui n'est pas encore terminée et affecte le style de l'époque de transition, s'élève sur l'emplacement d'un antique édifice, qui était devenu insuffisant pour une population sans cesse croissante. A côté, sur le monticule de Caquet, on voyait naguère encore les derniers vestiges du château-fort des prieurs de Nantua. Même origine, même histoire que Saint-Germain. Echallon eut pourtant ses seigneurs particuliers : les Coucy, Seyturier, Montjouvent, vas-

saux de l'abbaye, laquelle avait conservé tous les droits de justice.

Vu la longueur et la rudesse des hivers, le pays est très-pauvre en fruits et en grains; ses seules richesses, — et elles sont considérables, — consistent en fromages et en bois. La beauté des épicéas, arbres résineux ressemblant au sapin, et appelés *peysses* dans les montagnes, la blancheur et la légèreté de leur bois facile à travailler, permettent aussi aux habitants de se livrer à la confection de cuves, bennes, écuelles, seilles, cuillères et autres ustensiles d'un usage si général dans les ménages et les établissements agricoles.

De nombreux hameaux sont disséminés sur le territoire de la commune. On trouve quelques granges isolées au milieu des prairies et sur la lisière des forêts.

Au-delà du village, la route aborde un vaste plateau supérieur, limité à droite par la profonde Sémine; à gauche, par le ravin encaissé de la Doye. La vue est découverte du côté du sud; elle plonge sur la vallée de Saint-Germain, et sur les plateaux du Poizat et de Lalleyriat; au nord, elle est arrêtée par les sombres montagnes de la Comté, au pied desquelles se déploie le village de Belleydoux.

Moins considérable qu'Echallon, dont il est distant d'environ une lieue et demie, Belleydoux montre

d'assez jolies habitations entourées de verdure, et une église moderne assez bien décorée. Mais le voisinage des hautes montagnes et des rochers sourcilleux, les forêts et les ravins qui l'entourent lui impriment un aspect plus austère, plus grandiose.

Le château-fort de Belleydoux, dont quelques pans de murailles se voient encore, était situé à peu de distance au nord, sur la hauteur du Gobet, hameau séparé du village par une profonde dépression. Il fut ruiné par Henri IV, qui avait placé, dit-on, ses canons sur la Roche à l'Aigle ; chose possible... pourvu que l'on admette pourtant que le roi eût à sa disposition des canons rayés du plus fort calibre et de la plus longue portée.

On doit se souvenir que les prieurs de Nantua avaient bâti ce château pour surveiller les frontières de la Franche-Comté et protéger l'entrée de la vallée de la Sémine contre les entreprises des abbés de Saint-Claude et de Chézery.

Les événements qui se rapportent aux villages précédemment cités, se rapportent aussi à Belleydoux. Ce dernier village possède cependant en propre une légende ayant pour héroïne une dame dont les aventures seraient dignes d'exercer la plume d'une nouvelle Anne Radcliffe. — C'était, dit la légende, une noble dame enlevée à son époux et renfermée dans le château de Belleydoux par un

cruel prieur de Nantua, qui lui fit expier dans les tourments d'une étroite captivité sa vertu et son inébranlable fidélité à ses devoirs.

Les latinistes font dériver le nom de Belleydoux de *Belli adjutorium*, assistance de guerre; les celtiques de *Bel doye*, château de la source; et les français de *Bel et doux*, pour peindre son aspect agréable, en même temps que le confortable qui régnait dans son intérieur. Donc, sur ce sujet, comme sur beaucoup d'autres, ces graves savants sont loin d'être d'accord.

Mais ils s'entendent tous, — et ce n'est certes pas nous qui les réfuterons, — pour avancer que Giron, village voisin, fut fondé par une colonie espagnole de la Franche-Comté, originaire de Girone, ville de la péninsule transpyrénéenne. Seulement, ces messieurs semblent ne pas tenir compte d'une circonstance qui mérite pourtant considération; à savoir que le Giron du Bugey existait bien longtemps avant que la domination espagnole s'établit dans notre province jurassique...

Quoiqu'il en soit de son origine, Giron est, pour ainsi dire, perdu sur un plateau élevé, au-dessus de la rive gauche de la Sémine et dominé par les montagnes abruptes de la Platière et de l'Auger, qui le séparent du territoire de Champfromier. Naguère, il dépendait de Belleydoux; mais il forme actuelle-

ment une toute petite commune de 300 âmes à peine.

Deux hameaux le composent : Giron-devant et Giron-derrière, dénomination qui ne se prête pas médiocrement, on doit le penser, aux plaisanteries des loustics de Belleydoux. Entre les deux hameaux est placée une modeste église. Les maisons sont basses et couvertes en paille ; on montre aux étrangers celle où logea Saint-François de Sales, lors d'une visite pastorale qu'il avait entreprise dans ces montagnes, en vue d'y réveiller la foi. Les écuries sont très-proprement tenues ; dans les hivers, d'une longueur désespérante en ce pays, les villageois aiment à s'y rassembler, car ils y trouvent de la chaleur et de la gaieté. A la fabrication d'une énorme quantité de fromages, les habitants joignent l'art de tourner et sculpter des jouets d'enfants qu'ils expédient à Saint-Claude. Eté court, ciel rigoureux, neiges abondantes, récoltes plus souvent nulles que bonnes ou même médiocres, tout cela n'empêche pas Giron d'être heureux ; on n'y compte pas un seul mendiant.

Là, comme dans tout le reste du pays, l'histoire est pleine des combats et des sanglantes expéditions des abbés et des prieurs, on y trouve aussi nombre de traditions et de légendes, ainsi que beaucoup de traces de vieux usages, de coutumes et de préjugés

qui, sans doute, disparaîtront bientôt complétement.

Lorsqu'un enfant vient au monde, on le lave avec du vin et on lui fait avaler un œuf frais. La sage-femme qui coupe le cordon ombilical se garde bien de le jeter ailleurs qu'au feu; car, selon ce qu'il deviendrait, on tirerait des pronostics plus ou moins fâcheux pour le nouveau-né. Ainsi, il périrait par l'eau, si l'ombilic était jeté à la rivière; si quelque animal s'en emparait, l'enfant mourrait de la morsure d'une bête. Il paraît que l'on ne craint pas que la nouvelle créature meure dans un incendie!... — Voilà, du moins, ce que disent les gens de peu de foi; car il y en a partout...

Lorsque meurt un individu, on place dans son cercueil une petite croix de bois à laquelle est fixée une pièce de monnaie; — pratique du paganisme accolée aux pratiques chrétiennes. — Au moment où le cercueil est descendu dans la fosse, les assistants jettent sur lui une poignée de terre, à l'imitation du prêtre; et quelques gens s'imaginent que l'âme du défunt n'arrive devant Dieu que lorsque cette partie des obsèques a reçu son accomplissement.

Celui qui n'a donné aucun signe de religion durant sa vie, ni à ses derniers moments, est à peine placé dans son cercueil solidement cloué et vissé, qu'il est immédiatement emporté par le diable. Parfois aussi

le diable, malicieux à certains moments, laisse s'accomplir la cérémonie funèbre, jusqu'à la porte de l'église ou du cimetière. Les porteurs plient sous le poids énorme du cercueil ; mais arrivés là, ils sentent une secousse ; le cercueil devient plus léger, on l'ouvre, il est vide : le diable a enlevé sa proie !...

SUITE DU CHAPITRE XVI.

LA COMBE D'EVOAZ

LA SÉMINE SUPERIEURE

A l'est de Giron et de Belleydoux, sur les confins du Bugey et du Jura, on rencontre un immense plateau supérieur, divisé entre ces communes et celles de Champfromier et de Forens. Il est coupé par les replis tortueux de la Sémine et un grand nombre de ravins inextricables, dont quelques-uns sont d'effrayants précipices, tels que le Tombaret, Baclaloup, etc. Là, surgissent les montagnes les plus élevées du Bugey, le Crêt de la Platière, le Crêt sur l'Auger, le Crêt des Ordillières, le Crêt du Mont, Haute-Crête, le Crêt du Merle, le Grand-Potet, la Roche-Fauconnière, la Roche à l'Aigle, etc., tous

dominés par le Crêt de Chalame. Là, se trouvent aussi des cavernes inabordables, des fourrés épais, repaires des loups, des ours, des sangliers, et la forêt communale de Champfromier, l'une des plus belles du département, estimée, dit-on, plus de deux millions. A côté d'avalanches stériles et de parties rocailleuses ; à côté des huttes grossières de charbonniers et de bûcherons, voici des clairières verdoyantes, des combes gracieuses revêtues d'une herbe courte, fournie, d'où s'exhalent tous les parfums alpestres et où s'engraissent d'innombrables troupeaux ; çà et là des chalets et des fromageries, habitations temporaires ; plus loin, vers le nord, la fameuse Combe d'Evoaz, animée de chalets où l'on habite toute l'année.

La Combe d'Evoaz est la plus riche et la plus agréable de ces hautes contrées. Limitée entre la Roche à l'Aigle, le Crêt de Sapelette, le Crêt Mathieu, le Cerniétrou et le Crêt de Chalame, elle forme une immense prairie dont les à-côtés s'élèvent en pente douce jusqu'à la lisière des sapins tapissant les sommets. Elle est arrosée par la Sémine, qui prend naissance dans le département du Jura, sur les montagnes des Hautes-Molunes, à 1250 mètres d'altitude. Les chalets, accompagnés de leurs écuries et de leurs remises, ne laissent rien à désirer sous le rapport de la propreté, — chose rare dans

le Bugey. — Il y en a même quelques-uns de jolis, — chose plus rare encore — ; ils sont tous isolés les uns des autres, et pourvus d'une fontaine formée d'un long sapin creusé et d'une auge en bois pour le service des bestiaux. Point de terres arables, pas la moindre culture ; rien que des prairies ; nulle autre occupation que le soin des bestiaux ; la Combe d'Evoaz n'est qu'une vaste fabrique de fromages...

Parmi les habitants, il y en a de très-riches ; chez tous règne l'aisance ; le moins favorisé de la fortune possède une trentaine de vaches. Les hommes sont robustes, bien vêtus ; les femmes fraîches et très-coquettes. On trouve chez tous l'affabilité. Chez eux l'existence est patriarcale ; et quoique l'on ne rencontre en ce lieu ni auberge ni cabaret, le touriste est assuré de trouver dans tous les chalets une hospitalité plus ou moins écossaise...

Ici, bien plus qu'à Champfromier et dans les autres communes limitrophes, les expressions de *Cuanais* et de *Gris* sont encore en usage ; et les habitants placés sur la limite des deux départements, sont traités tantôt de Cuanais, tantôt de Gris. Mais, cachant sous une enveloppe un peu lourde un grand fonds de finesse et de ruse, et vendant leurs produits en Comté et en Bugey, ils acceptent volontiers ces deux sobriquets qu'ils savent faire tourner à leur profit : « Nous sommes *Cuanais*, vivent les Comtois ! Nous

sommes *Gris*, vivent les Bugistes ! » disent-ils tour à tour aux uns ou aux autres... On peut voir par là qu'ils sont de l'école de ceux qui pensent :

Le sage dit, selon les gens,
Vive le roi ! vive la ligue !

Vers qui, comme on le sait, forment la morale de l'une des jolies fables de La Fontaine.

La population d'Evoaz reste six mois séquestrée dans la Combe ; les neiges atteignent une hauteur de trois ou quatre mètres. De même que sur les Plans-d'Hotonne et les montagnes de Retord, les habitants ne se hasardent pas dans les campagnes sans fixer à leurs pieds une espèce de claie en branchage qui les empêche d'enfoncer dans la neige. Evoaz dépend, comme nous l'avons dit, de la commune de Champfromier, et est administrée par un adjoint spécial ; mais les habitants vont à la messe à la Peysse, premier village du Jura. Les transports se font : l'été, au moyen de lèges ; l'hiver, au moyen de traîneaux.

Naguère encore, on ne pouvait aborder la Combe d'Evoaz que par des sentiers scabreux ; maintenant qu'on lui a ouvert le chemin de Belleydoux, par le Gobet et la Roche à l'Aigle ; celui de Giron, par la Roche-Fauconnière, et celui de Champfromier, à travers les avalanches de la montagne du Drugey, elle est d'un accès facile pour tous.

La Combe d'Evoaz, totalement dépourvue d'histoire écrite, n'a que des traditions et des légendes transmises de père en fils, et dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Les habitants savent pourtant mettre une date à quelques événements plus modernes. Ainsi, ils vous énuméreront les exploits des chasseurs d'ours, les ruses des contrebandiers, les hauts faits des Cuanais et des Gris, et de leurs chefs, les célèbres Balthazard Lacuson et la Ramée ; en vous parlant de Mandrin et de sa bande, ils ajouteront que Mandrin restait caché chez les plus belles femmes du pays ; ils vous donneront des détails saisissants sur le combat qui se livra à la Combe des Huguenots ; ils vous montreront les profondes excavations du Montpellaz, où les faux-monnayeurs avaient des ateliers, mais surtout ils vous raconteront l'histoire de la marquise et de son âne.

Cette anecdote nous paraît digne d'être relatée. C'était au temps de l'émigration. Une marquise allait en Suisse pour rejoindre son époux ; un âne la suivait chargé d'une valise remplie de bijoux et de trésors. Conduite à travers les montagnes par des guides qui se la remettaient successivement, elle arriva dans la Combe d'Evoaz, où un nommé T... la remit à un de ses camarades appelé R... Là, non loin de la Combe des Huguenots et sur les bords d'un gouffre profond où surgit la Sémine, son guide l'as-

sassina lâchement et la précipita dans l'abîme. Quant à l'âne, déchargé de la valise qu'il portait, il alla rejoindre la marquise. Depuis ce temps-là, le gouffre s'appelle le Saut-à-l'Ane... Pourquoi pas à la Marquise?... C'est ce que les villageois n'ont pu ou n'ont pas voulu nous apprendre...

Cet événement fit du bruit; on accusa R... de la Combe d'avoir commis ce meurtre; R... était pauvre auparavant, on le vit riche tout-à-coup; il n'en fallut pas davantage pour motiver cette accusation. Faute de preuves, on le laissa tranquille, mais on composa une complainte dont voici deux couplets, sur les cent douze qu'elle contient :

Un homme de la commune
Assassina la marquise,
Et pour faire sa fortune
Lui déroba sa valise.

Mais la marquise l'implora inutilement en ces termes :

Laissez-moi, je vous supplie,
Car il est bien entendu
Que si vous m'ôtez la vie
Un jour vous serez pendu...

La prédiction de la marquise se réalisa. En 1820, R... fut trouvé pendu à un arbre dans la forêt. On accusa de cette pendaison un nommé B... Les gen-

darmes l'arrêtèrent et le conduisirent à la prison de Bourg. Il prouva son alibi et fut relâché ; on constata que R... s'était pendu lui-même dans un accès de fièvre chaude.

Pour l'amateur des perspectives étendues, l'ascension du Crêt de Chalame est le complément obligé d'un voyage à la Combe d'Evoaz.

En face du Saut-à-l'âne, on prend un sentier qui conduit dans une combe supérieure appartenant à la commune de Forens, et où se trouvent les Granges des Etrées, au pied même du Crêt. On arrive sans peine jusque-là ; mais nous conseillons au touriste de ne pas pousser plus loin sans prendre pour guide un des pâtres de ces granges, lequel s'empressera de quitter la garde de son troupeau pour gagner un salaire, même assez minime.

On s'engage alors dans des sentiers, que l'on peut hardiment qualifier de véritables casse-cou, sur des rocs éboulés, sur des avalanches où on laisse ses sous-pieds et des lambeaux de sa chaussure, et à travers des taillis qui se chargent de mettre vos vêtements en loques. Enfin, ce n'est qu'en affrontant mille dangers que l'on peut avoir raison du Crêt de Chalame, point le plus élevé de l'arrondissement de Nantua (1548 mètres) et dont le nom semble dériver des deux mots celtiques *chal* rocher, *lam* forêt. Mais l'explorateur aura un large dédommagement à sa peine ;

il éprouvera un véritable enchantement, car il aura devant lui toutes les montagnes du Bugey, et sa vue s'étendra sur un immense horizon circulaire qui n'a de bornes que la courbure du globe et les incommensurables profondeurs du ciel...

C'est ici, sur ces hauteurs, loin de toute habitation et de tout chemin frayé, que se trouvent les terres et l'apanage de notre ami le prince de Chalame. Tout cela, malheureusement, est de nulle valeur ; les bûcherons ne peuvent aborder ces corniches sourcilleuses, où l'on voit de magnifiques sapins qui meurent de vieillesse, faute de pouvoir être exploités ; leurs troncs gigantesques, leurs puissantes ramures, tombent avec fracas au fond des abîmes, où, se décomposant lentement, ils sont transformés en humus qui donne naissance à une nouvelle et vigoureuse végétation.

Un jour viendra, sans doute, où, grâce à de bons chemins, cette forêt sera exploitée et produira un bon revenu ; mais en attendant cette prospérité future, le suzerain de ces lieux, le prince de Chalame, mange philosophiquement la soupe de la maman Gaujon, et choque son verre, tout en fumant sa pipe, avec le respectable hôtelier de Châtillon-de-Michaille.

Si vous êtes amateur de voyages émouvants, vous pourrez redescendre du Crêt de Chalame à la *ramasse*. On nomme ramasse une espèce de traîneau grossier

dont se servent les bûcherons pour descendre le bois coupé dans la montagne, et auquel ils s'attèlent sans craindre que dans cette course effrayante il leur arrive le moindre accident. Nous avons pourtant préféré redescendre pédestrement, et nous conseillons à tous les voyageurs de faire de même.

Outre les jouissances intimes que procure une excursion dans ces prairies et ces montagnes, elle fait naître d'autres plaisirs, qui, tout matériels qu'ils puissent paraître, n'en sont pas moins précieux, et que nous ne saurions trop recommander aux citadins qui ont le goût blasé, l'estomac paresseux et le sommeil agité. Après toute une journée de salutaires fatigues, après avoir aspiré à pleins poumons les senteurs embaumées des prés et des sapins, avec quelle joie on revient au gîte ! Comme on fait fête à la robuste soupe aux choux, à la vulgaire omelette au lard, aux matefains de rigueur et au simple morceau de fromage, le tout accompagné de pain de seigle et arrosé de ce vin du Bugey, que d'ordinaire on trouve si insipide, et qui, en ce moment, paraît sans égal !... Puis, quelle satisfaction n'éprouve-t-on pas à s'étendre ensuite sur le modeste matelas rembourré de feuilles de fayard, ou même simplement sur le foin !...

Nous ne pousserons pas plus loin nos explorations dans cette partie du Bugey qui, faisant suite à la

Combe d'Evoaz, s'avance, comme une pointe, entre le canton de Saint-Claude et la Valserine, et appartient à la commune de Forens. D'ailleurs, on n'y rencontre que des chalets perdus au milieu de combes solitaires, que des montagnes rocheuses absolument stériles, que des avalanches impraticables... Nous retournerons donc sur nos pas, à Saint-Germain, pour de là continuer nos études sur la vallée où est tracée la grande route de Nantua.

SUITE DU CHAPITRE XVI.

LA VALLÉE DU COMBEY

LE LAC DE SYLANS

La route, qui depuis Châtillon-de-Michaille, a remonté le cours de la Sémine jusqu'à Saint-Germain-de-Joux, laisse en cet endroit ce torrent sur la droite et remonte à son tour le cours du Combey. Elle rencontre bientôt un pont et un joli hameau, la Voûte, où l'on voit un hôtel, naguère relais de la poste, des scieries et des moulins.

Le nom de la Voûte dérive sans doute d'un coude très-prononcé, d'une volte que décrit en ce lieu la

vallée. Si cette étymologie, tirée de la nature des localités, nous paraît juste, il n'en est pas de même, à notre avis, de celle d'un hameau voisin, Fréburge, que certains écrivains trop savants, font venir de *Forum sebusianorum*, et où ils placent la capitale des Sébusiens; supposition purement imaginaire.

Nous ignorons si les Romains et les Sarrasins ont pénétré, soit dans cette vallée, soit dans celles que nous venons de parcourir : rien ne l'indique, ni monuments, ni traditions, ni légendes, ni noms de lieux. Les habitants ne connaissent pas même le nom de ces peuples conquérants. Il n'en est point ici comme dans tout le Bas-Bugey, où le plus simple paysan, vous parlant d'un événement ancien, le place invariablement *au temps des Romains* ou *au temps des Sarrabins*.

A gauche, au dessus de la Voûte, les villages écartés de Lalleyriat et du Poizat animent un plateau très-élevé accroché comme une corniche aux flancs des hautes montagnes d'où partent, nous l'avons déjà dit, les chaînes méridionales du Colombier et du Saint-Sulpice.

Lalleyriat est insignifiant, mal bâti; les maisons y sont couvertes en bardeaux et en paille. On commence pourtant à renoncer à ce système vicieux; l'ardoise et la tuile se montrent sur les nouvelles habitations. Une belle construction, probablement achevée

aujourd'hui, est destinée à la mairie et aux écoles de la commune.

A deux kilomètres plus haut, le Poizat ressemble trait pour trait à son voisin, dont il était naguère une dépendance, tandis qu'actuellement il est plus important. Chacun de ces villages possède une église moderne, assez spacieuse, mais manquant de style; ainsi que des fontaines abondantes accompagnées de lavoirs couverts. Tous deux sont riches du produit de leurs bestiaux et de leurs forêts communales. Mais tout leur historique se résume dans les contestations existantes au sujet de ces forêts entre eux et les prieurs de Nantua, et dans les procès coûteux qui se terminaient toujours par des transactions tout à l'avantage de leurs opulents seigneurs.

Plusieurs hameaux sont dispersés sur le territoire des deux communes, entre autres, le Crêt-de-la-Joux, Vers-le-Rieu, les Bossues-d'en-haut, les Bossues-d'en-bas, la Serra, le Replat, à l'embranchement de la route qui va dans le Valromey par la Grande-Frasse, et où l'on voit une belle croix, plantée en souvenir de la mission de 1866; cette croix est du style Renaissance.

Les principaux torrents sont le Rieu-d'Enfer et le Rieu-à-la-Dame, qui se précipitent tous deux dans le Combey, où avant d'arriver ils forment de belles cascades. La cascade la plus élevée, celle du Rieu-

à-la-Dame, tombe de deux cents mètres par une succession de petites chutes encombrées de rocs fracassés ; celle du Rieu-d'Enfer, beaucoup moins haute, mais d'un volume plus puissant, a creusé des abîmes où les eaux s'engouffrent en remplissant de leur bruit la vallée et les montagnes d'alentour. Puis, ces eaux reparaissant écumeuses, font mouvoir les moulins du Burlandier.

Le nom d'Enfer donné à ce *rieu* est justifié par la nature sauvage des ravins qu'il parcourt. Quant au nom donné à l'autre *rieu*, voici ce que la légende raconte : La dame du manoir qui couronnait la Roche-du-Châtelet, venait chaque nuit se promener sur les bords escarpés du torrent, où elle précipitait les jeunes villageois qui avaient eu l'imprudence d'écouter ses promesses amoureuses et de l'accompagner dans cette promenade nocturne.

Maintenant encore, on aperçoit le fantôme blanchâtre errer çà et là, et faisant signe aux villageois d'approcher. Mais les villageois de notre époque, mieux avisés que ceux d'autrefois, préfèrent de beaucoup à la compagnie de ce fantôme celle d'une grosse vachère en chair et en os.

Les crêts les plus élevés sont : le Bérentin, la Roche-Samoyant, le Mont-Saurey, le Molard-David, la Roche-Escarpée et la Roche-du-Châtelet, où se trouvait un manoir à l'égard duquel les données

historiques offrent autant de confusion, que sont peu apparentes les ruines, appelées de nos jours encore, *le Château à la Dame.*

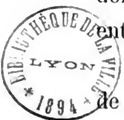
A raison de leurs terrassements et de leurs roches en surplomb, les chemins créés aux frais des communes pour l'exploitation des forêts sont d'une hardiesse remarquable. Signalons spécialement celui qui descend de Lalleyriat à la Voûte, et celui qui, du Poizat, descend au lac de Sylans. Un autre, de moindre importance, monte de Lalleyriat à la Chapelle de Retord et dessert le massif de montagnes, avant de redescendre dans le Valromey.

Des deux premiers de ces chemins, la vue est magnifique dans la vallée de Nantua, et, au-delà, sur le plateau d'Echallon, de Belleydoux, de Charix. Du dernier, la perpective embrasse la vallée de la Basse-Michaille, ses nombreux villages, le Rhône, les montagnes de la Savoie et la longue chaine des Alpes.

A une demi-lieue du hameau de la Voûte, au débouché du Rieu-de-la-Dame, non loin de l'extrémité inférieure du lac de Sylans, voici la Tour. En cet endroit, aujourd'hui désert, existaient jadis un château et un village qui ont entièrement disparu, sauf quelques débris de constructions que la rectification de la route a remis au jour.

Des titres, datant des premières années du

XIII[e] siècle, mentionnent déjà la Tour de Sylans, comme appartenant à une famille qui en avait pris le nom et reconnaissait pour suzerains les prieurs de Nantua. Quant au village, l'Hôpital de Challey, qui date de la même époque, on croit qu'il fut abandonné à la suite de la peste de 1316 qui le dépeupla entièrement.



Les habitants malades de Lalleyriat, du Poizat et de Charix avaient le droit de venir se faire guérir à l'Hôpital de Challey ; on inhumait aussi dans le cimetière de ce village les morts des quatre paroisses ; ce qui expliquerait l'énorme quantité d'ossements que l'on trouve pêle-mêle avec les restes de maçonnerie dans le lieu appelé le Pré-de-la-Chapelle.

Ce pays relevait de l'abbaye de Nantua qui y exerçait les droits de haute, moyenne et basse justice ; les habitants étaient tous main-mortables, corvéables et taillables à merci. Outre les tailles, dîmes, corvées, cens, servis, tributs, redevances et autres obligations de vassalité, ils devaient faire hommage au prieur, et lui donner trois poules le jour de la Saint-Jean.

A peu de distance de la Tour, un bruit formidable nous annonce la cascade de Pisse-Vache, une des plus belles de ces localités. Outre ce nom assez imagé, elle en porte encore deux autres non moins imagés : la *Fronde*, lorsque les eaux sont fortes et projetées avec

violence, et l'*Eau-pendante*, quand, au contraire, peu abondantes, elles découlent en petits filets.

Le torrent de Pisse-Vache vient des montagnes et des forêts de Charix; tombant des rochers qui se trouvent sur la droite de la grande route, d'une hauteur de trente mètres environ, il met en mouvement des scieries et des moulins. Quelques maisons forment le hameau dit les Moulins de Charix, ou le Bas-Charix. Il y aurait injustice à ne pas faire mention d'une modeste auberge où l'on mange des écrevisses et d'excellent poisson, pêchés dans les eaux limpides du lac de Sylans.

Ce lac, que la route suit tout le long de sa rive gauche, a deux kilomètres de longueur, sur un demi-kilomètre de largeur; sa plus grande profondeur est de dix mètres. Il est encaissé entre les deux chaînes de montagnes, lesquelles décrivent en cet endroit une courbe gracieuse qui paraît augmenter la longueur de cette nappe d'eau. Les sapins qui bordent la rive droite viennent, en y mirant leur noire chevelure, donner au lac un aspect plein de mélancolie. Des prairies marécageuses occupent l'extrémité inférieure, dite la Queue du lac, dont le trop plein donne naissance au Combey, qui reçoit en outre les eaux de la cascade de Pisse-Vache.

A l'extrémité supérieure du lac, il existe une autre nappe, bien moins considérable et séparée de

la plus grande par un éboulement de la montagne ; c'est le petit lac du Bief.

Le village de Charix, dit le Haut-Charix, où l'on parvient par un chemin très-rapide, mais parfaitement entretenu, est situé à quelque distance de la route impériale, au-dessus de la cascade et des moulins du Bas-Charix. Naguère, il était triste, malpropre, couvert en chaume et en tavaillons ; mais depuis l'incendie de 1851, qui le détruisit presque en entier, on y voit des habitations plus commodes, bon nombre de fontaines et une belle église à trois nefs richement décorée.

Comme contraste à ce nouvel édifice, la vieille église, saccagée au temps des guerres religieuses, montre ses tristes ruines sur une éminence voisine ; tandis que les décombres qui furent le château seigneurial, détruit à la même époque, gisent également oubliés au milieu des broussailles. D'ici, on découvre parfaitement, par delà la vallée, les villages du Poizat et de Lalleyriat et leur massif de montagnes.

Charix, qui se trouvait compris dans les domaines cédés à l'abbaye de Nantua par Albitius, comte de Génevois, eut à souffrir de toutes les guerres qui éclatèrent si souvent entre les abbés de Saint-Claude et de Chézery, et les prieurs de Nantua. Par suite de la transaction dont nous avons parlé précédem-

ment, les sires de Thoire-Villars acquirent le droit de garde sur Charix, comme sur Echallon, Belleydoux et Saint-Germain.

Après ces fléaux, d'autres désastres s'abattirent sur cette paroisse ; la peste décima sa population en 1316, 1500, 1635 ; puis les troupes de François Ier, sous les ordres de l'amiral Chabot-Brion, et celles des ducs de Savoie alliées aux Espagnols de la Franche-Comté, s'y livrèrent à tous les excès que peut commettre une soldatesque sans frein ni discipline. Plus tard, l'armée de Henri IV, commandée par le maréchal Biron, ravagea le pays et démolit les châteaux-forts. Plus tard encore, les soldats du cardinal Richelieu et les bandes espagnoles et savoyardes, les Cuanais et les Gris, infatigables partisans, y promenèrent le meurtre et l'incendie. Dans une de ces expéditions, Charix fut brûlé par les Espagnols, et les malheureux habitants, dépouillés de leurs biens, furent contraints d'aller, à peine vêtus, chercher un asile dans les montagnes et les forêts d'alentour.

A Charix, mêmes produits agricoles, même commerce, même industrie, mêmes mœurs que dans les communes voisines. La belle forêt de Puthaut se confond avec les forêts de Macrêtet, de Niermes, de Reverjoux, de Viry, et autres de divers noms qui s'étendent : du côté de l'est, jusqu'à Plagnes,

Echallon, Belleydoux; à l'ouest et au nord, jusqu'à Montréal, Apremont, Oyonnax, et dans les montagnes et les vallées du département du Jura.

Parmi les sommets les plus élevés du territoire communal se trouvent : le mont de Marnant, le Signal de Biolay et le Crêt des Millières (983 mètres).

Le nom de Martinet que porte un petit groupe de pauvres maisons fait supposer qu'il y eut jadis en ce lieu un martinet et une fonderie de fer. On croit y reconnaître aussi une ancienne exploitation de minerai.

Le touriste ne doit pas négliger une visite à la grotte, dite le Trou de la Balme. Dans cette grotte, qui a plusieurs centaines de mètres de développement, on voit des stalactites et des stalagmites très-curieuses ; au fond est un lac souterrain qui, dans les fortes eaux, se dégorgeant par le Trou de la Balme, va grossir le torrent de Pisse-Vache.

Le touriste qui remontera ce torrent, pendant une heure et demie environ, fera une promenade très-intéressante au milieu de sites étrangement pittoresques, animés par de nombreuses cascatelles, par quelques granges, scieries, moulins, battoirs. Pénétrant ensuite dans une immense forêt, il arrivera au milieu d'une clairière empreinte d'une mélancolique poésie, sur les bords d'une petite nappe d'eau de forme parfaitement ronde. C'est un véritable lac

d'Ecosse, avec un ciel plus limpide et des arbres plus plantureux.

Les eaux tranquilles de cette nappe, appelée le lac Genin, ne réfléchissent qu'une étroite lisière de prairies verdoyantes, la sombre image des sapins, les bestiaux qui s'y désaltèrent et les bouviers oisifs qui y jettent leurs lignes. Il est à 831 mètres d'altitude absolue.

La petite population qui habite les granges dispersées dans ces parages, isolée, étrangère à tout mouvement social, est, comme on doit le deviner, restée fidèle aux naïves croyances de ses pères. De là, sa foi aux ombres fantastiques qui apparaissent autour des habitations; aux esprits qui peuplent les solitudes mystérieuses des forêts et les grottes des rochers ; aux serpents ailés qui hantent les bords du lac et des torrents ; aux brebis ensorcelées établies à la croisée des chemins et qui, en certaines circonstances, se donnent le malin plaisir de malmener les passants; aux servants qui vivent invisibles dans les écuries et se livrent aux travaux domestiques, etc.

Retournons au Bas-Charix, d'où nous étions parti et où, pour faire cette exploration, nous avions laissé notre mince bagage.

A l'extrémité supérieure du lac de Sylans, la route est arrivée au principal point de partage des eaux du Bugey, à une hauteur de 623 mètres; du côté de

l'orient, le lac et tous les torrents voisins se rendent dans le Rhône, par la Sémine et la Valserine; tandis que, du côté de l'ouest, le lac de Nantua est le réservoir naturel de toutes les eaux dont le superflu se déverse dans l'Oignin, le plus fort tributaire de la rivière d'Ain.

Et maintenant que nous avons visité tous les affluents du Rhône supérieur, c'est dans les contrées plus riantes, mais non pas plus pittoresques de la vallée de l'Ain, que nous allons nous transporter pour les étudier et les décrire à leur tour.

FIN DU BASSIN DU RHÔNE.



LES

VALLÉES DU BUGEY

CHAPITRE PREMIER

LA VALLÉE DE L'AIN

DE LOYETTES A LEYMENT

La rivière d'Ain (*Idanus*, du celtique *Idan*, radical *ain*), prend sa source dans le département du Jura, près des villages de Favière et de Gillois, au pied des montagnes dites des Hautes-Joux et des Basses-Joux, à 816 mètres d'altitude ; après un cours d'une trentaine de lieues du nord au midi, elle va se perdre dans le Rhône entre Loyettes et Pollet, en face d'Anthon. Elle donne son nom au département, et sépare les arrondissements de Bourg et de Trévoux de ceux de Nantua et de Belley, c'est-à-dire la Bresse et les Dombes du Bugey.

Le cours de cette rivière peut se diviser en deux sections, bien différentes par leur aspect physique. Depuis son entrée dans le département, à Condes, jusqu'à Poncin, même jusqu'à Neuville, elle coule dans des défilés sauvages, étroits, pittoresques, au pied de montagnes escarpées dont les promontoires repoussent les eaux tantôt à droite, tantôt à gauche. Son lit est encombré de quartiers de rochers qui forment autant de cataractes ou des rapides dangereux. Mais à partir de Neuville, elle entre dans les tristes plaines de la Valbonne ; ses rives, peu en relief, bordent un lit qui gagne en largeur ce qu'il perd en profondeur ; d'immenses bancs de graviers, arrachés aux berges affouillées, le coupent en tous sens ; les eaux s'égarent en plusieurs filets, forment des lônes et se perdent dans des marécages. Le plus souvent, on la traverse à gué, avec de l'eau jusqu'aux genoux. Mais un orage, une pluie, la font aussitôt grossir, déborder et ravager les plaines riveraines. Alors les bancs de graviers changent de place ; entraînés, roulés, charriés par le torrent furieux qui, à son tour, en encombre le Rhône, ils y forment des atterrissements qui occasionnent les plus grands désordres, soit aux embouchures de la rivière, soit dans le régime des eaux du fleuve.

On conçoit qu'une rivière dont le cours est si accidenté, si capricieux, ne puisse favoriser ni une

navigation régulière, ni même un simple flottage. Ils sont impossibles en temps ordinaire; mais une crue arrive-t-elle, à Thoirette et dans les ports situés en aval, on en profite aussitôt pour conduire à Lyon les radeaux et les barques à fond très-plat qui s'y trouvent assemblés. La navigation n'a lieu qu'à la descise, jamais à la remonte...

La première localité que l'on rencontre au-dessus du confluent du Rhône et de l'Ain, est Port-Galland, où un pont à piles de pierre et à trois arches de fonte remplace depuis deux ou trois ans un ancien bac à traille qui servait à relier la commune de Loyettes aux communes de Saint-Jean-de-Niost, de Saint-Maurice-de-Gourdans et autres communes de la plaine de la Valbonne.

En dirigeant les travaux de construction de ce pont, M. Joret, ingénieur, a trouvé une magnifique cuirasse dorée, qui a été acquise par l'empereur pour le nouveau musée gaulois de Saint-Germain-en-Laye, où Sa Majesté rassemble tous les témoignages servant à l'histoire de la Gaule, depuis l'époque des habitations lacustres jusqu'après la conquête de César.

On sait que cette partie de l'Ain et du Rhône fut le théâtre de grands faits militaires, à l'époque romaine. M. Théodore Fivel, architecte à Chambéry, auteur d'une nouvelle *Alésia*, prétend que le

passage du Rhône par Vercingétorix et César eut lieu non loin de là ; et M. Désiré Monnier avance que, antérieurement à cette époque, le consul Cépion fut, ainsi que son collègue Mallius, battu dans cette localité par les Cimbres et les Teutons.

Au-dessus de Port-Galland, Blye, où l'on arrive après avoir traversé le bois des Terres, naguère encore section de la commune de Chazey, a maintenant son maire et son curé. En 1136, Blye était un prieuré de bénédictines sous la direction du chapitre de Saint-Paul de Lyon ; ce prieuré exerçait la justice basse sur le village, par concession de Jean de Crangeac, seigneur de Chazey ; il fut florissant jusqu'en 1636, époque où la prieure, la Révérende Mère Charlotte de Moyriat, se voyant, dit-elle, éloignée de tout secours et de toute consolation, exposée aux insolences des soldats qui passaient dans le pays, résolut d'aller demeurer à Lyon, et de conduire toutes ses religieuses dans un couvent qu'elle fit bâtir sur le tènement de Bellecour.

Un pigeonnier et trois pierres tombales sont les seuls vestiges de ce prieuré. Deux de ces pierres, enchâssées dans les murs d'une métairie, représentent, au simple trait : l'une, un chevalier armé de pied en cap, — probablement Guy de Berlio, qui avait fait au prieuré quelques libéralités ; — l'autre, un jeune seigneur et une jeune dame, à genoux, en

face l'un de l'autre et tenant les mains jointes, — sans doute Georges de Varax et sa femme, seigneurs de Chazey et bienfaiteurs du prieuré. — La troisième pierre, qui a été transférée dans l'église du village, fermait le caveau d'une prieure de Blye, — *dame Parize de la Maladière, bonne aumônière, servant Dieu et les saints. Prions Dieu et sa mère qu'ils lui octroient le paradis. Ainsi soit-il...* (année 1400).

L'église paroissiale, très-simple et sans caractère, fut primitivement un oratoire, érigé lors de la peste qui désola la contrée au Moyen-Age, et consacré à saint Roch, patron des lépreux, des galeux et des pestiférés.

On trouve encore d'autres souvenirs vivants de ce terrible fléau, dans le nom de l'Hôpital et dans celui de Rignieu-le-Désert, deux hameaux voisins. Dans le premier, les habitants de Chazey avaient établi un *hôpital;* le second fut littéralement ravagé, et son territoire resta quelque temps tout-à-fait *désert.*

Enfin, voici Chazey !... le château le plus remarquable du Bugey... Et c'est la joie au cœur et l'admiration dans les yeux que nous pouvons contempler une résidence féodale dans ce qu'elle a de gracieux et de sévère à la fois ; dans ce qu'elle offre de plus saisissant. Ce château qui, semblable à un souverain, domine la contrée, et jouit d'une vue circulaire

admirable, variée, se compose de plusieurs corps-de-logis, surmontés d'un majestueux donjon carré à cinq étages, couronné de créneaux et de machicoulis, et flanqué de quatre gracieuses guérites reposant sur des consoles à plusieurs cordons en retrait les uns sous les autres. Une élégante tourelle polygonale, accolée au donjon, renferme un escalier en spirale qui dessert tous les étages. Les fenêtres sont croisillonnées, les portes à ogive ou à arc surbaissé. Des girouettes surmontent les toits ardoisés; les cheminées mêmes ont un caractère artistique, et la cour intérieure présente de très-belles lignes. La chapelle, qui touche à l'appartement de la châtelaine, est une œuvre remarquable, et un rare *specimen* du style ogival fleuri. Les nervures, s'élançant des faisceaux de colonnettes, courent capricieuses sur la voûte élevée; leurs points de rencontre sont dissimulés sous des écussons aux armes de Savoie et de Bretagne, et sous des clés qui se terminent en hardis pendentifs. Le jour ne pénètre dans la chapelle qu'après avoir emprunté aux vitraux leurs plus gracieux reflets; en un mot, c'est un véritable oratoire de châtelaine!...

Quant aux appartements, on peut les qualifier de somptueux; il y en a de coquets; d'autres, d'un aspect plus sévère, avec leurs lambris de chêne, leurs tapisseries de Flandre, leurs cuirs de Cordoue,

encadrés d'un simple filet d'or. Partout respire ce goût qui sait concilier l'amour des meubles du Moyen-Age et de la Renaissance avec les exigences de la vie moderne. Des panoplies guerrières, mêlées à des attributs de chasse, envoient de tous côtés leurs reflets métalliques ; des mascarons disposés dans la salle d'honneur attendent les armes et les couleurs de chacune des familles qui ont possédé la seigneurie de Chazey.

Dans les vastes jardins, de fraîches allées, des massifs de verdure, des pelouses ont pris la place des anciens fossés comblés depuis longtemps. Aux portes fortifiées et au pont-levis ont succédé une élégante grille du côté des jardins, une poterne et une porte monumentale du côté du village.

Tel est actuellement le château de Chazey, réédifié depuis peu sur les débris que les orages révolutionnaires avaient laissés d'une antique résidence princière. Cette restauration est l'œuvre d'un homme qui, à l'avantage de posséder une grande fortune, joint le mérite d'avoir un goût et un tact exquis. Ajoutons qu'il a eu le bonheur de s'adjoindre un architecte de talent, qui allie le culte de l'archéologie à l'amour des beaux-arts. Dans les distributions intérieures, dans le choix de l'ameublement, on reconnaît la délicatesse d'esprit d'une dame amie des arts et des saines traditions, et qui s'est mon-

trée bien inspirée dans le choix qu'elle a fait de toutes choses...

Grâce à ces trois intelligences d'élite, le Bugey peut maintenant s'enorgueillir de l'une de ces reconstructions d'autant plus heureuses qu'elles donnent une juste idée des splendeurs architectoniques des siècles les plus brillants du Moyen-Age. Aussi, nous croyons faire acte de justice, — dussions-nous blesser leur modestie, — en nommant M. et Mme Marius Côte, et M. Philibert Bellemain, architecte (tous trois de Lyon) ; et en les félicitant d'être entrés résolument dans le mouvement qui s'est produit de nos jours, en faveur des études archéologiques...

Au XIe siècle, la seigneurie de Chazey dépendait de l'illustre maison de Coligny, qui fit bâtir le château sur l'emplacement d'un palais des rois burgondes, lequel, dit-on, avait succédé lui-même à un *castrum* romain ; de là serait venu le nom de *Casa*, *Caseta*, Chazey. Le mariage de Béatrix de Coligny (1272) fit passer cette seigneurie, avec tout le Bas-Bugey, aux mains de son époux, Albert, sire de la Tour-du-Pin. Lors du transport du Dauphiné à la France, et des échanges qui s'ensuivirent en 1354, la Savoie devint à son tour suzeraine de tous les domaines que les dauphins avaient possédés dans le Bugey. Le Comte-Verd, Amédée VI, inféoda Cha-

zey à Jean de Crangeac, chevalier, avec justice haute, moyenne et basse. La famille de ce gentilhomme s'éteignit en la personne de Pierre de Crangeac, en 1439. Plusieurs prétendants s'élevèrent pour recueillir son riche héritage; mais à la suite de discussions qui se terminèrent par des accords, la seigneurie de Chazey, Sainte-Julie et Loyettes, demeura à Jeanne de Varax, veuve de Pierre de Crangeac, qui, l'ayant reçue en paiement de ce qui lui était dû pour ses reprises dotales et conventions matrimoniales, en disposa au profit de Georges de Varax, son neveu, lequel se voyant sans enfants mâles, fit donation de ce domaine à un prince de la maison de Savoie, le duc Philippe II, qui prit l'engagement de doter et d'établir les filles de ce gentilhomme (1462).

Ce fut la plus brillante époque de Chazey; car le prince y faisait sa résidence habituelle; sa cour était somptueuse; les plus braves seigneurs de la province, les plus nobles dames y étaient conviés. Passionné pour la chasse et la pêche, il organisait tous les jours des parties et des fêtes nouvelles. Mais l'exercice cher aux disciples de saint Hubert faillit lui devenir fatal.

Chassant un jour dans la plaine de Loyettes, il poursuivait un lièvre, lorsque son cheval trébucha en voulant franchir un fossé. Le prince tomba si

rudement, qu'il se cassa un bras. « Transporté à Chazey, il fut longuement malade, tellement qu'on lui tira plusieurs os du bras, ce dont ledit seigneur fut en grand danger de sa personne. » Et comme les secours de la médecine paraissaient impuissants, Marguerite de Bourbon, sa femme, ayant alors recours à Dieu, fit le vœu, si son époux recouvrait la santé, d'édifier à Brou une église et un monastère de l'ordre de saint Benoît, et de les doter richement. Ceci se passait en l'année 1480.

On sait que cette tendre épouse « ayant longuement langui d'une phthisie, vint à se dessécher si fort, qu'elle rendit son esprit à Dieu au château de Pont-d'Ain, avant d'avoir pu exécuter son vœu. »

Après la mort de Marguerite de Bourbon, mère de Philibert-le-Beau et de Louise de Savoie, Philibert II se remaria avec Claudine de Brosses, de Bretagne-Penthièvre ; il en eut trois enfants ; deux, un garçon et une fille, qui naquirent au château de Chazey.

Ce jeune prince devint plus tard le duc de Savoie, Charles III, dit le *Bon*. Quant à la jeune fille, en épousant Julien de Médicis, elle reçut en dot la seigneurie de Chazey ; mais aucun enfant n'étant né de cette union, elle légua ce domaine à son frère, le duc de Savoie.

Chazey resta dans cette maison jusqu'au moment

où le duc Emmanuel-Philibert l'aliéna en faveur de Jacques de Savoie, duc de Nemours, comte de Génevois, marquis de Saint-Sorlin (1571), qui l'engagea bientôt après au sieur de Pastey, des mains duquel il le retira pour l'engager de nouveau au sieur de la Grange-Crémeaux. Il passa ensuite aux Crémeaux d'Entragues, dont les descendants le conservèrent jusqu'à ces derniers temps. Des motifs, qu'il est inutile de mentionner, le firent tomber aux mains de M. de Chazourne, avocat à Lyon ; enfin, il allait devenir la proie de marchands de domaines, lorsque, fort heureusement, M. Marius Côte s'en rendit acquéreur.

A ce moment, le château ne consistait plus que dans quatre vieilles tours, un donjon et des bâtiments réduits à l'état de véritables masures. Démantelé depuis la réunion du Bugey à la France, le château continua néanmoins d'être habité. En 89, il vit ses toitures et ses girouettes féodales abattues par la démagogie de l'époque ; plus tard, on lui donna de massives couvertures en tuiles qui semblaient l'écraser. De ces masures, M. Côte a fait surgir le château actuel, dont notre description ne peut donner qu'une idée bien imparfaite.

Le village, situé au sud du château, est populeux et assez agréable ; il était fortifié. Jadis petit oratoire en dehors des remparts, l'église, augmentée

de chapelles latérales, manque de style, et l'ensemble qu'elle offre à l'œil est loin d'être satisfaisant. On vient de la doter d'un beau clocher neuf, en attendant une complète reconstruction.

Le pont en fil de fer, dit de Chazey, sur la rivière d'Ain, situé à deux kilomètres au nord du village, près de l'embouchure de l'Albarine, livre passage à la grande route de Lyon à Ambérieu. L'ancien pont avait quatre travées en bois reposant sur des culées et des piles en pierre de taille. Un peu au-dessus se trouve le viaduc du chemin de fer, composé de sept arches d'une grande portée, et regardé comme l'un des travaux d'art les plus importants de la ligne de Lyon à Genève.

Le sol de la commune est toujours cette terre graveleuse, sèche, rougeâtre, qui caractérise la plaine que nous avons parcourue précédemment de Lagnieu à Loyettes. Il est déboisé, mais assez fertile en céréales artificielles. Le versant qui regarde la rivière d'Ain est planté de vignobles, dont les produits laissent beaucoup à désirer, sous le rapport de la qualité.

Sainte-Julie, modeste village à l'est et à peu de distance de Chazey, sur la route de Lagnieu, n'offre aucun intérêt au point de vue artistique. Longtemps attaché à la seigneurie de Chazey, il en partagea presque toutes les péripéties, jusqu'à ce que le Comte-

Verd l'inféoda à Guy de Torchefelon qui, en 1377, le revendit à Jean de Crangeac. De cette manière ce village rentra dans la seigneurie de Chazey; mais Jacques de Nemours l'en sépara de nouveau en le vendant à Georges Lyobard, seigneur du Châtelard et de Ruffieu. En 1679, il passa au sieur Rochat et à dame Béatrix Pachent, puis aux Varange de Saint-Graz, enfin à la famille Balme.

Pierre Balme, souche de cette dernière famille, figure en qualité de marchand épicier sur les syndicats de 1685, à Lyon. Son fils, André, parvint à la noblesse par une charge de conseiller du roi; lieutenant au bailliage du Bugey, après la révocation de l'édit de Nantes, il s'était employé activement à la conversion des protestants du pays de Gex.

Le château existe encore; s'il eut peu à souffrir des guerres et des révolutions, il ne fut pas épargné par l'industrie qui le disposa de manière à recevoir une filature de soie. Mais cet établissement n'eut qu'une existence éphémère; actuellement, le château est habité par plusieurs familles de villageois. Il est à tourelles et à croisillons. Nous y avons vu de vastes salles décorées de peintures à la fresque, probablement fort belles dans l'origine, mais dégradées et souillées par les nouveaux habitants, peu soucieux de choses artistiques.

L'église, à proximité du château, est très-vieille

et très-sombre. Quelques indices nous porteraient à la faire remonter au XIIIe siècle. Mais là encore, les badigeons successifs et les prétendues restaurations, l'ont tellement défigurée qu'il nous serait difficile de pouvoir lui assigner une époque précise. Les carmes-déchaussés de Lyon possédaient une rente noble sur le village ; ils étaient en outre curés primitifs de l'église, qui dépendait de leur prieuré de Chavanoz.

CHAPITRE II.

LA VALLÉE DE L'ALBARINE

LE VALLON DU BUISIN

Au nord de Sainte-Julie et de Chazey, le village de Leymens est assis sur cette faible protubérance de terrain au pied de laquelle se développent les sinuosités de l'Albarine inférieure, les lignes rigides de la grande route et du chemin de fer, et où commencent les vastes plaines de Saint-Denis-le-Chausson, d'Ambérieu, de Saint-Maurice-de-Rémens, d'Ambronay et de Saint-Jean-le-Vieu, qui se prolongent jusque sur la commune de Jujurieu, et sont limitées entre la rivière d'Ain et la chaîne dont le mont Advocat est le relief le plus saillant (1017 mètres).

A en juger par les débris et les divers objets que l'on découvre sur le territoire de Leymens, le village remonterait à l'époque romaine. Les abbés d'Am-

bronay, ses premiers seigneurs, y avaient établi un prieuré, dont l'emplacement se nomme encore la *Ville*. L'église, qui porte l'empreinte de plusieurs styles, fut décorée par le prince Philibert-le-Beau ; on aime à retrouver les traits de ce prince sur les vitraux qui éclairent le chœur. C'est un morceau précieux au point de vue historique et archéologique. Que ne pouvons-nous en dire autant des peintures à la détrempe qui recouvrent la nef.

Le château de Leymens, dit de la Servette, est adossé à une belle forêt de chênes et de charmilles, sur une vaste terrasse, assez élevée du côté nord. Quatre pavillons carrés, à toiture aiguë, reliés par plusieurs corps-de-logis d'une construction irrégulière, constituent le château.

Il a remplacé une ancienne maison-forte construite en l'année 1314 par Gilles d'Arloz, qui avait reçu la terre de Leymens de l'abbé Jean de la Baume, pour services rendus à l'abbaye d'Ambronay, et sous la condition de l'hommage.

La famille d'Arloz engagea cette terre à Melchior la Poype-Saint-Jullin, seigneur de Crémieu. Rachetée en 1662, elle passa à Jacques Quinson et à Louis Dunoir qui avaient épousé les deux sœurs, Pernette et Hélène d'Arloz. Plus tard, vers le milieu du XVIII[e] siècle, elle fut acquise par Jean-Claude Compagnon, secrétaire du roi, contrôleur en la chan-

cellerie près la cour des comptes, aides, domaines et finances à Dôle. M. Compagnon fut anobli en 1757.

En 89, le château de Leymens fut le théâtre d'un épisode qui menaça de devenir fatal à ses habitants. Une bande de ces mauvais sujets, connus sous le nom de chauffeurs-de-pieds, parurent devant le château, avec l'intention de le livrer au pillage. MM. Compagnon, assistés d'une domestique, en avaient barricadé les entrées ; et des fenêtres, où ils se tenaient, tiraient des coups de fusil aux bandits occupés en ce moment à enfoncer les portes; la domestique chargeait les armes de ses maîtres. Cette résistance donna le temps aux habitants du village d'accourir au secours des assiégés ; en présence de cette intervention si opportune, les chauffeurs-de-pieds déguerpirent, laissant plusieurs des leurs sur le terrain.

A une lieue de Leymens, dans la plaine, on rencontre le village de Saint-Denis-le-Chausson, placé non loin de l'Albarine, à la croisée de la route de Lyon à Belley, par Ambérieu, et de la grande route de Bourg à Grenoble, par Pont-d'Ain, Lagnieu et le pont du Sault.

C'est un village bien construit, mais sans le moindre caractère artistique. Quant à son église, grosse bâtisse bien régulière, on peut dire que l'architecte

qui en a tracé le plan, n'a pas fait de grands efforts de génie. Mais on est dédommagé du prosaïsme de l'église et du village, par l'heureux contraste que forme avec eux la magnifique tour féodale qui, du haut de la colline, domine la contrée.

Cette tour quadrangulaire, épaisse, bâtie en beaux matériaux, est haute de cinq étages et percée de quelques rares fenêtres; les planchers sont effondrés et les montants d'une vaste cheminée sont restés suspendus en l'air. On voit encore une galerie de défense courir sur la crête ébrêchée d'un énorme fragment de remparts attenant à la tour. Des protubérances indiquent l'emplacement des autres tours, des bâtiments et des remparts; un fossé à sec va d'un versant à l'autre de la colline; partout ailleurs, la raideur des pentes formait une défense suffisante.

Des cinq tours qui flanquaient le château avant la Révolution, celle dont nous venons de parler est seule demeurée debout. Mis en vente à cette époque, le château fut acheté par un habitant du village, le père Paccalet, au prix de 600 fr. en assignats. Le père Paccalet fit une *bonne affaire;* car il se mit aussitôt à le démolir et en tirer les pierres, le bois, le plomb et les ferrures, qu'il revendit avec gros bénéfice.

Quatre tours étaient tombées, la dernière allait subir le même sort, quand des officiers géographes

vinrent y établir le siége de leurs opérations ; ils la classèrent comme une position trigonométrique ; cette circonstance la sauva d'une destruction imminente. Aujourd'hui, c'est le point caractéristique de cette plaine, et de toutes parts on aperçoit sa noble silhouette se dessiner sur l'horizon.

On prétend que cette tour est d'origine romaine; qu'elle était un des anneaux de cette longue suite de tours dont nous avons parlé dans notre description de la vallée du Rhône, et qui, allant de Lyon jusqu'en Suisse, servait à transmettre les nouvelles, le jour, au moyen de pavillons de diverses couleurs, la nuit, par des feux allumés sur son sommet. Cette idée a trouvé de nombreux partisans parmi les anciens historiens de la province. Mais la nature des matériaux, le mode de construction, le plan général, tout dans cette tour proteste contre cette opinion ; rien ne paraît indiquer l'œuvre des légions romaines. A notre avis, elle ne remonte pas au-delà du XIIe siècle. Nous sommes pourtant loin de nier que son emplacement n'ait servi à asseoir un *castrum* romain, destiné à surveiller le point central d'où partaient les trois voies antiques qui sillonnaient l'ancien Bugey : la voie de Genève par le Rhône ; celle de l'Albarine et des Hôpitaux, par Saint-Rambert et Rossillon ; celle d'Izernore, par Ambronay, Jujurieu, Mérigniat, Poncin, Etables. Les vignerons du voisinage exhu-

ment des tuiles, des briques, des pièces de monnaies et des médailles en bronze à l'effigie des empereurs.

Il est probable aussi que la position de ce village à la rencontre de ces chaussées antiques lui a valu la qualification assez singulière et même un peu ridicule de Chausson, accolée au nom de son patron. Or, le vrai nom serait Saint-Denis-la-Chaussée, et non pas Saint-Denis-le-Chausson, comme on le prononce et comme on l'écrit partout aujourd'hui.

A l'époque féodale, le château de Saint-Denis, faisant face à la forteresse de Saint-Germain, fermait la vallée de l'Albarine et commandait la plaine. C'était donc une place importante dont tous les conquérants qui envahirent la contrée, se disputèrent vivement la possession.

Tour à tour possédé par les sires de Coligny, les dauphins, la maison de Savoie, inféodé à Girard d'Estrées, chancelier de Savoie, à Hugues de Grammont, à Pierre de Gerbais, à Etienne de la Baume, aux Cordon de Pluvy, aux Nemours, à Nicolas Dupré de Lyon, à Claude de la Couz, abbé d'Ambronay, le château de Saint-Denis fut démantelé par le maréchal Biron, qui ne laissa debout que les bâtiments d'habitation.

Après avoir subi cette exécution sommaire, le château eut successivement pour propriétaire les Lancelot, les d'Oncieu et les Leclerc.

Le premier membre de cette dernière famille que nous voyons figurer comme seigneur de Saint-Denis, Claude Leclerc, qualifié d'écuyer, reçut des lettres de noblesse en 1745. Le dernier, Barthélemy-Jacques Leclerc, périt d'une mort tragique dans une maison qu'il habitait à Ambérieu. Le 23 octobre 1777, à minuit, il fut assassiné dans son lit par son jardinier. Il avait reçu un coup de pistolet, un coup de couteau, et son crâne avait été fracassé avec un bâton. Une femme de service, qui aurait pu dénoncer le crime, fut assommée avec une grosse pierre. — Nous avons vu ces détails consignés dans une lettre écrite le lendemain de l'événement par une demoiselle Montagnat de la Barre.

Après la mort de M. Leclerc, la terre de Saint-Denis passa aux Valernod, seigneurs de Montferrand, et à M. le comte de Murat, qui la garda jusqu'à la Révolution. Le château était le siége de la juridiction de tous les domaines de cette puissante famille de Montferrand.

La commune de Saint-Denis était plus importante, il y a quelques années, qu'aujourd'hui; Bettan, hameau populeux, en a été distrait et érigé en commune. En dehors des grandes routes, il est agréablement caché sur le versant d'une colline toute diaprée de vignobles, de groupes de châtaigniers et de noyers, et s'élève en pente douce des

bords de l'Albarine qui en baigne la base. Ancienne chapelle dédiée à Notre-Dame des Neiges, l'église montre modestement son petit clocher carré au milieu de maisonnettes disséminées sous ces ombrages, dans les champs, sur les bords de la rivière, et offrant un aspect pastoral qui réjouit les yeux. Si Bettan n'est animé par aucune industrie, il possède des bois et des pâturages communaux qui sont d'un grand secours pour les habitants, tous agriculteurs et vignerons.

Un petit pont suspendu, qui traverse l'Albarine en face de Saint-Germain, met Bettan en rapport avec la grande route et le chemin de fer.

En sortant de Saint-Denis, on rencontre, à une petite distance de la route de Lagnieu, le petit village d'Ambutrix, situé sur le versant opposé à Bettan et non loin de la tour de Saint-Denis, au centre des vignes qui en constituent la principale richesse. Tout y paraît vieux, irrégulier, mal bâti : les maisons, l'église, les ruelles, les nombreux grangeons. Il est arrosé par une fontaine jaillissante et par un mince ruisseau, le Buisin, qui descend des rochers de Buis, assises de Montfalcon, et va se jeter dans l'Albarine, à Saint-Denis.

Ambutrix, en sa qualité de dépendance du marquisat de Saint-Sorlin, avait pour seigneurs les pères chartreux du monastère de Portes.

Au-dessus du village, sur un mamelon isolé, près du bois des Vernes, végètent tristement les ruines du vieux manoir des Verneaux. Ce n'est jamais sans ressentir une vive émotion, sans être pénétré d'une sorte de respect que nous mettons le pied dans ces enceintes ouvertes de toutes parts, que nous marchons parmi ces débris, d'un temps déjà si éloigné de nous. Par la pensée, nous relevons ces tours, ces remparts ; nous les peuplons d'un monde féodal, ou des fantômes créés par notre imagination ; les légendes se pressent, l'histoire se déroule sous nos yeux ; et nous voilà transporté dans d'autres siècles...

Ah ! combien d'heures promptement écoulées nous avons consacrées à interroger ces pans de murailles, ces chapelles, ces donjons, qui forment un diadème au front de chaque montagne du romantique Bugey !...

Le manoir des Verneaux, que les savants font venir de *Veneris acquæ*, — nous ne savons trop pour quel motif, — fut bâti au XIIIe siècle par la famille de Vareilles qui reconnaissait la suzeraineté, tantôt des Coligny et des dauphins, tantôt des abbés d'Ambronay et des comtes de Savoie. Il fut transmis aux Rougemont, aux Valernod de Montferrand, puis abandonné, aux jours de la Révolution, par Mme veuve Valernod. Les paysans s'en disputèrent

les matériaux ; et depuis lors il n'offre plus que d'informes débris, parmi lesquels ont poussé des broussailles et du gazon, que broutent les vaches et les moutons de la localité.

Là, comme dans toutes les vieilles résidences seigneuriales, des trésors sont enfouis sous les décombres ; mais gardez-vous de chercher à vous en emparer, il vous en coûterait cher !... Des serpents ailés défendent les trésors du château des Verneaux, et ces vigilants gardiens feraient un mauvais parti à l'imprudent convoiteur...

Personne, il est vrai, n'a vu ces serpents ni ces trésors ; mais tout le monde a la conviction qu'ils existent... Vous-mêmes, chers lecteurs, n'ayez pas l'air d'en douter, ne hochez pas la tête en signe d'incrédulité, car vous passeriez pour mécréants aux yeux de la population d'Ambutrix.

A peu de distance des Verneaux, en suivant les bords du Buisin et en se rapprochant de la tour de Mont-Vert, sur le chemin vicinal tendant de Lagnieu à Bettan par la colline, on trouve le village de Vaux (*Vallis*), accroupi au sein d'une vallée abritée par des montagnes boisées, dont les parties inférieures sont couvertes de vignes, ayant chacune le grangeon de rigueur. Les maisons pressées autour de l'église en font une sorte de bourg. Quelques fragments de gros murs feraient conjecturer qu'il était fortifié

jadis; mais l'histoire ne contient sur lui de détails qu'au sujet de la peste qui y sévit avec violence, comme dans toute la contrée. Le nom de Vaux-Févreux, hameau voisin où l'on avait établi un hospice pour les malades, et celui de Notre-Dame de Nièvre, chapelle où l'on voit encore se presser une foule de malheureux tremblants sous les étreintes de la fièvre, seraient l'un et l'autre un souvenir de cette peste, survenue, dit-on, au Moyen-Age.

L'église, qui date des dernières années de la Restauration, est vaste et bien construite; son clocher à huit pans, surmonté d'un dôme, ne manque ni de goût, ni d'une certaine majesté. De ses trois nefs que séparent des colonnes rondes enduites de stuc très-brillant, celle du milieu, seule, est voûtée; les autres sont en lambris divisés par des caissons ornés d'anges peints à la fresque, et tenant chacun une banderole où se lit un verset de la Bible. Le chœur est également décoré de peintures; sur la demi-coupole, une *Ascension;* sur les à-côtés, le *Sacrifice d'Abraham, l'Ange apparaissant à Tobie;* dans le fond, la *Sainte-Cène*. Cette œuvre picturale est due au pinceau de M. Sanctus, émule de Michel-Ange... et résidant à Vaux.

Toutefois, cet artiste n'est point la seule illustration du village. Eh! qui ne connaît la Sophie Violand, cordon-bleu du plus haut mérite, et dont la

réputation culinaire mériterait de franchir les étroites limites du canton !... Les gourmets viennent chez elle de fort loin, assurés d'y trouver table bien et copieusement servie, bon gibier, bon poisson, etc.

Après avoir appartenu aux Coligny, aux dauphins, aux princes de Savoie, la terre de Vaux reconnut pour maîtres, de 1716 jusqu'à la Révolution, les humbles religieux de Portes, seigneurs du marquisat de Saint-Sorlin.

Si, au point de vue pittoresque, la plaine de Vaux offre au touriste fort peu d'intérêt, la montagne lui fournira de nombreuses compensations. Nous lui recommanderons surtout de ne point négliger l'excursion dans laquelle il remontera la gorge du Buisin.

A quelque distance de Vaux-Févreux, au milieu de rocs et de halliers, il verra le torrent se précipiter en cascade des hauteurs des rochers de Buis, et creuser dans le rocher de profondes excavations, où les eaux s'engouffrent en mugissant. Ce sont les Tines ou les Cuves du Buisin (*Tinæ*); le site sauvage fait naître d'étranges impressions dans l'âme du touriste ; et à coup sûr, la reproduction, par le crayon ou le pinceau, du tableau que ce lieu présente, produirait un semblable effet sur le public.

SUITE DU CHAPITRE II

LA VALLÉE DU GARDON

BASSIN D'AMBÉRIEU

L'Albarine (*Arbarine*, suivant les villageois, qui transposent volontiers les deux lettres L et R, dans la plupart des mots où elles se rencontrent), prend sa source au pied du Montoux, près de la grange de Rougemont, dans la Combe de Léchaux, à une lieue au-dessus de Brénod et à 940 mètres d'altitude. Elle coule directement au sud, jusqu'à Tenay ; là, elle décrit un large contour, puis tourne du côté de l'ouest, jusqu'à la rivière d'Ain.

Faible d'abord, l'Albarine s'accroît promptement par le grand nombre d'affluents qu'elle reçoit ; elle devient parfois impétueuse, surtout à la suite des orages et au moment de la fonte des neiges. En certains endroits, l'industrie, parvenue à la maîtriser, l'a mise à contribution pour lui faire prêter sa force motrice à des usines de diverses natures. Le chemin de fer, qui la traverse plusieurs fois, a dû, dans certains passages, en régulariser le cours sinueux au moyen de digues puissantes.

Au cœur de l'été, lorsque les chaleurs ont tari la plupart des sources qui l'alimentent; lorsque son faible volume d'eau est détourné dans de petits biefs pour le service des irrigations et des usines, son lit, entièrement à sec, ne présente que des cailloux d'une blancheur uniforme. C'est là ce qui, suivant certains étymologistes, motive le nom d'*Alba riva*. D'autres étymologistes, répudiant le latin pour recourir à la vieille langue des Celtes, ont fait dériver son nom des trois mots *Alp*, *rho*, *in*, ce qui signifie ruisseau qui se précipite des montagnes. Que le lecteur choisisse entre ces opinions!...

Ambérieu, chef-lieu de canton, se déploie au pied des montagnes, en face de Saint-Denis, de l'autre côté de l'Albarine, que la voie de terre et la voie de fer traversent sur deux jolis ponts en pierre, peu distants l'un de l'autre. C'est un gros bourg, pauvre en monuments comme en souvenirs, et cela en dépit des écrivains qui, trompés sans doute par une ressemblance de nom, ont voulu en faire une ancienne bourgade des Ambarres; de même qu'à leur dire Ambronay, Ambutrix, Ambléon, Amblagnieu, seraient aussi des bourgades de ce même peuple. D'après quelques-uns, Ambérieu serait formé de deux mots qui peindraient la position du bourg auprès de deux cours d'eau : *Ambo rivi*, *Amberiacum*.

La plupart des maisons d'Ambérieu sont assez

bien bâties ; on y voit quantité d'auberges, de cafés et de boutiques, quelques fontaines et une place plantée d'arbres. Outre les deux rues, larges et droites, formées par les grandes routes, il y en a plusieurs autres, mais qui n'ont ni la rectitude, ni la largeur des deux principales artères. La halle nouvellement construite est un bâtiment froid, régulier et de dimensions trop exiguës pour ce bourg qui, les jours d'audience et les jours de foires et de marchés, présente une certaine animation.

Que pourrions-nous dire de l'église, sinon que son abandon, sa vétusté, et — pourquoi le cacherions-nous? — sa malpropreté, la rendent indigne d'un chef-lieu de canton aussi important qu'Ambérieu.

Outre la grande route et la route départementale qui traversent le bourg, le chemin de fer y a établi une gare de premier ordre, où règne une activité incessante ; là, se trouve la bifurcation de la voie secondaire de Bourg, qui, de cette ville, va rejoindre à Mâcon la grande ligne de la Bourgogne.

Grâce à ces nouveaux moyens de communication, le commerce d'Ambérieu tend de jour en jour à s'étendre. Il consiste principalement : en grosse toile, venant de la montagne ; en denrées agricoles et surtout en vins. Les coteaux du voisinage donnent à la viticulture des produits dont la qualité est en raison inverse de leur abondance. Quant à l'industrie,

en dehors de la fabrication des cuves, tonneaux, cercles, elle était à peu près nulle, lorsque MM. Aynard frères y établirent, en 1830 environ, une manufacture de draps grossiers à l'usage de l'armée. Cet établissement, qui occupait bon nombre d'ouvriers des deux sexes, cessa bientôt de fonctionner. Une fabrique de couvertures eut un sort plus heureux. Mais il était réservé à un enfant du pays de doter Ambérieu d'une industrie qui semble appelée à prendre de grands développements. Un fabricant lyonnais, M. Jean-Marie Sorlin, ayant acheté les divers bâtiments qu'occupèrent précédemment et tour à tour la manufacture de draps et la fabrique de couvertures, les appropria à grands frais, pour une nouvelle destination ; il y créa un moulinage de soie, des ateliers d'ourdissage, de dévidage et de tissage de cette matière précieuse ; le tout marchant sous l'impulsion de puissantes machines hydrauliques. M. Sorlin établit, en outre, dans les environs, un grand nombre de métiers ; le travail s'exécute à la main. Par cette industrie, le bien-être se répand peu à peu dans ces localités.

On ne saurait trop applaudir à l'intelligence et aux efforts courageux que M. Sorlin a déployés pour vulgariser l'industrie de la soie dans ces pauvres vallées du Bugey, qui, jusqu'alors étaient privées de tout labeur productif. Malheureusement, il a subi le

sort commun à la plupart des créateurs ; la fortune ne lui a pas souri... Aujourd'hui, ce bel établissement et les métiers qu'il alimente au-dehors appartiennent à MM. Brebant et Salomon, autres fabricants lyonnais.

L'usine est située à deux pas d'Ambérieu, dans le vallon de Vareilles ; un ruisseau intarissable, le Gardon, après avoir fait tourner les roues et les turbines de l'établissement, fertilise les prairies avant d'augmenter le volume des eaux de l'Albarine.

Ce ruisseau précieux prend sa source à peu de distance de là, dans les bois épais qui couvrent les revers de la montagne, au pied des rochers de Rampon. Sa célébrité, qui date des premiers siècles du Moyen-Âge, s'est conservée jusqu'à nos jours.

Voici ce qu'une vieille tradition nous apprend à ce sujet. Un moine d'Ambronay, Jean l'Ermite, quittant la riche abbaye, vint bâtir une cabane dans le vallon de Vareilles, au bord d'une source limpide qui faisait l'unique boisson du saint personnage. En ce temps-là, le lieu était désert ; les sombres taillis des coteaux n'avaient pas encore fait place aux innombrables ceps d'où découle ce liquide précieux si cher à tous les hommes, et qui contribue aujourd'hui pour une large part à la fortune de la contrée.

En considération des mérites du sobre anachorète, le cristal de l'onde pure, en se mêlant aux eaux du

modeste Gardon, aurait communiqué à celles-ci la salutaire vertu de préserver les enfants des graves dangers de la dentition, comme aussi de calmer chez tout individu les affreuses douleurs que trop souvent l'on éprouve dans les appareils de la mastication.

Or, pensez-vous que ces eaux aient perdu leurs vertus odontalgiques et névralgiques?... Vous seriez dans une grave erreur; car on vient en foule dans ce vallon, le jour d'une fête où l'on vénère encore la mémoire de Jean l'Ermite. On plonge les marmots dans les eaux glaciales du Gardon, et bon nombre de ganaches et de mâchoires de tout âge et de tout sexe se gargarisent avec cet élixir à bon marché, qui fait ainsi la plus redoutable concurrence aux Duchêne, Accary, Clément et autres célébrités *ejusdem farinæ*...

A l'entrée du vallon, nous trouvons deux résidences donnant sur la grande route. On ne se douterait guère en voyant leurs robes neuves et leurs modernes atours, que toutes deux sont d'un âge respectable. La plus importante, le château d'Ambé rieu proprement dit, appartient à la famille Tricaud. On y remarque un perron à double rampe où l'on voit enchâssés deux écussons seigneuriaux; maison, ombrages, jardin, pièces d'eau, pelouses, sont renfermés dans un immense enclos.

L'honorable famille Tricaud fut anoblie en l'année 1653, en la personne de Jean Tricaud, avocat

et grenetier au grenier à sel de la ville de Belley.

Quelques généalogistes prétendent que cette famille avait déjà été précédemment anoblie par un duc de Savoie, et que les lettres de 1653 ne furent que des lettres de confirmation. D'autres en font une famille lyonnaise qui exerça des charges municipales. Dans les *Origines consulaires*, nous trouvons un Tricaud mentionné comme exerçant la profession de fustainier. Quoiqu'il en soit, cette famille s'étant alliée vers la fin du siècle passé à la famille Dujat d'Ambérieu, elle a hérité des riches domaines de celle-ci.

Avant les Dujat, le château d'Ambérieu avait eu pour possesseurs les Grammont de Montgriffon, puis les Belli.

L'autre résidence, le château des Echelles, jadis propriété des familles Buynand, Gerland, Chanzieu et Chambost, est une masse carrée, à deux étages, écrasée par une toiture à plusieurs pans, mansardée et très-développée. Malgré sa restauration, ou plutôt à cause de cette restauration, on n'y remarque aucun style. Elle appartient à la famille de M. Amédée Bonnet, ancien chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de Lyon, né à Ambérieu et mort depuis peu de temps après une existence laborieuse.

Le 1er juillet 1866, Ambérieu fut témoin d'une fête organisée à l'occasion de l'inauguration, dans

la salle de la mairie, du buste en marbre de ce célèbre chirurgien, produit de souscriptions particulières. « Il faudrait peu connaître ce plantureux Bugey, dit M. Aimé Vingtrinier, dans un compte-rendu de cette cérémonie, pour ne pas deviner comment se finit la journée. Le reste de la soirée fut employé à fêter, à la Brillat-Savarin, le rival des Bichat, des Récamier, des Richerand. Les toasts et les discours prouvaient que les Bugistes ont l'éloquence comme la mémoire du cœur. »

En face de cette habitation, il en existe une autre, toute fraîche, toute gracieuse, toute modeste; la vigne vierge, la glycine, le bignonia, qui débordent en longues grappes par-dessus les murs de son petit jardin leur forment une parure naturelle toujours verte, toujours fleurie, que chaque printemps se charge de rajeunir. Cette maison nous semble un nid de rossignol caché sous la feuillée ; car elle doit sa construction à un artiste lyrique qui, après avoir brillé sur plusieurs théâtres, voulait goûter le repos en ce lieu, et y jouir en paix du fruit de ses talents. Mais hélas ! le nid était à peine achevé, que le mélodieux rossignol en fut chassé par l'oiseau de la mort.

Jean Romy naquit vers 1815, à Ambérieu, où son père exerçait la modeste profession de fabricant de tamis ; lui-même fut mis en apprentissage chez un tonnelier. On remarqua bientôt sa jolie voix.

Attaché à l'église en qualité d'enfant de chœur, il fit retentir de ses chants les voûtes sacrées, en attendant que les circonstances lui permissent de se faire entendre au théâtre. Une occasion s'offrit; il alla en Italie, y prit des leçons du célèbre maestro Lamperti, et, sous le nom de Giovanni Romi, il débuta brillamment au théâtre de la Scala, à Milan. Dans les principales villes d'Italie, chaque représentation fut pour lui un triomphe. Appelé en Angleterre, il donna à Paris une seule représentation de *Lucie*, à l'Académie impériale de musique. A Londres, il fut pendant treize ans un des principaux artistes du théâtre de *Covent-Garden*. Possesseur d'une jolie fortune, il revint se fixer à Ambérieu, où il mourut en 1863.

Plaçons à côté de cet artiste, un de ses compatriotes, Benoît Hugues, gracieux écrivain, auteur d'un charmant petit volume de poésie, les *Voix de l'Albarine*, empreint de parfums tout à la fois suaves et agrestes.

« Benoît Hugues, dit M. Aimé Vingtrinier, dans la *Revue du Lyonnais*, naquit en 1806, de parents peu fortunés, qui tenaient à Ambérieu un petit magasin de jouets d'enfants, de livres de piété, de merceries et d'épiceries; il ne se fit remarquer pendant les premières années de sa jeunesse que par un amour extrême et insurmontable pour la flânerie, les courses dans les bois et dans les champs, et une

répugnance peu commune pour l'étude et le travail. Cette nature inculte et rêveuse s'accommodait mal de la régularité de la classe et de l'aridité des leçons. Le maître d'école prétendait qu'il avait peu d'élèves aussi paresseux dans tous ceux que la commune lui confiait. Le fait est que le jeune Hugues préférait de beaucoup les rêveries du haut des remparts du château de Saint-Germain, ou les courses le long des bords sinueux de l'Albarine, les oiseaux dénichés dans les bois ou un beau coucher de soleil, contemplé là-bas derrière les arbres de la rivière d'Ain, à tout ce que pouvait enseigner un pauvre magister de village!...

« Destiné par ses parents à entrer dans les ordres, il commença ses études au petit séminaire de Meximieu, d'où il se fit renvoyer; il les termina, ou à peu près, au collège de Belley, où il ne put rester davantage.

« Il se plaça dans une maison de commerce, mais il n'y demeura pas longtemps; il finit par prendre la suite du petit commerce de ses parents.

« Ayant débuté dans la poésie par des railleries un peu voltairiennes et des boutades contre le clergé, plus tard il s'amenda, écrivit les *Voix de l'Albarine*, et mourut en 1854, après avoir rempli avec une foi profonde ses devoirs de chrétien. »

Au nord d'Ambérieu, sur la route d'Ambronay,

le château du Tiret, plus remarquable par sa position que par son architecture, est une simple habitation bourgeoise, très-confortable, et que les hommes de la Révolution, dans leur susceptibilité puritaine, ont privée d'une tour carrée qu'ils regardaient comme antipathique aux nouvelles idées, lesquelles n'exigeaient certes pas un zèle aussi outré. Cette habitation est voisine de l'ancien château, sur l'emplacement duquel on a planté un fort beau jardin. On distingue encore parfaitement les traces de vieilles courtines et de quatre tours.

En 1340, nous voyons la seigneurie du Tiret inféodée par Aymond de Savoie au chevalier Pierre de la Balme; puis, à Pierre de Crozo, secrétaire du duc de Savoie et seigneur de Saint-Germain d'Ambérieu. Plus tard, on y vit les Montfalcon, les Grenaud; puis la dame Marie de Treffort, veuve du duc de Lesdiguières, et sa fille, la duchesse de Créqui. Au XVIIIe siècle, un Perrachon de Varax la vendit à Dominique Estienne, de Lyon, écuyer; enfin, en 1781, la terre du Tiret passa à Jean-Baptiste-Louis de Boissieu, par suite de donation à lui faite par dame Elisabeth Marin, veuve Estienne; ses descendants en jouissent encore. Ce M. de Boissieu était le frère du célèbre Jean-Jacques, l'un des artistes les plus originaux de notre bonne ville de Lyon.

La talent paraît héréditaire dans cette famille;

car le possesseur actuel du Tiret, bien qu'avancé en âge, manie lui-même le crayon et la pointe à l'égal de son illustre parent...

Quelques maisons bordant la grande route composent le hameau du Tiret. Nous avons remarqué dans la pauvre façade de l'une d'elles un portail gothique assez bien conservé, provenant de la chapelle du village de Varambon, en Bresse, d'où ces pierres, numérotées, furent apportées et placées au Tiret, dans l'année 1802.

Il est une autre maison tout-à-fait insignifiante, devant laquelle pourtant nous nous arrêtâmes pour examiner, enchâssé au-dessus de la porte, le panneau d'un vieux bahut Moyen-Age, représentant les douze apôtres et Notre Seigneur Jésus-Christ, chacun dans une petite niche ogivale. Ce panneau en bois de chêne, est du xve siècle, mais si vermoulu qu'il tombe en lambeaux.

De l'autre côté du vallon de Vareilles, il existe un misérable hameau aujourd'hui ignoré des voyageurs et des artistes, Saint-Germain d'Ambérieu, l'un des noms célèbres dans l'histoire du Bugey, et qui évoque une multitude d'anciens et de nobles souvenirs.

Là, à l'endroit où la plaine commence à se resserrer entre l'Albarine et la chaîne de montagnes, un monticule s'élève comme pour fermer l'entrée de la gorge des Balmettes. On sait que cette gorge est

le prolongement de celle de Saint-Rambert et de Tenay, et le seul passage praticable qui existe entre le Bugey oriental et le Bugey occidental. Cette avantageuse position dut attirer, comme on le pense, l'attention des envahisseurs ; et les peuples qui, se ruant sur cette province, couvrirent de sang et de ruines les plaines du Bas-Bugey, durent convoiter son occupation.

Les traditions veulent que les Romains aient construit une forteresse sur le monticule de Saint-Germain, pour défendre la voie secondaire de Saint-Denis à Belley ; que plus tard, au v[e] siècle, cette forteresse ait servi de résidence au roi de Bourgogne, Gondebaud, qui y aurait édicté le fameux code désigné sous le titre de *Lois Gombette*. Comme deux autres localités revendiquent le même honneur, il est difficile de découvrir la vérité et de prononcer sur ces différentes prétentions ; nous déclinons notre compétence à trancher la difficulté. Toutefois, s'il faut dire notre pensée, nous ne croyons pas que le Saint-Germain d'Ambérieu soit l'*Amberiacum* du roi burgonde ; mais la tradition locale le veut ainsi, et les ruines de Saint-Germain sont appelées le château du roi Gondebaud.

Au XII[e] siècle, on trouve pour la première fois le nom de Saint-Germain écrit dans l'histoire ; il faisait partie des domaines de la maison de Coligny,

qui passèrent, on doit s'en souvenir, aux dauphins de Viennois.

On n'a pas oublié non plus que, de leur côté, les comtes de Savoie devinrent possesseurs de la Bresse. Or, le Bugey séparant cette province de la Savoie, ces princes ne pouvaient communiquer avec elle qu'en passant par la gorge de Tenay, fermée par le château de Saint-Germain, lequel était au pouvoir de leurs éternels ennemis, les dauphins. La possession de ce château était donc pour ces rivaux de la plus haute importance.

C'est ici, ce nous semble, que nous devons montrer en quelques mots la marche ascendante suivie par les princes de la maison de Savoie et la ligne politique qu'ils tinrent constamment.

« La tradition raconte, dit un écrivain moderne, qu'un soldat de fortune, guerroyant par monts et par vaux, appelé du nom romantique de Bérold, (celui-là même dont nous avons parlé à notre passage à Culoz, et qui, par son courage, délivra la ville des bandits qui l'occupaient), jeta dans les gorges de la Maurienne les fondements de la maison de Savoie. Pareil au filet d'eau qu'un enfant détournerait de la main ou qu'un rayon de soleil peut tarir, et qui devient un fleuve qui impose par son impétuosité et les éclats de sa grande voix, ce hardi aventurier, premier de son nom, trace avec

son épée, dans des rocs sauvages, un chemin que ses descendants suivront à travers les siècles. Pareil au roi des airs, il construit son aire au sommet des pics les plus inaccessibles, et ses aiglons, devenus forts, donnent la chasse aux aigles des Césars. »

Bérold fut le père de cette longue suite de comtes, de ducs et de rois qui, par une politique adroite et persévérante, réussirent à grouper autour d'eux non seulement toutes les fractions territoriales qui formaient la monarchie sarde, mais encore d'autres provinces qui ne leur appartiennent plus. Les voici aujourd'hui souverain de l'Italie; leur successeur, l'héroïque Victor-Emmanuel II, ce noble champion de l'indépendance et de l'unité italienne, a posé sur son front la couronne de fer des anciens rois lombards!...

Or, nous disions que pour s'ouvrir un chemin direct entre leurs états héréditaires de Savoie et leurs nouveaux états de Bresse, ces princes étaient déjà maîtres du cours du Rhône par Arloz, Seyssel, Pierre-Châtel. Alliés avec les puissants évêques de Belley, ils occupaient la vallée de Rossillon où ils avaient bâti un château-fort. Descendant par Tenay, ils avaient fait accepter leur protectorat par les abbés de Saint-Rambert qui leur permirent de mettre garnison dans le château de Cornillon. Mais le défilé des Balmettes et la forteresse de Saint-Germain

étaient au pouvoir du dauphin, Humbert Ier, qui leur refusait le passage. Il fallait donc s'en emparer. Aussi, pendant la guerre de 1303 qui éclata à ce sujet entre les deux maisons rivales, le comte de Savoie, Amédée V, dit *le Grand*, vint mettre le siége devant le château et la ville de Saint-Germain.

Son armée était considérable ; on y voyait plusieurs princes étrangers, entre autres le duc d'Autriche, un duc de Bourgogne, un prince de Morée, le sire de Beaujeu, le comte d'Auxerre, les comtes de Génevois et de Faucigny, et l'archevêque de Lyon.

La place était très-forte, pourvue d'une bonne garnison et habilement défendue par un des meilleurs capitaines du dauphin Jean II. Le siége fut long et meurtrier ; les assiégeants auraient peut-être échoué dans leur entreprise s'ils n'eussent employé une ruse de guerre, à laquelle se laissèrent prendre les Dauphinois, ce qui entraîna la reddition de la ville et du château.

Les Savoyards, annonçant hautement qu'ils levaient le siége, plient leur camp et se dirigent sur Lagnieu, se proposant d'attaquer cette ville, qui appartenait au dauphin. Comme elle n'avait d'autres défenseurs que ses habitants, une partie de la garnison de Saint-Germain sort nuitamment pour se porter, à travers les collines de Bettan, au secours

de la ville menacée. Les Savoyards, une fois assurés que les Dauphinois étaient engagés dans les collines, rebroussent chemin, se jettent sur la place privée de la plus forte partie de sa garnison, et l'enlèvent d'emblée.

Selon les coutumes traditionnelles des reîtres et des lansquenets, les gens d'armes du duc d'Autriche commencèrent à se livrer au pillage et à tous les excès qui en sont la suite ; mais le comte de Savoie, plus humain, fit proclamer un édit portant défense de faire *force ou violence à femmes ou à filles*, sous peine d'être pendu et étranglé. Et, pour intimider les gens d'armes, il fit dresser des fourches patibulaires dans tous les carrefours de la ville.

Le château et la ville avaient beaucoup souffert du siége ; mais les libéralités du comte Amédée-le-Grand réparèrent promptement ces désastres. Plus tard, en 1328, Aymond de Savoie agrandit la ville, la dota de franchises et de priviléges, lui octroya des foires et des marchés, et en fit le chef-lieu d'un mandement considérable.

Ainsi, les comtes de Savoie, par leurs alliances avec les évêques de Belley, avec les abbés de Saint-Rambert et d'Ambronay, par la possession des châteaux de Rossillon, de Cornillon et de Saint-Germain, tenaient maintenant en leur pouvoir le chemin qui, des bords du Rhône, leur assurait une

libre communication avec Pont-d'Ain et la province de Bresse.

La terre de Saint-Germain, aliénée temporairement au profit de Claudine de Bretagne, fit retour à la Savoie, après le décès de cette princesse, puis aliénée de nouveau pour entrer dans la formation du marquisat de Saint-Rambert. Plus tard, elle eut deux seigneurs : M. Buynand des Echelles pour un tiers, et M. Dujat d'Ambérieu pour les deux autres tiers. Ces messieurs jouissaient de la noblesse depuis très-peu de temps ; en 1745, ce dernier était conseiller à la Cour des monnaies de Lyon.

Quant à la ville de Saint-Germain, elle continua de prospérer jusqu'au moment où Henri IV, devenu maître du Bugey, ordonna à Biron de démanteler la ville et de ruiner le château. C'était la suite d'une mesure générale adoptée par ce monarque, qui ne voulait conserver aucune forteresse dans l'intérieur de la province.

Ambérieu, demeuré jusque-là à l'état de petit hameau sans importance, s'enrichit alors, grâce à sa position plus avantageuse, de la population et du commerce de son voisin, et devint à son tour le siége de l'administration et le chef-lieu de la paroisse et du mandement ; tandis que Saint-Germain descendit au rang des plus humbles hameaux. Le chemin de Belley, antique voie romaine, qui passait dans ses

murs, se vit même abandonné pour la route nouvelle, tracée en dehors et à quelque distance de là.

Ce n'est plus actuellement qu'un assemblage de maisons exiguës et crevassées, noires et malpropres, bordant l'unique rue montueuse, s'appuyant, d'un côté, à des fragments de remparts, de l'autre, à la déclivité du coteau, et abritant une population peu nombreuse, mais laborieuse et active, exclusivement livrée aux durs travaux de la culture de la vigne.

Des deux portes qui s'ouvraient, l'une à l'occident, l'autre à l'orient, cette dernière seule est restée debout; les à-côtés de son cintre à tiers-points sont percés de meurtrières; tandis que le sommet de ce même cintre laisse pendre de longues touffes de lierre. Un bâtiment solide et sombre servait autrefois de corps-de-garde et de prison. Une petite chapelle rustique, Notre-Dame de la Côte, ancienne église paroissiale, laisse encore deviner, sous un badigeon récent, des parties de style gothique, et montre une antique statue de la Vierge et un bas-relief où l'on voit représentée l'histoire de Marie et de Joseph, son époux. La sculpture en es naïve, et intéressante pour l'histoire de l'art au Moyen-Age.

Deux vieux manoirs s'élèvent au-dessus du hameau; l'un, la Tour, espèce de donjon quadran-

gulaire, et habité encore actuellement ; l'autre, la Croix de Gy, gros bâtiment accolé de tourelles, et percé de fenêtres croisillonnées et de portes à arc surbaissé. Les juges-châtelains et les officiers de justice de la ville siégeaient, dit-on, à la Croix de Gy, transformée aujourd'hui en un grangeon, où se trouvent caves et cuviers pour l'exploitation des immenses vignobles que M. Tricaud d'Ambérieu possède sur le coteau.

Ces deux manoirs, arrière-fiefs mouvants de la seigneurie de Saint-Germain, eurent pour titulaires Guillaume de Bolomier, André de Villette, les Lucinge des Allimes, les Rovurée, etc... Il existait un troisième fief, la Barre, érigé en 1712, au profit d'Octave Cottin ; il appartint ensuite à la famille Montagnat.

La Barre, habitation parfaitement entretenue, est placée à l'entrée du hameau, en face de la chapelle; son nom provient sans doute de sa position à l'endroit où l'on percevait des droits de péage. Un de nos collègues à la Société littéraire de Lyon, M. Aimé Vingtrinier, appartenant à la famille Montagnat, a passé dans ce lieu une partie de son enfance ; c'est là, en face d'une belle nature, qu'il composa ses *Bugésiennes*, charmant recueil de poésie, qui révéla un beau talent, et plaça son auteur dans un rang distingué parmi les littérateurs de notre époque.

Une ligne de remparts éventrés courent sur les flancs de la colline, se rattachant à la Croix de Gy et à la Tour, et continuant leur ascension jusqu'au sommet du monticule, à travers les vignes et les grangeons qu'ils enferment dans leur enceinte.

Ce sommet, rocher escarpé entouré de profondes dépressions. servait d'assise à l'antique forteresse dont les ruines méritent d'être étudiées, et que l'œil exercé d'un amateur peut, sans trop de peine, reconstituer dans leur intégrité. Ici, l'on voit intacte une poterne ogivale qui communiquait avec le dehors, au moyen d'un étroit sentier tracé sur les replis du rocher; là, d'immenses courtines présentent plusieurs redans, soit pour assurer leur solidité, soit en vue de pourvoir à leur défense; voici une vaste tour fendue dans toute sa hauteur; il n'en reste qu'un pan très-élevé; voilà les appartements seigneuriaux et le donjon renfermés dans l'enceinte de ces vastes murailles qui font suite à la verticalité du rocher; de là, leurs grandes fenêtres plongent sur les maisons de Saint-Germain; partout des voûtes, des débris, des soubassements de tours, des excavations, des talus, encombrent l'esplanade.

En 1848, les habitants d'Ambérieu et de Saint-Germain plantèrent, au milieu de ces ruines féodales, un arbre de liberté qui végéta sans pouvoir prospérer.

De ce côté, la forteresse était inexpugnable. Mais

sur un plan inférieur se trouve une autre esplanade, appelée la Cour, également encombrée de débris et reliée à la forteresse par une suite de remparts éboulés. La Cour étant la partie la plus accessible, deux énormes tours rondes protégeaient la principale porte d'entrée, à laquelle on parvenait par un chemin rapide, sinueux : disposition qui facilitait la défense.

La Cour est actuellement complantée en vignes ; tandis que les deux tours, bâties en très-beaux matériaux, servent de grangeons aux vignerons. Les travaux de culture remettent fréquemment au jour de nombreux débris d'armes et d'ustensiles en fer, des ossements humains et d'épaisses maçonneries.

La vue que l'on embrasse de l'esplanade est pleine d'intérêt. Voici l'Albarine et ses nombreux méandres bordés d'un double rideau de beaux arbres, que l'œil peut suivre jusqu'à la rivière d'Ain. Dans le lointain, on aperçoit le chemin de fer, avec sa gare et ses dépendances ; le bourg d'Ambérieu, la plaine et ses nombreuses habitations ; l'humble village de Bettan, son petit pont suspendu et la majestueuse tour de Saint-Denis qui, en face de Saint-Germain, défendait aussi l'entrée de la vallée. Voilà la vallée elle-même, et les montagnes et les rochers que les convulsions de la nature ont brisés, disloqués, pour creuser un lit à l'Albarine, que nous

allons explorer en compagnie de nos lecteurs, en attendant que nous les ramenions à Ambérieu, pour continuer nos études sur la vallée de l'Ain.

SUITE DU CHAPITRE II.

LE DÉFILÉ DES BALMETTES

DE SAINT-GERMAIN A SERRIÈRES

De Saint-Germain, laissant le vieux chemin suivre servilement le flanc de la montagne, prenons la nouvelle route, et engageons-nous dans le défilé des Balmettes (diminutif de *bal*, *bel*, montagne).

Le défilé se rétrécit de plus en plus ; l'Albarine, le chemin de fer et la route se disputent l'espace ; les montagnes s'élèvent, les rochers deviennent plus abrupts, les sommets plus arides, les bois plus épais. La vigne prospère encore néanmoins sur les premières pentes, et une foule de grangeons rompent la monotonie de cette végétation. Tout prend une physionomie de plus en plus pittoresque. Voilà la Roche de Salaize, menace permanente suspendue sur le défilé ; puis les *Abéanches* (avalanches), espèce de cirque enfermé entre des rochers perpendiculaires,

perforés de cavernes profondes. L'aspect des Abéanches inspire la terreur ; c'est un chaos de blocs de toute forme et de toute grosseur.

La tradition historique place en ce lieu un *castrum* romain destiné à défendre la voie antique ; mais par suite de l'effondrement des rochers et d'une avalanche de pierres précipitées des montagnes, ce *castrum* fut englouti, on ne sait précisément à quelle époque. Des bergers y ont trouvé des débris de tuiles, briques, armes ; les cavernes voisines étaient pleines d'ossements humains. D'après la même tradition, ces cavernes auraient servi de lieu de sépulture aux populations gallo-romaines des environs.

Un souvenir plus récent se rattache à ce lieu, aux Balmettes proprement dites, à l'endroit où le rocher s'avance sur des marais formés par l'Albarine. Le 24 février 1814, l'adjudant Balthazar, de la garnison du fort de Pierre-Châtel, embusqué aux Balmettes à la tête de quelques soldats de la ligne et de quelques gardes nationaux, disputa le passage à une colonne autrichienne forte de 1,200 hommes, qui fut forcée de rebrousser chemin, laissant une centaine de morts et de blessés.

Les pentes inférieures des Abéanches et des Balmettes sont plantées de vignobles qui prospèrent au milieu de ces éboulis ; le vin de ce crû jouit d'une certaine réputation locale.

Au-delà du rocher des Balmettes, le défilé décrit un nouveau coude pour remonter dans la direction du nord-est. Là, se trouve enterré entre les roches menaçantes du Mont-Charvet, le gros village de Torcieu, dont le nom semblerait provenir de cette disposition du défilé (*torsus*). La plupart des maisons se trouvent pressées le long de la route et sur les bords de l'Albarine; d'autres sont accrochées aux flancs des rochers. Quelques-unes de ces habitations, en persistant à conserver les toitures en paille, ont l'air de protester contre l'introduction de la tuile, que la majorité a adoptée. L'église présente tous les caractères de l'architecture du XV[e] siècle; le corps de l'édifice, ses chapelles saillantes, son clocher et les maisons voisines forment un groupe assez flatteur pour provoquer le crayon de l'artiste.

Aucun fait historique ne paraît se rapporter au village de Torcieu. Mais plusieurs gentilhommières voisines, la Tuillière, Levron et Montferrand, ont une origine féodale et rappellent divers épisodes du Moyen-Age.

La Tuillière eut pour maîtres les Varambon, les Lucinge et le sieur Claude Robert. Ce n'est plus maintenant qu'une masse de pierrailles.

Levron était situé au-dessus du village, dans un endroit riant et facilement accessible. Son profil, son ornementation, ses ouvertures ont tout-à-fait le

cachet du temps de François Ier. C'était le séjour de prédilection des princes et des princesses de Savoie, lors de leurs fréquents voyages en Bugey.

Le château de Montferrand, en face de Levron, de l'autre côté de l'Albarine et du chemin de fer, occupait un promontoire rocheux qui défend l'entrée de la gorge de Clézieu. Ses ruines se composent de deux parties bien distinctes : le *Château* et la *Chapelle*. Des pans de murailles et de tours, noircis par les ans, dominent tristement les pauvres maisons du hameau. Des abords abrupts, un paysage sévère, un aspect menaçant semblent justifier le nom donné au château dans les vieilles chartes : *Mons ferox*. Mais de nombreux indices de minerai de fer dans la localité, de larges taches rougeâtres sur les flancs des rochers, enfin, une mine abandonnée, pourraient bien aussi avoir valu à ce site la dénomination de Montferrand (*mons ferreus*).

Montferrand était le chef-lieu de la terre de Torcieu et des fiefs du voisinage.

Le château, déjà existant au XIVe siècle, eut pour titulaires les Langes, les Grammont, les Gerbais, les Clermont, les Fétans. Reconnaissant tour-à-tour la suzeraineté des Coligny et des dauphins, des abbés de Saint-Rambert et des prieurs de Savoie, il fut maintes fois assiégé par les uns et les autres de ces seigneurs bataillards; puis, enfin, ruiné par le duc

de Biron. Le tracé du chemin de fer, continuant l'œuvre du lieutenant de Henri IV, a rogné le pied du promontoire et abattu une portion des ruines.

Après le départ de Biron, on construisit au bas du rocher, et dans le hameau même, un nouveau château, qui, en 1769, passa à Hugues-Joseph Valernod, par son mariage avec Louise de Montferrand; et plus tard, de la même manière, à Victor-Henri Murat, membre au parlement de Grenoble. Mais la Révolution, en rasant ses tourelles inoffensives, le fit en même temps passer aux mains du régisseur de M. de Montferrand, dont les autres domaines furent vendus à ses anciens vassaux.

On y voit encore un joli escalier renfermé dans une tourelle; et dans une grande pièce, appelée la *Chambre de Madame*, une curieuse cheminée, de dimension telle qu'une famille nombreuse pouvait s'y chauffer à l'aise.

La gorge de Clézieu, formée par le hameau de Montferrand, s'enfonce sur les versants septentrionaux de cet énorme massif de Portes, dont nous avons déjà exploré la majeure partie, et se dirige à travers les bois dans la vallée du Rhône. Elle offre à chaque instant d'heureux motifs, des effets inattendus, mais que la rudesse des chemins et le misérable aspect de Clézieu font bien chèrement payer.

En effet, ce village est un amas d'habitations

sordides, couvertes en paille, basses, incommodes, et plus malpropres que les écuries. L'église n'est pas mieux partagée que les habitations ; et le territoire est loin d'être riche. Point de commerce, point d'industrie... De hautes montagnes boisées qui forment un bassin fermé de tous côtés, bornent la perspective, et cette circonstance, réunie aux difficultés des chemins, a peut-être valu à la localité le nom de Clézieu (*clausus*).

Dans un endroit perdu de ce bassin se trouvent les vestiges d'un vieux manoir dont la suzeraineté appartenait à l'abbaye de Saint-Rambert ; plus tard, par conséquent, aux princes de Savoie et à leur parent, le duc de Nemours.

La terre de Clézieu, simple fief, fut possédée par Jean Belli, sieur d'Arbuzenier : par Pierre Lons, sieur de Navailles ; par Antoine Fabry, conseiller du roi ; par Troccu, sieur de la Croze ; enfin, par Dujat d'Ambérieu. Depuis que Henri de Nemours eut vendu cette terre distraite du marquisat de Saint-Rambert, ses seigneurs n'eurent plus que la justice, moyenne et basse, du pourpris et enceinte de la maison.

La pauvreté de cette faible population est si grande, que nous ne savons vraiment sur quoi ces seigneurs pouvaient prélever les dîmes, et sur qui ils exerçaient leur juridiction. Mais des vieillards

nous ont appris que le pays fut jadis plus riche, et la population plus nombreuse, jusqu'au moment où la peste y causa de terribles ravages; les conséquences de ce fléau se font encore sentir aujourd'hui.

Le mont de l'Ange est le point le plus élevé des environs; le principal torrent est le Ravinez, qui se précipite dans l'Albarine, à Montferrand, en face de Torcieu.

Après avoir dépassé le village de Torcieu, le défilé prend un aspect grandiose; il est dominé par des rochers dont les lignes bizarres attirent les regards des touristes. Ici, ils affectent une forme humaine, et se nomment les *Quatre Moines;* là, ils offrent l'image d'une ville ruinée, avec sa citadelle démantelée, ses remparts écrêtés; des bastions, des redans, des tours, qui menacent de crouler. L'illusion est si frappante, qu'au dire de certains savants du pays, ces rochers furent taillés par la main des hommes, à l'époque druidique. On les a nommés le *Palatium* nom latin, reconnaissable, malgré son altération, dans le nom actuel de *Palatou*. Cette opinion est très-respectable, il faut en convenir; mais *Palatou*, ne serait-ce pas une dénomination purement celtique?... Nous croyons y trouver les deux mots *Pa lat*, qui signifient montagne ardue.

La route décrit un nouveau coude, qui a néces-

sité une rude montée et un long détour; mais le chemin de fer, plus inflexible, s'est vu forcé de livrer à l'Albarine un combat à outrance d'où le génie de l'homme est sorti vainqueur. Les sinuosités de la rivière étaient si rapprochées, qu'il eût fallu construire plusieurs ponts-viaducs pour les traverser; on a préféré attaquer le taureau par les cornes. c'est-à-dire tracer un nouveau lit à la rivière, et régulariser son cours, de manière à laisser le passage libre à la voie ferrée.

Nous voici arrivé en face d'un autre vallon, au débouché duquel se trouve le hameau de Serrières. On y parvient, en traversant le chemin de fer, par un passage à niveau, et la rivière sur une passerelle. Ce vallon, parallèle au vallon de Clézieu, est cependant plus large; son parcours se prolonge également sur le plateau de la chartreuse de Portes. Il est arrosé par un ruisseau, la *Caline*, dont le nom significatif exprime à la fois sa douceur pleine de charmes, et les fureurs auxquelles on la voit se livrer dans ses jours de colère. — C'est une petite chatte dont il faut toujours se méfier!...

Oui, tout cela est charmant pour ceux qui aiment le style imagé, aux dépens de la vérité!... Mais ils nous pardonneront de faire envoler leurs illusions, au sujet de cette gracieuse étymologie: notre devoir de chroniqueur nous autorise à leur dire que la

Caline est formée tout simplement de deux mots celtiques, *cal*, rocher, et *ine*, ruisseau...

Le hameau de Serrières dépend de la commune de Saint-Rambert que nous décrirons à notre retour de l'exploration du vallon de la Caline et des villages qui l'animent.

Serrières (du celtique *Ser*), avec ses maisons rustiques bien groupées sous de beaux noyers; son four banal et sa fontaine; ses moulins, ses papeteries, ses eaux tumultueuses; avec ses rochers dénudés et rougeâtres, et les montagnes boisées auxquelles ils servent de contreforts, offre à l'artiste un site des plus intéressants. La jolie route que l'on suit est gentiment ombragée ; l'œil et l'oreille sont également charmés par ce que l'on voit et par ce que l'on entend.

Voici un autre hameau, Blanaz, que ni sa situation au milieu des bois, sur des montagnes ardues, ni les difficultés de ses abords, ni même la misère de ses habitants, ne purent soustraire à la cupidité de ses puissantes voisines, l'abbaye de Saint-Rambert et la chartreuse de Portes, toujours ardentes à se disputer réciproquement la possession des quelques misérables hameaux enfouis dans ce vallon.

Leurs archives portent témoignage des nombreux procès que ces deux communautés s'intentaient mutuellement, et à l'envi, au sujet de la perception

de la dîme. Et en attendant l'issue de ces interminables procès, les pauvres villageois se voyaient forcés de payer doubles redevances; car ni la chartreuse, ni l'abbaye ne voulaient rien perdre des droits que chacune d'elles revendiquait.

Du Pain-de-Sucre ou Crêt de Blanaz, point culminant de la contrée, on découvre un panorama qui s'étend sur une multitude de sommets pointant au-dessus du massif. L'ascension est longue, mais non pénible; et pourtant nous ne connaissons aucun touriste qui ait voulu la tenter.

Toujours côtoyant la Caline, la route, au moyen de petits ponts de bois, passe alternativement sur l'un et l'autre bord, selon les caprices du ruisseau. Parfois elle traverse de jolis taillis de frênes, de chênes et de charmes, entremêlés de cytises et de noisetiers; d'autres fois aussi elle longe d'étroites prairies bordées de sureaux, de ronces et d'églantiers. Çà et là des rochers grisâtres ou moussus, de hardis escarpements; mais la vue est bornée de tous côtés.

C'est ainsi qu'à une lieue environ de Serrières, cette route gagne le Vachat, hameau composé d'un vieux moulin, de quelques misérables habitations, et d'une grosse maison qui a un faux air de gentilhommière.

L'étymologie et l'origine de Vachat se présentent

naturellement à l'esprit; sans nul doute, il y avait en ce lieu, dès le principe, une grange habitée par des vachers, qui surveillaient leurs troupeaux dispersés dans le vallon.

La terre du Vachat dépendait de la seigneurie de Montferrand; en 1504, elle fut engagée à Philibert Reynaud, écuyer, sieur de Maingueval; mais plus tard, un nommé Jean Guiffrey l'acquit de Pierre de Montferrand, et la laissa à son neveu Eléazar Chapellier, sieur de Fétans, auquel succédèrent divers acheteurs, puis la famille Juvanon.

Cette famille, originaire de Saint-Rambert, compta plusieurs de ses membres dans l'échevinage de cette petite ville, et fournit un prieur à l'abbaye de Nantua. Ce prieur, Philibert Juvanon, était très-instruit et docteur en Sorbonne; mais, disent les archives de l'abbaye, comme il n'était pas d'origine noble et que ses parents étaient tanneurs, il éprouva de si grandes contrariétés et même des humiliations si scandaleuses de la part du chapitre de Nantua, qu'il se vit obligé de résigner ses fonctions.

Aujourd'hui, cette famille est représentée par M. Juvanon, maire de Conand, juge-suppléant au tribunal de Belley, et propriétaire du domaine du Vachat, dont le nom est venu s'ajouter au nom patronymique de cette famille.

A quelques minutes du Vachat, au débouché de

la Combe-Béraude, voici Conand-d'en-bas, puis Conand-d'en-haut, où se trouvent l'église et la mairie.

Conand, enseveli entre deux montagnes hautes et arides, et naguère simple hameau de la commune d'Arandaz, était inconnu, misérable, dépourvu de toute industrie ; la terre suffisait à peine à nourrir une minime population, obligée d'émigrer en des lieux plus favorisés. Mais grâce à l'initiative d'un de ses enfants, M. Pierre Çochaud, qui, à force de travail, d'intelligence, et, nous ajouterons, de probité, avait de compte à demi avec son digne associé, M. Pierre Brunet, monté une des plus importantes maisons de commerce de Lyon, Conand a vu des métiers de tissage, en s'installant dans ses pauvres maisons, apporter l'aisance à ses habitants, qui regardent avec raison les deux associés comme leurs bienfaiteurs !...

M. Pierre Cochaud est décédé à Lyon, dans toute la fleur de l'âge, vers le milieu de l'année 1865. Sa mort fut une perte vivement et généralement sentie ; mais surtout par les nombreux chets d'ateliers qui, tout en contribuant à sa fortune, avaient en même temps travaillé à la leur. Tous, — la chose est assez rare pour mériter d'être mentionnée, — l'ont accompagné jusqu'à sa dernière demeure...

Depuis quelques années, la population de Conand

s'est accrue ; les maisons s'y multiplient ; une église s'y construit ; enfin, depuis 1865, il est érigé en commune.

Sur les plateaux supérieurs, bien au-dessus de Conand, est assis le populeux village d'Arandaz. L'église couronne un petit mamelon. Autant que nous avons pu en juger, elle nous a paru appartenir à cette époque mixte qui marque le passage du byzantin au gothique. Le porche surbaissé, qui la précède, lui imprime un caractère rustique.

Les habitations, basses et solidement construites, — précaution utile à cause des neiges qui abondent pendant l'hiver, — abandonnent peu à peu leur grossière toiture de paille pour l'ardoise qui oppose plus de résistance aux incendies. Travaux agricoles, exploitation des forêts pour le bois de chauffage, élevage des bestiaux, voilà les ressources du pays.

Ce village, très-anciennement peuplé, relevait de l'abbaye de Saint-Rambert, qui y construisit un château, en vue d'y maintenir son autorité, comme aussi d'arrêter les incursions des chartreux de Portes. Ce château est aujourd'hui complètement ruiné.

En 1580, le duc de Savoie détacha la terre d'Arandaz et celle de Tenay du marquisat de Saint-Rambert, et en fit don à Claude Guichard, référendaire de Savoie, connu dans le monde littéraire

par un certain nombre de poésies, soit françaises, soit latines, et par quelques traductions estimées des savants. Mais peu de temps après, le duc de Nemours retira ces deux terres des mains de Claude Guichard, pour les réunir de nouveau à son marquisat.

Le nom d'Arandaz semble provenir des terres destinées à la culture, et que les anciens titres nomment *Arandas ad terras arandas.*

Cette commune a de nombreux groupes d'habitations dans les montagnes, et plusieurs hameaux parmi lesquels Charioz et Charvieux sont les plus importants. Ce dernier est situé près des sources de la Caline, sur le mauvais chemin de Portes. Les rares touristes qui, de la vallée de l'Albarine, vont visiter cet asile des enfants de saint Bruno, peuvent prendre ce chemin, à moins pourtant qu'ils ne préfèrent celui de la Combe-Béraude, dont nous avons déjà signalé le parcours aussi accidenté que désagréable.

SUITE DU CHAPITRE II.

LA GORGE DU BRÉVON

BASSIN DE SAINT-RAMBERT

Une demi-heure suffit pour aller de Serrières à Saint-Rambert-de-Joux. Cette qualification de *Joux* dérive, pour ce bourg, de sa position au milieu des montagnes, et non d'un temple à Jupiter, comme se plaisent à le dire quelques savants.

Sur la rive droite de l'Albarine, au débouché de la gorge du Brévon, ce village se voit dominé de tous côtés par les roches sourcilleuses du mont Angrière, les crêtes chauves du mont Grapinet, le crêt pyramidal de Blanaz, le colossal Mont-Joux, les montagnes de Rombois, de Jarvanoz, de Chantemerle, et par le rocher de Cornillon qui sert de piédestal à la vieille forteresse des abbés de Saint-Rambert.

Il présente un aspect des plus pittoresques; son unique rue, qui est la grande route, a plus d'un kilomètre de développement; un canal, *le bief des Moines,* la parcourt dans toute sa longueur. Son accroissement est dû à quantité d'usines établies sur

ce bief et sur les deux cours d'eau qui prêtent à ces usines le concours de leur force motrice. Peignage, cardage et filature de laine, de soie et de coton ; tissage de toiles grossières ; fabriques de soieries ; métiers mécaniques et métiers à la main ; papeteries, scieries, moulins, pressoirs à huile, battoirs à écorce et à chanvre, tanneries ; gare du chemin de fer, belles routes ; tout se trouve réuni pour lui assurer une durable prospérité.

Plusieurs ponts et passerelles traversent l'une et l'autre rivière ; en général, les maisons ont bonne apparence ; la halle est moderne et commode. Le plus bel établissement industriel, — une filature de coton, — qui se trouve à l'entrée du bourg, appartient à MM. Frank et Martelin. A l'autre extrémité, s'élève un bâtiment non moins vaste, destiné à une fabrique de soieries, fondée par Pierre Cochaud, de Conand. La mort, qui enleva prématurément cet homme estimable, l'empêcha de terminer son œuvre. Mais son neveu et héritier, M. Henri Cochaud, se propose de pousser activement les travaux, et de doter la localité d'un bel établissement de plus.

L'église, d'âge vénérable, et construite à diverses époques, présente divers styles ; ses chapelles sont disparates. Elle est sombre, basse, dépourvue de toute valeur architectonique. Un misérable porche,

précédant une façade mesquine, semble vouloir se dérober à tous les yeux derrière de vieilles et sordides maisons.

L'origine de Saint-Rambert remonte bien haut dans les siècles historiques ; voici ce que nous apprend à son égard la légende de saint Domitien, le plus ancien document où il en soit fait mention.

Né à Rome, sous le règne de Constance, de parents riches, et élevé dans la foi chrétienne, Domitien, voulant se retirer du monde, s'embarque et aborde au fameux monastère de Lérins ; puis, ordonné prêtre au bout de quelques années et décidé à vivre dans la solitude, il se fixe d'abord à Vanciat, près de Lyon, et y bâtit un ermitage. Quelque temps après, le lieu qu'il avait choisi lui paraissant trop voisin d'une grande ville, il traverse l'Ain et pénètre dans les vallées de l'Albarine. Non loin de la voie romaine, près du Brévon et de la Fondrière, sur les bords d'une fontaine consacrée par le culte druidique, Domitien bâtit deux chapelles, l'une dédiée à la sainte Vierge, l'autre à saint Christophe. Parmi les anachorètes qui vinrent se joindre à lui, se trouvaient quatre maçons. On construisit des cellules, on planta une vigne et des jardins ; plus tard, on édifia un monastère où, malades, voyageurs ou mendiants recevaient tous les secours dont ils avaient besoin. Domitien était arrivé en ce lieu en 432, il y mourut huit

ans après. En 680, le monastère échangea son nom de Saint-Domitien contre celui de Saint-Rambert; voici à quelle occasion.

Sous les rois francs Clovis II et Childéric, vivait à la cour de ces princes le duc Rambert, ou Ragnebert qui, par ses vertus et ses talents s'attira la haine du puissant Ebroïn, maire du palais. Accusé par lui de conspiration contre le monarque, il se vit exilé dans la Bourgogne. Mais, craignant son retour, Ebroïn dépêcha deux sicaires chargés de lui donner la mort. Ces misérables entraînèrent Rambert dans les montagnes du Bugey, et lui plongèrent leurs glaives dans le flanc, tandis qu'il était agenouillé devant le monastère de Saint-Domitien. Le lendemain son corps fut trouvé par les montagnards qui le portèrent au couvent, où les religieux lui donnèrent la sépulture. On planta une simple croix à l'endroit où il avait reçu le coup mortel. Mais, comme les voyageurs qui venaient prier sur son tombeau recevaient des grâces spéciales, comme de nombreux miracles s'opéraient en ce lieu, la renommée du martyr se propagea rapidement; il y eut affluence de pèlerins. Leur nombre croissant toujours, on bâtit des maisons pour les abriter; un bourg se forma et prit naturellement le nom de Saint-Rambert, qui devint bientôt celui du monastère, dont les religieux adoptant la règle austère de saint Benoît, se placèrent

sous la protection de la puissante abbaye de Cluny.

L'opulence acquise promptement par les nouveaux abbés de Saint-Rambert et le rang qu'ils occupèrent dans la province, excita contre eux la jalousie de puissants voisins, tant laïques qu'ecclésiastiques. Pour se mettre à l'abri des attaques, ils entourèrent de remparts l'abbaye ainsi que le bourg, et élevèrent sur le rocher de Cornillon une forteresse, à l'aide de laquelle, ouvrant ou fermant à leur volonté, la vallée de l'Albarine et le vallon du Brévon, ils prélevaient un péage sur les marchandises et les voyageurs. Jouissant de tous les droits, possédant tous les priviléges, ils exerçaient une juridiction souveraine sur tout le voisinage, et ne relevaient alors que du souverain pontife.

Nous ne suivrons pas cette abbaye dans toutes les phases qu'elle traversa durant les siècles du Moyen-Age ; nous ne dirons pas ses guerres, ses querelles, ses procès avec les seigneurs voisins, surtout avec la chartreuse de Portes. Nous avons vu les comtes de Savoie contracter alliance avec elle, pour assurer leur prépondérance dans le Bugey et dans la Bresse ; mais voici le moment où une ère de décadence va commencer pour elle...

Vers la fin du XIIe siècle (1196), l'abbé Régnier abdiqua son indépendance en implorant le secours de Thomas Ier, comte de Savoie, qui, en échange de

la protection qu'il accorda, se fit céder le château de Cornillon avec la moitié des droits sur le bourg et une partie de la justice. En bon prince, il se déclara le défenseur de l'abbaye ; il jura sur les saints évangiles, pour lui et ses successeurs, qu'il la soutiendrait avec bonne foi envers et contre tous ; que jamais le château ne serait distrait du comté de Savoie, ni donné en dot à une fille ; enfin, il se soumit, pour le cas où il contreviendrait à son engagement, à l'excommunication des évêques de Grenoble et de Maurienne, présents à cette cérémonie.

Fidèles à leur politique libérale, les princes de Savoie accordèrent à leurs nouveaux sujets des priviléges plus étendus ; le bourg fut érigé en ville par Amédée V (1288), et plus tard Saint-Rambert devint la résidence du juge-mage du Bugey (1442).

Dans un de ses voyages en Bugey, le duc Louis I[er] étant tombé malade, fut retenu deux mois au château de Cornillon avec toute sa suite. Les habitants lui témoignèrent la plus vive sympathie ; aussi pour les en remercier, il étendit encore leurs franchises et les exonéra de quelques charges qui remontaient à l'époque où les abbés jouissaient d'une souveraineté pleine et entière.

Toutefois, et malgré le serment prêté par le comte Thomas, la terre de Saint-Rambert fut affectée au douaire de Claudine de Bretagne. Plus tard (1576),

Emmanuel-Philibert l'engagea pour 11,000 écus à Prosper, sieur de Lulle; puis l'ayant dégagée, il l'érigea en marquisat en faveur d'Amédée de Savoie, son fils naturel. En l'année 1601, Saint-Rambert passa aux mains de Henri de Savoie, duc de Nemours; celui-ci l'ayant réuni au marquisat de Saint-Sorlin, se hâta d'en faire hommage au roi de France, à la suite de la conquête du Bugey et de la destruction du château de Cornillon.

Après la famille de Nemours, on voit la famille Troccu d'Argis posséder la terre de Saint-Rambert jusqu'à la Révolution.

Au milieu de tous ces événements, les abbés, qui avaient perdu le reste de leur influence et une partie de leurs richesses, ne pouvaient plus, il est vrai, faire la guerre en leur nom; mais ils n'en tracassaient pas moins leurs vassaux et les communes voisines par des exigences et des revendications qui se traduisaient toujours en procès ruineux pour les deux parties. Enfin, 89 mit un terme à tous ces abus; les vassaux furent affranchis d'un joug abrutissant; l'Etat aliéna les bâtiments et l'abbaye, et les lambeaux de la justice ecclésiastique s'engloutirent dans le naufrage de tant de priviléges odieux!...

Par malheur pour l'archéologie, le nouvel acquéreur, M. Brusselin, détruisit l'église et la majeure partie de l'abbaye. L'emplacement resta abandonné

jusqu'au moment où M. Martin, ancien major de l'Hôtel-Dieu de Lyon, en fit l'acquisition. D'accord avec son gendre, M. Paul Brun, médecin et maire de Saint-Rambert, il fit restaurer l'ancienne demeure du prieur, qui n'en est pas moins restée une habitation dépourvue de tout style ; il fit aussi déblayer le terrain pour le transformer en jardin. Ajoutons que, grâce aux investigations d'un artiste de mérite, Hippolyte Leymarie, l'abside de l'église abbatiale fut dégagée des terres et matériaux qui l'encombraient ; on découvrit au-dessous une chapelle souterraine ; puis encore plus bas un vaste charnier où les moines déposaient leurs morts.

On nettoya ce charnier, on ouvrit une porte au niveau du chemin ; on y plaça un autel en pierre, et en 1840, ce lieu fut de nouveau consacré à saint Domitien, par Mgr l'évêque de Belley. Remarquons ici qu'à notre avis on a commis, en cette circonstance, une très-grave erreur ; car là ne se trouvait point la crypte de saint Domitien ; c'est la chapelle située au-dessus du charnier lui-même, que l'on aurait dû désigner ainsi.

Après cette réflexion consignée en passant, abordons la description de cette chapelle.

Elle est formée d'une voûte épaisse, basse, soutenue par quatre colonnes ramassées, à chapiteaux grossiers, de style roman. Les murailles sont nues :

on n'y voit pas le moindre tableau; l'autel est sans ornements; l'humidité suinte de toutes parts. Une fois seulement dans l'année, lorque M. le curé de Saint-Rambert vient y dire la messe, la chapelle est décorée avec luxe.

La chapelle supérieure, selon nous véritable crypte de saint Domitien, n'a pas été restituée au culte; elle est encombrée d'outils de jardinage; du reste, on n'y reconnaît nulle trace de style quelconque. On a récemment construit une troisième chapelle en avant de l'ancienne abside, au-dessus des deux précédentes, et de plain-pied avec le jardin. Là, se trouvait l'église abbatiale. Dans sa porte cintrée, on a utilisé de vieux matériaux extraits de la terre, entre autres deux chapitaux byzantins qui ont été rajustés sur les deux colonnes soutenant les voussures, et deux statues en pierre que l'on a placées sur deux piédestaux, de chaque côté de la porte.

Ces statues qui, bien que mutilées, ne manquent point d'originalité, représentent, dit-on, saint Domitien et saint Rambert. On remarque aussi deux écus blasonnés, soit aux armes de l'abbaye, soit aux armes de quelque prieur. L'un est chargé d'une bande et de six coquilles de pèlerins; l'autre est tellement martelé qu'il est complétement indéchiffrable.

Une foule de débris, de chapitaux, de corniches, etc., ont été jetés pêle-mêle dans cette cha-

pelle, véritable pandémonium de tous les styles, depuis le roman jusqu'au *rococo*.

Cette propriété, qui porte le nom de l'Abbaye, emprunte un certain charme à sa pittoresque exposition. Si la perspective a peu d'étendue, du moins elle est intéressante : du côté sud, elle domine le bourg et une partie de la vallée ; des autres points cardinaux, elle erre sur les ruines imposantes de Cornillon et les crêtes dénudées des montagnes d'alentour. Le domaine appartient à Mme veuve Paul Brun, fille de M. Martin, laquelle a convolé en secondes noces avec M. Piperoux, jeune homme sortant de l'administration des télégraphes.

Le petit chemin qui du bourg monte à l'abbaye a un parcours de quelques minutes seulement. Il circule autour de l'église, longe le Brévon, qui, en cet endroit, fait mouvoir une scierie, traverse un ancien pont au-delà duquel une croix de bois s'élève au lieu même où périt saint Rambert, puis après avoir décrit deux ou trois contours sur les flancs de la colline ombragée par des noyers et des frênes touffus, il arrive sous les murs du jardin de l'abbaye, devant la crypte de saint Domitien, non loin du torrent de la Fondrière.

Nous avons prononcé tout à l'heure le nom d'Hippolyte Leymarie, de cet artiste dont les arts, les lettres et la science déplorent la mort prématurée.

Né à Lyon, en 1807, et unique enfant d'un négo-

ciant aisé, Leymarie reçut une excellente éducation; entré à l'école Saint-Pierre, il étudia le dessin de la fleur sous Berjon. Appelé à être dessinateur de fabrique, il entra chez un fabricant, où il resta quelque temps à se morfondre sur du papier réglé. Mais un beau jour, le voilà qui abandonne la mise en carte et ses points comptés, pour se livrer à l'étude du paysage dans l'atelier de Guindrand.

Hâtons-nous de dire que son meilleur maître fut la nature qu'il étudiait sans cesse, et qu'il savait interpréter d'une façon toute poétique. Doué d'une riche organisation, il étudia, en même temps que la peinture, le blason et l'archéologie ; il écrivit, en outre, de nombreux articles dans *Lyon ancien et moderne*, *Lyon vu de Fourvière*, dans l'*Album* et la *Revue du Lyonnais*, ouvrages qu'il enrichit de dessins sur bois et sur cuivre. Pourquoi faut-il, hélas ! que tant de brillantes facultés aient été compromises par une soif immodérée des plaisirs ?

Forcé par le délabrement de sa santé de se soustraire aux excitations de la grande ville, il se retira à Saint-Rambert, près de cette Albarine, dont il s'était si souvent complu à reproduire les rives accidentées.

Ce fut là que, dans le quartier du Cuchon, sur le chemin ravissant de l'abbaye, Leymarie vécut quelques années dans une jolie maisonnette où il avait fait disposer un bel atelier orné de meubles gothiques,

d'objets d'art, sans oublier, hélas ! les bouteilles de spiritueux, les pipes et les pots à tabac dont il ne pouvait se passer, et dont l'abus hâta sa fin... Il mourut en 1844, au moment où il venait de recevoir le titre d'inspecteur des monuments historiques du département de l'Ain.

Disons encore quelques mots sur un enfant de Saint-Rambert qui, jouissait également d'une heureuse organisation, et qui, lui aussi, mourut jeune. Joseph Maigre, né en 1815, eut pour père un bon aubergiste du village. Il annonça de bonne heure un goût prononcé pour la poésie et le dessin, et des aptitudes particulières pour les arts mécaniques ; il composa quelques chansons et quelques pièces de vers, où l'on remarquait un certain entrain. Après avoir suivi les classes de dessin à l'école de Saint-Pierre, il embrassa la carrière de dessinateur de fabrique qu'il exerça à Lyon, à Saint-Etienne, à Paris, sans renoncer à son penchant, soit pour la poésie, soit pour la mécanique. Insouciant, désintéressé, cœur excellent, tête exaltée, il se lança même sur le terrain de la politique.

Auteur de quelques heureuses inventions en matière d'industrie, il laissa à de plus habiles le soin de les développer et d'en tirer un parti avantageux ; il en fut de même pour la création de nouveaux tissus et de bon nombre d'articles de goût. Tandis que d'autres s'enrichissaient, lui mourait pauvre, à Paris,

en 1866, loin de ces vallées et de ces montagnes du Bugey dont il savait parler avec enthousiasme, et dont le souvenir lui fut toujours si cher.

Les habitants lettrés de Saint-Rambert aiment à rappeler que dans leur ville reçut le jour Claude Mermet, qui devint secrétaire du duc Emmanuel-Philibert. Ecrivain distingué, poète original, esprit satirique, il publia plusieurs ouvrages en vers et en prose, et composa un certain nombre d'épigrammes pleines de finesse et d'observation. Voici une de ces épigrammes; nous la connaissions déjà, mais nous ignorions quel en était l'auteur :

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon;
Il faut en essayer cinquante
Avant d'en rencontrer un bon.

On cite encore de cet écrivain divers opuscules, deux entre autres, sous ce titre assez original : *Le droit des femmes et la singulière manière de les empêcher d'être méchantes; Traité de la consolation des maris.*

Rappelons enfin que Mandrin et sa bande en revenant de Bourg, qu'ils avaient soumis à contribution, passèrent une journée entière à Saint-Rambert, et apprenons à ceux de nos lecteurs, qui l'ignoreraient, la manière dont s'y prenait Mandrin pour placer ses marchandises de contrebande.

A la tête d'une troupe plus ou moins nombreuse, — ses hommes étaient presque tous à cheval, — il se présentait devant une ville, où d'ordinaire les habitants le recevaient sans difficulté. Par mesure de prudence, il s'emparait des portes et plaçait des sentinelles. Il se rendait chez le directeur des fermes, ou le receveur des tailles, leur annonçait qu'il leur apportait pour le compte de l'Etat telle quantité de marchandises prohibées, tabac, dentelles, etc. ; puis il se faisait délivrer une certaine somme, dont il donnait quittance. Ses compagnons établissaient un marché sous la halle, déballaient leurs marchandises et les vendaient aux habitants. Comme on le voit, tout se passait régulièrement. Ensuite, après avoir pris et payé son repas et la dépense de ses chevaux, la troupe repartait avec autant d'ordre qu'elle était arrivée.

Le château de Cornillon, avons-nous dit, s'élève en face de l'abbaye, le Brévon entre deux, sur un rocher de cent mètres de hauteur. On n'y peut parvenir que par une arête étroite et rapide. L'emplacement est un parallélogramme allongé, qui se rétrécit à son extrémité. Des remparts déchirés, renforcés par des tours, l'entourent de tous côtés ; la porte d'entrée était défendue par un gros donjon saillant. Une des tours, rétablie avec sa couronne de créneaux, sert de piédestal à une statue de la Vierge,

qui produit un déplorable effet sous le rapport pittoresque ; effet des plus fâcheux encore, depuis que l'on voit s'élever tout auprès une sorte de caserne que les frères de la doctrine chrétienne ont fait bâtir.

Lamartine dit que les ruines sinistres de ce vieux donjon sont encore pleins du souvenir des malheurs et des amours du prince Zizim avec la belle et sensible fille du châtelain de Cornillon. Ce héros de roman, victime de la politique jalouse de l'Orient, fuyait les persécutions de son frère, le terrible Bajazet II. — N'est-ce pas abuser par trop des licences permises à l'imagination ? Pourquoi diable notre poète a-t-il placé dans le château de Cornillon cette scène romanesque qui se déroula dans le château de Roche-Chinard, en Dauphiné ?...

Le voisinage de l'abbaye et l'exemple de tant de saints personnages qui l'habitaient ne pouvaient manquer d'exercer leur mystique influence sur certains hommes de ces temps de crédulité.

Près d'une source glaciale, au sein d'un vallon écarté, s'était jadis retiré, loin de ses semblables, un pauvre moine atteint d'une maladie cutanée qui le rongeait jusqu'aux os et le rendait un objet d'horreur. Il demandait et attendait chaque jour la mort dans la misérable cabane qu'il s'était bâtie. Mais Dieu en décida autrement ; par sa volonté suprême, ou par la vertu de l'eau de la source, unique breu-

vage du saint homme, le voilà guéri, le voilà en bonne santé. Aussitôt, tous les galeux, teigneux, etc., accourent vers notre moine, pour implorer son intercession auprès de Dieu. Après quelques prières dites, quelques lotions de l'onde salutaire, quelques verres d'eau avalés, et après avoir laissé l'offrande de rigueur, tous ces gens s'en retournaient soulagés.

Pendant plusieurs siècles, le pèlerinage à la source du moine fut très suivi. Maintenant encore on y voit quelques galeux; on y porte aussi des enfants atteints de la rache. Mais les réclames des pharmaciens qui annoncent des cures promptes et radicales, livrent à la fontaine une concurrence plus redoutable de jour en jour.

Dans un vallon, peu distant de celui du moine si miraculeusement guéri, s'était également retiré, pour vivre en anachorète, un autre religieux de Saint-Rambert, modèle de vertu érémitique, comme tous ses confrères; il mourut là en odeur de sainteté. Le bruit courut que l'eau de la source, qui abreuvait le pieux ermite s'était changé en vin. Et chacun se rend à l'ermitage pour participer à l'aubaine. Nous ignorons si la métamorphose de l'eau en vin dura longtemps, et si le miracle se renouvela souvent. Mais de nos jours encore, il y a des gens qui conservent l'espoir qu'il se reproduira et qu'ils pourront en profiter.

Parlerons-nous d'un autre ermite qui dans un vallon non loin de là passa sa vie dans les rigueurs de la pénitence. Le fait remonte au xe siècle. Sans doute à cause des pratiques pieuses et de l'existence ascétique de ce saint personnage, le vallon fut désigné depuis sous le nom de *Val d'Enfer*. La jeunesse des alentours s'y rend chaque année le jour de Pâques, et vu la gaîté qui règne dans cette réunion, il nous semble que le lieu mériterait plutôt d'être appelé *Val du Paradis*.

Mais nous n'en finirions pas si nous voulions mentionner tous les lieux voisins de Saint-Rambert qui sont consacrés par les légendes, les traditions, et par d'antiques usages...

Avant de pénétrer plus avant dans la vallée de l'Albarine, faisons une courte promenade dans la gorge du Brévon.

Cette gorge est creusée dans le massif montagneux qui surgit au nord de Saint-Rambert. A son extrémité supérieure, elle se divise en deux branches : la Chazotte et la Grandelle. Par la Chazotte, on gravit le plateau de Montgriffon et de Corlier pour descendre dans la Combe du Val ; par la Grandelle on franchit le mont Luisandre, pour se diriger par les Allymes ou par Douvres vers les plaines de la vallée de l'Ain, entre Ambérieu et Ambronay.

Or, par rapport à cette dernière direction, ce vallon ne pouvait échapper à l'attention des comtes de Savoie ; ils le considéraient comme très-important, en ce qu'il leur permettait de se rendre dans la Bresse, en évitant la gorge des Balmettes et la forteresse de Saint-Germain, jadis au pouvoir de leurs ennemis, les dauphins.

Ils y tracèrent donc un chemin qui passait sous les murs de Cornillon, et bâtirent le château-fort des Allymes sur le versant qui regarde la vallée de l'Ain.

Ce nom, les Allymes, pourrait fort bien venir de la position du château, *allo imo:* plus haut, plus avant dans la montagne, comparativement au château de Cornillon ; comme aussi d'*Alisiæ mons*, car nous l'avons vu écrit maintes fois Alixmes. — *Alisiæ mons!* quelle bonne fortune par le temps qui court, si nous voulions, nous conformant à la mode, publier à notre tour un gros volume et une dissertation à perte de vue sur l'emplacement d'Alésia, objet de tant de controverses...

Le château des Allymes s'élève sur le sommet exigu d'une montagne isolée au milieu des bois et des ravins ; il se compose de murailles très-épaisses qui environnent une cour figurant un triangle tronqué à sa pointe supérieure. Un chemin de ronde court au-dessus des murailles ; deux tours carrées

débordant à l'extérieur occupent les angles oriental et occidental. Ces tours sont percées de rares et profondes fenêtres à croisillons ; une étroite porte ogivale, veuve de son pont-levis et de sa herse, s'ouvre à côté de la tour occidentale.

Murailles et tours n'étaient que ruines, il y a quelques années ; leur propriétaire, M. Tricaud, les a fait relever. Il y a rassemblé une certaine quantité d'armures, de meubles et d'ustensiles du Moyen-Age, et en a meublé la pièce principale. La cheminée de cette pièce est colossale, et garnie d'un tronc de chêne entier ; le manteau est orné d'emblèmes de chasse et de guerre. — Il n'y manque rien, si ce n'est d'y voir des chevaliers et leurs varlets...

De l'angle nord de la cour part une longue muraille aboutissant à un donjon laissé à l'état de ruine ; muraille et donjon sont revêtus d'un immense manteau de lierre.

Tel est le château des Allymes, qui n'a de remarquable qu'une admirable position. On y jouit d'une perspective très-étendue sur les plaines de la vallée de l'Ain, et sur le plateau de la Bresse et des Dombes, dont les nombreux étangs resplendissent sous les feux du soleil...

Ce château joua un rôle très-actif dans toutes les guerres du Moyen-Age, où son nom revient à chaque instant. Inféodé en 1354 par Amédée VI, le

Comte-Verd, à un gentilhomme savoyard, François Nicod, il passa en 1470 à Humbert de Lucinge par son mariage avec Claudine Nicod. Lors de l'occupation française, sous Henri II, il fut démoli par arrêt du sénat de Chambéry, pour punir Charles de Lucinge, homme de guerre consommé, d'avoir participé à l'entreprise dirigée par le baron de Pulvilliers contre la ville de Bourg, en faveur de la maison de Savoie. Mais après le départ des Français, Charles de Lucinge fit rebâtir le château. René de Lucinge, son fils, l'un des personnages les plus considérables de son temps, conseiller d'Etat, et premier maître d'hôtel du duc Charles-Emmanuel, coopéra activement, de concert avec le pape et son neveu, le cardinal Aldobrandini, aux négociations qui amenèrent, avec la paix de 1601, la cession à la France du Bugey, de la Bresse et du pays de Gex.

Le château des Allymes, démantelé, passa à Claude de Rochefort d'Ailly par son union avec Anne de Lucinge. Plus tard, on y vit les Estienne les Sudeyrand et les Dujat par lesquels il arriva à la famille Tricaud.

Sur la montagne déserte et dénudée de Luisandre, qui domine à l'est la montagne des Allymes, s'élèvent les ruines informes d'une énorme tour carrée, qui, selon notre opinion, devait être une sentinelle avan-

cée, un point d'observation du château des Allymes.

Amé Roux, gentilhomme de Saint-Germain, reçut du Comte-Verd l'inféodation de la tour de Luisandre, avec droit de justice, sous la condition qu'en cas de guerre ou d'autre nécessité ledit Roux et les siens seraient tenus de recevoir en ladite tour, soit les comtes, soit tous autres qu'ils voudraient y mettre pour commander. Après la famille Roux, Luisandre passa aux Guyot de Bourg, aux Monspey et aux Lucinge des Allymes, qui le cédèrent à ceux que nous avons nommés plus haut. La perspective est la même que celle décrite précédemment, avec cette différence qu'elle a plus d'étendue du côté de l'est, sur le massif montagneux du Bugey central.

Entre les deux châteaux, est placé le misérable hameau de Breydevent. Quant au village des Allymes, qui ne vaut guère mieux, il se trouve à la naissance du profond ravin au bas duquel est le village de Douvres, et sur la lisière des bois qui se prolongent jusqu'à Ambérieu et à Saint-Germain. Eloigné des routes fréquentées, il n'a pas la moindre industrie ; en revanche, on y a conservé dans toute leur candeur les croyances aux sorciers, loups-garous, merveilles, etc.

On raconte qu'un des anciens curés de ce village possédait le pouvoir extraordinaire de détourner la grêle et les orages sur les territoires circonvoisins.

Quand le péril était imminent, toutes les ouailles alarmées s'assemblaient à l'entrée de l'église pour prier M. le curé de conjurer l'orage. M. le curé arrivait, et d'un air indigné contre la nuée, il jetait en l'air son chausson..., accompagné de quelques mots latins... La nuée fatale se retirait, la tempête se taisait, mais le chausson ne revenait pas. Aussi, il fallait à M. le curé une paire de chaussons neufs après chaque orage ; les bons villageois se chargeaient du soin d'en fournir de nouveaux.

Parfois cependant il arrivait que, malgré l'intervention de M. le curé, et malgré son *vade retro*, l'orage n'en sévissait pas moins ; mais alors on avait la ressource de dire que deux autres curés des bords de la rivière d'Ain avaient paralysé et neutralisé l'influence du curé des Allymes, en lui renvoyant eux-mêmes les orages qu'il voulait chasser de leur côté...

Voici, au sujet de la messe de minuit, une autre histoire également digne de foi, qui a cours en ce pays aussi bien que dans tout le reste du Bugey. Pendant la messe de minuit, dans chaque étable, toutes les bêtes se mettent à genoux, au moment de l'élévation, qui coïncide avec l'heure de la naissance du fils de Dieu. Mais n'allez pas vérifier le fait, car votre curiosité vous coûterait la vie !...

Parlerons-nous des lutins, esprits malfaisants et

railleurs, qui, embusqués derrière les haies, sautent à l'improviste sur le dos des voyageurs, et se plaisent à égarer leurs pas durant des nuits entières. Remarquons toutefois qu'ils disparaissent au premier chant du coq !...

La gorge du Brévon est pleuplée de plusieurs hameaux : Buge, caché dans la verdure, sur les bords du ruisseau ; Lupieu, où finissent les dernières vignes ; Morgelas, en pleine montagne, au pied du Crêt de Luisandre ; la Roche, avec sa croix de Saint-Michel qui semble protéger le vallon ; Vorrage, et sa source abondante dont le superflu est conduit souterrainement dans les fontaines de Saint-Rambert ; Grapinet, dont les creux du rocher font entendre de sourds gémissements à l'approche d'un orage, et dont les arbres paraissent agités, et se tordent en tous sens ; mauvais signe, dit-on !... l'orage va venir !... Grapinet fait entendre sa chanson... Gare, gare, tout à l'heure !... enfin, Angrière, avec sa vieille tour de la Perdisette et son curieux Portail-des-Chênes, (on donne ce nom à deux arbres qui, dans leur jeunesse, arrivés à une certaine hauteur, se sont greffés par approche, de manière à se confondre dans leur partie supérieure, tandis que dans la partie basse, les deux troncs, restés isolés l'un de l'autre, forment ainsi une ouverture ogivale).

Revenons à Saint-Rambert, reprenons le sac du touriste que nous avions déposé à l'auberge du sieur Bélisaire, pour entreprendre plus allégrement la course que nous venons de relater.

Telle est sur notre esprit l'influence d'un nom que, voyant sur une enseigne le nom de l'illustre et malheureux général des armées de Justinien, le nom du vainqueur des Goths, nous n'avions pas hésité une seconde à nous installer dans l'auberge de son homonyme de Saint-Rambert, et à y déposer l'obole du voyageur...

SUITE DU CHAPITRE II.

LE VALLON DE LA MANDORNE

DE SAINT-RAMBERT A TENAY

Depuis Saint-Rambert jusqu'à Tenay, pendant l'espace de six kilomètres, l'Albarine coule dans une gorge étroite, au milieu de rochers sourcilleux que la main puissante de la nature a violemment séparés. La brisure, qui s'est opérée dans la partie la plus friable de la roche, est très-régulière ; les angles saillants correspondent avec les angles rentrants :

l'épaisseur des stratifications, leur nuance, leur forme, affectent la même direction et sont en parfait rapport des deux côtés ; les courbes, les détails, se reproduisent en sens inverse de part et d'autre ; de sorte que, s'il plaisait à la nature de rejoindre les deux parois, tout reprendrait sa place et se remboiterait, à l'instar de ces jeux de patience que l'on donne pour distraction aux enfants.

Il serait superflu de rappeler que ces rochers appartiennent à la période jurassique, et font partie de l'étage inférieur du système oolithique.

Il est peu d'artistes qui ne connaissent, tout au moins de réputation, la vallée de l'Albarine, qui n'est certainement pas au-dessous des éloges qu'on lui a prodigués à l'envi, mais qui pourtant nous semble peu convenir à l'amateur de la grande nature, des lointaines perspectives et des vastes horizons. Elle est riche en motifs d'études, en sujets de croquis, en *petits coins,* pour nous servir d'un terme d'atelier. Les arbres, les noyers surtout ont une majestueuse encolure ; les escarpements offrent une hardiesse surprenante, et les rochers une silhouette heureuse et une puissante coloration ; les eaux belles et parfois tranquilles, mais le plus souvent brisées par des blocs, deviennent blanches d'écume, tandis que de bruyantes cataractes se précipitent du haut des rochers, au bas desquels elles

n'arrivent qu'en poussière. Çà et là, de rustiques passerelles ; des moulins solitaires dont le tic-tac réveille les échos ; des grottes ténébreuses où abondent de belles stalactites ; des pics inaccessibles ; d'agréables taillis ; des bandes de prairies d'une éblouissante verdure ; des fermes et des maisons de formes très-variées ; partout des effets imprévus, des jouissances nouvelles, un calme parfait, un aspect romantique, bien propre à éveiller chez certaines organisations les plus douces pensées, les plus tendres rêveries. Mais, comme nous le disions tout à l'heure, on n'y trouve pas la grande nature : point de fonds, point de fuyants, point d'air, et du ciel avec parcimonie...

En sortant de Saint-Rambert, on ne tarde pas à rencontrer l'ancien ermitage dit du *Reclus*. On le nomme ainsi, en souvenir d'un jeune moine appelé Reynald, qui, après avoir édifié le pays par sa fervente piété, entra simple chartreux au monastère de Portes, et en sortit pour devenir évêque de Belley. Les pélerins, — nous ne savons trop pourquoi, — fréquentèrent longtemps cet ermitage. Plus tard, une chapelle fut bâtie en ce lieu. Aujourd'hui, cette chapelle, perdant sa primitive destination, n'est plus qu'un vulgaire grangeon ; on a relégué la madone sainte dans une petite niche fermée par un grillage. De jeunes amoureux viennent parfois y déposer des

fleurs et l'entourer de guirlandes de verdure...

En face, l'Albarine offre un beau et pittoresque barrage, où s'alimente le bief des Moines qui traverse le Bourg.

Plus loin, voici la Mandorne, qui descend bruyamment de la gorge de Malaval, du milieu des montagnes de Montgriffon, de Corlier et d'Oncieu. Des chéneaux rompus, des roues brisées, de petits bâtiments abandonnés, ouverts à tout venant, voilà ce qui reste d'une ancienne papeterie. Nous signalons ce lieu aux artistes, en les engageant à remonter le torrent jusqu'au hameau de Résinand, jusqu'à l'énorme rocher où gisent oubliées les ruines pleines de mélancolie du vieux château de Montgriffon. Le trajet n'est point fatigant ; la route d'Oncieu est nouvelle et bien tracée.

De l'autre côté du pont de la Mandorne, on arrive à l'endroit le plus resserré du vallon, à Rochetaillée. On nomme ainsi un contrefort qui s'avance et devait interdire tout passage, avant que les Romains, dit-on, en eussent enlevé une bonne partie, à coup de pic, pour établir la voie ancienne, dont la route actuelle ne fait que suivre le tracé. Le chemin de fer, lui, ne fait pas autant de façons ; il a raison du contrefort au moyen d'un tunnel.

Ce défilé franchi, on passe devant une jolie cascade, *Pisse-Chatte* ou simplement *Pisserotte ;* le vallon

s'évase insensiblement; l'œil ravi découvre le pittoresque village d'Argis, dont les rustiques habitations s'élèvent en amphithéâtre sur les flancs d'un petit mamelon qui défend le débouché de la gorge du Buveau, où est tracé le chemin qui monte à Evoges. Sur ce mamelon, il existait une vieille maison-forte, dont on ne voit plus que quelques soubassements de murailles et de tours, au milieu desquels un vigneron a établi le grangeon de rigueur. L'église est un peu au-dessus ; l'ornementation du chœur et du portail accuse la transition du flamboyant au fleuri ; la nef est lambrissée ; un clocher moderne soutient une flèche revêtue de brillantes feuilles de ferblanc.

Une dérivation de l'Albarine traverse la partie basse du village, et en même temps qu'elle lui communique un agrément de plus, donne l'impulsion et la vie à une filature de soie fondée par M. Dobler, auquel ont succédé MM. Morlot et Varnery. Mais, hélas ! que les bâtiments de cette filature sont malencontreux ! Quel déplorable effet ils produisent au point de vue artistique ! Comme ils nuisent à la majesté et à la grâce du site !...

La terre d'Argis ou Argil, longtemps disputée entre l'abbaye de Saint-Rambert et la chartreuse de Portes, finit par appartenir à celle-ci. Aliénée en 1500, elle passa aux Dubourg de Sainte-Croix, aux Chalant de Varey, aux La Vernée, aux Chabot, aux

Cirizier, aux Portier, aux Montmayeur, puis à Jean de Passelaigue, prince du Saint-Empire, évêque et seigneur de Belley, enfin, à la famille Troccu de la Croze qui la possédait en 89. Les Troccu, anoblis en 1642, avaient pris le nom d'une ferme érigée en fief au profit de Jean-Louis Troccu, conseiller en la chambre des comptes de Bourgogne.

Nul doute qu'Argis ne remonte à la domination romaine ; on y découvre des fers de lance et des débris d'armes, des monnaies et des médailles de cette époque. Ces dernières étaient en si grand nombre, qu'il a été possible d'en composer un médaillier très-intéressant ; et cela dans une circonstance assez curieuse pour être relatée ici.

De temps immémorial, les habitants trouvaient dans leurs champs une telle quantité de ces pièces et de ces médailles qu'ils ne savaient qu'en faire ; les uns les reléguaient au fond de leurs bahuts ; les autres les donnaient à leurs enfants. Ils avaient bien cherché, il est vrai, à les faire passer dans leurs transactions commerciales, mais personne n'en voulait : on les considérait comme de la fausse monnaie. Nos gens déçus dans leur espoir, n'ayant pu duper leurs semblables, essayèrent de tromper Dieu en la personne d'un nouveau curé, récemment arrivé dans le village.

Mariages, naissances, décès, en un mot toutes les

redevances payées à l'église, ils les acquittaient avec des médailles; à l'offrande il en était de même... Le bon curé se prêtait d'autant plus volontiers à cette manœuvre de la ruse, qu'ayant du goût pour la numismatique, il avait promptement apprécié la valeur historique de ces médailles. Ce manége se continua de part et d'autre jusqu'au moment de la Révolution, où l'abbé Chapuis dut quitter la modeste cure d'Argis pour prendre le chemin de l'exil. Mais à son retour dans sa patrie, il fut nommé bibliothécaire de la ville de Bourg. Depuis longtemps il avait classé ces médailles par époques historiques; et cette précieuse collection fait partie des trésors archéologiques que les amateurs peuvent visiter à la bibliothèque du chef-lieu de l'Ain.

Cet antiquaire distingué, né à Saint-Rambert, vers le milieu du siècle passé, alla finir ses jours dans sa ville natale, en 1818.

Outre ces médailles, on a trouvé une statue en bronze de 22 centimètres de hauteur, d'un bon travail, et regardée comme étant l'effigie d'un dieu Lare. De plus, en déracinant un noyer, on a déterré une centaine de pièces de monnaie à l'effigie du comte de Maurienne et de Savoie, Humbert-aux-Blanches-Mains; on y lit le nom de *Secusia* (sebusia). M. le curé Chapuis a démontré que ces pièces furent frappées à Pierre-Châtel, où il y avait un atelier monétaire.

A côté des souvenirs romains, on a conservé à Argis des traditions sarrasines. Nous voulons parler de ces grottes percées dans les flancs de la montagne, et dont l'ouverture est fermée par une muraille sur laquelle on croit reconnaître des traces de créneaux et d'embrasures. On parvient à ces grottes en gravissant d'étroites corniches suspendues au rocher.

Ce sont, dit-on, les Forts-Sarrasins ; il en existe à Argis, dans les rochers de la Balme et de la Rochette, à Suermoz, à Tenay, à Malix.

Nous avons décrit une de ces grottes, lors de notre passage au pont de la Vezeronce, et mentionné les diverses opinions que les savants ont avancées au sujet de leur destination ; ce que nous avons dit pour celle-là peut s'appliquer de toutes façons aux grottes du vallon de Saint-Rambert.

Aux alentours d'Argis, la nature est charmante et toute sympathique ; le vallon, élargi depuis Roche-taillée, laisse un peu de place à des prairies le long de l'Albarine, à des champs de pommes de terre, de chanvre et de maïs ; on y récolte quelques fruits et beaucoup de noix. Les versants exposés au sud sont couverts de vignes jusqu'au pied des rochers de Nars ; là, chaque maisonnette montre communément une ou plusieurs ruches à miel, au-devant desquelles bourdonne un petit peuple ailé revenant de la picorée,

chargé d'un précieux butin. Les versants tournés au nord contiennent des prairies, d'une pente très-prononcée, et une végétation vigoureuse sous laquelle disparaît le petit hameau de Plomb.

Si vous voulez un autre point de vue, escaladez les montagnes ; vous voici à la base de la pyramide du Sault à l'Ours, ou sur le sommet du mont Suermoz, dans un lieu dominé par de sombres rochers déchiquetés, que l'on nomme le Cirque de Nerva ou Nerval (*Nigra vallis*). On découvre de ce point de magnifiques horizons.

La route continue de remonter la rive droite de l'Albarine, tandis que le chemin de fer suit la rive opposée. A travers le feuillage des superbes noyers qui bordent la route, on commence à apercevoir le village de Tenay.

Situé sur la pente inférieure de la haute montagne de Malix, qui fait face à la montagne d'Hostias et à l'ouverture de la gorge des Hôpitaux, Tenay avec ses eaux, ses ponts et ses passerelles, ses habitations dont quelques-unes surplombent l'Albarine, se présente d'une manière admirable aux yeux de l'artiste, malgré la vulgarité des espèces de grosses casernes étalées sur les bords de la rivière, et qui font le désespoir des artistes.

L'industrie a donné vie et importance à ce village, naguère à peu près inconnu, en venant mettre à

profit les belles chutes de l'Albarine et des Eaux-Noires. On construisit alors ces bâtiments que nous venons de qualifier de casernes, et dans lesquelles de nombreux ouvriers des deux sexes cardent la bourre de soie et lui font subir les préparations nécessaires pour qu'elle puisse être ensuite filée en fantaisie. Une de ces usines, appartenant à MM. Bans et Quinson, marche d'après les procédés de l'habile M. Quinson, élève distingué de l'école des Arts-et-Métiers.

Outre ses cardages et ses filatures, Tenay possède beaucoup de métiers à tisser la toile, et plusieurs ateliers où on la blanchit avant de la livrer au commerce. Des moulins et des scieries, la gare du chemin de fer, les routes de Belley et de Hauteville contribuent aussi à répandre l'animation et l'aisance dans ce village, dont les ressources agricoles seraient loin de suffire aux besoins de la population.

L'église a participé également à cette prospérité. Celle que l'on voit actuellement, et qui en a remplacé une autre très-ancienne et très-pauvre, comme le village, est grande et monotone. On peut croire, d'après son style, qu'elle a eu pour architecte l'entrepreneur chargé de la construction des casernes dont nous parlions plus haut.

L'ancien Tenay était donc plus pittoresque que le Tenay actuel. Nous avons vu de fort jolis croquis

et de belles aquarelles qui représentent cette localité et ses environs tels qu'ils étaient jadis. Par leur fini, par leur fidélité, ces dessins pourraient lutter avantageusement avec des épreuves photographiques. Ils sont l'œuvre de notre habile et aimable conservateur des Musées et du Palais Saint-Pierre de Lyon; nous avons nommé Augustin Thierriat.

L'historique réel de Tenay est, à peu de chose près, celui des autres villages de la vallée; mais son historique fantaisiste veut que ce lieu fût, à l'époque gallo-romaine une ville importante où florissaient les arts et les belles-lettres, un sanctuaire qui projetait de lumineux rayons sur toutes les colonies que le peuple-roi avait fondées dans le Bugey; en un mot, un véritable *Athenœum*, nom que l'on retrouve en abrégé dans Tenay. Tout au contraire, les réalistes ne craignent pas de faire dériver le nom de Tenay, de la nature de la vallée, dont le fond était jadis occupé par un marais, *stagnum*. Hélas! quelle dégringolade...

Ces mêmes écrivains qui voient l'histoire à travers le télescope de la fantaisie, et qui ont fait de Tenay un Athenœum latin, ont découvert dans le nom d'*Hostias*, village voisin, un souvenir des victimes, *ad hostias*, que les Romains nourrissaient sur ces bons pâturages et qu'ils destinaient aux sacrifices dans leurs cérémonies religieuses.

Ils ont découvert également dans le nom de cirque de Nerva, donné à une montagne voisine, un souvenir de l'empereur Nerva.

·Or, nous avons vu qu'Hostias vient d'*Hostaus*, et Nerva de *Nigra vallis;* ce qui montre bien les étranges aberrations de ces écrivains dont la critique moderne doit faire bonne et prompte justice...

SUITE DU CHAPITRE II.

LE VALLON DE MALIX

DE TENAY A CHARABOTTE

Jusqu'ici, la vallée de l'Albarine qui depuis Ambérieu, et malgré de nombreux circuits, a sa direction générale à l'orient, décrit en cet endroit un coude très-aigu, et remonte au nord par des pentes plus fortes sur les plateaux élevés de Hauteville et de Brénod. Quant à la grande route, traversant la rivière au village même, sur un pont de pierre à trois arches, elle quitte la vallée pour s'engager droit devant elle dans la triste gorge des Hôpitaux que nous avons décrite précédemment; il en est de même de la voie ferrée qui continue de côtoyer la route, tantôt à droite, tantôt à gauche.

Là, à moins d'un kilomètre de l'ouverture de cette gorge, jaillit la source abondante des Eaux-Noires, ainsi nommée par opposition aux blanches eaux de l'Albarine avec lesquelles nous la voyons bientôt se mêler au-dessous de l'établissement Bans et Quinson. L'opinion populaire, avons-nous dit, prétend que cette source est alimentée par l'infiltration d'un des lacs des Hôpitaux.

Tournant brusquement le dos au village de Tenay, nous continuerons de suivre la vallée de l'Albarine, qui a pris le nom de vallée de Malix, d'un petit hameau situé à mi-hauteur sur la montagne. A côté des décombres qui furent autrefois l'orgueilleux manoir de la famille de Malix, on voit la pauvre chaumière où naquit au XIIe siècle un villageois que l'Eglise vénère sous le nom de saint Vital.

Dans son enfance, Vital allait demander l'aumône de village en village ; souvent il s'arrêtait à la porte de l'abbaye de Saint-Sulpice. Les moines, qui avaient remarqué son esprit et sa piété, le prirent dans le couvent, et lui confièrent d'abord la garde de leurs troupeaux ; puis ils l'admirent comme frère convers. Bientôt Vital revêtit le froc des bénédictins, devint une des lumières de son ordre et le modèle de la vie monastique. — On se rappelle avoir vu dans les ruines de l'ancien monastère la chapelle qu'on lui éleva après sa mort, et qui, hélas ! n'est

aujourd'hui qu'une simple grange à remiser le foin !

Plus haut que Malix, en s'avançant encore dans la montagne, on voit aussi le hameau de Chanay, accroupi au pied du Signal qui atteint une altitude de 1084 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Ombragée de beaux noyers, de frênes magnifiques et de peupliers élancés, la route côtoie la rive droite de l'Albarine, entre les montagnes qui acquièrent plus de hauteur, à mesure que l'on avance dans l'intérieur du massif. A gauche, est le mont de Malix et le Signal de Chanay ; à droite, la Dent d'Hostias, et la Roche-Saillante de Longecombe ; en face, le Crêt de la Falconnière de la Coux et la montagne de l'Esculaz.

Le mugissement profond de l'Albarine nous annonce une des curiosités de la vallée. La rivière se précipite par une pente très-rapide et encombrée d'énormes blocs que franchissent les flots écumants. Ce sont les *Aibruants* (eaux bruyantes). Le site, très-pittoresque, est animé par les grandes roues et les chéneaux d'une scierie, d'un moulin et d'une belle usine, où de puissantes meules réduisent en poudre une pierre qui donne un ciment recherché.

Au-dessus des Aibruants, laissant sur la droite, sauf à y revenir, le nouveau pont de la Violette et la route rectifiée, nous irons, par le vieux chemin, directement à Chaley.

Ce petit village nous montre ses maisons et son église assez bien groupées au fond d'un bassin verdoyant, entre la rivière et la montagne de la Coux aux flancs abrupts, rocheux, boisés, sillonnés de ravins. Les débris d'un vieux manoir, de plantureux noyers, de jolies prairies, un ruisseau tombant dans l'Albarine et faisant mouvoir de rustiques moulins, ajoutent à ce paysage un charme de plus. — Constatons toutefois, en passant, que nous eussions désiré une meilleure tenue dans les maisons, surtout dans les auberges...

Ce que nous venons de dire par rapport à Chaley, s'applique également au non moins petit village de la Coux, perché sur la montagne, où l'on parvient non sans peine, soit par le chemin de la *Coste*, soit par celui de *Valfrais*. Dans l'un comme dans l'autre village, habitations et rues sont de même acabit. Il faut pourtant faire exception en faveur de l'église de la Coux, qui est bien tenue et bien soignée. Mais il est juste aussi de reporter tout l'honneur des soins dont cette église se voit l'objet à M. Florentin Servan, de Lyon, maire de la commune, et, — ce qui ne gâte rien, — homme de goût et artiste de mérite. Les paysages de M. Servan, dont malheureusement pour les amateurs il se montre avare aujourd'hui, offrent cet aspect sympathique, cette pureté de lignes, ce parfum de distinction, ce reflet poétique,

ce charme indéfinissable que l'on ne trouve certes pas dans ces peintres modernes qui, négligeant l'étude de la nature, se livrent à des écarts de pinceau qui sont la négation de l'art.

Cet artiste est représenté au Musée des peintres lyonnais par un tableau qui renferme toutes les qualités que nous venons d'énumérer. Il peint également la figure avec un grande supériorité ; nous avons vu de lui de magnifiques portraits...

M. Servan passe l'hiver à Lyon ; mais aussitôt la belle saison venue, il se hâte de retourner au village de la Coux, où il habite une maison confortable, appelée le Château.

Le nom que porte M. Servan se rattache à l'histoire consulaire de la ville de Lyon. Son grand'père, Claude Servan, syndic de la corporation des drapiers, remplit les fonctions de premier échevin pendant l'année 1765. Ce fut lui qui se chargea de surveiller les travaux nécessités par l'érection de la colonne du Méridien que l'on voyait sur notre ancienne place des Cordeliers. Ce monument a disparu lors de l'ouverture de la rue Impériale ; mais, malgré l'avis de certaines personnes, cette colonne d'ordre dorique, surmontée de la statue d'Uranie, haute de vingt mètres, était assez remarquable.

Claude Servan, né en 1710, mourut vers l'année 1785. Il fut père de vingt-deux enfants ; plusieurs

de ses fils périrent à la suite du siége de Lyon.

L'honorable famille Servan, originaire de Romans en Dauphiné, et divisée en plusieurs rameaux, comptait en outre parmi ses membres : Michel-Antoine Servan, avocat général au parlement de Grenoble et député au Corps législatif, sous l'Empire ; son frère, Joseph Servan, ministre de la guerre sous la Révolution, et commandant l'armée des Pyrénées-Occidentales ; le poète Servan de Sugny, membre de la Société littéraire et de l'Académie de Lyon, et avocat au barreau de cette ville.

Le village de la Coux est à 814 mètres d'altitude. On comprend qu'à cette hauteur, il soit assez mal partagé sous le rapport des produits de l'agriculture. Il en est de même sous le rapport des eaux ; on n'y voit ni source, ni ruisseau ; les puits, les citernes et les mares étant sujets à tarir, dans certains étés, les habitants sont alors obligés, nous a-t-on dit, de descendre jusqu'à l'Albarine, où ils remplissent des tonneaux que l'on remonte péniblement à dos de mulets ou sur des chars à bœufs. Il y a quelques années, le village presque entier devint la proie des flammes, activées par les toitures en paille et en tavaillons.

Au commencement du siècle, une verrerie s'établit dans le village ; cet établissement n'eut qu'une existence éphémère ; mais son nom a survécu ; on

l'a donné à une ferme du voisinage, *la Verrerie.*

Nous ne supposons pas que les Romains aient paru dans cette localité. On y trouve pourtant quantité de briques et de tuiles anciennes que l'on suppose appartenir à l'époque romaine. On y a trouvé aussi deux médailles d'empereur ; elles sont entre les mains de M. Servan.

La tour de Montfalcon, qui était le manoir féodal de la Coux et de Chaley, offre encore quelques restes au milieu de taillis, sur le Crêt de la Falconnière qui plonge sur la vallée de l'Albarine. Il fut rasé, sans doute par Biron ; et c'est depuis lors que l'on construisit dans le village le château de la Coux.

Les seigneurs de la terre furent les Luyrieu de Thol, les Villette, Joseph-Gabriel Desbordes et M. Paul Sain de Lyon. Aucun souvenir important n'anime ces ruines, sauf quelques discussions avec les seigneurs de Lompnes au sujet des limites de territoire et de droits de justice.

Si vous franchissez la montagne qui, à l'ouest, domine la Coux, vous traverserez une belle forêt et une jolie combe, le Val-des-Bœufs, au sommet de laquelle on aperçoit la Grange-du-Rupt ; puis vous gagnez Evoges et Oncieu.

Ces deux villages, situés sur un plateau moins élevé que la Coux, sont riches en bois communaux,

d'où s'échappent les ruisseaux que nous avons vus tomber en cascades dans la vallée de l'Albarine, tandis que d'autres se dirigent au nord, dans la Combe du Val.

On peut arriver également à ces deux villages par le nouveau chemin de la papeterie de la Mandorne et par le vallon du Buveau, à Argis. Rien dans leurs archives n'est de nature à intéresser le lecteur. Evoges avait pourtant un château qui appartenait à la famille Troccu de la Croze ; un villageois habite les masures qui en représentent les restes. De son côté, Oncieu montre les vieilles murailles d'une maison-forte, qui, en 1602, avait pour maître Geoffray de Bavoz. Du reste, pour tous deux, même disette de documents historiques, mêmes habitations, même pays, abords difficiles, absence complète d'industrie et de commerce, population pauvre et arriérée, hivers rudes et longs...

En revanche, l'air est très-pur ; la vue s'étend sur la vallée de Saint-Rambert, et, au-delà, sur le plateau d'Arandas et le massif de Portes.

En sortant du village de Chaley, l'ancien chemin de Hauteville traverse l'Albarine sur le pont des Pattes, et par une série de lacets très-rapprochés, va s'embrancher, au Merdaret, à la nouvelle route ouverte sur les escarpements de la rive gauche.

A côté du pont, dans le fond de la gorge, jaillit

la source des Froidières; à certaines époques de l'année, on la voit devenir blanche comme du lait et exhaler une odeur sulfureuse tout-à-fait prononcée. Lorsque se produit ce phénomène, signe certain d'un changement de temps, et qui communique à l'Albarine la couleur et l'odeur dont nous venons de parler, on assure que les truites se hâtent de fuir en amont de la rivière, pour éviter le contact de ces eaux insolites.

Jadis, un ermite était établi près de cette source alors pure et limpide; la tradition ajoute que ce fut à l'heure de la mort du saint homme que le phénomène se manifesta pour la première fois.

Les vieillards nous ont affirmé qu'une verrerie prospérait autrefois en ce lieu. Nous avons vu un verre à boire qui est censé provenir de cet établissement; il est à arètes saillantes, historié de petites fleurettes et de cette inscription galante : *Vivent les demoizelles de Lion*, 1763.

La gorge a perdu ce caractère agreste qu'elle avait revêtu dans le bassin de Chaley; un sentier scabreux conduit au moulin et aux misérables, mais pittoresques chaumières du hameau de Charabotte, resserré entre le torrent, mauvais voisin parfois, et le talus de la montagne d'où se détachent de temps à autre des quartiers de rochers qui occasionnent de terribles accidents. La gorge s'est élargie; le par-

cours devient de plus en plus difficile ; aussi, ce n'est qu'en nous frayant un passage à travers les blocs fracassés, en franchissant des terrains ravinés, que nous arrivons en face d'un des plus beaux tableaux que puissent rêver l'artiste et le poète. Nous avons devant les yeux la cascade de Charabotte !...

Les chutes du Staubach et tant d'autres cascades si renommées de la Suisse, ont assurément plus de grandeur ; leurs cadres sont plus vastes : l'œil peut à peine en embrasser l'ensemble. Mais qu'elles sont loin, à notre avis, de réunir plus de beautés intimes. plus de charmes sympathiques, plus de perfections de toutes sortes, que la cascade de Charabotte !...

La Roche du Thiou, qui relie la montagne de l'Esculaz à celle de Dergit, ferme entièrement la gorge en décrivant un gigantesque hémicycle. Elle atteint une hauteur de cent cinquante mètres. L'Albarine s'y est creusé un passage ; elle s'y précipite avec furie et forme trois cascades superposées, divisées entre elles par deux paliers qui affectent les figures les plus bizarres ; résultat du travail des eaux sur une roche composée de couches plus ou moins compactes. Là, sont des grottes, des fissures, des cuves, des canaux ; ici, des pyramides, des pendentifs, des corniches ; le tout relevé de bouquets de buis et de taches de rouille. En bas, est un chaos de rocs que les eaux ont précipités, et d'où s'élève une

poussière humide, qui souvent assombrit ce tableau.

Comme toutes les belles... choses, la cascade est capricieuse ; elle n'a parfois qu'un mince filet d'eau, indice de pauvreté ; d'autres fois, au contraire, par exemple en l'année 1866, de pluvieuse mémoire, elle étale toute sa splendeur, et le tableau est sans pareil...

Selon nous, l'artiste le plus capable de reproduire ce site grandiose, sauvage et charmant à la fois, est bien certainement M. Lebercht Lortet, digne émule des peintres génevois, et dont la manière rappelle le talent de Calame et de Diday.

A la hauteur de la cascade, sur la gauche, dans les rochers de la montagne d'Esculaz, est creusée la grotte de la Balme-Gontrand, dont nul n'a pu sonder la profondeur. L'accès en est dangereux, car il faut longer une étroite corniche, dont la seule vue donne le frisson. L'intérieur est occupé par un lac au-delà duquel des galeries s'enfoncent mystérieusement dans les flancs de la montagne. Après des pluies persistantes, le lac se gonfle et verse le superflu de ses eaux par l'ouverture de la grotte ; ce qui forme alors une autre cascade, qui, pour être remarquée, ne devrait pas se trouver dans le voisinage de celle de Charabotte.

Vous avez visité le fond de la gorge : vous êtes arrivé au pied de la cascade, dont vous avez étudié

les détails. Mais si vous voulez la connaître sous un autre point de vue plus intéressant, empreint de plus véritable grandeur, suivez la nouvelle route à partir du pont de la Violette.

Cette route, dite des Cascades, fut ouverte en 1845, afin d'éviter les pentes redoutables que l'on rencontre au débouché de l'ancien pont des Pattes. Elle monte en pente douce sur le revers de la montagne de Longecombe et a nécessité des travaux immenses. A l'endroit où le rocher n'a pas été entamé, on a élevé, pour retenir les terres et prévenir les éboulements, des murailles cyclopéennes ; on a construit des ponts sur les ravins ; un parapet règne du côté du précipice, au fond duquel on aperçoit le village de Chaley, le hameau de Charabotte et les eaux agitées de l'Albarine. Le parcours de cette route qui a huit kilomètres de longueur, n'est pas exempt de dangers ; il arrive assez souvent de la voir interceptée, coupée, l'hiver par des avalanches de neige, au printemps par des éboulements de pierres et de terre. La partie la plus exposée est à l'extrémité d'un large contour, à la rencontre d'un ravin, le Merdaret, qui se précipite de Longecombe.

Près de cet endroit, on a construit une solide maison de garde, où les voyageurs peuvent trouver un refuge et laisser passer la tourmente. C'est la seule habitation que l'on trouve depuis les moulins

des Aibruants jusqu'aux moulins de Nanthuis, sur un parcours de dix kilomètres environ.

Une plaque de marbre noir encadrée au-dessus de la porte, indique que cette maison fut bâtie par M. le comte Adolphe d'Angeville, commissaire-voyer de ce chemin, ouvert avec le concours des habitants et des communes intéressées.

Arrivées à la hauteur de la cascade, la route a coupé la Roche du Thiou pour pénétrer dans la vallée supérieure de l'Albarine, appelée plus communément le plateau de Hauteville et de Brénod.

Après avoir franchi le passage du Thiou, on se trouve au-dessus de la cascade, de plain-pied avec l'Albarine. On est à Nanthuis; ce nom de Nanthuis nous a frappé ; il doit être la réunion de deux vieux mots, *nant*, ruisseau, et *huis*, ouverture ; de même que le nom de la Roche du Thiou proviendrait de l'altération de Nanthuis et de la supression de la première syllabe. En effet, le Nant se précipite par le Thuis pour former la cascade.

Mais si cette étymologie nous paraît rationnelle, il n'en est pas de même de celle de Charabotte, dans laquelle on pourrait retrouver, toutefois, les deux mots celtiques, *Chara*, rochers couverts de broussailles, et *both*, élevés. Tout cela n'étant qu'hypothétique, nous ferons mieux de céder la parole au spirituel Gallicus, et nous détacherons les lignes

suivantes de ses *Souvenirs humoristiques*, ce qui jettera un peu de variété dans nos récits.

« De Hauteville au bas pays, il n'y avait pas de communication possible avec des voitures. On se glissait à pied comme on pouvait dans les ronces, les saillies de rochers, les genêts, en s'accrochant aux fayards et aux frênes. A la longue, des descentes et des ascensions, il s'était formé une sorte de petit sentier où ne passaient que les *chars à botte*. De là, le nom général donné à la scène, à la cascade et à l'abîme. »

SUITE DU CHAPITRE II

LA VALLÉE DE HAUTEVILLE

LONGECOMBE. — CORMARANCHE

Prolongement du plateau dit de Saint-Sulpice, que nous avons étudié en détail, le plateau de Hauteville est plus riche, plus peuplé, par conséquent plus connu et favorisé d'une viabilité mieux entendue. A l'ouest, la suite des montagnes de Meyriat le sépare de la Combe du Val, tandis qu'à l'orient il est

limité par la chaîne de Saint-Sulpice et par le Valromey.

Les premières habitations que l'on rencontre au-delà de la Roche du Thiou, forment, avons-nous dit, le petit hameau de Nanthuis, si pittoresque avec ses vieux moulins moussus perchés sur une jolie chute d'eau, son petit oratoire ménagé dans le rocher, à l'ombre de grands arbres, et son pont moderne qui nous fait passer sur la rive droite, en attendant qu'un autre pont nous fasse repasser sur la rive gauche.

Entre ces deux ponts très-rapprochés, se trouve un autre hameau, que sa position a fait nommer Entre-ponts (*Trépont*, en patois). On y voit de beaux bâtiments nouvellement construits, affectés à des scieries et à des moulins. Malgré la proximité de la rivière, ces usines sont mues par la vapeur, que l'on obtient de la tourbe, extraite en abondance des prairies voisines, trop souvent envahies par les eaux. Ces usines appartiennent à M. Brachet, marchand de bois à Lyon. En bon patriote, il les a placées sous la protection de Napoléon Ier, dont la mâle effigie couronne l'ensemble des bâtiments.

A deux kilomètres d'Entre-ponts, la route parvient à Hauteville.

La réunion des routes qui desservent le plateau a valu au gros bourg de Hauteville (*Alta villa*), l'avan-

tage d'être chef-lieu de canton. Son apparence est assez satisfaisante, en ce qui concerne ses rues, ses fontaines, ses habitations ; mais la plupart des toitures sont en tavaillons : ce qui, en fournissant un aliment aux incendies, contribue à les rendre plus désastreux. Les retouches et les additions dont l'église a été maintes fois l'objet, lui ont enlevé toute espèce de style et de caractère. Le clocher, qui supporte une flèche garnie en ferblanc, nous a paru beaucoup plus ancien que le corps de l'édifice, lequel date de 1642.

Nous n'apprendrons rien de nouveau à nos lecteurs en leur disant qu'il existe à Hauteville, de même que dans tous les villages du Bugey, bon nombre d'auberges et de cabarets ; que pour ces établissements le chômage est rare, quoique les cordons-bleus du crû soient loin de briller par leur science culinaire.

Toutefois, l'hôtel Roland est bien tenu ; il respire un air de bien-être qui d'avance réjouit les yeux et l'estomac du voyageur. Là, descendent habituellement la plupart des artistes ; il ne saurait d'ailleurs en être autrement, attendu que la mère Roland, avec sa physionomie avenante, sa large coiffe de paysanne, est aux petits soins pour les artistes, et a pour eux toutes sortes d'égards. Elle est fière d'avoir été sœur de lait d'Hippolyte Flandrin, qui, plus

tard, venait parfois avec ses frères Auguste et Paul, faire des excursions et des études à Hauteville. Un autre artiste de mérite, Viot, mort comme Flandrin, dans tout l'éclat de son talent, venait aussi chaque saison dans cette localité.

Outre notre qualité d'artiste, une autre circonstance contribua beaucoup à nous faire bien venir de notre hôtesse, et à nous mettre dans ses bonnes grâces ; c'est le respect instinctif que nous témoignions à son beau-père, robuste vieillard portant bien le poids de ses quatre-vingt-dix ans ; brave volontaire de la Révolution, vieux soldat d'Italie et d'Egypte, et dont la veste râpée montrait un petit bout de ruban rouge. Tout en trinquant avec lui, nous lui parlâmes de ses campagnes, des jours glorieux de sa jeunesse ; son œil brillait d'un feu inaccoutumé ; une larme venait humecter sa paupière, lorsqu'on prononçait le nom de l'Empereur. — Nous partagions son émotion, et il nous semblait converser avec notre brave père...

L'exploitation de leurs forêts, l'éducation et la vente de leurs bestiaux, enrichissent les habitants de Hauteville. Le pays est bon, malgré son élévation et la rudesse du climat ; tout y vient à souhait, excepté la vigne, dont les dernières plantations ne montent pas au-delà de la commune de Chaley.

L'Albarine coule à quelque distance du bourg,

non plus torrentueuse et encaissée, mais libre et tranquille dans la large vallée. Sur les bords de la rivière, on remarque un endroit qui offre une sorte de curiosité naturelle. Le terrain rocheux est sillonné en tous sens par de nombreuses crevasses, plus ou moins larges, plus ou moins profondes, à travers lesquelles l'étranger doit éviter de s'aventurer. Cependant les bergers du pays sautent à pieds-joints ces crevasses, et les troupeaux viennent brouter l'herbe parfumée qui pousse sur les bords. Pendant l'hiver, ce lieu devient des plus perfides, car la mort s'y cache partout sous un vaste manteau de neige.

Ici, nous sommes revenu dans la région des sapins, c'est-à-dire à une hauteur qui dépasse huit cents mètres. Sur les deux versants de la chaîne de Saint-Sulpice, se trouve une des plus belles forêts, que traverse de part en part la jolie route de Hauteville à Ruffieu, améliorée par M. d'Angeville, le créateur du chemin des Cascades.

En sortant de Hauteville, cette route remontant le cours du Mélogne, sur le versant du mont de Planachat, arrive au défilé de Mazière, étroite déchirure qui permet de pénétrer dans la montagne. Là, sur un pont au-dessous duquel le Mélogne forme une ravissante cascade, qui fait l'ornement du pays, le voyageur, en se retournant du côté de l'occident, embrassera la vallée depuis les villages de Corma-

ranche et de Longecombe jusqu'à ceux de Champdor et de Corcelles, placés au milieu de belles cultures et encadrés de hautes montagnes de sapins.

Au-delà du pont de la cascade et du défilé de Mazière, on est en pleine montagne, en pleine forêt.

Laissant la route monter jusqu'au col de la Rochette, faîte de la chaîne, et descendre de même dans le Valromey, faisons halte dans une éclaircie de la forêt, près d'une source, où s'élève la rustique chapelle de Notre-Dame de Mazière, lieu de pèlerinage fréquenté par les populations de ces hautes vallées. Ce simple édicule, carré, couvert en tavaillons et précédé d'un porche très-saillant, date d'une haute antiquité; il fut restauré en 1852. L'intérieur, que l'on entrevoit par une porte grillagée, est tout enluminé de peintures à la fresque, orné de lithographies coloriées et d'une Vierge en plâtre couronnée d'un diadème en chrysocale et en strass, et vêtue d'une robe de gaze bleue pailletée.

On y vient en procession deux fois l'an : le 2 juillet, fête de la Visitation; et le 8 septembre, fête de la Nativité. Après la messe, les assistants assis sur la pelouse dévorent les victuailles dont ils se sont munis; les bouteilles de vin que l'on a vidées, sont plongées dans la source et remplies de son eau consacrée que l'on conserve dévotement dans chaque maison, comme une panacée efficace pour tous les maux.

Au temps où régnait cette foi vive qui caractérisait les premiers siècles du Moyen-Age, un jeune bûcheron de Hauteville était venu travailler à Mazière, lieu alors désert. Au premier coup de hache porté à un sapin, quel fut son effroi !... Du sang coulait de l'arbre et des gémissements en sortaient... N'osant continuer son travail, il alla quérir des compagnons qui, s'enhardissant mutuellement les uns les autres, abattirent l'arbre, quoique le sang ne cessât de couler comme une fontaine, et que les gémissements réveillassent les échos d'alentour. Puis, voilà qu'en présence des bûcherons agenouillés, une statue s'éleva radieuse du sapin couché sur le sol, et aussitôt, du même endroit, jaillit une source miraculeuse qui, depuis lors, n'a cessé de couler abondamment.

Enlevée malgré sa résistance et ses petits cris, la statue fut transportée dans l'église de Hauteville ; mais le lendemain, elle avait disparu, et était retournée dans la forêt, indiquant par là sa volonté d'être honorée à Mazière : volonté qui fut immédiatement satisfaite, au milieu d'un concours de populations accourues de toutes parts.

Longecombe et Cormaranche, au sud de Hauteville, sont deux villages dont le territoire limite celui des villages de Thézillieu et d'Hostias.

Placé bien au-dessus de la vallée de l'Albarine

et de Chaley, en face de la Coux, et à la même hauteur, Longecombe tire son nom de la combe allongée où il est bâti. Ce village, par lui-même, n'offre aucun intérêt. Ses maisons assez laides, et son ancienne église sans style, sont jetées pêle-mêle au pied de la montagne qui supporte les ruines de son vieux château féodal placé en vue de la tour de Montfalcon, la profonde vallée entre deux.

On a érigé sur ces ruines une colonne supportant la statue de la sainte Vierge. On voit, dès l'année 1200, ce château déjà cité comme un fief dont le seigneur, Pierre de Nucey, reconnaissait la suzeraineté des comtes de Savoie. Sa juridiction, qui était complète, s'étendait sur une partie du plateau. Ses archives ne mentionnent pendant tout le cours du Moyen-Age qu'une longue série d'inféodations, de renouvellements de priviléges, de rendements de foi et d'hommage, etc...

On a trouvé dans les ruines du château de Longecombe des pièces de monnaie à l'effigie de Henri V, roi d'Angleterre, qui, comme on le sait, fut couronné roi de France.

Le Grand-Dergit et le Petit-Dergit, les deux hameaux les plus peuplés de la commune, sont placés sur la lisière d'un bois considérable, qui, alterné par des prairies, se prolonge jusqu'à Cormaranche.

Comme Hauteville, le gros village que nous

venons de nommer, est assis sur le versant occidental de la chaîne de Saint-Sulpice. L'influence de l'aisance se fait sentir dans ses chemins, ses rues et ses maisons, lesquelles affectent une certaine coquetterie avec leurs façades bien blanches et leur toiture en tavaillons bordée de cordons de ferblanc. L'église, de récente construction, est d'un style lourd, mais empreint d'une certaine noblesse. Son clocher à pans coupés et coiffé d'un dôme reluisant, n'est pas dépourvu d'élégance. La maison commune est un véritable monument qui ferait honneur à plus d'une grande ville ; on a ménagé dans ce bâtiment deux écoles pour les enfants du village.

Le hameau de Vaux était une ancienne dépendance de l'abbaye de Saint-Sulpice, dont les domaines s'étendaient jusqu'auprès de Longecombe et de Cormaranche ; et les habitants de ces deux villages eurent souvent maille à partir avec les abbés, au sujet de forêts et de pâturages limitrophes que ces bons moines voulaient à toute force s'approprier.

Traversé par une nouvelle route qui descend à Champagne dans le Valromey en franchissant la chaîne au col de la Lèbe, le pays est en outre arrosé par plusieurs ruisseaux qui affluent dans l'Albarine, et sont peuplés de truites et d'écrevisses, comme tous les cours d'eau de ces montagnes.

SUITE DU CHAPITRE II.

LES SOURCES DE L'ALBARINE

DE HAUTEVILLE A BRÉNOD

Touchant aux dernières maisons de Hauteville, du côté du nord, le village de Lompnes, que les habitants prononcent Lomnes, offre un joli coup d'œil au touriste. Moins peuplé, mais plus agreste que le précédent, il est dominé par un vieux manoir complétement restauré que dominent à leur tour les montagnes de sapins dont l'austère verdure leur sert de contrefond.

Ce château était jadis le chef-lieu d'une seigneurie appartenant à la maison de Savoie, et donnée à la princesse Eléonore pour une partie de la dot qu'elle apporta à son époux, Louis, sire de Beaujeu, qui se qualifia de seigneur usufructuaire de Lompnes (1230). Ayant fait retour à la Savoie, cette seigneurie, engagée aux Luyrieu, puis aux Beauvoir, fut, en 1457, aliénée par le duc Louis Ier au profit de Louis Bonnivard, en récompense de ses services. L'illustre prisonnier de Chillon, François de Bonnivard, était fils de ce seigneur.

Le linteau était relevé par une sculpture en demi-bosse, et les voussures s'appuyaient sur des colonnettes d'un galbe très-heureux. Une des colonnettes montre un serpent enroulé autour d'elle, et son chapiteau est figuré par la gueule entr'ouverte du monstre. C'est la première fois que, dans nos courses artistiques, nous ayons vu pareille décoration...

La façade de l'édifice est à pignon très-aigu; le clocher est de date récente, c'est-à-dire de mauvais goût.

La porte extérieure de la sacristie offre une archivolte, des pyramidions et des ornements gothiques d'un fort beau modèle; au milieu se trouve un écusson : *d'azur à la fasce ondulée*, admirablement conservé.

Cette église, qui était conventuelle, est devenue paroïssiale depuis la Révolution, en remplacement d'une église qui fut démolie comme trop exiguë.

A gauche de l'église, on voit un gros bâtiment à machicoulis, l'*Abbaye;* là s'exerçait la justice abbatiale; là se trouvaient les prisons.

A droite, est le *Cloître*. Les quatre côtés sont encore debout, mais non intacts; sur les clés de voûte sont gravés des écussons variés dont il nous a été impossible de déchiffrer les armes; les arcades aux fines colonnettes, à l'ouverture trilobée enrichie de festons, donnent sur une cour quadrangulaire. Des galeries supérieures, courant sur les galeries du rez-

de-chaussée, desservent les divers corps de bâtiments où logeaient les religieux.

Comme on peut en juger, le cloître et les bâtiments datent de l'époque ogivale fleurie ; la pureté du style et la délicatesse du travail nous ont vivement impressionné ; mais nous éprouvons un sentiment pénible en constatant l'état de dégradation et de malpropreté auquel on les voit abandonnés. De légers festons ont été cassés, comme à plaisir ; des segments de lobes sont là suspendus dans le vide, jusqu'à ce que le moindre choc les fasse tomber ; quelques arcades en sont même totalement privées ; les cannelures des colonnettes disparaissent sous une crasse séculaire, et les nervures des voûtes sous des toiles noirâtres d'araignée ; c'est un amas de fumier infect et de détritus sans nom.

Ces bâtiments sont divisés entre plusieurs particuliers ; malgré de nouveaux aménagements, on devine encore quelques belles salles, entre autres la salle capitulaire, remarquable par une curieuse colonne torse à cinq pans, qui, placée au centre, supporte les retombées d'une voûte surbaissée dont la coupe est très-hardie.

Si nous avons décrit avec détails église et abbaye, c'est qu'à notre avis, non-seulement ces deux monuments sont précieux, mais que de plus, ils seront bientôt méconnaissables par les dégradations inces-

santes commises sous les yeux d'un maire et d'un curé qui s'en montrent fort peu soucieux. Quant à la population, elle nous a paru intelligente, et comprendre la valeur artistique de ces respectables édifices, magnifiques débris du passé !...

L'intérieur du bourg montre quelques habitations appartenant à l'époque de transition de l'ogival à la Renaissance. Au midi, on voit un vieux moulin qui dépendait de l'abbaye ; au nord, un manoir moderne avec donjon et tourelles gothiques. Le châtelain, M. Desblains, y a rassemblé beaucoup d'objets provenant de l'ancienne abbaye : bénitiers, stalles, statuettes, moulures, fragments de toute nature.

Ambronay n'a pas d'industries particulières ; mais les métiers de soierie commencent à y paraître. Le territoire, borné entre la rivière d'Ain et les montagnes, est généralement bon ; il produit des céréales et des vins en abondance. Parmi les hameaux les plus importants, nous citerons : dans la plaine, Genoux, Champlomière, Coutelieu ; dans la montagne, le Molard, Merlon-Salaporte.

Ambronay fut le berceau d'un brave militaire auquel nous sommes heureux de consacrer ici un modeste, mais respectueux souvenir.

Au commencement de la Révolution, alors que la plupart des représentants de l'ancienne noblesse désertaient la France pour passer au service de nos

ennemis, il fut réservé aux simples enfants du peuple de montrer des vertus qui firent de cette génération une race de héros.

Au premier appel de la patrie en danger, Pierre-Marie Bellaton, né le 29 octobre 1762, enfant d'une nombreuse famille de cultivateurs, et garçon apothicaire à Lyon, était déjà soldat avant la Révolution. Doué d'une certaine instruction, d'une heureuse intelligence et d'un courage à toute épreuve, il franchit bientôt les premiers grades ; il fit la campagne de Savoie en qualité de sous-lieutenant, celle des Pyrénées-Orientales, et celle de Corse comme lieutenant à la compagnie de grenadiers du 3e bataillon de la 19e demi-brigade.

En Egypte, le capitaine Bellaton se distingua à la bataille des Pyramides, où il reçut un sabre d'honneur, et à son retour en France, il fut appelé avec le même grade dans la garde des consuls. Les campagnes d'Allemagne, de Prusse et de Pologne furent pour lui l'occasion de déployer de nouveau son intrépidité. Après la bataille de Wagram, où il commandait un bataillon du 1er régiment de chasseurs à pied de la garde impériale, il reçut des lettres-patentes qui lui conféraient le titre de chevalier de l'Empire, avec une dotation de 2,000 fr. inscrite sur le grand-livre du Monte-Napoleone de Milan.

Envoyé en Espagne avec le grade de chef d'esca-

dron dans la gendarmerie impériale, il rendit encore d'éminents services. Il prit sa retraite après 34 ans de glorieux services, à la suite des revers qui amenèrent la déchéance de l'Empire.

Fixé à Saint-Clément, près de Mâcon, et entouré de l'estime générale, il reçut une députation des principaux habitants qui venaient lui offrir le commandement de la garde nationale organisée après la révolution de Juillet. Il mourut dans cette ville le 2 août 1834.

Le commandant Bellaton était officier de la Légion-d'honneur et chevalier de Saint-Louis. Ses armes sont : *tiercé en bandes; d'or à l'épée haute en pal de sable accompagnée de deux étoiles d'azur ; de gueules au signe des chevaliers; d'azur à la pyramide d'argent maçonnée et ouverte à sénestre de sable.* Pour livrées, les couleurs de l'écu.

La famille Bellaton est actuellement représentée par M. le chevalier Jean-Baptiste Bellaton, chef d'une des principales et des plus honorables maisons de fabrique de Lyon.

Dans un hémicycle, non loin d'Ambronay et en dehors de la grande route, le village de Douvres se déploie en éventail sur les premières pentes de la montagne. N'y cherchez pas de l'ordre, pas même de la propreté. Contentez-vous d'une heureuse exposition, d'ombrages touffus, de belles eaux et du joli

vallon qui descend de l'antique château des Allymes.

Un écrivain à l'opinion duquel il ne faudrait pas s'arrêter, veut qu'un habitant de Douvres en Angleterre, voyageant dans le Bugey, ait fait construire en ce lieu, dont le site le ravissait, un manoir auquel il donna le nom de Douvres, en souvenir de sa ville natale. Des cultivateurs attirés autour du manoir auraient formé le village actuel.

Pour contredire cette version, voici de vieux titres qui viennent nous apprendre que Douvres, que l'on écrivait Dolvres, possédait déjà un château et avait pour seigneur Girard dont la fille, Pétronille, épousa, en 1280, Guillaume d'Oncieu, auquel elle apporta ce château. Des Oncieu, il passa aux Moyriat et aux d'Angeville, par suite d'alliances matrimoniales, puis à Jean-Baptiste Montagnat, d'Ambérieu, qui l'acheta en 1760.

Nous mentionnerons seulement pour mémoire les contestations entre les seigneurs de Douvres et les les abbés d'Ambronay, au sujet de la justice et de divers droits féodaux, que les uns et les autres voulaient s'attribuer.

Du château, une tour seule subsiste encore et menace de s'écrouler sur une ferme établie à ses pieds.

L'église, d'origine byzantine, avait subi tant de modifications qu'elle présentait une macédoine des

plus bizarres. Naguère on l'a démolie par mesure de précaution, à la suite de lézardes et de menaçantes détériorations provenant de galeries creusées au-dessous d'elle, pour l'exploitation d'une mine de lignite, aujourd'hui abandonnée, du moins nous avons lieu de le croire. La nouvelle église, construite plus au centre du village, est une église de pacotille, sans style, sans caractère.

Une jolie habitation, ancienne, mais nouvellement restaurée, couronne le faîte d'une douce colline, entre Douvres et Ambronay. C'est le château de Saint-Grat; entouré de beaux jardins et jouissant d'une vue enchanteresse, il a pour propriétaire un M. Baudrand, de Lyon. Heureux propriétaire, que nous ne connaissons pas personnellement, mais que nous félicitons sincèrement par ces lignes.

Tout près de cette localité, on a découvert il y a quelques années un tombeau composé de trois pierres brutes très-minces; il renfermait deux squelettes qui offraient une particularité curieuse; l'un avait à chaque bras un anneau de cuivre, et ces anneaux étaient réunis par une chaîne; aux bras du second étaient des anneaux de bois réunis de la même manière.

La source principale qui arrose Douvres et son territoire vient d'un bois au milieu duquel se trouve une charmante prairie. Là, au pied de la Roche-Feuillue, sourd à gros bouillons cette source, nom-

mée Larenèche. Après avoir vagué dans la prairie et fait tourner un moulin, elle va se perdre dans le ruisseau des Allymes, dont nous avons exploré le cours, et qui, sous le nom de Seymard, circule dans la plaine, passe à côté du Fort-Sarrasin, baigne le pied de la Côte-Gorneiller et de Château-Gaillard, et se jette dans l'Ain, près de l'embouchure de l'Albarine.

CHAPITRE IV.

LA VALLÉE DE L'OISELON

D'AMBRONAY A CHAMPOLLON

Village considérable, à une lieue au nord d'Ambronay et dans la même position topographique, Saint-Jean-le-Vieu (*Vicus sancti Joannis*) voit ses maisons symétriquement alignées le long de la route départementale. Ici, rien de pittoresque, mais du bien-être, de bonnes auberges, un joli hôtel-de-ville moderne et une place plantée de vénérables tilleuls. L'église, nouvellement construite et restaurée, est dotée de deux clochetons prétentieux, d'un dôme élevé, d'un pignon aigu et d'un porche quasi monumental; mais tout cela, manquant de liaison, d'harmonie, forme un amalgame déplorable, qui fait néanmoins l'orgueil des habitants.

M. le baron Passerat de la Chapelle, ancien maire de la commune, descendant du célèbre médecin

Passerat dont nous avons signalé les services, lors de notre passage à Mussel, a fait don à cette église d'un bénitier de style gothique, en marbre blanc, sculpté avec goût, et orné de ses armes : *d'azur à une fasce d'or, chargée d'un lion passant de gueules, et accompagnée en pointe de deux vols d'or.*

La cure de Saint-Jean-le-Vieu était à la nomination de l'abbé d'Ambronay. Au XVIIe siècle, d'après un rapport officiel, « ce village avait un curé qui s'acquittait très-bien de ses devoirs, sauf qu'il exigeait de trop gros droits curiaux... »

L'aspect de ce village évoque naturellement en nous le souvenir de l'un de ses enfants, d'un *vieux grognard*, volontaire de 92 : fils de pauvres paysans, Vanaret, dit la *Douceur*, sergent des sapeurs au 57e régiment, surnommé le *Terrible*, où notre brave père était alors sous-lieutenant. En 1807, pendant la campagne de Pologne, et à la suite d'une action d'éclat, (la construction d'un pont sur la Passarge, en plein hiver), qui valut à notre père la croix de la Légion-d'honneur, Vanaret, qui avait partagé ses dangers et sa gloire, fut promu au grade de sous-lieutenant. Passé ensuite dans le corps de la gendarmerie, il y parvint au grade de lieutenant, et mourut vers 1830, dans le village où il avait reçu le jour, et où il s'était retiré.

Les métiers de soieries sont nombreux à Saint-

Jean-le-Vieu. La campagne riante et fertile est baignée par l'Oiselon qui arrose les prairies et fait mouvoir quelques moulins et battoirs, avant de porter à la rivière d'Ain le tribut de ces eaux.

Près de son confluent, le hameau de Hauterive, calme et ignoré pendant toute l'année, s'anime et prend un certain mouvement le jour de la Saint-Hubert. Ce jour-là, les chasseurs du pays viennent de plusieurs lieues à la ronde, accompagnés de leurs chiens, s'agenouiller dans la chapelle consacrée au bienheureux, et le prier de leur être favorable dans leurs expéditions cynégétiques. Après la messe où l'on bénit chasseurs, armes et chiens, on se répand dans les cabarets, et des libations à Bacchus succèdent aux offrandes à saint Hubert.

Non loin de là, existe une autre chapelle, très-pittoresque, mais en ruines ; c'est la chapelle de Saint-Aquila.

Un fort beau parc et une jolie maison bourgeoise donnent à Hauterive certain aspect qui lui ôte cette vulgarité, partage habituel de la plupart des hameaux de la plaine.

Si les environs de Hauterive manquent de ce pittoresque grandiose qui caractérise les pays de montagnes, en revanche ils possèdent ce calme champêtre, cette grâce virgilienne qui émeut si doucement les êtres doués de sentiments tendres et mélanco-

liques. C'est le long de ce joli ruisseau traversé de passerelles rustiques, bordé d'un rideau de peupliers élancés et de saules vermoulus; c'est sur ces pelouses verdoyantes, à l'ombre d'une magnifique forêt de chênes; c'est là, dans ces lieux privilégiés, que s'est inspiré le respectable M. Duclaux, le doyen des peintres lyonnais, homme spirituel autant qu'artiste distingué, pour composer d'admirables tableaux champêtres, vivifiés par des groupes heureux de personnages et d'animaux.

Du côté opposé à Hauterive, en remontant l'Oiselon, qui prend naissance au-dessous de Luisandre, de Montgriffon et de Nivolet, on finit par découvrir, cachées parmi des bouquets de bois, des habitations plus que modestes, disséminées çà et là, selon le caprice, ou plutôt suivant la commodité des villageois. Elle forment les hameau du Bourg et de la Côte-de-Savoie, dont la réunion constitue le village de l'Abergement-de-Varey. L'église et ses deux chapelles resplendissent d'une profusion de fleurs artificielles, de draperies en papier doré, de diamants tirés de Givors, d'images d'Epinal, de statuettes aux vives couleurs, et de mille autres brinborions de mauvais goût, comme on en rencontre trop souvent dans les églises des villages, et même dans celles des grandes villes. De nos jours, on le sait, les dévots, et même les membres du clergé

en général, ne brillent point par l'observance des règles de l'esthétique appliquées à la décoration des édifices religieux.

Qu'ils sont loin, sous ce rapport, de ces savants bénédictins, de ces corporations religieuses qui couvrirent nos contrées de tant de monuments admirables, dont il ne reste plus, hélas! que de rares échantillons.

Saint-Jean-le-Vieu, l'Abergement, Jujurieu et les hameaux circonvoisins étaient autrefois justiciables de la seigneurie de Varey.

A peu de distance, au nord-est de Saint-Jean-le-Vieu, on voit le château de Varey noblement assis sur une colline qui, détachée de la chaîne, semble s'avancer dans la plaine, comme pour mieux la dominer. C'est sous l'impression de ce sentiment de plaisir que procure au regard une splendide nature; c'est sous l'émotion causée par le souvenir des événements dont ils furent le théâtre au Moyen-Age, que nous approchons de ces lieux!

Ce château est, très-probablement, le plus ancien et le plus célèbre de tous ceux dont les sires de Coligny couvrirent le Bas-Bugey, en vue de protéger les immenses domaines qu'ils possédaient dans cette partie de la province.

Vers le milieu du XIII[e] siècle, la seigneurie de Varey passa à Rodolphe, comte de Genève, par son

mariage avec Marie de Coligny, dame de Varey. En 1325, nous voyons cette même seigneurie possédée par Hugues de Genève, seigneur d'Anthon, qui la céda au dauphin Guy VIII, durant le cours de cette même année 1325. Elle passa à la maison de Savoie, en 1354; le comte Amédée VIII l'inféoda à Boniface de Chalant (1410). Etienne-Philibert de Chalant étant débiteur de sommes considérables envers Diesbach et Petroman, marchands allemands, ceux-ci se firent mettre en possession (1556) d'une partie de la seigneurie, jusqu'au paiement de ce qui leur était dû. Le duc Emmanuel-Philibert ayant acquis leurs droits, les rétrocéda moyennant forte finance à Claude de l'Aubépin, qui reçut une nouvelle inféodation. Plus tard, érigée en baronnie, la seigneurie appartint tour à tour aux Brandis, aux Saint-Ugnie, aux Chaux, aux Beaurepaire. En 1754, elle fut achetée par Jean Dervieu, issu d'une famille lyonnaise enrichie dans le commerce de la draperie, et dont plusieurs membres avaient exercé des charges municipales. Jean Dervieu, qui avait déjà accolé à son nom celui de Villars, d'un domaine qu'il possédait, y joignit encore celui de Varey, sans oublier, bien entendu, le titre de baron... *Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre...*

Le nom de Varey rappelle la bataille la plus célèbre de l'histoire de la province dans les siècles féodaux.

Elle se livra dans la plaine, sous les murs du château de Varey, le 7 août 1325.

Pour des raisons qu'il serait trop long de détailler ici, et qui rentrent dans l'histoire générale du Bugey et du Dauphiné, Edouard, comte de Savoie, enorgueilli de ses exploits précédents, voulut s'emparer du château de Varey que possédait alors la maison de Genève, fidèle alliée des dauphins.

Dans ce but, il avait rassemblé une nombreuse armée, où se trouvaient tous ses feudataires et alliés : le prince Robert de Bourgogne, le comte d'Auxerre, le comte de Quibourg et Guichard VIII, sire de Beaujeu. Déjà il avait investi la place, et ses machines de guerre allaient la battre en brèche, malgré les sorties de la garnison et le courage de Hugues de Genève, disposé à défendre la place jusqu'à la mort. « Toutefois, dit le vieux chroniqueur Paradin, comme les gros engins eurent tiré cinq ou six jours force pierres de faix et bâtons de jet, et qu'ils eurent effondré les murailles, planchers et défenses du château; joint que la muraille était déjà en grand branle pour l'assidue et continuelle batterie qui se faisait avec grosses têtes de bélier et grosses poutres suspendues à des chaînes de fer, et ébranlées contre la muraille, le châtelain promit de rendre la place, s'il n'était pas secouru dans le terme de dix jours. »

Heureusement, avant que ce laps de temps fût

écoulé, le jeune dauphin Guy VIII, parent et suzerain de Hugues de Genève, traversait le Rhône au port de Lagnieu, avec sa vaillante noblesse dauphinoise, à laquelle étaient venus se joindre le comte de Génevois, les seigneurs de Faucigny et de Gex, messire Jean de Châlon, le comte de Valentinois, le seigneur des Baux, et un capitaine renommé, Alphonse d'Espagne, dit *le Grand-Chanoine*. Ce fut à la tête de cette armée que le dauphin arriva devant l'armée savoyarde qui fut attaquée vigoureusement.

Les alliés, surpris, sont refoulés pêle-mêle dans leur camp; mais bientôt remis de cette panique, ils repoussent à leur tour les Dauphinois. « Pour lors, continue notre vieux chroniqueur, s'engagea une meslée si estrange, qu'on n'eut pas ouï Dieu tonner, par le tintamarre des tambourins, des trompettes, hennissements des chevaux, cris et lamentations et autres bruits effroyables des batailles. Il y avait parmi les Savoyards, un chevalier nommé le *Brabançon*, homme grand et terrible, de forme gigantale, monté sur un destrier de grandeur prodigieuse, et tenait cettuy grand diable, en son bras, une massue de cuivre dont il faisait un terrible usage en assommant tous ceux qui se présentaient devant lui ; il portait, en outre, une épée d'une longueur et d'une largeur démesurée. » Néanmoins, il fut désarçonné et assommé à coup de masse sur la tête par le seigneur

des Baux ; et les Savoyards, malgré leur nombre et leur courage, furent rompus, dispersés et battus à plate couture. La plupart des seigneurs alliés furent tués ou faits prisonniers, et le comte Edouard lui-même resta un instant aux mains des vainqueurs. Enfin, après avoir été blessé, renversé de cheval et pris par des chefs ennemis, il fut dégagé et remis en selle. Quittant le champ de bataille, il se réfugia au château de Pont-d'Ain, et pour se soustraire aux poursuites, il fit rompre le pont derrière lui.

La déroute des alliés fut complète ; dans leur camp, livré au pillage, on trouva des richesses considérables.

La victoire de Varey délivra le château et permit au dauphin de tirer de fortes rançons de ses prisonniers ; la plus considérable fut celle du sire de Beaujeu qui perdit une partie de ses seigneuries de la Valbonne et des Dombes.

Il se passa dans cette bataille un fait qui fut apprécié diversement par la plupart des historiens, et que nous croyons devoir relater ici.

Lorsque le comte Edouard, blessé, désarçonné et se trouvant entre les mains de deux chevaliers dauphinois, le seigneur Auberjon de Mailles et le seigneur de Tournon, qui se disposaient à le conduire au dauphin, trois chevaliers savoyards accoururent à son secours, et tuèrent Auberjon de Mailles. Le

seigneur de Tournon, resté seul pour emmener son prisonnier, avait crié à un chevalier dauphinois, messire Albert de Sassenage, de venir lui prêter main-forte ; mais celui-ci fit la sourde oreille, feignant d'être empêché par les ennemis, ce qui permit aux seigneurs savoyards de délivrer leur maître.

Or, cette conduite d'Albert de Sassenage paraîtrait inexplicable et ressemblerait fort à une trahison, si l'on ne se rappelait que lui-même devait la vie au comte de Savoie, et qu'en brave chevalier il crut, en agissant ainsi, s'acquitter de la dette qu'il avait contractée dans la circonstance suivante.

En l'année 1317, Albert de Sassenage avait été envoyé à Paris en qualité d'ambassadeur pour chercher à conclure un mariage entre une fille du roi et le dauphin. Jean de Graville, grand-maître d'hostel, lui dit que « le roi se garderait bien de donner sa fille à un pourceau comme était le dauphin. » Transporté d'indignation à cette réponse, le seigneur de Sassenage tua de Graville qu'il avait provoqué en duel ; il aurait eu la tête tranchée pour ce fait, si le comte de Savoie, qui se trouvait alors à la cour de France, ne lui eût facilité les moyens de s'évader.

Cette explication donnée, reprenons notre récit.

Lors de l'occupation du Bugey par les armées de Henri IV, le maréchal de Biron vint assiéger le château de Varey avec l'espoir de l'emporter sans

coup férir. En effet, le château était mal approvisionné ; la garnison ne se composait que de quelques vassaux, commandés par une femme, la dame Sébastienne de la Chambre, veuve du comte de Brandis. Cette héroïne opposa néanmoins une si vigoureuse résistance, que, las de canonner la place, Biron se borna à l'investir, pensant la réduire par la famine. Mais bien que presque au dépourvu de vivres, la comtesse de Brandis en faisait passer aux assiégeants, comme pour leur montrer que la place en était complétement fournie. Trompé par cette ruse, et ne se souciant pas de s'arrêter davantage devant ce château, Biron offrit à cette dame une capitulation honorable, sous la condition que les murailles du village et du château ne pourraient être réparées.

En 93, cette noble résidence tomba sous le marteau révolutionnaire du conventionnel Albitte, en mission dans le département de l'Ain. Mais M. Dervieu en a fait relever les ruines, il y a quelques années, et Varey se montre aujourd'hui tel qu'il dût être au temps de sa splendeur féodale.

Malgré les quelques anachronismes commis par M. Fléchet, architecte chargé de cette restauration, qui a aussi peut-être un peu trop sacrifié à la fantaisie, ce château est intéressant, avec ses épaisses murailles, ses meurtrières allongées, ses fenêtres croisillonnées, ses tours, ses tourelles à créneaux, son donjon à

machicoulis, sa chapelle gothique, sa porte lancéolée au fronton richement orné de pyramidions, archivoltes, enroulements, écussons et devises. Mais, soit que l'on ait été gêné par certaines exigences, par le raccord des anciennes murailles avec les nouvelles, par le plan primitif, duquel on ne voulait pas s'écarter, soit peut-être par défaut d'études spéciales de la part de l'architecte, ou par la volonté du propriétaire, les dispositions intérieures laissent beaucoup à désirer. Les appartements sont exigus, les vestibules étroits, la cour humide, sombre ; la rampe qui conduit à la porte d'entrée est incommode, rapide; cette porte elle-même est vraiment par trop mesquine. On n'a pas assez tenu compte des besoins de la vie moderne. Aussi, malgré les salles d'ombrage et les parterres qui ornent les trois rangs de terrasses superposées du côté de l'ouest et du sud, où la colline offre la plus grande déclivité, le château n'est que rarement habité.

La perspective qui se déroule de ces terrasses est étendue et admirablement belle : elle embrasse toute la plaine d'Ambronay et de Saint-Jean-le-Vieu ; les coteaux où s'étalent Champollon, Jujurieu, Chenavel; la rivière d'Ain qui se prolonge au midi, où elle se perd dans l'horizon ; de l'autre côté, Neuville, Pont-d'Ain et les collines verdoyantes au-dessus desquelles s'étend le vaste plateau des Dombes constellé

d'étangs et de bouquets de bois à l'aspect mélancolique. Cette vue est sans pareille, surtout quand le soleil est sur le point de disparaître derrière ce plateau et que ses rayons enflammés éclairent obliquement ce paysage varié.

Au-devant de la porte extérieure du château se trouve la *ville* de Varey, renfermée, elle aussi, dans l'enceinte des remparts et des fossés. Une porte unique, défendue par un pont-levis et une grosse tour saillante, en permettait l'entrée. Cette ville, aujourd'hui simple hameau, a encore des maisons du Moyen-Age qui ne manquent pas d'une certaine valeur... au point de vue artistique ; mais l'intérieur ressemble à de vraies écuries ; et pour en approcher, il faut affronter la malpropreté repoussante de ses petites ruelles.

Cependant, comme la nature se plaît à rassembler dans les mêmes lieux des contrastes frappants, voici à quelques minutes de Varey, sur la même colline, un petit hameau propre et coquet qui ne dépare nullement les abords d'une des plus agréables résidences de cette partie du Bugey, si bien partagée sous ce rapport.

Champollon, arrière-fief de la seigneurie de Varey, offrait naguère encore un aspect tout féodal, avec sa ceinture de vieux remparts et sa couronne de tours crénelées. Propriété de la famille Louvat, un

mariage le fit passer à la famille d'Oncieu ; puis des ventes successives le transmirent tour-à-tour à M. le docteur Brun, à M. le docteur Montain, à M. Alphonse Dervieu, à M. Boyer, et enfin à M. Gilardin, premier président de la Cour impériale de Lyon.

Un des derniers propriétaires avait fait jeter à bas l'ancien château, pour édifier celui que l'on voit aujourd'hui, et dont M. Gilardin a complété les embellissements.

Il se compose d'un simple corps-de-logis surmonté d'un belvédère et précédé d'un beau perron abrité sous une élégante marquise. Deux tourelles gracieuses terminent une terrasse qui règne sur le devant. Serre, orangerie, jardin, cour, avenues, dépendances, sont en parfaite harmonie avec le goût qui a présidé à cette construction. De jolies prairies, un beau bois de châtaigniers, des sources abondantes, l'entourent de tous côtés. La vue dont on y jouit est la même que celle que l'on découvre du château de Varey.

CHAPITRE V.

LE VALLON DU RIEZ

JUJURIEU. — CHATILLON-DE-CORNEILLE

Si, du château de Champollon, vous voulez descendre à Jujurieu, prenez un sentier sinueux qui se trouve à l'extrémité du jardin, sous les murs de la terrasse ; vous traverserez la prairie et un rideau de bois ; puis, le chemin vicinal, bordé de noyers et de châtaigniers, vous conduira au village en moins d'une demi-heure.

A partir de Saint-Jean-le-Vieu, la plaine s'est insensiblement resserrée par la projection, du côté de la rivière d'Ain, des collines adossées à la chaîne de l'Advocat. Là se trouve Jujurieu, moitié en plaine, moitié en amphithéâtre.

Dans le territoire de ce bourg, placé sur l'ancienne voie romaine d'Ambronay à Izernore, on a trouvé des armes gauloises, une hache druidique, des pièces

et des médailles à l'effigie de plusieurs empereurs et de l'impératrice Faustine. Des tuiles et des briques noircies par le feu semblent indiquer qu'un incendie ruina les anciennes constructions romaines élevées en ce lieu. Ce bourg était, il y a peu d'années, un amas de vieilles et mesquines habitations groupées autour d'une église du Moyen-Age. Adebran, évêque de Mâcon, avait été curé du doyenné de Jujurieu. La cure était à la nomination des abbés d'Ambronay, qui percevaient les dîmes. Il y avait en face de l'église une communauté religieuse, appelée la Frarerie, et supprimée depuis plusieurs siècles.

Aujourd'hui, depuis l'établissement de la fabrique de soieries de M. C.-G. Bonnet, de Lyon, et sous l'administration municipale de M. le baron Christophe Maupetit, Jujurieu s'est complétement transformé. Des maisons se sont bâties sur un nouveau plan le long d'une belle rue et autour d'une jolie place. Plusieurs fontaines, alimentées par la source dite de la Vierge et par les sources d'Oizia, versent leurs eaux abondantes dans tous les quartiers. On y a fondé deux écoles ; une nouvelle église, à la flèche élevée, a remplacé l'ancienne église, trop exiguë pour le chiffre de la population, considérablement accrue. Tout, en un mot, respire à Jujurieu l'aisance et le bien-être.

La manufacture de soieries, située à l'extrémité

du bourg, se compose de trois immenses corps de bâtiments qui contiennent divers ateliers de filage, moulinage, teinture, dévidage, ourdissage, tissage, etc... C'est aussi le centre de nombreux métiers confiés à des ouvriers du dehors, à plusieurs lieues à la ronde. Un autre établissement, Chenavel, dépend aussi de celui-là. — On sait que les femmes sont seules employées dans l'un et dans l'autre de ces établissements.

Sous tous les rapports, cet établissement peut être considéré comme une manufacture modèle ; son seul aspect donne la conviction qu'il renferme tous les éléments d'une grande fortune et d'un avenir aussi fécond qu'on le puisse désirer.

L'organisation religieuse de cette maison, l'instruction élémentaire que chaque ouvrière peut y acquérir, sont des garanties qui assurent au plus haut point l'obéissance et l'ordre matériel. Une nourriture saine et variée, une aération et une propreté exceptionnelles, donnent toute satisfaction au point de vue de l'hygiène et de la salubrité. Ajoutez à cela tous les progrès mécaniques possibles réalisés sous la direction de M. E.-G. Ward, dont les connaissances théoriques et pratiques sont incontestables. Par cet ensemble de conditions favorables on peut se faire une idée de ce vaste établissement, l'une des gloires de l'industrie lyonnaise.

A l'autre extrémité du bourg, une ancienne habitation, la Tour des Echelles de Jujurieu, s'élève sur une belle terrasse, au milieu d'épais massifs de verdure. Dépendant comme arrière-fief de la baronnie de Varey, cette habitation, bâtie par le comte de Chalant, était surmontée d'une haute tour que les principes égalitaires de 93 abaissèrent au niveau de la toiture du principal corps-de-logis. La Tour des Echelles passa aux Moyriat de Châtillon-de-Corneille par un mariage avec Aymonnette des Echelles ; puis par vente à messire Joseph Orsel, qui en fut le dernier seigneur. M. Orsel était conseiller du roi en la sénéchaussée de Lyon, et fils de Jacques Orsel, écuyer et conseiller du roi, maison et couronne de France. Il est décédé le 6 octobre 1820.

Son neveu, M. Maupetit, a hérité de cette propriété qui appartient aujourd'hui à son fils aîné, le baron Christophe Maupetit, maire de Jujurieu et président du conseil d'arrondissement de Nantua.

M. Christophe Maupetit porte le titre de baron, par suite de la substitution faite en sa faveur de ce titre par son oncle, le général Maupetit.

Le général baron Maupetit (Pierre-Honoré-Anne), naquit à Lyon de Pierre Maupetit, marchand-fabricant d'étoffes de soie. C'était, dit un de ses biographes, un des plus vaillants soldats de l'armée. Il prit part à toutes nos guerres depuis 1792 jusqu'en

1811. Il était couvert de blessures. A Wertengen, il enfonça, à la tête d'un régiment de cavalerie qu'il avait formé, un bataillon carré de troupes autrichiennes ; percé de part en part d'un coup de baïonnette, il fut laissé pour mort sur le champ de bataille. La vigueur de sa constitutión le sauva. En 1811, Napoléon le créa baron de l'Empire, et le nomma gouverneur d'Alençon ; il mourut en 1813.

On peut voir dans une salle haute du château de Jujurieu une série de panneaux peints à la fresque, représentant la plupart des anciens manoirs de la province ; étude curieuse pour les amateurs d'archéologie.

Sur une pierre tombale d'une chapelle de l'ancienne église, était l'inscription suivante : *Anthonius XL*. Il faut savoir, pour déchiffrer ce logogriphe, qu'il y a dans la commune une famille portant le nom de *Carante* (*Quadraginta*, sur les vieux actes) ; or, c'est le corps de l'un des membres de cette famille, *Antoine Carante*, que couvrait cette pierre tombale.

Quant à l'étymologie de Jujurieu (*Jujuriacus*), les uns la font dériver d'une onomatopée qui rappelle le murmure des eaux dont le territoire est abondamment pourvu ; d'autres la tirent du celtique et du latin, *zui*, deux, et *rivi*, ruisseaux, des deux principaux ruisseaux qui l'arrosent ; d'autres encore,

enchérissant sur ceux-là, la font venir de l'arabe, et lui trouvent une ressemblance avec Djurjura, une de nos provinces d'Alger. Mais, disons-le, les étymologistes de cette dernière catégorie reconnaissent pour chef un poète éminemment fantaisiste, qui veut absolument voir des traces sarrasines dans les plus humbles noms du Bugey. Bien que tout cela soit très-savant, nous préférons les vieilles légendes du pays.

Entre Saint-Jean-le-Vieu et Jujurieu, à la croisée de deux chemins, on voit une gothique et sombre maison, dite maison de Barberousse, où, dit-on, logea Henri IV, et servant maintenant de grange à fourrages ; mais si les vivants l'ont abandonnée, elle continue d'être habitée par les esprits. Il n'est pas rare d'y voir errer, à minuit, des ombres, et surtout une certaine brebis noire, l'effroi des passants attardés. Peu de gens osent passer dans ce lieu ; ils préfèrent se détourner d'une demi-lieue ; encore ont-ils les yeux tournés du côté de Barberousse.

La brebis noire n'est rien moins que le diable en personne qui vient jouer de mauvais tours aux faibles humains. Elle pose ses deux pattes de devant sur leurs épaules, et fait route avec eux. D'abord légère, elle devient lourde peu à peu, et finit par écraser le patient qui tombe de frayeur au milieu

du chemin, où il reste évanoui jusqu'à ce qu'une âme charitable vienne le ramasser. D'autres fois, selon son caprice, la brebis noire se contente de vous *enclore*, c'est-à-dire de vous faire marcher toute une nuit sans que vous puissiez sortir du même endroit. Mais le paysan malin sait fort bien échapper à ce sort ; il n'a pour s'y soustraire qu'à tourner ces souliers sens devant derrière.

Toutefois, que ces apparitions n'arrêtent pas dans leurs velléités d'excursions ceux de nos lecteurs qui désireraient explorer ces localités ; car les apparitions n'ont lieu que le dimanche soir ; c'est après une journée passée au cabaret, quand les jambes flageollent, que la raison chancelle, que la vue se trouble, que l'on tombe écrasé sous le poids de la brebis noire.

A Lyon, on appelle cela *prendre un plumet, avoir une pointe, porter une malle*, etc... Ici, on a rencontré la brebis noire...

Plusieurs maisons bourgeoises se sont élevées à proximité du bourg. L'une d'elles, avec ses quatre maigres tourelles à poivrières, coiffée d'un toit à girouette, et flanquant un corps-de-logis des plus mesquins, a essayé d'imiter le manoir féodal ; mais elle n'a réussi qu'à le singer. — C'est d'ailleurs un simple caprice de riche propriétaire, une pure fantaisie d'un architecte de beaucoup de talent. Dans

une autre construction, on a cherché à représenter un chalet suisse, ou un kiosque chinois, nous ne savons trop lequel des deux ; en réalité, c'est tout simplement un type de ridicule et de mauvais goût... Qu'on remette promptement ce petit monstre dans sa boîte, et qu'on le renvoie dans l'empire des magots...

Parmi les nombreux hameaux qui dépendent de la commune, la Combe, Poncieu, Luyres, étaient trois petits fiefs mouvants de la seigneurie de Varey : Chenavel était fief indépendant ; la Route est à cheval sur la route de Neuville ; la Chaux et Vieillard s'étalent sur des coteaux ; Bévieu, Cuquen, Cossieu. la Courbatière, Charpine, se trouvent, les uns dans les vallons, les autres dans la plaine. Leur industrie se partage entre les travaux agricoles et le tissage de la soie, dont le siége est à Jujurieu.

Une profonde émotion s'éveille en nous en parlant de Jujurieu ; elle est causée par le souvenir de la mort d'un excellent jeune homme que nous avions l'honneur de compter au nombre de nos amis.

On lit dans les journaux de Lyon (19 août 1866) : « M. Jules Ward vient de succomber à Jujurieu aux suites d'une grave inflammation intestinale qui le tenait éloigné de Lyon depuis plusieurs mois ; cette perte est regrettable, non-seulement pour l'art musical, dont Jules Ward était l'un des plus ardents

et des plus sincères propagateurs, mais aussi pour la science qui lui devra d'intéressants travaux mécaniques. Il était membre titulaire de l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, qui perd en lui un de ses représentants les plus distingués. »

Jules Ward, dont le père a occupé pendant dix-sept ans le poste de mécanicien en chef de la fabrique de M. Bonnet, venait à Jujurieu pour y jouir de la vie de famille aussi souvent que le lui permettaient ses travaux artistiques et littéraires.

Bien qu'il ne fût pas né à Jujurieu, on le considérait comme un enfant du pays ; il avait su se concilier l'estime et l'affection de tous.

M. Gilardin, premier président de la Cour impériale de Lyon, a adressé un dernier adieu à Jules Ward, son collègue à l'Académie. Sa parole éloquente a ému la nombreuse assistance qui se pressait pour donner à cette fleur trop tôt moissonnée un dernier témoignage de sympathie et de regrets.

Nous allons quitter Jujurieu pour un jour seulement, c'est-à-dire juste le temps nécessaire pour visiter les vallons arrosés par le Riez et le Vinaveau, ainsi que les villages qui en dépendent.

En quelques minutes, on atteint le hameau de la Courbatière et le moulin de Sécheron, à l'entrée du vallon du Riez.

Il est difficile de se faire une idée de l'aspect enchanteur de ce vallon, de sa fraîcheur, de son pittoresque, de ses prairies, de ses eaux, de ses bois et de ses rochers. A mesure que l'on avance, il perd peu à peu de sa grâce pour revêtir des formes plus sévères, pour devenir désert, sauvage, et comme perdu entre les hautes montagnes de l'Advocat.

Le premier phénomène qui frappe nos yeux est la *cambourne* (la grotte) de Pérucle creusée dans les flancs du rocher, à gauche. C'est l'une des plus curieuses du Bugey. Etroite à son entrée, elle s'élargit, présente plusieurs salles élevées; puis des couloirs tortueux, puis encore d'autres salles ornées de stalactites et de stalagmites, qui, à la lueur des torches, étincellent et revêtent des formes fantastiques. Arrivé à la dernière salle, on se voit arrêté par l'ouverture d'un puits très-profond; on peut y descendre à l'aide d'une échelle, et l'on y trouve d'autres couloirs et d'autres salles, dont on ne connaît, jusqu'à présent, ni l'étendue, ni la direction.

Le paysage est animé par la haute tour de Cossieu, par une scierie, un four à chaux et un chantier de tailleurs de pierre, par les belles eaux de Fraîche-fontaine, et la prairie verdoyante d'Oizia, dont nous aurons bientôt à reparler. A l'extrémité de la prairie, sous la roche de Chaly, le vallon se bifurque; la branche de droite, arrosée par le Riez, se dirige sur

le village de Saint-Jérôme; l'autre, où coule le Vinaveau, monte au village et au château de Châtillon-de-Corneille. Là, sur le promontoire qui les sépare se dresse, fier dans sa solitude, le Châtelard de Luyres, dont l'aspect est saisissant.

Pour gagner le sommet du rocher, il faut remonter le vallon jusqu'au hameau de Charpine, et gravir un sentier des plus rudes, mais agréablement ombragé par des noyers et des arbres fruitiers.

Le Châtelard présente un gros bâtiment quadrangulaire entouré de précipices, sauf d'un seul côté. Il était défendu sur ce point par un formidable rempart percé d'une seule porte à pont-levis, jeté sur un fossé et protégé par une puissante tour. Ancien fief de la seigneurie de Varey, le Châtelard fut inféodé par le Comte-Verd (1340) à Hugues d'Hyères, chevalier, qui reçut ainsi la récompense des services qu'il avait rendus à son suzerain. Clémence sa fille le porta en dot à Hugues de Sure, chevalier (1342), dont les successeurs le conservèrent jusqu'à Antoine de Sure, dit le Galois, qui, s'étant rendu coupable de félonie envers son souverain, Amédée VII, se le vit confisquer par ordre de celui-ci. Ayant fait retour à la maison de Savoie, le Châtelard passa à Antoine Daniel, de la Tour de Journeus, par l'échange que ce seigneur fit de ses terres de Bresse avec Louis Ier, comte de Savoie (1460). Successi-

vement vendu à Pierre et Guillaume Lyobard, seigneurs de la Craz, puis aux Bussy, barons de Brion, à Aimé de Varanges, à Louis Dinet, écuyer, sieur de Chassimpierre, à Claude Montillet de Champdor, et à Jacques Orsel de Châtillon, il avait pour dame et maîtresse, en 1787, la veuve de ce dernier, Mme Ferroussat.

Depuis lors, le corps-de-logis seigneurial ayant été incendié, les propriétaires le délaissèrent ; mais un garde-forestier occupa un bâtiment échappé à la destruction ; ce bâtiment, ainsi que les vignes, les champs, les prés et les bois d'alentour, appartient à M. Emile Maupetit, employé dans l'administration des chemins de fer, à Paris, et frère de M. le baron Christophe Maupetit, de Jujurieu.

Nous avons étudié avec l'amour d'un artiste et d'un archéologue des tronçons de colonnes, des chambranles de portes et de croisées, des supports de cheminées, des marches d'escaliers et autres débris attestant qu'un certain luxe régnait au Châtelard. Il reste encore des écuries où un troupeau de moutons s'abritait contre la chaleur du jour ; des caves creusées dans le roc, où l'on conservait des fagots à brûler ; une grande pièce où se trouve encore un four en bon état ; enfin, plusieurs autres chambres où de la paille étendue sur le plancher prouve que les bergers, cultivateurs et vignerons viennent s'y

reposer. Il n'est point rare non plus d'y rencontrer des chasseurs ; les mendiants mêmes connaissent bien cette localité.

La vue domine de sévères rochers, des montagnes boisées qui laissent apercevoir une échappée de la rivière d'Ain. Une voûte en maçonnerie couvre une source intarissable, qui dort dans une cavité du rocher ; à pareille hauteur, cette source peut être regardée comme un précieux trésor.

Outre les ruines qui jonchent le sol, la guerre y a laissé de nombreuses traces de ses fureurs. On découvre souvent dans les fentes des rochers des squelettes recouverts d'une mince couche de terre, et des débris d'armes provenant, soit des Bourguignons et des Français qui assiégèrent le Châtelard, soit des Savoyards et des vassaux de la seigneurie qui le défendirent contre diverses aggressions.

En cet endroit de notre récit, se place naturellement un épisode des guerres de religion, où trouva la mort un seigneur du Châtelard. A défaut de l'histoire, c'est la légende qui nous apprend le fait.

Vers le milieu du XVIe siècle, alors que les Confédérés bernois et génevois annonçaient la prétention de conquérir le Bugey à la Réforme, ils s'étaient emparés du fort de l'Ecluse et s'avançaient dans l'intérieur de la province, disant qu'ils « allaient manger des carpes à Bourg, pour faire leur carême » .

En attendant ces repas maigres, ils pillaient le pays et s'engraissaient aux dépens de *Jacques Bonhomme*. (On sait que Jacques Bonhomme était, au Moyen-Age, l'appellation sous laquelle on désignait dérisoirement le pauvre peuple des campagnes.) Un détachement des Confédérés traversant les montagnes de la Combe du Val, parut dans le vallon du Riez pour se diriger sur Jujurieu. Le seigneur du Châtelard ayant rassemblé ses vassaux et ceux des seigneuries voisines, livra combat aux Confédérés et les battit complétement. Mais il périt dans la mêlée, et son écuyer porta à la châtelaine, avec la triste nouvelle, les vêtements ensanglantés de son époux, dont le cadavre ne put être retrouvé.

Le plus fort de l'engagement eut lieu entre la prairie d'Oizia et le hameau de la Courbatière, à l'endroit où l'on a érigé une croix pour perpétuer le souvenir de cette victoire.

Le bois de cette croix fut coupé dans la forêt de Pérucle (*Periculum*), qui subit encore, — nous ne savons pourquoi, — la servitude de fournir du nouveau bois pour remplacer cette croix toutes les fois qu'il en est besoin. Elle se nomme la *Croix des malefaims*, parce que les villageois ont conservé l'habitude de solenniser l'anniversaire de cette victoire, en venant faire des rondes et se réjouir autour de cette croix. On allume de grands feux, on fait cuire des

matefaims, et on les mange après en avoir préalablement cloué un à la croix, où il demeure jusqu'à ce que les oiseaux l'aient mangé à leur tour.

Mais si la fête ne se renouvelle que tous les ans, la dame du Châtelard, elle, vient toutes les nuits errer dans la prairie d'Oizia. La voyez-vous, cette dame affligée, vêtue d'une longue robe blanche, descendre légèrement les rochers abrupts sur lesquels est assis le Châtelard, franchir le ruisseau et se diriger lentement à travers la prairie, dont l'herbe ne plie même pas sous ses pieds?... La voyez-vous chercher son époux, l'appeler d'une voix douce et gémissante ; puis se pencher sur la fontaine d'Oizia et laver des vêtements ensanglantés?... Puis, aux premières lueurs de l'aube matinale, elle reprend tristement le chemin du Châtelard!... Pas de villageois dans la contrée qui n'ait vu la suzeraine du Châtelard, dite *la Dame blanche de la prairie d'Oizia*. Modèle de tendresse et de fidélité conjugale, cette veuve éplorée et inconsolable n'inspire nulle crainte, mais bien plutôt un intérêt sympathique ; d'ailleurs, parfaitement inoffensive, jamais elle n'a fait de mal à personne.

Il n'en est pas de même d'un certain personnage qui hante parfois le Châtelard. Celui-là n'est point un fantôme, mais un être en chair et en os, et parfaitement connu à plusieurs lieues à la ronde. Nous

avons nommé le ***Sorcier de l'Abergement de Varey:*** il a le don d'ubiquité ; les paysans l'ont vu errer à la même heure et dans des endroits bien différents ; on le craint, et jamais on n'en parle d'un ton railleur.

C'est un petit vieillard boîteux, bossu, haut de quatre pieds à peine, un véritable monstre... Il a toujours sur le dos une besace parfaitement garnie, et à la main un gros bâton noueux. Il passe la nuit dans des granges isolées ; le jour il se montre dans les hameaux. Sa réputation est d'ailleurs très-mauvaise ; on l'accuse de jeter des sorts sur les bestiaux et des maladies sur les individus. Ajoutons comme correctif, qu'il est médecin spécialiste, en ce sens qu'il guérit les cancers chez les femmes. Mais pour cela il exige d'elles, d'avance, certain paiement que beaucoup lui accordent... mais en fermant les yeux ; aussi a-t-il eu souvent maille à partir avec la justice, et subi plusieurs condamnations.

Malgré tout cela, son influence est telle que si la vache a perdu son lait, si les poules ne pondent plus, vite on va consulter le sorcier, qui, moyennant quelques sous, promet de conjurer les maléfices. Cependant les malins des villages prétendent que le moyen le plus infaillible de se débarrasser d'une maladie ou d'un sort, consiste à mettre des feuilles de néflier dans un pot neuf avec des clous piqués dans un foie de veau ; seulement il ne faut pas savoir le nombre

des clous. On fait cuire le tout avec du vinaigre ; et pendant cette opération cabalistique, le sorcier, à son tour, endure mille tourments. Il ne peut se débarrasser de ses souffrances qu'en venant confesser sa faute et lever le sort, ou guérir la maladie.

Au demeurant, on tient pour certain que le Sorcier de l'Abergement de Varey est doué d'un pouvoir surnaturel, que les gens les plus sensés expliquent en disant qu'il a vendu son âme au diable pour un bail de trois ans, six ans ou neuf ans ; que ce bail a déjà été renouvelé plusieurs fois, et qu'à son expiration définitive, le diable viendra réclamer l'âme du sorcier et l'emportera en ricanant dans le sombre royaume des enfers...

Il est bien peu de villages qui n'aient leur sorcier, et ce que nous venons de dire de celui-là peut s'appliquer à tous les autres : même existence mystérieuse, même crédulité de la part des villageois... Eh, mon Dieu ! dans nos grandes villes, n'avons-nous pas les somnambules, les spirites et autres charlatans de haut et de bas étage ? Et tel citadin qui rit de la simplicité du paysan, ne va-t-il pas lui-même consulter le sort chez ces soutireurs de pièces de cent sous ?...

Quittons le vieux Châtelard de Luyres, et remontons le vallon jusqu'à la source du Riez. Au-delà du hameau de Charpine, par un joli chemin bordé de prairies et de peupliers, et encaissé entre des mon-

tagnes tour à tour rocheuses ou boisées, nous rencontrons un petit bassin circulaire qui produit en petite quantité des fruits, du vin, du blé, enfin un peu de toutes les denrées nécessaires à une agglomération de quelques pauvres maisons placées sous la protection d'une non moins pauvre église. Un four banal très-ancien, une papeterie moderne, un moulin moussu et une fontaine à l'abreuvoir rustique, complètent le village de Saint-Jérôme, duquel dépendent en outre plusieurs hameaux jetés çà et là dans la montagne : le Molard, Boyeu, Argillère, Corneille et Châtillon-de-Corneille.

A Saint-Jérôme finit le vallon du Riez ; au-dessus, ce n'est plus qu'une gorge, la Combe de Nivolet, déserte, envahie par les bois et les rochers où le ruisseau s'est frayé un lit accidenté, et remarquable par quelques cascatelles.

Au sommet de la Combe de Nivolet, le pays se découvre. Là, sur une crête arrondie qui la sépare de l'Abergement de Varey et de la Combe du Pré-Rapé, d'où coule l'Oiselon , est assis le petit village de Nivolet (*Nivosus*), dont les maisons n'ont pas meilleure apparence que celles de Saint-Jérôme. Plus chétive encore que celle de ce dernier village, l'église n'a pour clocher que quatre misérables planches disjointes par les vents.

Nivolet, commune et paroisse depuis quelques

années seulement, était auparavant un hameau dépendant de Saint-Jérôme pour le spirituel, et de Montgriffon pour le civil.

Le village de Montgriffon est assis au centre des montagnes d'où la vue s'étend jusque sur les plateaux d'Oncieu et d'Evoges, de l'autre côté du profond ravin de la Mandorne dont nous avons vu l'embouchure dans l'Albarine, et remonté le cours jusqu'au hameau de Résinand. Ce village est formé par la réunion de quelques vulgaires habitations autour d'une église non moins vulgaire et dépourvue de tout intérêt. La plupart de ces maisons sont ensevelies sous une énorme couverture de paille ; précaution nécessaire sans doute pour les garantir des rigueurs de l'hiver qui est très-long dans ces montagnes ; mais à coup sûr ces couvertures disgracieuses offrent au touriste le plus désagréable aspect.

A quelques minutes à l'est, un rocher élevé qui plonge sur la Mandorne, profonde en cet endroit, porte encore les ruines du château du Vieux-Montgriffon. Dans ces ruines, sont enfouis des trésors que gardent et défendent des êtres mystérieux, au sujet desquels on raconte des légendes à faire dresser les cheveux et à donner la chair de poule. Aussi, les passerons-nous sous silence, voulant ménager la sensibilité de nos lectrices...

Le Vieux-Montgriffon fut détruit par Biron qui

ne respecta pas non plus le village situé au pied du château. Le village actuel s'est formé, depuis lors, à l'endroit où on le voit aujourd'hui ; on le nomme le Nouveau-Montgriffon, quoiqu'il soit âgé de près de trois cents ans... Comment qualifier alors les hommes qui n'ont que la cinquantaine ?... On dira donc que ce sont des enfants !...

Au XIVe siècle, le fief de la Tour de Montgriffon avait pour seigneurs les Grammont ; plus tard, la terre fut réunie à celle de Châtillon-de-Corneille, et eut pour titulaires les Fétans d'Arbuzenier, les Moyriat, les Trollier et les Orsel de Jujurieu. Ces seigneurs jouissaient de tous les droits de justice, et avaient fait ériger sur leur terre des fourches patibulaires.

D'un bond, nous allons conduire le lecteur à Châtillon-de-Corneille, à l'extrémité supérieure du vallon du Vinaveau que nous avons vu se réunir à celui du Riez, au pied du Châtelard de Luyres.

Bon nombre d'écrivains, lorsqu'ils ont à décrire la position d'une forteresse féodale, emploient de brillantes métaphores et de pompeuses expressions, telles par exemple que : « un nid d'aigle perché sur un sommet ardu, sillonné par la foudre, et presque inaccessible à l'homme, qui ne s'en approche qu'en tremblant, etc... »

Sans recourir à ces périodes sonores, mais un peu

surannées, disons simplement que la montagne de Châtillon-de-Corneille, commandant le passage de la Combe du Val dans la vallée de Cerdon par le vallon des Préaux, et dans les plaines de Jujurieu par le vallon du Riez, fut de bonne heure occupée par les sires de Coligny, qui y construisirent une forteresse, dans le but d'assurer leur domination sur le pays. Aux Coligny, succédèrent les dauphins qui, moyennant 300 livres viennoises, déchargèrent la chartreuse de Meyriat de la fourniture des ais qu'elle était obligée de faire pour les réparations et entretien de la forteresse (1308). On y vit ensuite les princes de Savoie, les Thoire-Villars et les Moyriat qui la firent ériger en baronnie ; puis Marc-Antoine Trollier, Jacques et Joseph Orsel de Jujurieu.

Des ruines imposantes, pittoresques, qui occupent le sommet de la montagne, représentent actuellement le château. On y parvient par un sentier sinueux, partant du hameau. Après avoir franchi l'unique porte d'entrée, dont les embrasures existent encore, ainsi que la naissance du cintre, on pénètre dans une première enceinte, assez vaste pour abriter les vassaux en temps de guerre ; puis dans une seconde enceinte, où se trouvent les ruines elles-mêmes. Des pans de muraille de soixante pieds de hauteur, des croisées, des meurtrières, des fragments d'un chemin de ronde et de créneaux, des encorbellements de



tourelles, des piliers cannelés, des colonnes torses, des chapiteaux, des pierres à moulures, des vestiges de portes, des monceaux de décombres, des cavités, des citernes bouchées, une chapelle où l'on dit encore la messe, des espaces aujourd'hui incultes, mais que couvraient jadis de magnifiques jardins : voilà tout ce qui reste de ce château si important et si somptueux, selon la description et les dires des vieillards.

Il fut détruit au temps de la Révolution ; mais par qui? dans quelles circonstances? Voilà ce qu'il est difficile de savoir, tant les relations sont confuses à cet égard. Quelques-uns prétendent que ce fut en vertu d'un arrêté du district signé par le proconsul Albitte ; d'autres que la destruction fut le résultat d'un incendie accidentel ; d'autres encore disent qu'elle eut lieu sur l'ordre même du dernier seigneur qui, effrayé des dangers qu'il redoutait de la part des révolutionnaires, crut devoir requérir ses propres vassaux pour perpétrer cette œuvre de destruction qu'il osa qualifier de patriotique...

Quoiqu'il en soit, les ruines de Châtillon, si désertes dans la journée, se peuplent dans la nuit d'un monde de fantômes, avec lesquels les habitants du hameau se soucient peu d'entrer en rapports.
— Vous allez visiter ces ruines, nous dit avec intérêt et mystère la jeune fille du cabaret où nous étions

établi ; tâchez de rentrer de bonne heure ; que la nuit ne vous surprenne pas là-haut. Vous y trouveriez les *vieilles fées* et les *jeunes demoiselles*, et leur rencontre n'est pas faite pour rassurer personne... Oh ! je vous l'assure..... moi-même je les ai vues maintes fois, et je tremble encore rien que d'y penser...

Est-il besoin d'ajouter que nous ne vîmes rien de fâcheux dans ces ruines ; que ni vieilles ni jeunes ne se montrèrent à nous, mais que la perspective qui se déroule de ce lieu nous retint longtemps en contemplation : nous dominions la plupart des sommets du massif, et par les échancrures des montagnes nous avions pour horizon le cours de la rivière d'Ain, le plateau des Dombes et les plaines de la Bresse...

Le hameau de Châtillon-de-Corneille, accroupi au bas de ces ruines, est d'une malpropreté repoussante ; la plupart de ces habitations n'ont pour plancher que la roche elle-même. Quant à celles qui sont au pied de la montagne, sous des massifs de noyers, c'est le hameau de Corneille, tout court. Les habitants, bien qu'appartenant à la commune de Saint-Jérôme, vont entendre la messe à Poncieu, hameau dépendant lui-même de Jujurieu.

Le nom de Corneille ne vient point, selon nous, de celui de ces oiseaux croasseurs qui ne sont pas

plus nombreux ici qu'autre part, mais plutôt d'une montagne voisine dont la crête, surplombant d'un côté, ressemble à une corne, cornelle, comme nous l'avons vu écrit quelque part, dans de vieilles archives.

Mais revenons à Jujurieu, après cette charmante et instructive exploration des vallées de ce massif montagneux.

De Jujurieu, en suivant le chemin tracé sur la lisière du bois de Charmontay, et en traversant le vallon et le ruisseau de l'Ecotay, une heure suffit pour arriver au château de Chenavel. Ses terrasses et ses tourelles, placées sur le revers de la colline, dominent la route de Neuville et le cours de la rivière d'Ain.

Nous voyons Chenavel mentionné, dès l'année 1342, comme fief faisant partie du patrimoine de la maison de Buenc. Humbert VI de Thoire-Villars en inféoda la justice à Pernet de Buenc, chevalier, à la charge de l'hommage, de la supériorité, du ressort et du service contre ses ennemis, excepté les dauphins. Claudine de Buenc, dame de Brotel en Dauphiné, hérita de cette terre, et en laissa une partie à son fils Gabriel Lavre, chevalier, seigneur de Chapeau-Cornu et de Brotel (1494), et l'autre partie à sa fille Anne, veuve de Jean de Tenay, seigneur de la Falconnière. Claude du Breul de Moyriat,

écuyer, seigneur de l'Isle, acheta la totalité du domaine (1499). Un de ses descendants l'engagea au sieur Jean Bachet, juge des appellations de Bresse (1578), puis le vendit à Claude de la Coux, sénateur de Savoie, plus tard abbé et seigneur d'Ambronay, à la charge par l'acheteur d'acquitter ce qui était dû au sieur Bachet. Mais les biens de l'abbé étant tombés en discussions, maître Antoine Jailler, président en l'élection de Bugey et de Gex, se rendit acquéreur de la seigneurie de Chenavel ; son fils l'échangea peu après contre la terre de Ruffieu à Prosper Lyobard. Nous la voyons ensuite passer aux Verdellet avant d'appartenir à Claude Michon, bourgeois et citoyen de Lyon. Mme Marguerite Michon de Champallon en était titulaire en 1789.

Sous le proconsulat du citoyen Albitte, un décret ordonna la démolition de la plupart des châteaux du Bugey, ou tout au moins la décapitation de leurs tours et tourelles, dont les orgueilleux pignons blessaient le principe de prétendue égalité. Or, le château de Chenavel fut décrété de démolition ; deux circonstances favorables vinrent le sauver.

C'était au mois de septembre 1794 ; les vendanges allaient commencer, quand on se mit à l'œuvre pour le démolir. On avait déjà renversé les parapets des terrasses ; mais les pierres roulant sur la déclivité du coteau, écrasant les ceps, ravageant les vignes,

allaient se charger de faire elles-mêmes la vendange. Nos braves démolisseurs, ne poussant pas le civisme jusqu'à sacrifier leurs cuvées, décidèrent que l'achèvement de leur œuvre patriotique serait renvoyée à la fin de la cueillette des raisins. D'autre part, Mme Michon de Champollon, malade des suites de ses couches, gardait le lit et nourrissait elle-même son jeune enfant. En conséquence, grâce à l'initiative courageuse du citoyen Pittion, président de la société populaire de Jujurieu, grâce à ses démarches auprès des proconsuls réunis à Lyon, la destruction du château de Chenavel fut ajournée jusqu'au rétablissement de cette dame, par ce motif « que la République devait respecter la demeure d'une citoyenne mère et nourrice qui se livrait à l'accomplissement de sa sainte mission. »

Gagner du temps à cette époque, c'était beaucoup; le château de Chenavel fut donc sauvé. Il passa plus tard à la famille Louvat, à M. Costa de Beauregard, à M. Vincent de Lormez, ancien député de l'Ain, puis à M. Bonnet, qui en fit une succursale de sa grande fabrique de Jujurieu. C'est dire assez que le noble manoir n'a conservé que son heureuse exposition, et que son aspect féodal a tout-à-fait disparu devant les exigences de sa nouvelle destination.

CHAPITRE VI.

LA VALLÉE DU SURAN

DE NEUVILLE A PONT-D'AIN

Le chemin descendu du coteau de Chenavel, a rejoint la route, non loin d'une avenue de tilleuls qui précède le pont de Neuville-sur-Ain, où cette route s'embranche à la route impériale de Lyon à Genève.

Neuville, heureusement situé sur la rive bressane, se divise en deux sections : le Port, ou le village d'en-bas ; l'Eglise, ou le village d'en-haut. Les maisons y sont partout bien bâties, couvertes en tuiles ou en ardoises ; la bonne tenue des chemins fait honneur aux cantonniers.

L'église est du style ogival primaire ; mais vu son exiguïté, elle vient d'être remaniée et agrandie avec intelligence ; on en a fait un joli édifice.

Le pont est fort beau, à deux arches elliptiques de trente mètres d'ouverture. Les pierres des cintres

et des piles sont taillées à bossages ; celles des tympans sont vermiculées, ce qui donne à ce monument un aspect en dehors du commun. Construit en 1771, pour le service de la grande route que l'on venait d'ouvrir entre Lyon et Genève, par Nantua et Bellegarde, il coûta beaucoup d'argent et de temps.

Les piles fondées sur le roc sont très-épaisses, et cette circonstance, jointe à un coude très-prononcé de la rivière et à des blocs qui forment autant d'écueils, rend ce passage dangereux pour la navigation. C'est un spectacle curieux autant qu'émouvant pour la population riveraine, que la descente des radeaux, qui a lieu au moment des crues, parce qu'elle s'opère alors plus aisément. Souvent la tête des radeaux venant se heurter contre ces obstacles, les poutres, brisant les *riotes* de bois et les crampons de fer qui les relient ensemble, se dressent verticalement, tombent en travers de la rivière, et les mariniers, s'ils ne sont pas noyés ou écrasés entre deux pièces de bois, doivent se féliciter d'échapper à ce naufrage, et se regarder comme très-heureux, s'ils n'ont qu'un membre de cassé... Aujourd'hui cependant les dangers ont bien diminués grâce à des travaux entrepris sur ce point.

Les environs de Neuville sont agrestes et verdoyants ; de jolies habitations bourgeoises se montrent çà et là, sur les collines d'alentour.

L'une des plus remarquables sous le rapport du goût, du confortable et de la perspective enchanteresse qui s'étale sous les yeux, appartient à un de nos bons et vieux amis. L'enclos qu'il a créé descend jusqu'à la rivière, ce qui lui donne un charme de plus, parce que la truite, la perche, l'ombre-chevalier, l'anguille et l'écrevisse peuvent, grâce à l'adresse du pêcheur, sauter d'un seul bond de la rivière à la cuisine. D'un autre côté, le chasseur des taillis limitrophes a bientôt envoyé son contingent de provisions de bouche, sous la forme de grives et de bécasses; de sorte que les produits de chasse et de pêche réunis viennent flanquer une de ces volailles emmaillotées comme un poupart, et que se charge de fournir la basse-cour de cette maison privilégiée, voisine du Beaujolais, quant à la cave, mais très-éloignée du Revermont, bien qu'elle se trouve sur son territoire... Heureux propriétaire... et bien heureux aussi ses amis!...

Cette petite ville est fière d'avoir donné le jour à l'honorable M. Bottex, dont les connaissances spéciales dans l'art de la médecine, aussi bien que les qualités d'homme privé lui marquèrent une place distinguée dans notre ville de Lyon, où il exerça longtemps, et qu'il quitta pour venir habiter sa ville natale où il mourut vers l'année 1850, à l'âge de cinquante-huit ans.

Un de nos peintres lyonnais, M. G. Joannin, vient chaque année se fixer à Neuville, pour en étudier les sites ravissants. Les tableaux de cet artiste au pinceau doux et sympathique, se font remarquer par une délicatesse et un choix des plus heureux : la pureté du ciel, la transparence des eaux, la fraîcheur des pelouses et les profondeurs mystérieuses des bosquets vous attirent et vous captivent à votre insu.

Neuville-sur-Ain était une terre fieffée reconnaissant la suzeraineté des anciens Coligny ; on y voyait une maison-forte, la Tour de Loriol, qui appartint successivement aux familles de Loriol, de Molars, de Seyturier, etc. En 89, elle était possédée par M. Marron de Meillonaz et M. Ayot de Châteauvieux.

Dans les environs existaient trois autres seigneuries relevant également des Coligny : Fromentes, Châteauvieux et la Tour de Thol.

Le château de Fromentes est à une demi-lieue de Neuville, sur le Suran qui descend des belles montagnes du Revermont, et coule parallèlement à la rivière d'Ain, dans laquelle il va se jeter à deux lieues plus bas, au-dessous de la petite ville de Pont-d'Ain. Sa position est défectueuse sous le rapport de la vue ; d'un côté, des marais ; de l'autre, des fossés profonds concouraient à sa défense. Ce château est en ruines ; des fragments de remparts et de tours.

des vestiges d'habitations, surgissent au milieu des décombres. Il fut incendié et détruit à l'époque où la province fut incorporée à la France.

Dépendant de la puissante seigneurie du Revermont, c'était un arrière-fief des ducs de Bourgogne. Mais par suite d'un échange fait, en 1389, de la terre du Revermont, entre Robert de Bourgogne et Amédée IV de Savoie et Sybille de Bâgé, son épouse, la souveraineté et le ressort de Fromentes passèrent au comte de Savoie. Ce château avait pourtant ses seigneurs particuliers. Ainsi nous le trouvons entre les mains de Humbert de la Baume, chevalier, seigneur de la Balme-sur-Cerdon, mari de Huguette de Beauregard, dame de Fromentes. Ces seigneurs avaient la haute justice sur les hommes et les fiefs qui en dépendaient, avec pouvoir de faire dresser des fourches patibulaires où bon leur semblerait dans toute l'étendue de la seigneurie. La famille de la Baume s'éteignit en la personne d'une jeune fille qui épousa Jacquemard, sire de Coligny et d'Andelot; la seigneurie de Fromentes, passée à la famille de Coligny, y demeura jusqu'à ce que Louise de Montmorency, veuve de Gaspard de Coligny et de Châtillon, maréchal de France, la vendit au nom de ses enfants, à Claude de Coucy, déjà acquéreur des fiefs de Châteauvieux et de Thol. Erigée en baronnie, Fromentes passa avec ces deux

fiefs à René de Vienne, comte de Confolant, dont la fille Marie les apporta en dot à son époux Charles de la Vieuville, lieutenant-général pour Sa Majesté en Champagne.

Châteauvieux occupe le sommet d'un rocher qui s'élève à une grande hauteur au-dessus du Suran. Le site, très-pittoresque, est animé par un moulin moussu accroupi au pied du rocher et par une passerelle rustique, ce qui, avec les eaux écumeuses de la rivière et les bouquets d'arbres accrochés au rocher, forme un tableau plein de charme et de grandeur.

Le comte Amédée IV remit ce château, à titre d'échange, à Humbert de Thoire-Villars, qui l'inféoda au seigneur de la Cueille. Jean de la Gelière, ayant épousé la fille de ce seigneur, garda le domaine dans sa famille, jusqu'à l'époque où il en sortit pour entrer dans celle de la Grange du Saix, puis dans celle de la Roche et dans celle de Coucy de Thol. A partir de l'année 1583, son historique devient le même que celui de Fromentes.

Ce manoir, de tout temps entretenu et habité, se compose d'un gros corps de bâtiment flanqué de deux pavillons carrés et précédé d'une magnifique allée d'arbres séculaires ; il eut pour dernier seigneur M. Ayot, en 1789. Depuis lors, il a appartenu à M. Brac de la Perrière, puis à M. Maillet, son gen-

dre, ancien commissionnaire en soieries de Lyon.

Le château de Thol (*Thol*, hauteur) est situé sur le revers oriental de la colline, au-dessus de la rivière d'Ain, entre Neuville et Pont-d'Ain. Inféodé en 1330, à Barthélemy de la Balme, par le comte de Savoie, Aymond Ier, il passa par mariage aux Luyrieu; puis pour l'acquit d'une dette, au damoiseau Pierre de Brénod. Les familles de Vaugrigneuse et Salins de Vincelles le gardèrent jusqu'à ce qu'il fut vendu à Claude de Coucy qui acheta ensuite Châteauvieux et Fromentes.

De ce château, détruit depuis longtemps, il ne reste aujourd'hui que les quatre murailles au milieu desquelles les vignerons ont bâti un grangeon, où ils serrent leurs outils, et viennent, le dimanche, vider quelques bouteilles. De cet endroit, la vue est très-intéressante; elle se promène sur la rivière d'Ain, sur les grandes plaines d'Ambronay et sur le revers occidental de la chaîne de l'Advocat, où surgissent les vieux châteaux des Allymes, de Luisandre et de Châtillon-de-Corneille; et plus près, ceux de Varey, de Champollon, de Jujurieu et de Chenavel.

Bien que nous n'ayons pas l'intention d'aborder la description de la Bresse, nous consacrerons pourtant quelques lignes à la ville de Pont-d'Ain, qui se trouve sur la même rive que Neuville, à une lieue et demie plus bas.

La petite ville de Pont-d'Ain avait jadis une certaine importance, par rapport à son pont qui reliait les diverses possessions que la maison de Savoie avait dans le Bugey et la Bresse. Nous avons vu qu'après la bataille de Varey, le comte Edouard vint chercher un refuge au château de Pont-d'Ain, et fit détruire ce pont pour assurer sa retraite. On ne le rétablit point, et un bac y suppléa. Depuis lors, la ville déclina sensiblement ; mais de nos jours, elle s'est relevée, grâce à un pont suspendu, à plusieurs belles routes et à la section du chemin de fer d'Ambérieu à Bourg. Un beau viaduc pour la traversée de l'Ain, une gare qui favorise le commerce et l'industrie, la résidence de nombreux employés, un tribunal de justice de paix et une brigade de gendarmerie y répandent un peu d'animation. Mais tout l'intérêt de son histoire est concentré dans son château, qui, lui aussi, eut ses jours de grandeur et de décadence.

Assis sur d'immenses terrasses, ce château trône comme un souverain sur la colline qui commande la ville et les deux vallées de l'Ain et du Suran. Edifié au XI siècle par les sires de Coligny, — très-probablement sur des substructions romaines, — il passa successivement de la famille de Coligny, à celle de Bâgé et à celle de Savoie. Les princes de Savoie en faisaient leur résidence de prédilection, lorsqu'ils venaient, suivis d'une cour brillante, visiter leur

province de Bresse. Le comte Aymond le fit presque entièrement rebâtir.

« La plaisance du site, dit un écrivain, une vue admirablement belle et variée, la douceur du climat, l'air pur des montagnes qu'on respire à l'aise en ces contrées les plus riantes et les plus fertiles de la Bresse et du Bugey, engagèrent les princesses de Savoie à y venir faire leurs couches et à y élever leurs enfants. Ce fut là que naquirent, entre autres, l'orgueilleuse Louise de Savoie, mère du roi François Ier, et Philibert-le-Beau, époux de la grande Marguerite d'Autriche. Ce fut là aussi que mourut Marguerite de Bourbon, mère de ce prince et de cette princesse, avant d'avoir pu accomplir le vœu qu'elle avait fait à la suite de l'accident arrivé à son époux, Philippe II (nous avons relaté le fait, en parlant de Chazey). Elle légua le soin d'acquitter cette dette sacrée à son fils. Philibert-le-Beau, qui, de même qu'elle, mourut avant d'avoir pu y faire honneur.

Philibert II, surnommé *le Beau*, à cause de ses agréments physiques, né au château de Pont-d'Ain, en 1480, commença de régner à dix-sept ans. Les historiens s'accordent à le peindre comme un prince accompli : bon, valeureux, juste, habile dans les négociations et dans l'art de gouverner. Il suivit Charles VIII en Italie et se signala dans cette expé-

dition. Il soutint sa renommée de bon capitaine dans la guerre contre les Florentins, en commandant les troupes de son beau-père, l'empereur Maximilien I[er]. Passionné pour la chasse, à l'exemple de son père, un jour de septembre 1504, tenant alors sa cour à Pont-d'Ain, il se dirigea du côté de Loyettes. La fatigue le fit s'arrêter sous les grands arbres qui ombrageaient la fontaine de Saint-Vulbas; il but de cette eau glacée; cette imprudence détermina une pleurésie. Transporté au château de Pont-d'Ain, il y mourut dix jours après, dans la chambre et dans le lit où il avait reçu le jour vingt-quatre ans auparavant.

Nos lecteurs se souviennent sans doute que, dans ces mêmes plaines de Loyettes, Philippe II fut victime d'un accident de chasse, qui faillit lui coûter la vie. Marguerite d'Autriche voyant dans ces deux événements un avertissement du ciel, résolut d'acquitter sans retard le vœu de Marguerite de Bourbon, sa belle-mère. C'est donc à cette illustre, spirituelle et pieuse princesse, petite-fille de Charles-le-Téméraire, gouvernante des Pays-Bas pour son neveu, l'empereur Charles-Quint, que la Bresse doit cette magnifique église de Brou, ce joyau sans rival dans la province, et la dernière, comme la plus belle expression de ce style ogival fleuri qui allait bientôt faire place à la Renaissance.

Pendant toute sa vie, cette princesse conserva la Bresse qui lui avait été attribuée pour son douaire, et ne cessa de répandre sur cette province tous les trésors de sa bienfaisance. Aussi, son nom y est-il resté populaire et entouré de vénération.

Puisque nous avons été amené à prononcer le nom de Marguerite d'Autriche et à parler de l'église de Brou, rappelons sommairement deux anecdotes très-peu connues, relatives à la princesse et à l'église en même temps.

Marguerite avait été, dès son jeune âge, fiancée au dauphin de France, qui fut depuis Charles VIII. Des raisons politiques portèrent ce prince à épouser Anne de Bretagne ; on reconduisit à Maximilien, son père, Marguerite qui avait été sensible à cet affront. Peu de temps après, le vaisseau qui la portait en Espagne où l'attendait le prince Jean de Castille, auquel on l'avait accordée, fut assailli dans la Manche d'une si furieuse tempête que tout l'équipage se crut perdu. Seule, la princesse conserva dans ce péril son sang-froid et sa présence d'esprit. Cependant, la tempête s'apaisa, et le vaisseau aborda sur les côtes d'Espagne. Le mariage fut célébré ; mais bientôt Marguerite se trouva veuve ; elle retourna en Flandre, et parmi les nombreux prétendants à sa main, choisit Philibert-le-Beau, qui mourut trois ans après. Les nombreux malheurs qui l'avaient

frappée lui inspirèrent cette devise symbolique, qui se voit en maints endroits dans l'église de Brou : *Fortune, infortune, fortune.*

Nous oubliions dans notre récit de la tempête qui assaillit Marguerite allant en Espagne, que, pensant périr dans le naufrage de son vaisseau, elle écrivit sur des tablettes qu'elle attacha à son bras, en vue de faire reconnaître son corps, ces deux vers :

> Cy gist Margot, la gentil' damoiselle,
> Qu'eut deux marys, et si mourut pucelle...

L'historien Paradin, après avoir fait l'historique de l'église de Brou, et en avoir énuméré toutes les richesses, raconte que le pavé de l'édifice était si beau, si merveilleux, que l'on avait quasi regret de marcher dessus. Il dit qu'un jour il s'y trouvait en même temps que lui un gentilhomme qui, se faisant conscience de cracher sur ce pavé, cracha au visage d'un gros vilain pâtissier ayant le nez tout fleuri de gros boutons teints en écarlate, disant qu'il n'y avait en toute l'église de lieu plus sale, pour cracher, que celui-là...

Restauré et embelli, le château de Pont-d'Ain reçut, en 1533 et 1558, les rois François Ier et Henri II qui y retrouvaient le berceau de leur mère et grand'mère. Mais tant de souvenirs n'empêchè-

rent pas le duc Emmanuel-Philibert, qui, comme nous l'avons constaté, faisait argent de tout, de vendre ce château, au prix de 40,000 écus, à Joachim de Rye, qui le fit comprendre dans le marquisat de Treffort. En 1617, il fut apporté en dot par la marquise de Treffort au duc de Lesdiguières, qui y fit faire de nouvelles réparations. Mais il ne resta pas longtemps dans cette famille ; car en 1648, le duc de Créqui, petit-fils de Lesdiguières, le vendit à Antoine d'Urres, seigneur d'Aigrebonne. Plus tard, il passa aux mains d'un orfèvre de Lyon, nommé Perrachon, qui avait pris le nom de la seigneurie de Varax dont il était titulaire.

Le château de Pont-d'Ain sortit bientôt de la famille Perrachon pour entrer dans celle des Grollier, qui le possédait au moment de la Révolution.

Vendu comme bien national, il appartint à M. Chossat de Saint-Sulpice, de Bourg, jusqu'en 1833, époque où Mgr Devie, évêque de Belley, l'acheta et le transforma en un établissement de retraite pour les prêtres âgés de son diocèse.

Cette noble résidence n'a pu subir tant de restaurations et traverser tant de révolutions sans perdre son caractère primitif. Les sept tours qui la décoraient, veuves de leurs pignons, ne dépassent plus la masse des bâtiments, qui, avec leurs façades percées de nombreuses fenêtres, ont une vague ressemblance

avec une caserne ou un établissement industriel. Néanmoins, on reconnaît encore çà et là diverses parties qui rappellent le style de l'époque de Henri IV. Les belles terrasses sont intactes, ainsi que la tour carrée de l'escalier d'honneur, surmontée d'une plate-forme, et nommée la Tour de Marguerite. On voit aussi un caveau mortuaire, où, selon la tradition, fut déposé le corps de Philibert-le-Beau, en attendant sa translation à l'église de Brou. Mais ce qui est resté de cette demeure, ce que le temps ni les hommes n'ont pu lui ravir, c'est sa merveilleuse position et une perspective enchanteresse. Aujourd'hui, des prêtres infirmes, accablés par l'âge et les longs services de leur ministère, se promènent lentement en ces lieux où brillaient jadis les jeunes gentilshommes et les jolies femmes de la cour de Savoie.

CHAPITRE VII.

LA VALLÉE DU VEYRON

DE PONCIN A CERDON

Repassons le pont de Neuville, et continuons nos études en remontant la vallée supérieure de l'Ain, sur la rive gauche.

La route est étranglée entre la rivière et les rochers du Signal de Chenavel. C'est le défilé de Virieu, autrement dit la Brèche-de-Roland pour les lettrés, et Sous-Roche pour les villageois ; la grandeur sauvage de ces rochers abrupts est tempérée par la grâce de la rivière, dont le lit bordé de verdure forme un joli bassin aux eaux tranquilles et transparentes.

Ce défilé avait, naguère encore, une triste renommée ; en maints endroits, des cavernes profondes servaient de repaires à des malfaiteurs qui, pendant la nuit, attaquaient les diligences, dévalisaient les

voyageurs et assassinaient ceux qui cherchaient à se défendre. Ces méfaits, plus d'une fois réitérés, déterminèrent l'autorité à prendre des mesures pour y mettre un terme, et notamment à faire murer l'entrée de la caverne principale, pour ôter tout refuge aux malfaiteurs.

A l'issue du défilé, la route aborde la petite vallée du Veyron, qui vient finir à angle droit à la vallée de l'Ain.

Là, entre le Veyron et l'Ain, la ville de Poncin, chef-lieu de canton, s'élève en amphithéâtre sur les coteaux arrondis qui sont les premières assises du plateau de Boches et de Saint-Alban. Son origine est ancienne ; son nom latin, *Pontianensis*, aurait la même signification que Pont-d'Ain ; à moins qu'on ne préfère le tirer de deux mots celtiques qui voudraient dire, colline du confluent. Elle était située sur la voie antique d'Izernore, et il en est fait mention dans un acte du VIe siècle, sortant de l'abbaye de Saint-Claude. Plus tard, elle appartint aux Coligny, puis aux Thoire-Villars, et commença à jouir d'une importance relative.

En 1292, Poncin n'était encore qu'un petit village dépendant de la seigneurie de Beauvoir, mais doté de franchises et d'immunités, par Humbert IV, il se peupla rapidement, et les sires de Thoire-Villars y transférèrent le siége de la châtellenie,

dont Beauvoir se trouva privé à son grand préjudice.

L'aspect de Poncin est aussi gracieux que pittoresque ; dans l'intérieur, on voit encore çà et là de précieux morceaux du Moyen-Age. Des remparts qui l'entouraient et des cinq portes qui y donnaient accès, il existe de nombreux vestiges : la porte, la tour et la maison de Bouvens, remarquable entre toutes par un joli escalier du XV[e] siècle.

Toutes les maisons de la rue principale offrent le caractère ogival et sont supportées par des portiques en arcades qui, de chaque côté de la rue, forment un passage couvert, où se tenait jadis le marché. Elles sont, pour la plupart, dans un tel état de vétusté, qu'elles ont donné coup, sont lézardées, ventrues. et ont l'air de s'affaisser sur elles-mêmes. Pour les maintenir en équilibre, on y a juxtaposé des contreforts et on a bouché quelques arcades. On voit dans de petites ruelles étroites, tortueuses, sales, humides, au pavé pointu, des maisons basses, à croisillons et à galeries saillantes ; si le *bourgeois* les regarde d'un œil de pitié, par contre, l'artiste les trouve jolies... à croquer.

Au centre de la ville, on a ménagé une place publique, sur laquelle se trouve une halle, spacieuse c'est vrai, mais d'un aspect aussi prosaïque que les constructions modernes qui l'accompagnent.

Par son style, l'église annonce qu'elle appartient

à l'ère gothique ; mais sauf le chœur et le fenestrage, elle n'a ni caractère, ni grandeur, ni beauté ; son unique nef et ses chapelles sont basses, sombres, étriquées ; son porche est sordide, et il n'y a pas jusqu'à ses tours surbaissées qui ne contribuent à lui donner un misérable aspect.

On sait que le célèbre médecin Xavier Bichat, né à Thoirette, passa une partie de son enfance à Poncin ; la maison qu'il habitait n'offre d'autre intérêt que de rappeler le nom de cette illustration scientifique.

Poncin est le pays natal de MM. Charles et Hector Jantet, tous deux médecins à Lyon, et qui viennent de publier sous le titre de *Doctrine médicale matérialiste*, un ouvrage dans lequel les auteurs abordent les plus hautes questions morales, religieuses, philosophiques, politiques, etc... Il y a un peu de tout.

Nous n'avons pas la prétention de faire l'appréciation de ce livre, ne voulant ni le louer, ni le critiquer. Disons toutefois que si nous adoptons quelques-unes des idées et des opinions de MM. Jantet, il en est d'autres que nous rejetons. Ce sera l'avis, nous le croyons du moins, de la majorité des journaux qui feront le compte-rendu de cet ouvrage.

Ainsi que nos lecteurs ont pu le remarquer, beaucoup de personnages célèbres dans l'art de guérir, comme parfois très-habiles à expédier leurs clients

ad patres, ont vu le jour dans le département de l'Ain.

Bon nombre de ces patriciens ont fixé leur résidence à Lyon. A raison de cette circonstance, et un peu aussi, sans doute, parce que l'un d'entre eux recommandait fréquemment à ses malades l'emploi d'un émollient bien connu, s'est vulgarisé parmi les Lyonnais, lorsqu'ils ont à parler de ces messieurs, certain dicton qui fait allusion au lieu de naissance et au remède tout à la fois : *C'est de la graine de lin qui nous est arrivée de la Bresse et du Bugey...*

A côté des médecins, un pharmacien a naturellement sa place toute marquée. Georges-Simon Sérullaz, officier de la Légion-d'honneur, connu dans la pharmacie par les progrès qu'il lui a fait réaliser et par la publication d'ouvrages précieux en chimie, est aussi né dans la petite ville de Poncin, le 2 novembre 1774. Au collége de Nantua, où il fit ses études, il eut pour condisciple Xavier Bichat, auquel l'unissaient des liens de famille et d'amitié. Engagé volontaire en 91, Sérullaz entra comme aide-pharmacien dans les ambulances des armées de la République ; son dévouement et ses talents lui valurent l'emploi de pharmacien en chef ; il fit en cette qualité toutes les campagnes de l'Empire. De 1814 à 1825, il occupa une chaire à l'hôpital de Metz, et professa un cours public de chimie générale. Appelé à Paris, il devint premier professeur à l'hôpital du

Val-de-Grâce, succéda au savant Vauclin à l'Institut, et mourut le 25 mai 1832, en revenant des obsèques de l'illustre Cuvier.

Nous devons la communication de ces notes biographiques à l'obligeance de son neveu, Eugène Sérullaz, jeune homme distingué, instruit, laborieux, qui a commencé la publication d'une petite brochure sur l'historique de Poncin, sa ville natale.

Une habitation assez remarquable sous le rapport architectonique, mais à l'intérieur seulement, rappelle une famille dont le rôle fut assez important dans les affaires de la province, à l'époque du Moyen-Age : les Bolomier, qui exerçaient la charge héréditaire de châtelain de Poncin et de Beauvoir.

L'origine de cette famille serait, à ce qu'il paraît, étrangère au Bugey. Voici ce que nous lisons à cet égard : Humbert IV de Thoire-Villars, étant allé à Rome vers l'année 1300, s'y lia d'amitié avec un chevalier romain du nom d'Antoine Fabius, qui se disait issu de l'antique maison Fabia. Ayant amené avec lui en Bugey le jeune Girard, son fils cadet, il fit sa fortune, et lui permit de bâtir une maison-forte dans un lieu appelé Bolomier. Le nom de ce lieu devint le nom patronimique de cette famille qui se fixa dans la ville de Poncin.

Les Bolomier, profitant de leur crédit à la cour de Savoie, favorisèrent leur ville natale, en lui faisant

accorder certains priviléges : des foires et marchés, un hospice pour les malades et les pauvres, et l'érection en collégiale de l'église, dont ils dotèrent le chapitre. Le plus illustre d'entre eux fut Guillaume, que ses talents élevèrent du rang de simple gentilhomme à la haute dignité de chancelier de Savoie. Il acquit d'immenses richesses et reçut l'inféodation de plusieurs domaines. Mais son caractère altier et le crédit dont il jouissait à la cour lui avaient fait beaucoup d'ennemis. Il succomba sous leurs attaques ; faussement accusé de trahison, il se vit abandonné de son souverain, le duc Louis Ier, qui le laissa mettre en jugement. Un tribunal le condamna à mourir ; on confisqua ses biens, et lui-même fut précipité vivant dans le lac de Genève, avec une pierre attachée au cou, le 22 septembre 1443.

Un de ses parents, Pierre, fut camérier et aumônier d'un duc de Savoie, d'Amédée VIII, qui, élu pape sous le nom de Félix V par le concile de Bâle, descendit du trône pontifical pour aller mourir dans son château de Ripaille. Après la mort de ce prince, Pierre Bolomier devint évêque de Belley. Il est enterré dans l'église de Poncin, à gauche du grand-autel, où l'on voit une dalle épigraphique toute usée qui recouvre son caveau sépulcral.

D'anciennes archives de Poncin nous apprennent

que la charge de châtelain que possédait cette famille lui conférait un certain nombre de priviléges ; que de cet office dépendaient : les langues de tous les animaux de l'espèce bovine, ainsi que la moitié des levées et des entrailles des animaux abattus et vendus, soit à Poncin, soit dans son mandement ; plus, les péages des fromages, le ban du vin durant le mois d'août, le droit de pêcher sur le Veyron et l'Ain, le droit des épaves sur l'Ain, etc...

L'édifice qui faisait la gloire, la richesse et la force de Poncin, c'était le château, placé sur la colline et dominant la ville. Œuvre favorite de Humbert IV, il était regardé comme le plus beau et le plus fort de tous les châteaux du Bugey. Humbert y avait établi sa Chambre des comptes pour ses terres des montagnes et de la plaine ; ses successeurs en firent leur résidence habituelle. Assiégé et pris par les troupes du duc de Bourgogne, commandées par le maréchal de Vergy, il passa à la maison de Savoie à la suite de ces événements qui marquèrent d'une tache de sang les premières années du XVe siècle. De cette époque, date sa décadence ; ses nouveaux maîtres n'y venaient que rarement. Il fit partie du douaire attribué à plusieurs princesses de Savoie, notamment à Anne de Chypre, veuve de Louis Ier, et à Claudine de Bretagne, veuve de Philippe II.

En 1564, le duc Emmanuel-Philibert le donna en

supplément d'apanage au duc de Nemours et l'érigea en baronnie. En 1659, Louis XIV accorda aux filles de Charles-Amédée de Savoie, duc de Nemours, pair de France, et de Mme Elisabeth de Vendôme, pour la durée de leur vie, la seigneurie de Poncin et de tous les domaines qui constituaient l'apanage du duc de Nemours. En 1769, un sieur Quinson acquit la terre de Poncin.

Ce successeur de si nobles personnages était fils de Roch Quinson, échevin de Lyon, et petit-fils de Jacques Quinson, veloutier dans cette ville.

La terre passa ensuite, par mariage, aux marquis Costa de la Motte, qui, dans ces temps derniers, l'ont revendue en détail.

Avons-nous besoin de dire que ce magnifique château n'est pas arrivé intact jusqu'à nous? De ses parties primitives, on ne voit plus que ses doubles terrasses transformées en jardins, d'immenses écuries et une tour carrée percée de baies ogivales et revêtue de lierre. A la place du corps-de-logis disparu, on a construit des bâtisses pour une communauté et pour des ouvriers en soie. Ajoutons qu'une maison bourgeoise d'un goût au moins douteux, pour ne pas dire plus, y étale un fronton prétentieux, ainsi que des portes et des fenêtres où l'on a prodigué outre mesure de vulgaires ornements en plâtre ou en stuc.

Outre le petit commerce et la petite industrie de la localité, on entend battre à Poncin quelques métiers de tissage d'étoffes de soie, de bas, de bonnets et de tricots de coton. Le territoire est riche et produit toutes sortes de denrées. Le Veyron alimente de fort beaux moulins ; à l'embouchure de ce ruisseau, au port dit de la Corde, un bac à traille passe et repasse voyageurs et voitures d'une rive à l'autre de l'Ain, large et tranquille en cet endroit.

On remarque à l'entrée de Poncin, à l'angle du pont du Veyron et d'une vaste prairie, une croix de pierre qui a remplacé une vieille croix de bois. L'érection de cette croix et le nom de ce pré, le Pré-du-Sang, se rattachent à une histoire qui, dégénérée en légende, répandait naguère encore la terreur parmi les habitants de Poncin.

En 1679, la seigneurie de Poncin avait pour châtelain messire Edouard Conzié de Bolomier, que l'on représente comme un véritable tyran, et contre lequel s'élevaient les plaintes des habitants et de leurs syndics, dont le plus influent se nommait Louis Bateney.

Or, d'après l'histoire locale, le châtelain, voulant se débarrasser d'un censeur qui le gênait, attira dans cette prairie le syndic et son fils, et les tua tous deux, l'un d'un coup de pistolet, l'autre d'un coup d'épée dans les reins. Après cet assassinat, le châte-

lain disparut et on ne le revit jamais. Que devint-il?... C'est là que commence la légende.

Toutes les nuits on apercevait un fantôme blanc errer dans la prairie, en gémissant et demandant pardon ; puis le lendemain, on remarquait une large mare de sang au lieu où les deux Bateney avaient été assassinés. Personne ne doutait que ce ne fût le châtelain lui-même, condamné par la justice divine à expier ainsi son double forfait.

Le curé s'émut de ces apparitions ; il ordonna des prières publiques, et fit placer une croix à l'angle du pré. Mais malgré la croix et les prières, le fantôme n'en continuait pas moins ses nocturnes explorations. Toutefois, comme il ne se bornait pas à des actes de repentir et à des gémissements expiatoires, comme il barrait la route aux bourgeois attardés, leur faisait de sinistres prédictions et savait même fort bien les dévaliser, la maréchaussée intervint à son tour ; les apparitions cessèrent, mais pour recommencer aussitôt que la vigilance des gendarmes se ralentissait. Aujourd'hui cependant, les apparitions n'existent plus que dans les veillées de la famille ; et, seul, le nom redoutable de Pré-du-Sang les évoque encore dans l'imagination des braves habitants de Poncin.

L'exploration de la petite mais pittoresque vallée arrosée par le Veyron va ajourner encore nos

études sur le cours supérieur de la rivière d'Ain.

Cette vallée, appelée aussi vallée de Cerdon, et desservie par la route impériale, se dirige du couchant au levant, jusqu'au bourg de Cerdon, où elle vient finir brusquement contre une barrière de rochers. Rien d'agréable comme son parcours, qui est de près d'une heure. Dans le fond, le ruisseau arrose de verdoyantes prairies, et le liquide vermeil, cher aux partisans de Bacchus, coule à flots des innombrables ceps étagés sur les coteaux pierreux qui encadrent la vallée. Dans les parties où la vigne ne peut croître, des arbres à fruits et des châtaigniers donnent leurs spécialités de produits.

A l'entrée de la vallée, et à mi-coteau, on voit le bel établissement religieux de Menestruel (*Monasterium*), fondé pendant la Restauration par M. l'abbé Bochard, ancien vicaire-général du diocèse de Lyon, sous le cardinal Fesch, pour servir de séminaire aux frères de la Croix, qui se vouent à l'instruction des enfants des classes pauvres.

Cet établissement repose sur la substruction d'un antique prieuré de l'ordre de Saint-Benoît, qui, certainement, devait son existence aux libéralités des Coligny ou des Thoire-Villars. Il appartenait à l'abbaye de Saint-Claude; attribué, en 1130, à la maison abbatiale d'Ambronay, il fut, en 1440, réuni au nouveau chapitre de la collégiale de Poncin. Mais

cette mutation ne put s'opérer sans faire jeter les hauts cris aux moines d'Ambronay ; ce ne fut qu'après un procès, qui dura plus d'un siècle, que les chanoines de Poncin purent enfin prendre possession de leur nouveau domaine. Les gens d'Eglise, on le voit par cet exemple et par bon nombre d'autres que nous avons cités, se montrent tenaces à qui mieux mieux, quand il s'agit de terrestres intérêts.

Au-dessous du séminaire de Menestruel, le hameau de Leymiat montre ses modestes maisons dispersées au pied du coteau, le long de la grande route, au sein d'une nature luxuriante, et en face des âpres rochers de Boches et de Saint-Alban.

Il existe au pied de ces rochers une source qui alimente les fontaines de Poncin. Cette source, dite de l'Epinglier, sort d'une grotte dont l'unique entrée est une étroite ouverture obstruée par des buissons infranchissables. La tradition populaire prétend que cette grotte renferme des monceaux d'or, de diamants et de pierres précieuses. — C'est là plus qu'il n'en faut pour allumer la convoitise de certaines gens. — Mais le difficile est de pénétrer dans cet asile merveilleux. Il paraît néanmoins que le mortel pur de tout péché et qui serait en complet état de grâce, verrait les buissons écarter devant lui leurs branches épineuses, l'ouverture s'élargir et les eaux se tarir pour lui livrer passage.

Parmi les personnes réunissant ou croyant réunir les qualités requises et si difficiles à acquérir, on en cite deux ou trois qui ont entrepris ce voyage ; mais elles en sont revenues les mains vides. Et voici ce qu'elles ont raconté.

Après avoir franchi sans peine les buissons et pénétré dans la grotte, nos voyageurs immaculés arrivèrent par de ténébreux couloirs à des salles immenses éclairées, tant par le feu des diamants qui tapissaient les parois de ce palais souterrain, que par le reflet de l'or amoncelé de toutes parts. A cette vue, possédés par le démon de la convoitise, et oubliant leurs prières, ils remplirent leurs poches et leurs besaces d'or et de pierreries ; mais à l'instant même la grâce s'éloignant d'eux, ils se trouvèrent dans une épaisse obscurité. Effrayés, ils hâtèrent de retourner sur leurs pas ; mais les eaux étaient devenues menaçantes, les rochers s'étaient resserrés et les branches des buissons épaissis leur opposaient une rigidité qu'ils ne purent surmonter qu'en laissant aux épines des lambeaux de leurs vêtements et de leur chair. Puis, arrivés en plein soleil, ils virent que les trésors qu'ils avaient recueillis en affrontant périls et souffrances, s'étaient changés en de vulgaires cailloux...

Tout le monde comprendra la morale de cette histoire ; quant à l'étymologie du nom de la grotte,

elle est facile à saisir : Epinglier ou épingle dérive de *spinacula*, pour faire allusion aux buissons épineux qui obstruent l'entrée de la grotte.

Le gros bourg de Cerdon accroupi dans la *Cula* (le fond) de la vallée, est comme enterré entre les immenses rochers de Saint-Alban, de la Balme, du Châtel, et la montagne de l'Advocat, le point culminant du massif (1017 mètres).

Son étymologie vient évidemment des deux mots celtiques, *Cer dun*, ou *Ser dun*, montagne élevée, ou montagne fermée, et non de *Cereris dunum*, montagne de Cérès, bien que quelques savants l'aient écrit.

Dans cet endroit, la vallée prend la forme d'une fourche ; la branche de gauche sert de ravin au Veyron, grossi du ruisseau de la Cula ; celle de droite au torrent d'Enfer ; toutes deux se réunissant dans l'intérieur du bourg. Cette dernière est appelée la *Suisse*, parce qu'en cet endroit passait un petit chemin très-rapide qui se dirigeait par la montagne sur le village de la Balme, et qui n'était praticable que pour les piétons et les bêtes de somme ; cette partie de la vallée est peuplée de vignerons et de tonneliers. L'autre branche, nommée la *France*, est, sous tous les rapports, la plus riche et la plus agréable. Quant à ce qu'on peut appeler le manche de la fourche, il est représenté par la grande rue ou l'ancienne route, qui va s'engager dans le quartier de la France ;

là se trouvent des fontaines, une place, une halle et plusieurs auberges.

Le bourg, assez bien bâti, a beaucoup perdu de son importance depuis l'ouverture du chemin de fer de Genève ; mais il est riche de ses vignobles qui couvrent toutes les collines d'alentour, et dont les produits, peu appréciés comme qualité, compensent largement ce défaut par la quantité. La culture de la vigne est très-ancienne dans cette localité ; un titre du XIIIe siècle nous apprend que, longtemps avant cette époque, Guillaume de Coligny avait autorisé les chartreux de l'abbaye de Meyriat à venir acheter des raisins et du vin à Cerdon.

Le promontoire placé entre la Suisse et la France servait jadis d'assiette à une tour féodale d'où l'on observait les environs : la tour de Carmier ou de Carinan, d'après les vieux titres. Sur ses débris s'élève aujourd'hui la statue de la sainte Vierge, accompagnée de trois lampadaires dont les lanternes sont allumées chaque soir par les dévotes du quartier.

Cette statue, en pierre, est un don de M. Jerphanion, riche propriétaire d'un château voisin. Son érection donna lieu à un incident qui nous paraît digne de trouver place ici.

Une charrette attelée de vigoureux chevaux amena cette statue de Lyon, et s'arrêta au pied de la montée de Carmier. Là, douze robustes vignerons

placèrent la vierge sur un brancard pour la transporter à force de bras sur l'emplacement destiné à à la recevoir. Vu son poids énorme, ces douze porteurs étaient assistés de douze autres, pour les relayer de temps en temps. Les sceptiques, — il y en a même à Cerdon, — souriaient et prétendaient que, malgré ce déploiement de forces, on ne viendrait pas à bout de la hisser. Mais voilà que quatre braves vignerons, pleins de foi dans leur sainte mission et soutenus par une invisible puissance, soulevèrent aisément le brancard, le mirent sur leurs épaules et arrivèrent sans peine au sommet de Carmier, au grand ébahissement de messieurs les sceptiques, qui ne pouvaient en croire leurs yeux. Nos braves porteurs prétendaient que, pour eux, le poids de la statue ne dépassait pas celui d'un sac de blé, tandis que les incrédules ne pouvaient pas même soulever le brancard de terre. Peu s'en fallut que l'on ne criât au miracle, et que les bonnes gens n'en comptassent un de plus. Mais patience, on pourra bien quelque jour revenir là-dessus... quand tous les témoins seront morts.

Au-dessous de Carmier, est l'église du bourg. Elle paraît dater du XIVe siècle, c'est du moins ce que ferait présumer l'inspection de ses trois nefs du gothique flamboyant. On l'a restaurée en 1844, les travaux ont mis à découvert une pierre tombale sur

laquelle un simple trait au ciseau a fait parvenir jusqu'à nous l'effigie d'un ecclésiastique. La légende suivante, très-difficile à déchiffrer, vu le style, les abréviations et la forme des lettres, nous apprend le nom et la qualité de ce prêtre :

Ven hic caoic iaget Motallioz 1103. *evrat Petr Bolli et aia i pace qesgatei.*

Ce qui peut se compléter ainsi :

Venerabilis hic canonicus jacet Montallioz 1103. *curato Petro Bollieto anima in pace quiescat ejus.*

Et se traduire de cette manière :

Ici repose le vénérable chanoine Montallioz mort en 1103, curé Pierre Bolliet, que son âme repose en paix.

En ce qui concerne le millésime de 1103, il y a évidemment erreur, car l'église ne fut, que bien plus tard, érigée en collégiale, à la prière de Philiberte de Savoie. Ce chapitre se composait d'un doyen et de sept chanoines.

Cerdon n'offre dans son historique rien de particulier. Il appartint aux Coligny, puis aux Thoire-Villars ; pris par les Bourguignons, il fut cédé aux comtes de Savoie qui, fidèles aux errements de leur politique libérale, accordèrent aux habitants divers priviléges, les exonérèrent de la garde et du guet de

Poncin ; mais à la charge de faire cette garde et ce guet à la tour de Carinan.

La terre de Cerdon forma une partie du douaire de Claudine de Bretagne ; plus tard elle fut donnée à Philiberte de Savoie, épouse du duc de Nemours. La famille Grenaud y possédait en fief une maison, une vigne, pourpris, etc.

Guichard Grenaud, le premier de cette famille, fut pourvu de la noblesse, en 1559, par lettres-patentes du duc Emmanuel-Philibert ; il y est qualifié de bourgeois de Nantua.

On voit encore à Cerdon une habitation délabrée, qui passe pour avoir été le berceau de la famille des Moyriat. Quelques personnes croient, au contraire, qu'elle appartenait aux chartreux de Meyriat, qui y descendaient, lorsqu'ils venaient à Cerdon. Elle est actuellement habitée par des ouvriers en soie et des vignerons.

Nous ne mentionnerons que pour mémoire l'ancien fief de l'Isle : une maison des plus ordinaires, habitée par un membre de la famille Montillet de Champdor, occupe l'emplacement du vieux manoir.

Nous étions descendu à l'hôtel de l'Ecu-de-France, chez M. et Mme Chavant, braves gens chez qui les touristes sont assurés de trouver bon lit, bonne table et surtout bonne humeur. Mme Chavant est une grosse bonne maman très-disposée à causer

avec ses hôtes, et il faut avouer qu'elle s'en acquitte à merveille. Quant au père Chavant, robuste bugiste, c'est un excellent homme qui aime à raconter qu'en 1825, son père, Jacques Chavant, chef d'une importante entreprise de roulage, fut chargé par la maison Ghefaldy de transporter de Paris à Lyon la statue équestre de Louis XIV, *le cheval de bronze*, ornement sans pareil de la place Bellecour.

Bien que le séjour de Cerdon soit assez maussade pour l'artiste, il trouvera néanmoins à croquer quelques bonnes études d'eaux et de fabriques dans les quartiers de la Suisse et de la France, ainsi que des rochers sur l'ancienne route, dite la Levée. Mais s'il ne craint point de s'y établir pour quelques jours, il devra rayonner dans différentes directions où il découvrira les motifs les plus heureux et les perspectives les plus inattendues. Nous lui signalerons entre autres, la Balme et ses châteaux, la vieille église de Saint-Alban, la noble ruine de Mérigniat et le pittoresque vallon des Préaux.

L'église de Saint-Alban s'élève sur un rocher à pic qui domine Cerdon et l'ancienne route d'une hauteur de quatre à cinq cents pieds. Bâtie dans le plus pur style roman, sur les débris d'un antique ermitage, elle est, dit-on, la plus ancienne du Bugey. Un espace de trois ou quatre pieds seulement la sépare de l'abîme. Elle est éloignée de toute habitation; le

plateau est désert, et le village qui existait jadis en ce lieu, a disparu depuis un temps immémorial.

Le panorama intéressant que l'on embrasse de cette église, suffirait à faire oublier les fatigues d'une pareille ascension.

Voici une légende qui a cours dans la localité. On prétend qu'à certaines époques de l'année, entre autres le jour de la Sainte-Trinité, on voit lever trois soleils, lorsqu'en se tenant à jeun et en état de grâce, sur un rocher qui se trouve entre la chapelle Saint-Alban et le château de Boches, on se tourne vers la montagne située de l'autre côté du précipice.

C'est partout qu'il est indispensable d'être en état de grâce pour obtenir une telle faveur ; la condition est difficile, mais juste. Il est bon que l'homme soit digne par sa pureté de soutenir la présence d'une si vive image de la triade sacrée. Il n'y a guère que la conscience absolument irréprochable, ou la berlue, qui puisse procurer un honneur aussi exceptionnel.

Les hameaux de Boches, du Mortarey, de Chamagniat et de Coyron, constituent l'ensemble de la commune de Saint-Alban. Le territoire est peu favorisé sous le rapport de l'agriculture ; pour l'industrie, tout se borne à une petite fabrication de sabots et aux produits du bétail.

Le château de Boches doit sa fondation à Pierre

de la Balme-Fromentes, chevalier. En 1325, Humbert V de Thoire-Villars le lui donna en fief et hommage-lige avec toute justice. Marguerite de la Balme l'apporta en dot à Pierre, bâtard de Grôlée. Un de leurs descendants, Humbert, *n'ayant lignée*, le laissa par son testament, daté de 1507, à Claudine de Peyrieu, femme de Vincent de la Touvière, dont les successeurs le vendirent aux Bussy de la Balme-sur-Cerdon. En 89, M. Quinson de Poncin était seigneur du clocher, et M. Montillet de Champdor seigneur du château.

Ce vieux manoir d'une solide construction se compose d'une grosse tour carrée à plusieurs étages, où les habitants d'une ferme voisine viennent remiser du bois, de la paille et du foin.

Quant au château du Mortarey, bâti en 1350 par Jean de la Balme-Langes, damoiseau, il était également sous la suzeraineté des Thoire-Villars ; et comme le précédent il passa aux Bussy.

SUITE DU CHAPITRE VII

LE VALLON DES PRÉAUX

MÉRIGNIAT. — LA FOUGE.

Mérigniat, aux plantureux vignobles, est un mamelon isolé sur le versant nord du massif de Chenavel, entre Cerdon et Ménestruel, à une lieue environ de Jujurieu, et regardant les énormes rochers de Saint-Alban. Une rude montée, la Coriat, nous conduit à son sommet. Là, au milieu des vignes, surgissait un noble manoir du Moyen-Age. Il fut édifié en 1302 par Humbert de Chatard, damoiseau, qui avait acquis le village de Mérigniat du sire de Thoire-Villars, Humbert V, lequel lui inféoda ce fief, avec la justice, sous la condition d'y faire bâtir un château qu'il remettrait à son suzerain, en temps de guerre, pour s'en servir, le besoin échéant. Par suite de l'extinction de la famille de Chatard, la terre de Mérigniat passa aux Buenc, aux la Falconnière. En 1488, elle appartenait aux Moyriat de Corneille; un seigneur de cette maison la vendit à Louis-François Julien, conseiller au parlement de Dijon.

Plus tard, une demoiselle Julien ayant épousé un sieur Robin d'Apremont, conseiller en l'élection du Bugey, ce dernier devint ainsi seigneur de Mérigniat.

Quatre grosses tours carrées, saillantes, fortement renflées à leur base, reliées entre elles par d'épaisses courtines, et disposées en quadrilatère régulier, des fossés tout autour, une seule entrée à pont-levis, auprès de laquelle on arrivait par une longue et étroite levée de terre, voilà le plan général de ce manoir, plan qu'il nous a été facile de restituer, d'après les vestiges gisant dans l'intérieur et aux alentours du terre-plein sur lequel il trônait en souverain. Tout a disparu sous le coup de ces révolutions qui n'ont que trop souvent ravagé la contrée. D'énormes protubérances et de longs talus recouverts de gazon et de broussailles indiquent l'emplacement des tours et des courtines. Seule, la tour du sud-ouest élève encore dans l'espace deux immenses pans de muraille, qui semblent là comme une malédiction vivante contre les sauvages cohortes de Vergy et de Biron, en même temps qu'une protestation énergique contre M. le maire de Mérigniat qui, par mesure de prévoyance et de précaution, veut faire procéder à leur démolition complète pour cause de sûreté publique...

Et, il faut bien l'avouer, cette ruine, l'ornement

de Mérigniat qui, sans elle, ne serait qu'un vulgaire coteau de vignes, menace de s'écrouler sur l'artiste qui vient la visiter, et sur les vignerons qui travaillent aux alentours. Chaque orage enlève une pierre de son sommet qui s'ébrèche de plus en plus. Sa hauteur, encore de trois étages, est divisée par un cordon arrondi qui court dans toute sa longueur. Semblables à d'énormes yeux, deux fenêtres s'ouvrent dans l'épaisseur du mur ; leur profonde embrasure est occupée par deux bancs de pierre où s'asseyaient jadis nobles chevaliers et belles châtelaines, et où viennent aujourd'hui nicher les chouettes ou les corbeaux.

Cette ruine appartient à Mme Blanc Bajolet, qui habite, à l'entrée du village, une fort belle maison.

Le village est assis dans une légère dépression du monticule ; ses maisons sont peu régulières, ses rues pitoyables. L'église mérite d'être mentionnée comme faisant exception à tout ce qui l'environne ; son style est de la dernière période de l'art ogival.

A l'extrémité nord du village, comme pour faire pendant à la maison de Mme Blanc Bajolet, existe une autre fort belle habitation ; elle appartient à M. Georges Benoît-Mathieu d'Apremont, qui, en vrai gentilhomme, nous offrit une hospitalité que nous regrettâmes de ne pouvoir accepter. Nous passâmes cependant quelques instants avec lui, et en

la compagnie de deux aimables personnes, sa sœur et sa nièce, les dames Rey Henri, qui habitent Lyon. Tous trois parurent prendre un vif intérêt à nos travaux artistiques, et témoignèrent le désir de nous les voir mener à bonne fin.

Mme Rey et M. Georges d'Apremont descendent du sieur Georges Mathieu, écuyer, président des trésoriers de France à Dijon, en 1789.

Du reste, la famille Mathieu est la plus ancienne de Mérigniat; car on voit dans l'église une petite chapelle fondée et dotée, en 1342, par un sieur Antoine Mathieu, prêtre-doyen de Cerdon, qui déclare dans l'acte de fondation que sa famille est propriétaire à Mérigniat depuis plus de 500 ans, et qu'il a placé cette chapelle sous le vocable de saint Antoine et de sainte Anne.

Au pied de la montée de la Coriat, s'ouvre le vallon des Préaux (*Prata*), où coule un petit ruisseau qui vient du mont l'Advocat, et, après avoir traversé la route impériale, va se jeter près de là dans le Veyron.

En s'y engageant, on rencontre bientôt des moulins et un modeste hameau, que se partagent les communes de Cerdon et de Mérigniat; puis une usine d'où sortent, en partie, les cartons employés pour le lisage des dessins de la fabrique lyonnaise. Le hameau, les usines et le paysage qui les entoure

offrent à l'artiste le sujet d'un magnifique tableau ; car là tout est large, et vigoureusement accentué.

A quelques pas, voici, dans une prairie, une petite chapelle bien simple, la chapelle de la Vierge-Noire des Préaux, devant laquelle nous aurions passé indifférent, si la légende qui s'y rattache ne l'avait signalée à notre attention.

Un saule ombrageait la prairie ; mais il gênait les abords d'une habitation rustique. On voulut l'abattre ; au premier coup de hache, le paysan vit du sang couler le long de l'arbre, et entendit des gémissements sortir de l'intérieur. (C'est absolument ce qui se passa à Mazière, et que nous avons relaté.) Le tronc s'ouvrit, et son sein vermoulu livra passage à la statue de la sainte Vierge, tenant dans ses bras *il divino bambino*. Celui-ci étendit ses petites mains vers le rustre qui, tout éperdu, était tombé à genoux. On édifia une chapelle dans ce lieu consacré ; et grâce aux faveurs que l'on en rapporte en retour d'abondantes aumônes, grâce surtout à la vertu spéciale attribuée à la Vierge-Noire de dissiper tout sentiment de frayeur, soit chez les enfants peureux, soit même chez les grandes personnes, des processions de pèlerins y accourent de très-loin, le 8 septembre de chaque année.

Une particularité que nous n'avons pas osé approfondir, c'est que la statue représente une belle

négresse ; de là vient cette dénomination de chapelle de la Vierge-Noire.

Autre particularité également mystérieuse : malgré serrures, verroux et barres de fer, la chapelle ne peut rester fermée ; cela explique pourquoi devant l'entrée on ne voit qu'une simple barrière à claire-voie, ouverte à tous venants.

Cet oratoire nous annonce la présence dans le vallon d'un établissement religieux ; en effet, on découvre bientôt, à côté du château d'Epierre, de solides bâtiments, jadis succursale de la chartreuse de Meyriat. Le territoire d'Epierre avait été donné à la chartreuse en 1216 par Alix de Coligny, veuve de Humbert II, sire de Thoire-Villars ; le désir de cette pieuse princesse était que ces bons religieux y plantassent de la vigne, qui leur fournirait du vin en quantité suffisante pour adoucir un peu les privations auxquelles la règle les condamnait. Ils se mirent à l'œuvre avec ardeur ; en peu de temps, de plantureux vignobles vinrent réjouir leurs yeux, et les indemniser de leurs peines. Ils construisirent les bâtiments que l'on voit aujourd'hui, et qui renferment des cellules où les prieurs venaient passer les hivers si rigoureux dans les montagnes de Meyriat. Dans ces bâtiments se trouvaient de vastes caves pour l'approvisionnement de la chartreuse, et tout le matériel d'une vaste exploitation vinicole.

Les bâtiments, qui n'ont pas changé de destination, dépendent du château d'Epierre, appartenant à M. Jerphanion, heureux successeur des chartreux de Meyriat.

M. Jerphanion appartient à la noblesse lyonnaise; en 1815, Louis XVIII lui accorda le titre de baron.

En remontant le vallon qui s'est sensiblement rétréci, et le ruisseau qui a pris les allures d'un torrent, le paysage a revêtu un caractère sauvage; les arbres, les rochers sont magnifiques de désordre. Puis, tout-à-coup, il semble que tout passage soit interdit, si ce n'est en le cherchant dans le lit même du torrent. Si vous ne craignez pas d'affronter, pendant quelques minutes, les désagréments d'une marche à travers les rocs éboulés et les racines pendantes des terrains affouillés, vous arriverez devant la cascade de la Fouge (*Fougueuse*), tout ornementée de longues et brillantes stalactites. L'eau descend rapidement sur un plan plutôt incliné que perpendiculaire, et forme une série de petites, mais bruyantes cascatelles.

Après les grosses pluies, la Fouge ne présente plus qu'un seul jet; il n'est guère possible alors de jouir du spectacle, le torrent ayant cessé d'être guéable.

Près de la cascade, on voit l'ouverture béante d'une caverne, la Cambourne de la Fouge, qui s'en-

fonce profondément dans les flancs de la montagne.

Une nouvelle route, tracée dans le vallon des Préaux, gravit sinueusement jusqu'à Châtillon-de-Corneille, où elle se bifurque pour aller, d'un côté dans la Combe du Val, par Corlier, et d'un autre côté dans les plaines de Jujurieu, par le vallon du Vinaveau. Les travaux entrepris dans certains passages sont d'une grande hardiesse ; ils ont fait naître des accidents pittoresques, si agréables à l'artiste.

SUITE DU CHAPITRE VII.

LE PLATEAU DE LA BALME

DE CERDON AU MOULIN-CHABOT

La grande route de Lyon à Genève ouverte en 1763, par le système des corvées, traversait Cerdon par le côté de France, et s'engageait entre les rochers de Saint-Alban et le promontoire de Carmier. On la nomme la Levée. La rapidité de la pente et diverses autres considérations la firent rectifier dans la traversée de Cerdon. Les nouveaux travaux datent d'une vingtaine d'années environ.

A partir du pont des Préaux, à un kilomètre en avant du bourg, la nouvelle route quitte l'ancienne, pour la rejoindre à deux lieues plus haut, au-delà du village de la Balme ; s'engageant sur les flancs pelés des montagnes du Châtel et de l'Advocat, elle les gravit par une pente très-douce, mais très-longue, au milieu de rochers dénudés et de précipices effrayants. L'art des ingénieurs s'est vu aux prises avec une nature rebelle ; pour la vaincre, il a fallu des ponts, des corniches, des demi-voûtes, des murs de soutènement, partout des parapets, partout enfin des travaux gigantesques, mais qui font de cette nouvelle route une œuvre vraiment remarquable.

Le but du nouveau tracé était d'éviter les pentes rapides de l'ancienne route ; on n'a atteint ce but qu'imparfaitement : d'abord la nouvelle route est beaucoup plus longue ; elle se ravine à la suite des orages ; de temps à autre, surtout lors du dégel, des blocs se détachent et menacent d'écraser les voyageurs ; souvent aussi elle est encombrée par des avalanches de terre et de pierres ; sujette à plus d'humidité, à raison de son exposition au nord, elle ressent davantage aussi la rigueur de l'hiver ; les neiges l'encombrent plus longtemps, et le verglas, presque permanent, devient un obstacle sérieux à la circulation.

Il résulte de tous ces motifs réunis, que les voitu-

riers préfèrent encore passer sur l'ancienne route ; à la montée, ils en sont quittes pour prendre des chevaux de renforts ; d'ailleurs, le sommet, le *Grapillon,* qui offrait quelques difficultés, vient d'être lui-même rectifié.

Au milieu du parcours de la nouvelle route, dans une anfractuosité de la montagne, on rencontre le pont d'Enfer, et une fabrique de cartons dont les ouvriers nous ont paru d'assez bons diables. De là, un ancien sentier descend, par la Suisse, à Cerdon, que l'on aperçoit sur la gauche à une grande profondeur. Plus haut, au point où finit la région des vignes, à l'endroit appelé les Vignes-blanches, dénomination qui semble provenir, soit de la couleur des rochers, soit de la nature du vin, on trouve un autre pont, sur le cours supérieur du Veyron, qui, des sommets de l'Advocat, se précipite dans la vallée, par la jolie cascade de Maximin. A la moitié de sa chute, la nappe d'eau est divisée en deux parties par une saillie du rocher, ce qui lui donne la forme d'un Y renversé.

Ce pont dépassé, on atteint un plateau supérieur, et le village de la Balme-sur-Cerdon ou la Balme-Sappey. Quelques maisons bordent la route, d'autres s'éparpillent à droite et à gauche dans un petit bassin incliné à l'ouest, et dominé par les monts de la Crêta et de l'Advocat. La population est exclusi-

vement livrée à l'agriculture. L'église, assez exiguë, n'a qu'une seule nef en gothique primaire.

Ce village a donné son nom à une puissante famille du Bugey, qui existait déjà en 1100. Hugues de la Balme reconnaissait pour suzerains les sires de Thoire. On dit que ce seigneur, ayant sept enfants mâles, légua à chacun d'eux un domaine, où ils firent construire un château-fort. Ces châteaux, démantelés par le maréchal de Biron, et tout-à-fait abandonnés à la suite de la Révolution, ne présentent plus que des ruines, dont quelques-unes sont très-intéressantes.

Le château-fort de la Bâtie occupait le sommet tronqué d'une pyramide naturelle, qui, à deux pas du village, s'élève contre la paroi des rochers qui dominent Cerdon. On n'y parvenait que par une chaussée de six pieds de large, longue de trente pieds, et en outre coupée par une tranchée sur laquelle s'abattait le pont-levis. Il reste encore de ce formidable château un immense pan de mur, percé de profondes fenêtres et surmonté d'une galerie à machicoulis. La porte à pont-levis a été démolie depuis peu ; mais une haute tour ronde est restée debout, parfaitement entretenue, avec tous ses planchers et sa plate-forme, laquelle sert d'observatoire. Le pourtour de la pyramide est pourvu d'un parapet à hauteur d'appui, et la superficie, débarrassée de tous les

débris, a été transformée en un agréable jardin potager, aux allées bordées de fleurs et de petits arbres fruitiers. Une salle d'ombrage ménagée dans l'un des angles, rassemble la famille de l'heureux propriétaire, M. Carrier, qui vient y jouir d'une vue enchanteresse sur la vallée de Cerdon. La maison d'habitation, moderne et d'assez bon goût, est située non loin du jardin, à proximité de l'église et du village.

Après les La Balme, ce château eut pour seigneurs les Toulongeon, les Chandieu, les Allement, les du Breul, les Valernod et les Murat de Montferrand.

Les châteaux de la Balme et de Saint-Julien étaient plus considérables que celui de la Bâtie ; leurs débris couvrent le périmètre d'un immense rocher aux flancs caverneux, qui domine également Cerdon et se trouve placé entre les deux branches de la route impériale.

Tous deux défendaient une ville construite, dit-on, sur ce rocher, et dont il ne reste pas aujourd'hui le moindre vestige. Saint-Julien, posté à l'endroit où le rocher se rattache au plateau, montre encore un donjon octogone percé, à une grande hauteur, de fenêtres cintrées et d'étroites meurtrières ; au pied du donjon, on voit un amas de murailles éboulées et de tours effondrées.

Ce donjon, où l'on ne pouvait pénétrer que par le

chemin de ronde établi sur le rempart, est construit en très-bel appareil ; ses assises sont régulières, et le profil de ses huit faces offre une pureté incroyable. Des La Balme, il passa aux La Palud de Varambon, aux Bouvens de Cirié, aux Montillet de Champdor.

Le château de la Balme occupe l'extrémité du rocher, qui tombe à pic dans la vallée, précisément au-dessus du bourg de Cerdon. Là, encore, des murailles ébrêchées, des soubassements de tours, des citernes, des décombres sans forme et sans nom, tout récemment bouleversés par des ouvriers sous la direction d'une somnambule qui avait rêvé de trésors enfouis là-dedans. Le plan de ce château est très-irrégulier ; partout des remparts aux lignes brisées, des courtines à angles rentrants et à angles saillants, partout l'imprévu... Outre sa force et sa grandeur, il devait être somptueux, à en juger par quelques débris de pierres de taille, aux moulures et aux cordons artistements sculptés. Aux La Balme succédèrent les Mareste et les Bussy.

Une vaste et profonde caverne, qui occupe l'intérieur de ce rocher, est nommée la Cambourne de Saint-Julien. Il faut, pour y arriver, descendre dans un entonnoir sans issue, encombré de blocs de pierre et de bois taillis. Son ouverture sinistre, les rochers veinés de jaune et de rouge foncé, la hauteur des arbres, la solitude, l'obscurité, le silence, certaines

anecdotes qui n'ont rien de jovial, et dont la tradition populaire place le théâtre en ce lieu, tout concourt à jeter dans l'âme une impression de terreur. Nous-même ne pûmes nous en défendre, malgré la présence, — ou plutôt à cause de la présence, — d'un vieux paysan, notre guide, qui nous rappelait exactement le vieil Ochiltrie de Walter Scott.

On parvient sans peine au fond de cette caverne, et jusqu'à une flaque d'eau qui s'y trouve; mais il n'en est pas de même d'une grotte supérieure où l'on n'atteint qu'à l'aide d'une échelle, et que l'on ne peut parcourir qu'avec des flambeaux. Elle communique, dit-on, avec une une autre caverne, la Cambourne de Sopètre (de *sub petra,* sans doute), dont l'ouverture se trouve de l'autre côté du rocher. On prétend que toutes deux servaient d'asile à des faux-monnayeurs, contrebandiers, vagabonds, bohémiens et autres gens qui professent une aversion instinctive et insurmontable à l'égard des cavaliers de la maréchaussée. En fait d'habitants, ces cavernes n'abritent aujourd'hui que des chauves-souris et des renards. Au dire de certains auteurs, du grave Guichenon lui-même, elles sont tellement froides qu'elles contiennent, en toutes saisons, d'énormes quartiers de glace ; c'est ce que personne n'a jamais vu, mais ce que pourtant tout le monde croit. *Et voilà cependant comme on écrit l'histoire !...*

Un autre château, moins important que les précédents, la Barre ou le Barrioz, occupe le faîte d'une montagne à l'orient du village. De ce point, la vue, filant par la vallée de Cerdon, embrasse le cours de l'Ain et les plaines de la Bresse. L'accès en est pénible pour qui ne veut pas suivre un chemin à charrettes contournant longuement la montagne. Pour nous, grimpons intrépidemment à l'assaut, à travers des terrains vagues et les taillis d'où surgit le squelette du vieux manoir.

Il est représenté par une enceinte circulaire presque intacte ; l'intérieur est encombré de débris et de broussailles. Du côté où était la porte d'entrée, que l'on reconnaît à une large brèche, on voit encore un double fossé creusé dans le rocher ; partout ailleurs, la position était inexpugnable. Une vaste citerne voûtée, de quinze à vingt pieds de profondeur et dont l'orifice n'a guère plus d'un pied carré, abreuvait le seigneur et ses varlets. Parfaitement conservée, elle sert encore aux besoins d'une famille de villageois établie dans une rustique habitation, à quelques pas de là.

Peu de jours avant notre ascension au Barrioz, cette maison était devenue la proie des flammes ; elle ne présentait plus alors que ses murailles noircies et calcinées ; et la pauvre famille, une vache, une chèvre et deux ou trois moutons, n'avaient pour

s'abriter qu'un misérable hangar. C'était navrant !... En 89, le domaine du Barrioz appartenait moitié à M. de Moatferrand, moitié à M. de Mornay.

Le château de la Verruquière n'est plus aujourd'hui qu'une grange éloignée de tout chemin praticable, au-dessus du ruisseau d'Enfer, du côté de la Fouge. Bâti par Ismio, un des sept enfants de Hugues de la Balme, il eut pour possesseurs les Bachod et les du Breul.

Quant aux autres châteaux, Langes, Saleneuve et la Picarderée, héritage de l'antique famille des La Balme, on ignore l'emplacement qu'ils occupaient, soit qu'ils aient disparu depuis longtemps, soit que leurs noms aient complétement changé.

A peu de distance du village, dans un des vallons du mont de la Crêta, qui conduit dans la Combe du Val, on voit un gros bâtiment affecté jadis à l'exploitation d'une verrerie. L'établissement du Sappey, fondé en 1788 par Jean-Pierre Billon, passa, en 1806, à M. Louis de Finance, de Saint-Nicolas-du-Bief en Bourbonnais. Sous sa direction, le Sappey prospéra ; il occupait soixante ouvriers et produisait des verres blancs ordinaires, des flacons et fioles à l'usage des confiseurs et des pharmaciens. Par suite de la concurrence que lui livraient d'autres établissements analogues, créés en France à cette époque, et surtout par suite de la pénurie du bois dont le

Sappey faisait une énorme consommation, cette verrerie cessa de fonctionner dans les dernières années de l'empire, et cela au grand préjudice du village de la Balme. Elle est actuellement remplacée par une tuilerie ; la famille de Finance a continué d'occuper la maison d'habitation, qui n'est séparée de l'usine que par la largeur du chemin.

Mais, telle est la division cadastrale, que tandis que la verrerie ou la tuilerie appartient à la commune de la Balme, la maison d'habitation dépend de la commune de Vieu-d'Izenave, dans la Combe du Val.

Un vieillard de la localité nous a raconté qu'autrefois le chemin qui y conduisait était en si mauvais état que, le dimanche, pour aller entendre la messe à l'église paroissiale, la famille de Finance ne pouvait faire ce voyage qu'en prenant le mode de locomotion en usage chez nos anciens rois mérovingiens : un char traîné par des bœufs.

M. Louis de Finance était un de ces cadets de famille qui pouvaient, sans déroger, embrasser la profession de verrier; on les désignait sous le nom de gentilshommes-verriers. Il descendait d'une branche collatérale des Finance de Clerbois.

Cette famille remonte très-loin dans le passé; en 1418, Jean Finance était homme d'armes dans la compagnie du sire de Vaudemont, en Lorraine. En 1423, nous voyons ce même Jean porté comme

noble tenant fief et relevant du haut et puissant seineur messire de Vauvillars. Les principaux titres périrent en 1635 dans l'incendie de plusieurs maisons, au nombre desquelles se trouvait la demeure de Nicolas Bastel, tabellion, qui renfermait les titres d'Elie de Finance, ainsi que l'atteste un certificat, en date du 14 septembre 1667, délivré par les notaires Eric, Pernot et Nicolas Dupoirieux, à la résidence de Darney.

Cette famille est représentée à Lyon par M. François-Louis de Finance, professeur au Lycée impérial; le titre d'officier d'académie a récompensé ses services universitaires, et ses mérites personnels lui ont conquis de nombreux amis au sein de la société lyonnaise. Son écu porte : *d'azur, à trois cloches tympannées d'argent, posées* 2 *et* 1.

Nous avons oublié de dire dans notre description de Saint-Sulpice qu'une verrerie avait été établie dans les bâtiments de la vieille abbaye. M. Louis de Finance, en vue de remplacer la verrerie du Sappey, fut le créateur de nouvel établissement qui, par les mêmes causes signalées plus haut, n'eut qu'une existence de quelques années (de 1815 à 1820).

En sortant du bassin de la Balme, on entre dans un défilé où se réunissent les deux sections de la grande route ; puis au Moulin-Chabot, autrement dit les Barraques. Un moulin abandonné depuis long-

temps, et deux auberges, relativement bonnes, voilà ce hameau.

Parvenu à l'extrémité de la vallée du Veyron, nous ne pousserons pas plus loin notre exploration de ce côté ; nous laisserons donc la route impériale franchir le faîte de la montagne de Mailliat, descendre par des courbes très-développées dans la vallée de l'Oignin et se diriger sur Nantua, où nous la rejoindrons plus tard.

Avant de retourner à Poncin, donnons un coup d'œil au petit village de Ceignes, que nous trouvons à dix minutes au-dessus du Moulin-Chabot, sur un plateau accidenté qui offre un agréable mélange de terres cultivées et de bois taillis, de prairies et d'ermitures.

Eglise et habitations offrent l'aspect le plus rustique ; l'église est au milieu d'un petit cimetière ; les maisons sont entourées de jardins potagers et d'arbres à fruits. L'une d'elles se distingue par un portail cintré construit en belles pierres de taille aux arêtes terminées par des gorges et des moulures. Ces pierres proviennent de l'un des châteaux de la Balme, démolis pendant la Révolution, et dont les matériaux ainsi que les meubles furent dispersés un peu partout.

Le village de Ceignes est réuni au village d'Etables, situé bien plus avant dans la montagne. Etables

pourrait bien avoir une origine pastorale (*stabulum*), à moins que l'on n'aime mieux y voir un lieu d'étape militaire (*staplus*). L'une et l'autre opinion peuvent être fondées, car la localité possède de beaux pâturages, et se trouvait sur la voie romaine d'Izernore.

L'église est du xve siècle, mais les habitations paraissent d'une époque bien postérieure. Des débris de maçonnerie que l'on rencontre à chaque pas, comme aussi des traditions locales, nous apprennent que l'ancien village fut entièrement détruit par un violent incendie, allumé, nous ne savons comment, ni par qui.

Etables et Ceignes étaient, avant la Révolution, justiciables de la seigneurie de Poncin.

CHAPITRE VIII

LA VALLÉE DE L'AIN

DE PONCIN A THOIRE ET A THOIRETTE

De Poncin, où nous voilà revenu, la route de Thoirette se déroule au-dessus de la rivière, le long des premières assises de la chaîne des monts Berthiand, laquelle, partant du nord, sépare la vallée de l'Ain de la vallée de l'Oignin. Pays charmant, boisé, fertile ; châtaigniers sur les hauteurs ; vignes et arbres à fruits sur les coteaux ; chanvre, maïs, blé, prairies, dans le bas ; ajoutons, — ce qui n'est point à dédaigner, — truites, anguilles, écrevisses dans la rivière.

Les meilleures truites saumonées de la rivière d'Ain se pêchent dans un gouffre d'une profondeur insondable, dit-on, qui se trouve au pied de la roche de Loire, tout près du hameau de Champeillon.

La Cueille et Allement, qu'on aperçoit un peu

au-dessus de Champeillon, sont deux autres petits hameaux de la commune de Poncin, assis en face l'un de l'autre, la rivière entre eux deux. Tous deux étaient jadis des fiefs. Allement sur la rive droite, est un assemblage de maisons plus misérables, plus malpropres les unes que les autres ; la chapelle est à l'unisson. La première famille qui posséda ce fief fut celle des Allement, laquelle avait pris le nom de la localité, ou bien lui aurait donné le sien. Pareil cas se rencontre dans la plupart des anciennes familles. On est fort embarrassé pour décider si c'est l'œuf qui a fait la poule, ou la poule qui a fait l'œuf !...

S'il ne reste rien de l'ancienne maison-forte d'Allement, il n'en est pas de même de son vis-à-vis, la Cueille, dont le château en ruines fixe l'attention du touriste. Fondé par les Thoire-Villars ; inféodé aux Coligny-d'Andelot (1293) ; vendu aux Luyrieu, donné en dot aux Mareschal et aux la Chambre, le château de la Cueille ayant subi toutes les vicissitudes des révolutions, offre l'histoire commune à tous les autres châteaux de cette partie de la province. Néanmoins, nous ne pouvons négliger de mentionner qu'il appartint aux la Poype (1650), noble famille dauphinoise éteinte depuis peu, et dont le nom ne viendra jamais sous notre plume sans que nous lui payons un souvenir.

Après les la Poype, la famille de la Chambre entra en possession de la Cueille ; les Seyssel y parurent à leur tour, et aujourd'hui le domaine appartient à Mme veuve Joachim Chavent ; son mari, M. Chavent, chef d'une maison de papeterie à Lyon, l'avait acheté d'un M. de Seyssel.

Les ruines du château de la Cueille se dressent fièrement sur une esplanade adossée à la montagne et entourée de ravins. Quelques parties des constructions paraissent remonter au XIIe siècle ; ce que sembleraient indiquer la sévérité du style, la sobriété de l'ornementation, la simplicité des profils et l'ogive lancéolée qui forme certaines ouvertures ; tandis que d'autres parties sont dues évidemment à des époques postérieures, comme le montrent des arcades à plusieurs lobes et à pendentifs gracieux ; l'arc à anse de panier ou surbaissé encadré de moulures ou de tores, et surmonté de tympans élégants, au milieu desquels brillent les écussons armoriés des barons de la Cueille ; puis le plein-cintre et le fronton de la Renaissance, et l'ornementation qui caractérise ce mode architectonique.

La porte d'entrée manque de caractère et d'ampleur ; elle est percée dans une grosse tour carrée, à fortes et saillantes assises, à toiture lourde et singulièrement inclinée. Une tourelle renferme l'escalier qui dessert tous les étages, où se trouvent plusieurs

pièces exiguës et la magnifique salle des Gardes, à gros piliers massifs, à voûte hardie, à immense cheminée, le tout éclairé par d'étroites fenêtres, semblables à de profondes meurtrières; quelques-unes de ces fenêtres sont encore garnies de barreaux de fer et pourvues de siéges en pierre. La chapelle particulière du château, dédiée à saint Martin, n'a plus à montrer à l'explorateur que son abside mutilé et un fragment de sa nef; une série d'arcades se remarque tout auprès.

Quelques réparations ont remis en état un antique bâtiment et bouché les brèches des murailles. On a déblayé la cour et les terrasses; on a replanté un jardin, et la vieille résidence féodale est devenue actuellement une habitation moitié bourgeoise, moitié fermière. La mort récente et regrettable de M. Chavent a suspendu les travaux de restauration qu'il s'occupait à faire exécuter, d'après les plans et dessins dressés à cet effet par son architecte, M. Savy.

En face du manoir, et séparée par la largeur d'un chemin, s'élève l'antique chapelle de Saint-Antoine, contemporaine de la fondation du château; elle renferme les caveaux mortuaires des anciens seigneurs de la Cueille; une des pierres tombales porte une inscription où l'on découvre le nom d'Anne de la Chambre, mariée à Guillaume de Luyrieu, dont elle eut quatre enfants.

Cette chapelle, où le vicaire de Poncin vient dire la messe le jour de la Saint-Antoine, et les trente modestes maisons du hameau se trouvent sur l'esplanade ; des vergers les entourent, des vignes s'étagent sur les flancs du coteau, et des moulins sont placés sur la rivière qui en baigne la base.

Dans un vallon, au-dessus de la Cueille, en pénétrant dans la montagne, sur le chemin d'Etables, on rencontre le village de Challes, aux maisons entassées sans ordre autour d'une petite place et d'une église, mesquine, mais entretenue avec soin. Des tombeaux et des armes antiques retirées du sein de la terre indiqueraient l'occupation de ce lieu par les Romains, opinion d'autant plus vraisemblable, que la voie d'Izernore passait à sa proximité. Le sol de Challes, quoique fertile, n'est déjà plus aussi favorable à la culture de la vigne ; les bois sont devenus plus nombreux, et les pâturages plus considérables.

Dans l'espace des quatre à cinq kilomètres qui séparent la Cueille de Serrières, les montagnes ont acquis plus de hauteur, et la rivière coule plus encaissée entre des berges abruptes. On traverse le hameau de Merpuis, et on arrive au port de Serrières, où la route départementale de Poncin à Thoirette croise la route impériale de Bourg à Nantua, par Mornay et Brion.

Le port de Serrières se compose seulement d'un

fort beau moulin et d'une auberge, l'un et l'autre exploités par la famille Secrétan ; plus, d'une maison où habitait le pontonnier de l'ancien bac à traille qui reliait la Bresse et le Bugey, avant la construction du joli pont suspendu que l'on voit maintenant ; à quelques minutes au-dessus du Port, au débouché d'un défilé auquel Serrières doit son nom (*Ser*), le village se déploie sur un étroit plateau, premier gradin de la montagne. Il n'a d'agréable que sa position ; ses maisons n'ont aucune apparence, son église est dépourvue de clocher ; du château, il ne reste que le nom attribué à une habitation élevée sur son emplacement.

On prétend que Serrières, jadis plus considérable qu'actuellement, était situé à l'endroit occupé aujourd'hui par le hameau de Merpuis, et fut détruit, en 1402, par les Bourguignons du maréchal de Vergy. Réfugiés sur la hauteur, les habitants y élevèrent de nouvelles maisons. François de Mornay y construisit une maison-forte qui, après les Chabot, les Seyturier, avait pour propriétaire, en 89, M. Quinson de Poncin.

Les environs, riches en vergers, noyers et vignes, sont très-accidentés ; point de plaines, mais des montagnes, des vallons, des rochers. Ces environs mériteraient d'être connus des artistes ; les bords de la rivière sont remarquables ; le Port surtout, avec le

pont élégant, offre un tableau aussi gracieux que grandiose. Rien de plus pittoresque que l'aspect du moulin perché sur la falaise escarpée, et de sa grande roue animée par la jolie cascade que forme le bief de Malval en tombant dans la rivière d'Ain. Que les artistes ne craignent point de venir s'établir ici ; ils seront les bien-venus dans l'auberge tenue par l'excellente demoiselle Secrétan, dont les manières et la conversation diffèrent totalement de celles de la plupart des aubergistes de village.

Une curiosité naturelle que les habitants ne manqueront pas de vous signaler, c'est la grotte creusée dans le rocher, au-dessous du moulin. On la nomme la Geignière ; elle est habitée par des fées. Pour peu que vous témoigniez le désir de la visiter, un garçon meunier se munira bien vite d'une lanterne, et vous servira de guide ; mais il choisira son jour et son heure.

Pourquoi ?... C'est que les lutins femelles qui ont fixé leur résidence dans ces réduits souterrains sauraient fort bien jeter un sort sur vous et sur votre maison. Vos nuits seraient troublées, vous entendriez dans votre appartement des bruits insolites ; des êtres invisibles marcheraient sur le plancher, pousseraient de profonds soupirs, dérangeraient les meubles, tireraient de çà et de là les rideaux de votre lit, et vous arracheraient vos couvertures.

Les âmes de vos parents morts depuis longtemps viendraient gémir autour de vous. L'oiseau de la mort s'établirait sur le faîte de votre toit. Votre coq chanterait avant minuit, vos poules caquetteraient sur un ton plaintif, et tous les chiens du village viendraient hurler autour de votre maison : signe de mort pour tous vos animaux et de grands malheurs pour vous-même !...

Jugez d'après cela, s'il est à propos d'être prudent, et de prendre toutes les précautions convenables avant d'entrer dans la Grotte des Fées !...

Nous laisserons la route impériale gravir sinueusement la chaîne des montagnes, en atteindre le faîte aux Fermes-sur-Berthiand, puis descendre par Mornay dans la vallée de l'Oignin, et de là gagner le bassin de Nantua. Profitant des dernières heures du jour, nous pousserons une petite excursion jusqu'au village de Leyssard (*Essart*, du verbe *Essertir*), à une lieue environ de Serrières.

On y parvient par la gorge et le hameau de Malval, en remontant le Bief, alimenté par la Fontaine-Noire. Bien que situé en pleine montagne, le village n'est pas pour cela plus intéressant, malgré le clocher neuf de son ancienne église et la maison moderne de M. le curé. Cependant, comme il n'est pas de localité qui soit complétement déshéritée, on voit à Leyssard de belles cascades, de rustiques

moulins ; on y découvre de splendides perspectives sur la vallée de l'Ain, et au-delà sur les montagnes de Hautecour, couronnées par le superbe donjon de Buenc, le seul débris resté debout d'un ancien château féodal.

Au point de vue agricole, cette commune produit un peu de tout ; mais il n'y existe aucune industrie. Tout se borne à l'exploitation d'une certaine pierre calcaire qui, travaillée et polie, ressemble à du marbre blanc, agréablement tacheté de petits points rougeâtres.

En descendant de Leyssard et de Malval, notre œil ravi pénètre dans le petit vallon où se cache le modeste hameau de Sonthonax-le-Vignoble ; ses habitants, quoique ignorés du monde, vivent pourtant heureux.

Le lendemain d'une bonne nuit passée à Serrières, le pied leste, le cœur joyeux, et, chose essentielle, la gourde remplie d'une agréable liqueur de ménage fabriquée par Mlle Secrétan, dont la prévoyance nous charma, nous reprenons notre route le long de la rivière d'Ain.

Le paysage devenant de plus en plus pittoresque, revêt une sauvage grandeur qui vous impressionne étrangement. La rivière roule ses flots bleuâtres, brisés par des obstacles nombreux ; les rochers dénudés laissent voir leurs robustes assises, au pied des-

quelles la route s'est ouvert un passage, grâce au pic et à la poudre des mineurs. Tout-à-coup, à un brusque détour, changement à vue : nous arrivons dans un bassin verdoyant, abrité par les montagnes de Balvey (*Beauvoir*), de Trémonts (*Trois monts*) et de Croison (*la Croix*), dans un véritable verger, ou pour mieux dire dans une véritable forêt d'arbres fruitiers, au milieu de laquelle apparaît le petit village de Bolozon, dont le clocher moderne semble vouloir lutter de hauteur avec les arbres.

Les érudits de l'endroit prétendent, — même histoire qu'à Serrières, — que l'ancien village se trouvait à un quart de lieue de là ; qu'une peste enleva toute sa population, sauf quatre petits enfants, deux mâles et deux femelles, lesquels, s'éloignant de ce lieu maudit, bâtirent deux nouvelles cabanes, le Bolozon actuel ; ils le peuplèrent de leur progéniture, qui a singulièrement prospéré, puisque la population dépasse aujourd'hui trois cents âmes.

Quant au nom de Bolozon, quelques personnes le trouvent dans la disposition physique de la localité ; *bol* et *aoz* sont deux anciens mots qui signifient sinuosité de la rivière. Rejetant bien loin cette origine, des savants veulent voir dans ce nom un souvenir du culte d'Apollon qui jadis était répandu dans la contrée ; dans ce cas, pour soutenir leur opinion. ils métamorphosent *Bol* en *Pol*, qui serait la syncope

du mot Apollon. Ce système est très-ingénieux; et nos lecteurs ont déjà deviné que ces savants appartiennent à cette catégorie qui aime à reconnaître Jupiter dans *Joux*, Bèlenus dans *Bel*, Isis dans *Ize*, Brennus dans *Bren*, Amhra dans *Amb.*, etc...

Pour communiquer avec la rive bressane, les habitants de Bolozon n'ont qu'une traille au Port-Luc, où l'on peut voir de vieux moulins moussus formant de jolis groupes pour études.

A une demi-lieue au sud du village, d'immenses ruines couronnent le sommet tronqué de la montagne de Balvey. Ce sont des citernes et des caves encombrées, des voûtes écrasées, des matériaux bouleversés par les chercheurs de trésors, et des remparts arasés qui font le tour du sommet, un des plus hauts points de la chaîne, conséquemment un poste favorable à l'amateur de lointains horizons.

Le château de Beauvoir dépendait de l'Église de Lyon. En janvier 1257, l'archevêque Philippe de Savoie le donna à Humbert III de Thoire-Villars, sous la condition de l'hommage. Démoli par le maréchal de Vergy, il perdit le siége de la châtellenie qui fut transféré à Poncin.

Quelques fermes sont accroupiés dans une dépression au-dessous de ces ruines, non loin du gros hameau de Solomiat qui montre ses maisons réunies dans un bassin, partie supérieure du vallon de

Sonthonax-le-Vignoble, dont nous venons de parler.

Napt, que les naturels prononcent *Nat*, par suite de l'habitude, dont nous avons signalé l'existence dans le Bugey, de ne point faire sentir la lettre *p* suivie d'une autre consonne, comme par exemple dans Lompnas (*Lomnas*), Lompnieu (*Lomnieu*), Lompnes (*Lomnes*); Napt, disons-nous, village éloigné de Bolozon et de l'Ain d'environ trois kilomètres, et placé entre les montagnes de Croison et de Trémonts, présente au touriste une vénérable église du Moyen-Age, et non loin de là les vestiges d'un vieux manoir féodal.

Au nord de Napt, par un chemin agreste, on arrive au hameau d'Heyriat, où l'on voit une chapelle abandonnée et un château qui fut inféodé aux Bussy par Humbert VI de Thoire-Villars, puis vendu aux Menthon de la Gelière. Saccagé par Vergy, démantelé par Biron, il vit sa haute tour crénelée ramenée au niveau égalitaire, en vertu d'un arrêté du citoyen Albitte. A cette époque, il fut sur le point d'être pillé par une bande de paysans étrangers à la localité; mais la prudence et le sang-froid de son propriétaire le sauvèrent d'une ruine imminente. Tout se borna à un auto-da-fé des papiers terriers et des archives du château. Il appartenait alors et appartient encore aujourd'hui à l'honorable famille Laguette de Mornay, qui eut pour souche un

conseiller près le parlement de Bourgogne, pourvu de la noblesse en 1751, et portant le titre de baron, par suite de l'acquisition de la terre-baronnie de Mornay.

Des trois enfants qui naquirent de M. le conseiller Laguette, et qui tous trois embrassèrent la carrière des armes : l'un fut garde-du-corps de Louis XV, l'autre mousquetaire, et le troisième colonel au régiment de Bresse. Le premier laissa deux fils qui, continuant d'aussi nobles traditions, servirent vaillamment dans les armées de l'Empire et payèrent leur dette à la patrie. L'un d'eux, Emilien, officier du génie, fut tué à l'attaque du pont d'Amarante, en Portugal, en 1809 ; l'autre devint un des hommes les plus distingués de l'époque : son nom éveille des idées de gloire, de liberté et d'un dévoûment sans bornes aux intérêts matériels et moraux de son pays.

Jules-Eugène-Frédéric-Amédée Laguette de Mornay naquit au château d'Heyriat, en 1780. Entré à l'Ecole militaire de Pont-à-Mousson, plus tard à l'Ecole polytechnique, il reçut une instruction solide et variée. Admis en 1801 dans l'artillerie, il prit part à la bataille d'Austerlitz, passa dans la garde impériale, fit en Espagne les campagnes de 1808 et 1809, revint en Allemagne, eut le bras droit emporté à Wagram, et reçut avec le titre d'officier de la Légion-d'honneur, le titre de baron

qu'avaient eu ses ancêtres. Député du département de l'Ain au Corps législatif, pendant les Cent-Jours, sa conduite noble et loyale le fit nommer par ses collègues commissaire près de l'armée ralliée sous les murs de Paris après Waterloo. En 1827, le choix des électeurs de l'Ain le ramena sur la scène politique ; il vint siéger à la chambre à côté de Lafayette, de Tracy, de Barrot, de Lamarque, de Dupont de l'Eure, et fut du nombre des 221. Après la Révolution de Juillet, découragé de voir la marche suivie par le gouvernement, il donna sa démission et rentra définitivement dans la vie privée ; il resta cependant membre du Conseil général de l'Ain, et s'occupa d'améliorer l'instruction publique, l'agriculture et les voies de communication du pays.

M. de Mornay mourut subitement en son château de Vologniat, le 17 mai 1845 ; la population donna de justes regrets à ce vertueux citoyen. Il fut inhumé dans le cimetière de Vologniat. M. Volland, M. Servan de Sugny, M. le comte de Moyriat prononcèrent sur sa tombe des paroles éloquentes qui retraçaient la noble existence de celui qui venait d'être ravi à l'amour et à la vénération de ses concitoyens.

Nous devons ces renseignements à l'obligeance du gendre de M. de Mornay lui-même, M. Amédée Charrin, au sujet duquel nous rectifierons ici une erreur qui s'est glissée dans notre ouvrage : *Autour*

de Lyon. Nous disions quelque part que la famille Charrin, propriétaire du château et du domaine de Netty, en Beaujolais, fut anoblie sous le règne de Louis-Philippe. Là gît l'erreur... Cette famille, représentée aujourd'hui par MM. Eugène et Amédée Charrin, fils de l'honorable M. Louis Charrin, si avantageusement connu à Lyon dans le commerce de la draperie, n'a ni prétention nobiliaire, ni lien de parenté avec la famille de M. Charles-Marie Charrin, qui, en 1842, reçut des lettres-patentes lui conférant le titre de comte.

Voici le village de Sonthonax-la-Montagne (*sanctus Donatus montis*, en latin; *Sandonat*, en patois). De tous les villages qui peuplent la chaîne des monts Berthiand, c'est un des plus mal partagés sous tous les rapports : chemins, agriculture, commerce, industrie. On y voit de vieilles maisons, une vieille église et un vieux château en ruines, le tout absolument dépourvu de caractère.

Le château s'élève sur un mamelon isolé, très-fort, à quelques minutes du village; il avait pour seigneurs les Bussy de Brion, et il subit le sort de son voisin d'Heyriat.

De Sonthonax, une rude descente nous amène à Granges (*Grangiæ*), sur les bords de l'Ain, que nous avions quitté à Bolozon pour visiter les villages de la montagne. Entre ces deux villages séparés par

une distance d'une lieue et demie, la vallée offre les mêmes beautés sauvages, les mêmes perspectives que nous avons signalées déjà.

Resserré entre de hautes montagnes et la rivière, parmi des rochers, et au milieu d'une robuste végétation, Granges est assurément une des plus faibles communes du Bugey. Les maisons sont jetées en désordre autour d'une vieille et modeste église sans clocher. La plupart des hommes se livrent à la navigation sur la rivière ; métier dangereux dans ces parages. Le territoire produit un peu de vin, quelques céréales et des fruits en quantité. Le paysage est agréable dans l'été, mais les hivers sont longs, rigoureux, et la neige abondante. Deux ruisseaux qui le sillonnent forment, avant de se jeter dans l'Ain, deux belles cascades : c'est Pisse-Vache et Pisse-Vieille... Jolis noms en vérité, et tout-à-fait euphoniques !...

Un des plus remarquables panoramas que l'on puisse connaître est celui du Signal de Changeat, d'où l'on embrasse tous les coteaux vinicoles du Revermont, qui se perdent à l'horizon, au nord, au sud et à l'ouest. Nous traversons la superbe forêt de Changeat qui revêt les flancs de la montagne d'une vigoureuse végétation ; là, chênes, châtaigniers, sapins, les premiers que nous revoyons dans la vallée de l'Ain, croissent et prospèrent dans

les diverses altitudes que la nature leur a assignées.

Au-dessus du village de Granges, la rivière d'Ain décrit un coude très-prononcé ; à Conflans (*Confluens*), elle reçoit la rivière de Sançon qui descend des montagnes du Revermont ; puis nous arrivons au hameau de ~~Cotrophe~~, où un pont suspendu relie les deux rives de l'Ain, entre Thoire et Thoirette, où le paysage est vraiment très-remarquable.

SUITE DU CHAPITRE VIII

LA VALLÉE DE L'AIN

DE THOIRE A COISELET

A une demi-lieue de la rivière, après plusieurs grands contours qui ont raison de la chaîne des monts Berthiand, la route parvient au village de Matafelon, assis sur le revers oriental de la chaîne, au-dessus des bords de l'Oignin.

Ce village est peu important, mais très-pittoresque. Toutefois, les maisons et les rues ne laissent rien à désirer sous le rapport de l'entretien ; l'église offre un coup-d'œil désagréable, à raison d'un

malencontreux mélange de l'ogive et du plein-cintre, mélange qui porte avec lui la date du XVIe siècle ; la création du village remonte aussi à cette époque.

L'ancien Matafelon était placé à peu de distance, sous la protection d'un château-fort qui couronnait le sommet d'un rocher. L'un et l'autre furent fondés par les sires de Thoire, au temps où ces puissants seigneurs commençaient à étendre leurs domaines, et où leur domination allait, de ces montagnes, déborder dans les plaines d'alentour.

Du reste, il est juste de convenir que, politiques habiles et intelligents, autant que braves et chevaleresques, on les vit de bonne heure s'attacher leurs nouveaux vassaux en leur accordant des franchises et des libertés, que chaque seigneur, à son avénement, maintenait, jurait, augmentait ; tandis que les vassaux des abbayes et communautés religieuses gémissaient sous les plus dures servitudes, ou luttaient pour conserver quelques bribes de franchises, que les abbés leur avaient octroyées, à contre-cœur, en certaines circonstances ; car le clergé ne donne guère, on le sait, que ce que l'on parvient à lui arracher...

Un mot sur la famille de Thoire, dont le nom est déjà venu maintes fois sous notre plume depuis que nous voyageons dans le Bugey, et que nous trouve-

rons encore dans le cours de nos pérégrinations.

Elle est originaire de ce pays montagneux situé entre la rivière d'Ain et l'Oignin, dans la partie supérieure du Bugey. Le premier sire de Thoire dont les titres fassent mention, est un Hugues qui fit maintes libéralités à l'église de Nantua, et qui, en 1086, se porta caution pour Hugues de la Balme dans un traité d'alliance que ce dernier conclut avec l'abbé de Nantua. En 1188, Humbert II épousa Alix de Coligny qui lui donna Poncin, Cerdon, quelques parties de la seigneurie de Varey et le péage d'Ambronay qu'il reconnut tenir en fief de l'empire. A tous ces domaines s'adjoignirent de nouvelles terres dans les vallées du Langes et de l'Oignin jusqu'à Montréal, par le mariage de Humbert III (1250) avec Béatrix, fille du comte Eudes de Bourgogne, auquel, pour ces terres, il promit l'hommage, tant pour lui que pour ses successeurs. Etienne I[er] épousa Agnès, fille unique et héritière du sire de Villars, qui lui apporta en dot une partie de la Bresse et des Dombes (1210). Depuis lors, il joignit à son nom de Thoire celui de sa femme; à partir de cette époque, cette famille fut connue sous le nom de Thoire et de Villars.

En présence de cet accroissement de richesses, Etienne établit un bailli dans ses terres du Bugey : le bailli de la montagne ; et un autre en Bresse : le

bailli de la plaine. La Chambre des comptes de ce seigneur siégeait à Poncin, le bourg le plus central de ses vastes possessions; il établit un atelier monétaire à Trévoux, car il avait, comme les souverains, le droit de battre monnaie.

Les sires de Thoire-Villars inféodèrent la plupart de leurs terres, avec la justice haute, moyenne et basse, à leurs vassaux qui furent les fondateurs de toutes les seigneuries du Haut-Bugey. De leur autorité dépendait la majeure partie des communes qui forment aujourd'hui les arrondissements de Nantua et de Trévoux. Elle s'étendit même plus tard sur des domaines situés en Dauphiné et en Lyonnais, par suite du mariage de Humbert VII avec Alix de Roussillon, et sur le comté de Génevois par le second mariage de ce prince avec Marie, fille d'Amé III, comte de Génevois.

Les quatre siècles qui forment la durée de l'existence de cette maison, nous la montrent contractant des alliances avec les familles de Coligny, de Bourgogne, de Savoie, de Génevois, des Dauphins et des Bourbons ; comme aussi luttant soit à force ouverte, soit par des procès, contre l'abbaye de Nantua. Tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, les sires de Thoire-Villars surent résister aux empiétements de leurs adversaires, les prieurs.

On se rappelle que Humbert VII, privé d'enfants,

en butte aux tracasseries de voisins jaloux, dégoûté des grandeurs de ce monde, accablé d'ennuis, se retira au château de Trévoux (1402); il y mourut (1423), après avoir légué le comté de Génevois à son oncle Eudes de Villars, et ses domaines du Lyonnais à Isabelle d'Harcourt, sa troisième femme; vendu ses domaines des Dombes à Louis II, duc de Bourbon, sire de Beaujeu, et ceux du Bugey au comte de Savoie, Amédée VIII. On sait que cette vente fut faite par l'entremise de Humbert, évêque de Lausanne, et que le comte de Savoie voulut s'affranchir vis-à-vis de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, de l'hommage qu'il lui devait pour quelques-unes des terres nouvellement acquises, hommage que les ancêtres de celui-ci s'étaient réservé, lorsque ces terres passèrent à la famille de Thoire. Par suite de ce refus, le duc de Bourgogne, après avoir fait rendre par le parlement de Dôle un arrêt qui ordonnait la confiscation de ces domaines, chargea immédiatement le maréchal Jean de Vergy de les occuper, d'établir des gouverneurs dans tous les châteaux, et de recevoir le serment de tous les vassaux.

A cette époque, furent ruinés complétement l'ancien bourg de Matafelon et le château, berceau de cette illustre famille. Ce château, dit le vieux Guichenon, était situé sur les bords de la rivière, dans

une position inaccessible, sauf du côté de Matafelon; il n'en reste à présent autre chose qu'un portail, et comme les plus grandes choses sont sujettes à la loi du temps et des vicissitudes, Thoire dépend aujourd'hui de la seigneurie, qui n'en était autrefois que le moindre fief. — Que dirait donc de nos jours cet historien s'il pouvait visiter cet emplacement, où l'on a peine à découvrir quelques vestiges de murailles arasées !...

Le comte de Savoie, voyant tous ses châteaux aux mains de son adversaire, finit par rendre l'hommage exigé ; il paya les frais de la guerre et rentra en possession des domaines en litige. En payement des sommes par lui dues à Claude de la Villette, Emmanuel-Philibert aliéna en sa faveur la seigneurie de Matefelon, qui passa ensuite aux Montfalcon, aux Clermont, aux Tocquet, aux Seyturier et aux Varenne.

Deux autres châteaux avaient été bâtis aux environs, dans le but de défendre les abords du château de Thoire. Celui de Montillet nous montre encore une tour féodale enclavée dans de modernes constructions ; de celui du Planet, il ne reste plus que des débris.

Le nom de ces deux manoirs indique assez leur position respective : celui-ci dans une plaine, celui-là sur une petite montagne. Quant au nom de Mata-

felon, il proviendrait, d'après quelques historiens, des fourches patibulaires dressées en ce lieu, où l'on exécutait les criminels, où l'on *matait les felons;* d'autres l'écrivent Montafelon.

De Matafelon, par le hameau ignoré de Meuillot, nous allons visiter un autre manoir, celui de Coiselet, qui occupe l'esplanade d'un rocher formant l'extrémité de la chaîne du Berthiand, à l'embouchure de l'Oignin et de la rivière d'Ain. Il est habité, et se compose d'un corps-de-logis carré flanqué de deux tourelles à pignons aigus.

Edifié par les sires de Thoire, inféodé en 1380 à Pierre Aleman, chevalier, nous le voyons, cent ans après, passer par mariage à Jacques de Chalant, seigneur de Varey; et plus tard par vente à la famille de Forcrand, qui, — nous le croyons du moins, — en est encore propriétaire aujourd'hui.

Ici finit, pour nous, l'intéressante vallée de l'Ain, bien qu'elle se prolonge à une lieue plus haut au nord, jusqu'à Condes, où l'Ain descendant du Jura commence à toucher le Bugey.

Reproduisons, avant de clore ce chapitre, les légendes suivantes qui enrichissent l'histoire populaire de ce petit pays, et défraient, chez les villageois, la longueur des veillées de l'hiver.

Entre Coiselet et Condes, sur la rive droite de l'Ain, se trouve une montagne isolée dont l'accès

semble défendu par les rochers rougeâtres des ravins du Malval, et par les bois sombres et épais de la Tombe. C'est la montagne d'Olyferne, ou d'Oloferne, d'après les vieux titres. Des remparts dentelés, des tours lézardées en couronnent le sommet. L'aspect en est lugubre ; des fossés creusés dans le roc, de ténébreuses ouvertures, des cachots, des oubliettes d'où s'échappent des bruits étranges, des pans de murailles revêtus d'un noir manteau de lierre, et sur lesquels flottent, comme des panaches, de longues touffes d'herbes sauvages ; les serpents qui font entendre leurs sifflements aigus ; les corbeaux qui ont fixé là leur séjour et qui décrivent dans les airs des cercles mystérieux, en poussant leurs rauques croassements ; les chouettes qui n'en sortent que la nuit ; les histoires terribles qui se rattachent à ce lieu ; les esprits dont il est peuplé ; tout concourt à faire du vieux manoir d'Olyferne un sujet d'épouvante pour les habitants du voisinage... Rarement le berger s'aventure à y conduire ses brebis ; et ce n'est qu'en courant, et la terreur dans l'âme, que le chasseur ose le traverser.

Au pied de la montagne, et plongeant leur base dans la rivière, trois pyramides de rocher surgissent à une certaine hauteur. Parfois la nuit, alors que les rafales font craquer les arbres et mugissent sur ces rives désolées, des soupirs, des plaintes, des

cris sinistres semblent sortir du sein de ces pyramides. Les villageois ne les ont-ils pas distinctement entendus? N'ont-ils pas vu aussi, maintes fois, des feux follets voltiger au-dessus des pyramides, monter au vieux manoir, redescendre vers leur point de départ, et disparaître brusquement?... Ces pyramides, nommées les *Traï-Damizellas*, renferment les âmes de trois dames qui habitaient le manoir.

Autrefois, à une époque et dans des circonstances que l'on ne peut préciser, — car autrement où serait le mystère? — ce manoir était habité par un seigneur chez qui la luxure s'alliait à la jalousie et à la cruauté. Marié plusieurs fois, ce nouveau Barbe-Bleue avait vu mourir toutes ses épouses ; il séduisait les femmes et les filles des seigneurs ses voisins ; de nobles châtelaines, de vertueuses damoiselles, de naïves villageoises, se voyaient enlevées et conduites à Olyferne où elles ne tardaient pas à disparaître mystérieusement.

Un jour, il enleva trois jeunes filles, fiancées à trois valeureux chevaliers ; les tenant séquestrées, il ne cessait de les obséder de sa passion. Mais, vertueuses autant que belles, elles préféraient mourir plutôt que de manquer à leurs serments. Elles appelaient leurs fiancés, elles invoquaient le ciel. Dieu ne sera pas sourd à leurs prières!... Voici les trois chevaliers qui s'avancent contre le manoir ; et doués

de ce courage auquel rien ne résiste, ils brisent le pont-levis, pénètrent dans l'intérieur du château et en massacrent les défenseurs. Mais le seigneur félon s'est réfugié dans le donjon. Là, que se passa-t-il entre lui et ses malheureuses victimes?... le diable seul le sait!... Toujours est-il que se voyant sur le point d'être forcé dans son asile et de recevoir le châtiment de ses forfaits, il veut terminer par un crime nouveau son existence qui n'avait été qu'une suite de crimes. Il saisit les trois femmes, les enferme vivantes dans un tonneau garni à l'intérieur de pointes de fer, les lance sur la déclivité de la montagne et les précipite dans la rivière, où elles sont métamorphosées en ces trois pyramides de pierre que nous voyons aujourd'hui. Quant à lui, il disparut, et le donjon, en s'écroulant, ensevelit sous ses décombres les trois malheureux chevaliers!...

On prétend que le châtelain d'Olyferne fut emporté par le diable, avec qui il avait formé un pacte... Mais chose certaine, parfois encore on entend le cri des combattants, le cliquetis des armes et le fracas des murailles qui tombent; parfois aussi, les âmes des infortunées fiancées quittent leur enveloppe de pierre, et vont planer sur les ruines pour y découvrir leurs chevaliers ; car il paraît que l'amour tourmente ces pauvres jeunes vierges, même après leur mort!

Quel fait donna lieu à cette légende? Nous l'igno-

rons. Nous savons seulement que le château d'Olyferne fut bâti, en 1231, par Etienne, comte de Bourgogne, pour tenir en bride les sires de Thoire-Villars, dont les domaines arrivaient jusque-là.

Ce qui n'a pas peu contribué à entretenir chez les villageois la terreur que ce lieu leur inspire, c'est que, au-dessus de ces ruines, on a vu pendant longtemps de grands bras noirs, maigres, disloqués, décrire dans les airs des signes cabalistiques. C'était un télégraphe établi sur le point le plus élevé de la montagne ; mais la plupart voulaient, à toute force, y voir l'ancien seigneur qui entretenait encore des intelligences avec les esprits infernaux.

Non loin de là, au confluent de l'Ain et de la Bienne, est une autre montagne également légendaire : la montagne Saint-Jacques, sur laquelle, au dire des géologues, existe un bloc erratique dont on a fait un monument druidique. C'est la *Pierre-qui-vire*. On prétend que cette pierre, de la forme et de la grosseur d'une meule de moulin, posée en équilibre sur une autre pierre, tournait tous les ans au milieu de la nuit de Noël. Il serait difficile aujourd'hui de vérifier ce phénomène ; car la pierre a été brisée...

Les habitants, qui ne se piquent de connaître ni l'archéologie, ni le druidisme, mais qui ont toute confiance en la puissance des saints, racontent que cette meule sort d'un moulin situé au bas de la montagne,

et que pour punir le meunier qui n'était pas allé à la messe de minuit, le roi Hérode prit cette meule entre ses deux doigts et la lança sur la montagne.

Ils racontent aussi que ce roi biblique, suivi d'une meute nombreuse, parcourt la campagne la nuit de Noël pour surprendre en flagrant délit ceux qui négligent leurs devoirs religieux. Naguère, le pontonnier de l'Ain, réveillé par une voix éclatante, se lève, va sur la rive, et aperçoit, à la clarté de la lune, un chasseur qui voulait traverser la rivière. Ce chasseur était d'une taille gigantesque, Il saute dans le bac, suivi d'un si grand nombre de chiens qu'ils ne peuvent tous trouver place. Le chasseur paie le pontonnier ; il lui remplit la poche de beaux louis d'or bien sonnants, puis s'éloigne en ricanant. Rentré chez lui, notre pauvre pontonnier veut compter ses louis d'or ; mais ne retirant de sa poche que des feuilles de houx, il comprend que Dieu l'avait puni de n'être pas allé à la messe de minuit fêter la naissance du sauveur des hommes...

CHAPITRE IX.

LA VALLÉE DE L'OIGNIN

IZERNORE. — BRION

L'Oignin (*Onix*) est formé de plusieurs cours d'eau dont la plupart ne tarissent jamais. C'est à Mailliat, à la réunion du Bourrey, du Valey et du Corberan qui viennent de la Combe du Val, de la Combe du Valey et de la Combe des Vaux, qu'il commence à prendre son nom. Plus bas, à Brion, il reçoit par le bras de Port toutes les eaux du lac de Nantua, et la rivière du Langes (*Lingis*); il arrose la vallée d'Izernore, et vient finir dans l'Ain, à Coiselet, d'où nous allons partir pour explorer, soit l'Oignin lui-même, soit aussi ses divers affluents.

Son embouchure et son cours inférieur offrent le plus vif intérêt; de beaux rochers, des gorges profondes, une sombre et vigoureuse végétation, de magnifiques cascades, en feraient, s'ils le connais-

saient, un pays privilégié pour les artistes et les touristes. Les uns et les autres y trouveraient des inspirations nouvelles, des études multipliées ; et, pour peu qu'ils le désirassent, ils feraient une agréable diversion à leurs travaux en chassant la loutre, pêchant la truite ou prenant des écrevisses qui sont abondantes dans ces eaux.

Le premier village que l'on rencontre au-dessus de l'embouchure est Samogniat ; assis à l'ombre de vergers, il occupe le versant ouest d'une colline, sur la rive droite de l'Oignin, en face et à peu de distance de Matafelon. Son aspect champêtre charme les regards, les sources y abondent ; celle d'Arfontaine (*Altus fons*) est vraiment remarquable, en ce qu'elle forme à sa naissance trois ou quatre cascatelles d'un fort joli effet. De son côté, l'Oignin se précipite à travers les rochers qui produisent les sauts de Thorey et de Charmine. Répétons-le donc, pourquoi nos artistes ne poussent-ils pas jusqu'ici leurs explorations ?...

A peu près nulle, l'industrie de Samogniat se borne à quelques ouvrages en bois, confectionnés à l'aide du tour, et à la fabrication de divers objets en corne, tels que peignes, tabatières, boutons, etc... Pour les produits de la terre, du blé grossier, du laitage ; mais beaucoup de pommes, de poires, de châtaignes ; depuis quelque temps, il s'y joint un

peu de vin, car on a commencé à défricher certains coteaux et à y planter de la vigne. Néanmoins, le manque de ressources force une partie des habitants à émigrer chaque hiver et aller travailler dans les provinces voisines. Presque tous ces émigrants sont peigneurs de chanvre ; quelques-uns vont dans la Picardie et même jusque dans la Belgique.

Qant aux étymologies de Samogniat, — car il y en a plusieurs, — nous indiquerons seulement la plus récente ; elle a été émise par un nouvel écrivain dans un opuscule qu'il vient de publier sur la plaine d'Izernore. Il décompose ce nom en trois mots tirés du celtique : *Sam–ogn–ia*, *paroisse de la montagne d'Hercule*.

Pour avoir la clé de ce logogriphe, il faut savoir que, d'après le système de cet écrivain, la plaine d'Izernore fut, avant la conquête romaine, un centre religieux où les Druides avaient établi le culte des trois principales divinités gauloises : *Is* (Isis) ; *Es*, *Mi* ou *Herm* (Mercure), et *Og*, *Och* ou *Ogn* (Hercule) ; que dans toutes les dénominations de hameaux, de villages et de rivières de cette plaine, on retrouve le nom d'une des trois divinités ; que toutes ces étymologies sont aussi compliquées, aussi savantes que celle de Samogniat, que nous avons citée comme un échantillon qui suffit pour juger de la valeur des autres... *Ab una, disce omnes !*... De plus, et à côté de

ces étymologies celtiques, il en est d'autres que, pour les besoins d'une cause dont nous parlerons tout à l'heure, l'auteur fait dériver du latin.

Au-delà de Samogniat, la vallée s'ouvre du nord au midi et forme une plaine oblongue, un peu élevée au-dessus de l'Oignin, qui coule à l'ouest, et de l'Anconnant, son tributaire, qui coule à l'est; cette vallée est bornée au couchant par la chaîne des monts Berthiand qui la sépare de la vallée de l'Ain, et au levant par le chaînon d'Emondaux et d'Ijan qui la sépare de la vallée du Langes. Au milieu de cette plaine, est bâti le bourg d'Izernore.

Ici, nous foulons une contrée historique; nous marchons sur un terrain qui recouvre les décombres d'une ville antique, dont tous les secrets ne nous sont pas encore livrés, malgré de nombreuses explorations. L'obscurité la plus profonde règne sur l'origine de cette cité, sur son nom, sur sa ruine. Chaque savant émet son opinion, que vient aussitôt contredire un autre savant; celui-ci torture un texte, celui-là explique une tradition; l'un croit trouver la vérité dans un vieil auteur gallo-romain, l'autre dans une légende chrétienne. Surius, qui vivait au VIe siècle, écrit que cette ville s'appelait *Isernodurum*; saint Amand, qui explora le pays et s'y établit cent ans plus tard, la nomme Orindinze; d'autres, renchérissant encore, vont jusqu'à en attribuer la fondation

à une colonie d'Egyptiens qui la placèrent sous la protection de leur bonne déesse Isis. — C'était un misérable bourg gaulois? non!... une sainte colonie égyptienne? non encore!... une puissante cité romaine? pas davantage!... une ville capitale du premier royaume de Bourgogne? jamais!... Elle fut détruite par les Huns, ou par les Burgondes, ou par les Francs, ou par les Sarrasins, ou encore par les Hongres!... L'emplacement de Babylone et de Ninive n'a pas soulevé autant de discussions, n'a pas donné le jour à autant d'opuscules, n'a pas fait couler autant de flots d'encre... Les sociétés archéologiques, les sociétés d'émulation, et autres sociétés savantes, jalouses de dissiper les ombres qui enveloppent la question, ont, à diverses époques, fait pratiquer des fouilles... Or, qu'en est-il résulté? que la question a fait un pas de plus, non en avant, mais en arrière; c'est-à-dire qu'elle est plus obscure qu'auparavant...

L'apparition de la *Vie de César* a fait surgir dans le monde érudit diverses hypothèses sur la position topographique de l'antique Alésia. Jusqu'à ce jour, on avait considéré Alise, en Auxois, comme le lieu célèbre où fut vaincu le héros défenseur de l'indépendance gauloise. Mais voilà qu'Alaise, en Franche-Comté, et Novalaise, en Savoie, se mettent sur les rangs pour revendiquer cet honneur, celle-là par

l'organe de MM. Delacroix et Quicherat, celle-ci par la voix de MM. Fivel et Teissier.

Mais voici qu'Izernore, se mettant aussi de la partie, apporte, comme ses trois rivales, les preuves les plus convaincantes pour jouir, à elle seule, du droit d'être l'antique et mystérieuse Alésia. — Faut-il donc supposer que l'on aurait mis trop d'empressement à ériger sur le mont Auxois la statue colossale de Vercingétorix?

Or, maintenant veut-on savoir sur quoi s'appuient MM. J. Meissiat et A. Gravot, les inventeurs de cette Alésia bugiste? Sur le nom d'un monticule qui domine la plaine d'Izernore, Chales!... Mais comment Chales est-il devenu Alésia?... Tout simplement par la suppression du *Ch*, aspiration gutturale commune aux peuples gaulois, et qui n'a pas d'équivalent en latin. Or, selon ces messieurs, *Ch* disparaissant dans l'orthographe et le langage des Romains, Chales devint naturellement Ales, Alésia par l'adjonction de la désinence latine. Cette opinion est loin d'être exacte, et l'argument est sans portée ; le *ch* ne disparaît pas ; ces deux lettres sont seulement remplacées par le *c*. Ainsi le Chales gaulois a dû être prononcé Cales par les Latins. (*Chal* ou *Cal* est un mot celtique qui, on le sait, signifie rocher.) Or, observons que le monticule a toujours continué de s'appeler Chales, et qu'un vallon voisin porte le nom d'Alex.

Quant à l'Alésia savoyarde, c'est encore par l'étymologie que les auteurs croient avoir découvert son origine. Novalaise ne vient-il pas de *Nova Alesia?...* Arrière donc ceux qui veulent y trouver simplement *Nova vallis!...*

Quoi qu'il en soit, le nom d'Izernore a survécu. M. Gravot le fait venir de *Is-ern-or*, et le traduit mot à mot par *Isidis sacrata regio*, endroit consacré à Isis; et cela sans sourciller...

Selon quelques auteurs, cette contraction d'Izernodurum signifierait *Porte-de-fer*. Les dénominations locales employées encore de nos jours : Via de Mars (*Via Martis*), Champ de Mars (*Campus Martis*), Via Péricle (*Via periculi*), Via de fer (*Via feri*), Via dou sordats (*Via militum*), etc.; des restes de temples, de monuments, de remparts, d'aqueducs; des débris d'armes, des ustensiles, des tombeaux, d'énormes quantités d'ossements, des vestiges de toutes sortes; tout semble affirmer qu'Izernore fut une ville considérable consacrée au dieu de la guerre. La collection des médailles à la Bibliothèque impériale renferme des médailles et des pièces de monnaies trouvées à Izernore et frappées à l'effigie des premiers rois burgondes et des rois francs leurs successeurs; on doit supposer qu'à cette époque reculée, des ateliers monétaires y fonctionnaient.

Nous avons examiné, avec un vif sentiment d'in-

térêt, le sol où était assise cette antique cité. Son emplacement nous a paru circonscrit à l'est et à l'ouest par l'Oignin et le ruisseau de l'Anconnant; au nord et au sud par des fossés et des retranchements en terre, dont il ne reste, il est vrai, que de faibles vestiges, mais dont les vieillards se rappellent parfaitement l'existence.

Un peu en dehors de cet emplacement, vers le nord-est était bâti le temple de Mars; celles de ces parties qui ont survécu permettent d'en constater la grandeur et le style. Formant un parallélogramme allongé d'environ vingt mètres sur quinze, il était entouré d'un mur à hauteur d'appui, très-épais, sur lequel reposait une rangée de colonnes qui soutenaient l'entablement et le faîte de l'édifice. Les colonnes étaient rondes et d'ordre toscan. Les quatre piliers angulaires étaient carrés, mais leurs faces intérieures présentaient le relief de deux demi-colonnes rondes accompagnant la rangée intermédiaire. De ce temple, il ne reste plus que le mur qui servait de soubassement aux colonnes; des quatre piliers, trois sont encore debout; celui du nord-est est renversé. Quoique privés de leurs chapiteaux, ils mesurent six mètres de hauteur, et leurs socles sont en bon état. On a employé pour leur construction la pierre du pays; les blocs sont énormes, et superposés sans ciment; mais on reconnaît à cer-

taines traces qu'ils étaient reliés entre eux par des crampons de métal. Cet emplacement s'appelle *les Colonnes*.

Au nord, et à peu de distance du temple de Mars, dans un champ nommé *la Rangueuse*, on voit un autre édifice romain, non moins intéressant, et que des fouilles récentes viennent de remettre au jour, après quatorze ou quinze siècles d'ensevelissement.

Dans un parallélogramme parfait, de certains compartiments dallés en marbre et en mosaïques, sous lesquels circulent d'étroits conduits en briques aboutissant à de petites ouvertures, font supposer que cet édifice était affecté à un établissement de bains. Voici, en effet, le vaporarium, des bouches de chaleur, des fourneaux. Les décombres enlevés pour déblayer l'emplacement se composent de débris de colonnes, de chapiteaux, d'urnes, de lampes, de briques, de tuiles à crochets, de morceaux de marbre blanc, de fragments de mosaïques et de plaques en stuc plus ou moins larges, servant de parement aux murailles ; nous avons vu sur ces plaques des ornements peints en noir et en brun-rouge, dans le genre étrusque. Nous avons aussi ramassé quelques clous en fer, rouillés, les uns petits, les autres à large tête.

On a entrepris ces fouilles dans un but scientifique et historique ; aux yeux des paysans, ce but

n'était rien moins que la découverte des trésors, peut-être même du Veau-d'or.

Le bourg d'Izernore et les hameaux voisins montrent dans leurs constructions des débris de l'antique cité. Le curé en a recueilli dans le presbytère, le maire dans la maison commune, des amateurs dans leurs cabinets ; et, nous le répétons, la Bibliothèque impériale en possède les plus curieux spécimens. Des fûts de colonne et des blocs énormes, transportés un peu de tous côtés, ont été placés aux embranchements des chemins et en des carrefours où ils servent, soit de chasse-roues, soit de supports à des croix. On en remarque de très-beaux dans l'église, dans le cimetière et dans la maison Reydellet, sur le chemin de Tigniat et dans le lit même de l'Oignin, car ils ont été employés pour la construction d'une digue qui rejette les eaux sous le moulin d'Intriat.

Très-insignifiant par lui-même, le bourg d'Izernore est bâti sur la route départementale. En qualité de chef-lieu de canton, il possède justice de paix et gendarmerie. L'église offre un mélange d'ogival et de Renaissance ; la voûte de la nef est à berceau, coupée d'arcs doubleaux très-lourds ; celle du chœur est à nervures. Le tout est recouvert d'un affreux badigeon et de peintures à la fresque qui ont cherché à représenter divers sujets. Nous

avons remarqué dans le pavé plusieurs pierres tombales ; l'une d'elles recouvre la dépouille mortelle du curé Butavand, mort en 1586. Le cimetière, qui s'étend autour de l'église, est ombragé, du côté de l'abside, par d'énormes tilleuls.

La plus jolie maison du bourg est habitée par la famille Reydellet ; on y voit une tourelle assez gracieuse. Cette famille a été anoblie en 1733, dans la personne de Claude-Charles Reydellet, chevalier de Saint-Louis et maréchal-des-logis des chevau-légers ; cet anoblissement était la récompense de ses services militaires.

A proximité du bourg, de l'autre côté de l'Anconnant, il existe une autre fort jolie maison, bâtie sur l'emplacement du vieux manoir de Voerle, démoli pendant la période révolutionnaire.

Quelques métiers de soieries sont venus s'ajouter à l'industrie particulière du pays, avec laquelle ils n'ont pourtant aucune espèce de rapport, puisqu'elle consiste à engraisser des cochons et des oies.

D'Izernore dépendent plusieurs hameaux ; nous nommerons comme les principaux : Tigniat, dont la chapelle, quoique ruinée, n'en attire pas moins de nombreux pèlerins ; Beauregard, remarquable par son exposition ; Périgniat, ou à chaque pas on trouve des antiquités romaines ; et Bussy, que domine un manoir en ruines, berceau d'une famille chevale-

resque, aujourd'hui simple habitation d'un fermier, qui n'a pas craint de venir s'y établir, malgré les revenants qui peuplaient la masure et jetaient l'effroi dans l'âme des habitants du hameau.

Ne quittons pas Izernore sans aller visiter les retranchements de Condamine-la-Belloie, élevés à l'entrée de la plaine, du côté de Samogniat et de Matafelon. D'après MM. Meissiat et Gravot, ces retranchements, œuvre de César, forment un demi-cercle devant la colline de Chales; ils s'avancent dans la direction de l'Oignin, laissant entre eux et la colline les deux petits ruisseaux de l'Anconnant et du Fossard qui se rejoignent à ces pieds. C'est un double rang de terrasses, au milieu desquelles est ménagé un vaste terre-plein; elles sont entourées de fossés profonds dont le développement n'est pas moindre d'un kilomètre environ.

D'autres écrivains, donnant à ces retranchements une origine plus moderne, les attribuent, soit aux sires de Thoire-Villars qui voulaient défendre les abords de leur château, soit aux comtes de Savoie lorsqu'ils luttaient contre les ducs de Bourgogne, dans les guerres de 1402 à 1414.

Si, d'Izernore, nous désirons visiter les villages de Mornay, Vologniat et Peyriat, lesquels, du revers oriental de la chaîne du Berthiand, dominent les vallées de l'Oignin, passant la rivière sur le pont de

Périgniat, nous traverserons le hameau et atteindrons le village de Mornay, par un ancien et rude chemin tracé dans une combe escarpée, la combe de la Voie (de l'antique voie romaine, sans doute).

Nos excursions dans le Bugey nous ont procuré bien souvent le plaisir d'admirer de beaux points de vue ; mais aucun assurément ne nous a frappé comme celui que l'on découvre du monticule où sont assis, et l'église et les ruines du vieux manoir de Mornay.

Devant vous s'étalent les sombres et majestueuses forêts de sapins de Montréal et d'Apremont, les flancs rocheux du Don, du Mont-d'Ain et du mont Chamoise. On embrasse dans son ensemble la vaste plaine de Brion où aboutissent plusieurs vallées dont les eaux viennent affluer dans l'Oignin que l'on voit déboucher de la Combe du Val, serpenter dans la plaine, avant de s'engager dans la vallée d'Izernore et aller se perdre dans la rivière d'Ain du côté du château d'Olyferne, dont l'étrange silhouette se dessine à l'horizon. Au milieu de la verdure et des champs diaprés de nuances variées, pointent les clochers de nombreux villages ; de nobles donjons féodaux couronnent les hauteurs ; le lac de Nantua dort tranquille et transparent entre les énormes montagnes qui l'enserrent de trois côtés. Où trouver un plus merveilleux spectacle que celui qui s'offre à vos regards, alors que, par une chaude journée d'été,

le soleil couchant, se reflétant dans les eaux du lac, fait scintiller le dôme de l'église et les toits ardoisés des maisons de Nantua, dont le nombre semble doublé par le miroir du lac; alors que, disparaissant lentement derrière les montagnes du Revermont, il laisse dans l'ombre la plaine et les villages, et n'éclaire plus que le sommet des montagnes, les arêtes des rochers, la haute tour de Saint-Martin-du-Frêne, les murailles ébréchées de l'antique forteresse de Brion et les ruines fantastiques de celles de Montréal?...

Le monticule qui nous servait d'observatoire ne supporte que le vieux manoir, l'église, le presbytère et le cimetière de Mornay. Le village se trouve au pied, dans une dépression ; il est bien ombragé, bien arrosé, et son aspect flatte la vue. L'église, petite et proprette, était jadis la chapelle du château. Quant à celui-ci, il est complètement en ruines ; on n'y voit plus que quelques murailles épaisses et les vestiges de la porte d'entrée, ombragée par un respectable Sully sous lequel se rendait jadis la justice seigneuriale.

Le château de Mornay fut inféodé, en 1285, à Evrard, chevalier et bailli de Bresse, par les sires de Thoire-Villars, sous la condition de foi et hommage. La postérité d'Evrard le posséda jusqu'en 1380, époque où le dernier des Mornay laissa tous

ses biens à sa femme, Jeannette de Grandval, qui les légua à sa propre famille; mais celle-ci eut à défendre ses nouveaux domaines contre Tristan de Toulongeon qui les revendiquait pour lui-même.

En 1401, ce seigneur vint attaquer le château de Mornay, défendu par Guillaume de Grandval; il y pénétra de vive force, s'empara de Guillaume et le retint prisonnier. Grâce à l'intervention du duc de Bourgogne, qui fit saisir le château de Toulongeon, Guillaume sortit de prison, mais pour mourir bientôt après.

Plus tard, la terre de Mornay passa successivement aux Aleman, aux Grôlée de Briord, aux Chalant de Varey, aux Verjon de Châteauvieux et aux Feillens de Moyriat, seigneurs de Vologniat, dont les aînés portèrent le titre de barons de Mornay. En 1751, elle appartenait à la famille Laguette, dont nous avons retracé l'historique au sujet du château d'Heyriat, et qui à son tour adjoignit à son nom patronimique et le nom et le titre de cette terre-baronnie.

La voie antique d'Izernore, par Etables, passait au pied de Mornay; les Romains y ont laissé des traces de leur séjour. Mais des corps enterrés entre quatre pierres plates, certaines armes, certains ustensiles trouvés dans le sol, ne semblent pas appartenir à la période romaine. Quels peuples se rencontrèrent

donc en ces lieux ? Serait-ce les Francs et les Burgondes ou bien les Sarrasins.

Aujourd'hui, la route impériale de Bourg, que nous avons vue à Serrières, passe près de Mornay, croise, au Moulin, l'ancienne voie, et descend sur les bords de l'Oignin et dans le bassin de Nantua.

Vologniat, situé à peu de distance de Mornay, au pied de la chaine et au débouché d'un vallon dominé par les Grandes-Roches et le bois de Senay, a un agréable aspect. A l'ancienne église qui, d'après une pierre épigraphique datait de 1177, a succédé un nouvel édifice ; de même qu'un château moderne a remplacé son vieux manoir de 1250. Cette jolie résidence, ancien domaine de la famille Laguette de Mornay, appartient aujourd'hui au fils de M. Amédée Charrin, Maurice, petit-fils de M. de Mornay.

On rencontre sur ce territoire des tombeaux d'une forme toute particulière. Ce sont de petits puits, profonds de trois mètres, creusés dans le tuf. On y déposait le cadavre debout, et on remplissait le puits avec de la terre. Cette façon d'inhumer empêchait, dit-on, les cadavres de répandre aucune odeur. Ces tombeaux sont ceux des victimes de la peste qui, plus d'une fois, désola la contrée.

Voisin de Vologniat, le village de Peyriat est un des plus misérables du canton, soit par rapport à ses maisons en chaume et à son église sans clocher, soit

à raison de ses ruelles, où il serait pénible de s'engager, soit enfin à cause de son territoire en partie stérile. Il n'y existe aucune industrie ; aussi, à l'approche de l'hiver, la plupart des hommes se hâtent de s'éloigner du lieu de leur naissance, afin de pourvoir à leurs besoins en des pays moins déshérités.

Hâtons-nous de faire comme eux, redescendons à Izernore, où nous devions séjourner. Au sortir du bourg, la route continue de se dérouler au centre de la vallée, le long de l'Oignin et de gais ruisseaux bordés de saules et de peupliers; à travers des champs et des prairies artificielles, des fermes et des maisons coquettes, des hameaux tous pourvus de fontaines et d'abreuvoirs. Ce pays est plutôt agreste que pittoresque; néanmoins l'œil s'y repose avec un indicible plaisir.

Saint-Germain-de-Béard (du *Béal*, sans doute), sur les bords de l'Oignin, nous montre une belle papeterie, des moulins, un martinet, et une taillanderie qui fournit à l'agriculture de grossiers instruments. Ce hameau, très-vivant, pourrait offrir à l'artiste des études variées d'eaux et de fabriques. Il dépend du village de Géovressiat, situé à peu de distance, à gauche, sur la déclivité de la colline.

Peu important, Géovressiat est presque exclusivement livré aux travaux agricoles; on y voit pourtant quelques métiers de soieries installés depuis

peu et quelques fabricants de peignes de corne; industrie que ceux qui l'exercent se transmettent de père en fils. Les maisons sont jetées sans symétrie. La vieille église semble fière de son moderne clocher. La vue sur la vallée de l'Oignin, sur Mornay et la chaîne du Berthiand ne manque point d'intérêt.

La vallée, rétrécie depuis Izernore, finit à Saint-Germain. Là, ce n'est plus qu'un défilé entre la colline et la rivière.

D'après la tradition populaire, il existait jadis en ce lieu un rocher qui, barrant le défilé et le cours de l'Oignin, formait une chute de soixante pieds. Cette chute est de nos jours singulièrement réduite. En outre, les eaux refluant sur elles-mêmes inondaient la plaine de Brion et retenaient l'écoulement du lac. Ce fut un gouverneur d'Izernore, le romain Galba, qui fit détruire ce rocher, livra à l'agriculture la plaine desséchée et régularisa le cours de la rivière.

Au sortir du défilé, la route d'Izernore vient s'embrancher à la grande route de Nantua. Nous voici arrivé au village de Brion.

Ce modeste village, assis à l'entrée de la plaine, vaste bassin circulaire d'une lieue de diamètre, au point où l'Oignin reçoit la rivière du Langes et le bras du lac, est dominé par un monticule allongé, de cinquante à soixante mètres de hauteur, le Molard

de Brion ; les débris d'une forteresse féodale couronnent le sommet de ce monticule. Sur l'une et l'autre rivière, sont jetés des ponts et des passerelles.

Peu élevée au-dessus des eaux, cette plaine, avons-nous dit, était autrefois marécageuse et souvent inondée, soit par le lac, soit par les deux rivières et par les nombreux ruisseaux, qui, en certain temps, se précipitent des montagnes. Tout autour, se trouvent des villages, des hameaux, des châteaux, dont l'histoire se lie intimement à celle de Nantua. Aussi, nous reportant immédiatement à plusieurs siècles en arrière, nous allons aborder l'origine de cette ville, ou plutôt de son abbaye qui joua un si grand rôle au Moyen-Age.

SUITE DU CHAPITRE XI

LE LAC DE NANTUA

NANTUA

Le lac de Nantua est une belle nappe d'eau très-poissonneuse, où l'on trouve abondamment perches, truites, barbots, tanches, carpes, écrevisses, etc. ; nous ne parlerons pas du menu fretin, peuple de

vilains destiné à l'honneur d'être croqué par le brochet, seigneur féodal de ces eaux, où à toute heure il prélève une large dîme. Le lac mesure près de trois kilomètres de long, sur un de large, et cinquante mètres de profondeur. Son élévation au-dessus du niveau de la mer est de 478 mètres. Le Don (*Dunum*), au nord; à l'est, le Mont (*Mons*); au sud, le mont Chamoise (*Mons Ibicus*), et le Mont-d'Ain (*Mons Dinicus*), plongent dans le lac leur base abrupte et dénudée, tandis que leurs plateaux, couverts de sapins, servent de piédestal au Signal qui monte majestueux à 1091 mètres d'élévation.

Jadis, avant la présence de l'homme dans ces lieux, les eaux du lac étaient plus élevées; la vallée était littéralement fermée; nul passage n'existait entre le lac et les montagnes. D'obscures traditions prétendent même que le lac de Sylans, placé plus avant dans la vallée, se serait déversé en torrent dans celui de Nantua, jusqu'à ce qu'une révolution du globe, en soulevant le sol ou en renversant une montagne, eût fait surgir la barrière qui les a séparés. Ces lieux étaient donc un affreux désert où sangliers, loups, cerfs, renards, ours, chamois, multipliaient en pleine liberté. Quelques chasseurs Séquanais et Sébusiens osaient à peine s'y aventurer; à peine quelques pêcheurs Ambarres venaient-ils jeter leurs filets dans ces eaux profondes.

Tel devait être ce pays, alors que vers l'année 660, saint Amand, ancien religieux du monastère d'Helnon, évêque d'Utrecht, et fils de Serenus, duc d'Aquitaine, parcourait la province, cherchant un endroit solitaire pour y vivre dans la pénitence et la mortification, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de le rappeler à lui. Ce désert sourit à son projet de retraite ; il résolut de s'y fixer et d'y bâtir un ermitage. Le roi de France, Chilpéric II, lui concéda ce terrain. Saint Amand fut cependant contrarié dans son établissement par Mummulus, évêque d'Orindinze (Izernore), qui, ne se souciant pas d'avoir un semblable voisin, prit la résolution de s'en débarrasser. Il envoya, pour le tuer, des gens qui se présentèrent à saint Amand, comme pour lui indiquer un lieu plus propre à la construction de son ermitage que celui qu'il avait déjà choisi. Ils le menèrent au sommet d'une montagne, avec l'intention de l'en précipiter ; mais un orage épouvantable qui éclata tout-à-coup vint les arrêter dans leur coupable dessein. Cette circonstance fortuite leur sembla un avertissement du ciel ; ils se jetèrent donc aux pieds de saint Amand, et lui demandèrent pardon du crime qu'ils avaient médité.

Après cet incident, aidé de quelques compagnons, le saint fonda un monastère qui fut d'abord appelé Helnon, puis Nantua (du nom des deux ruisseaux

qui tombent dans le lac, Nant et Doye, qui en celtique ont à peu près la même signification). Il y mourut en 674.

Cette abbaye, devenue en peu de temps maîtresse de la plupart des montagnes et des vallées voisines, rendit la justice, eut ses hommes d'armes, et jouit de priviléges presque souverains. On la vit florissante sous l'administration d'une longue suite de pieux abbés, parmi lesquels figurent en première ligne, comme les plus illustres, Siagrius, qui obtint du roi Pépin, son ami, la confirmation des priviléges de son église, et l'exemption, tant pour son monastère que pour les biens qui en dépendaient, de toute justice séculière ; Aurélianus, qui, d'abbé, devint archevêque de Lyon ; Adalcranus, qui, d'évêque de Mâcon, fut nommé abbé de Nantua.

Une charte du 23 novembre 959 nous apprend que le roi Lothaire céda à l'abbaye de Cluny le monastère de Saint-Amand de Nantua, pour qu'elle le relevât des ruines qu'y avaient entassées les Hongres, lors de leur passage dans la province, en 954. Ce fut saint Hugues, d'abord abbé de Nantua, puis abbé de Cluny, qui, vers l'an 1200, réduisit notre abbaye au rang de simple prieuré ; mais, en compensation de la perte de ce titre et de son indépendance, il lui donna les reliques du célèbre martyr saint Maxime ; des pèlerins de tous pays accouru-

rent se prosterner devant la bienheureuse châsse ; ce qui valut au prieuré une nouvelle source de richesse.

Hauts dignitaires et même simples religieux, étaient choisis dans les premières familles du pays ; la maison de Thoire-Villars, celle de Genève et celle de Savoie, fournirent plusieurs prieurs : Boniface de Savoie, simple chartreux, évêque de Belley, puis archevêque de Cantorbéry et régent du royaume d'Angleterre ; Philippe de Savoie, archevêque de Lyon ; Amédée de Savoie, pape sous le nom de Félix V, qui, abdiquant le trône pontifical, mourut prieur de Nantua. Mais un moment devait venir où ce bénéfice ne resterait plus le patrimoine exclusif des seules familles de la contrée. Des évêques, des archevêques, des cardinaux, entre autres le fameux cardinal de Guise, quoique appartenant à des maisons étrangères au pays, furent pourvus de ce riche prieuré...

A côté de ces personnages illustres à tant de titres divers, nous en voyons une foule d'autres d'une nullité complète, témoin Joseph de Chavanne, jeune prieur, qui n'a laissé trace de son passage que dans ces lignes curieuses écrites en forme d'oraison funèbre sur l'obituaire de l'abbaye : — Ce fut un jeune homme adonné aux plaisirs et qui ne s'occupa de son bénéfice que pour en tirer les revenus.

Potavit, manducavit, saltavit, cantavit, pro ecclesia nihil fecit...

Mais que d'abbés, que de prieurs agissaient de même à cette époque, et même beaucoup plus tard ! Que d'exemples on pourrait citer de ces riches prébendiers, vivant dans le luxe, les plaisirs et la dissipation, et ne s'occupant de leurs abbayes que pour en percevoir les revenus ! Que d'abus, que de scandales on trouverait dans l'histoire du clergé !...

Bientôt des habitations se groupèrent autour de l'abbaye ; cette agglomération devint une ville importante, munie d'un château, de grosses tours et de remparts précédés de fossés.

Notre intention n'est pas d'écrire l'histoire particulière de cette abbaye et de cette ville, non plus que de relater les débats et les contestations que les prieurs eurent à soutenir contre les grandes familles de la province et contre ses rivales en richesses et en puissance, la chartreuse de Meyriat, les abbayes de Chézery, de Saint-Claude et d'Ambronay. Bornons-nous à constater sommairement et en termes généraux, que combats, meurtres, pillages, incendies, remplissent toutes les pages de cette histoire ; que dans les rares intervalles de paix, amenés par la lassitude et l'épuisement des parties belligérantes, les querelles continuaient sous d'autres formes ; que c'étaient alors des revendications de domaines,

d'exhorbitantes prétentions, des retraits de priviléges, enfin une source continuelle de contestations et de procès, dont les débats se déroulaient devant les tribunaux, devant toutes les juridictions, devant le parlement lui-même ; et cela, sans que les plaideurs espérassent jamais une solution autre que celle pouvant résulter d'un nouveau recours aux armes.

Constatons encore que les prieurs, outre leurs ennemis du dehors, eurent très-souvent à combattre contre leurs sujets immédiats, c'est-à-dire les habitants de Nantua, qui réclamaient le maintien des priviléges urbains ; que la ville et l'abbaye furent réduites en cendres par le sire de Thoire-Villars, et que cette guerre se termina enfin par l'obtention pour cette famille des droits de garde, qu'elle exerça désormais sur l'abbaye elle-même, sur la cité et sur tous les domaines qui en dépendaient.

Laissons de côté les diverses péripéties et les nombreux événements qui laissèrent leur empreinte sur cette ville, depuis les temps désastreux que nous venons de rappeler succinctement, jusqu'à l'invasion des Confédérés bernois et génevois, et jusqu'à l'arrivée des troupes de François Ier d'abord, plus tard de celles de Henri IV. Alors le maréchal Biron abattit le château et les fortifications de Nantua, supprima la porte Favrot et la porte Lavissel, renversa les remparts, combla les fossés ; enfin ne laissa

de tout cet appareil de défense que deux dénominations locales : la *Tour* et le *Château*.

Disons donc pour terminer ce rapide résumé, que le chapitre de Nantua se composait de dix prébendiers, gentilshommes de la province de Bresse, Bugey et Gex, et que le dernier prieur commendataire était, en 89, l'abbé Bouvier-Desmarest, au nom duquel se rendait la justice.

Les bâtiments du monastère furent vendus à diverses personnes de Nantua qui les approprièrent de manière à les faire servir pour des habitations particulières. Quelques années plus tard, la majeure partie de ces bâtiments fut dévorée par un incendie dont la cause était purement accidentelle. Le peu que l'on parvint à sauver est tellement dénaturé par des remaniements, qu'il serait difficile d'y reconnaître leur primitive destination.

La prison actuelle a été bâtie sur leur emplacement.

L'église occupe la partie nord-est de la ville. Située sur une légère esplanade, complantée d'arbres, à côté de l'ancienne abbaye, elle est placée sous le vocable de l'archange saint Michel. C'est le seul édifice de Nantua qui mérite d'être remarqué, soit pour l'antiquité, soit pour le style. Son plan représente une croix latine avec trois nefs voûtées, d'une grande élévation, séparées entre elles par des arcades

lancéolées et des colonnes très-simples. La nef du milieu est évasée par le haut, d'une manière sensible, sans doute à cause de la poussée des voûtes. Le chœur, exhaussé de six marches, est en forme de coquille; un dôme à huit pans, et très-élevé, surmonte l'avant-chœur. Le style général de cette église nous semble appartenir à l'époque de transition du byzantin à l'ogival, c'est-à-dire de la fin du XIIe siècle, ou du commencement du XIIIe. On y remarque un large buffet d'orgues, de riches stalles et un beau maître-autel orné de deux anges en adoration devant le saint tabernacle. Autel et statues sont en marbre blanc, et proviennent de l'ancienne chartreuse de Meyriat. Une chapelle latérale possède un rétable très-élégant de style Renaissance. Il est fâcheux qu'un épais badigeon, qui enduit tout l'intérieur de l'édifice, nuise à la vue et défigure la finesse de l'ornementation.

Parmi les tableaux, on remarque un superbe Eugène Delacroix : le *Martyre de saint Sébastien*. Ce tableau se compose de trois personnages seulement, savoir : le saint affaissé sur lui-même au pied du poteau, et deux saintes femmes; l'une d'elles agenouillée, arrache de la poitrine du saint les flèches qui lui ont donné la mort; l'autre semble faire le guet pour avertir sa compagne de l'approche du bourreau. Ce tableau réunit toutes les qualités et

tous les défauts de l'illustre maître, que la mort vient de ravir à l'école française ; nous y signalerons un modèle de raccourci d'une grande hardiesse et parfaitement réussi, que présente une jambe du saint. Au moment où nous le vîmes, ce tableau venait d'être victime d'un acte de vandalisme inqualifiable ; on y avait lancé un liquide corrosif qui l'avait gravement endommagé.

On voyait autrefois dans le chœur de cette église, à gauche du maître-autel, une plaque de marbre avec une épitaphe latine en lettres d'or indiquant que là fut déposé le corps de l'empereur Charles-le-Chauve. Cette inscription, composée, dit-on, par l'abbé Helmedius qui reçut lui-même le corps à son arrivée à l'abbaye, exista jusqu'en 1597, époque où elle fut enlevée par des maçons occupés à réparer l'église.

On sait que l'empereur Charles, revenant d'Italie, en 877, et attaqué de la fièvre en traversant le Mont-Cenis, fut obligé de s'arrêter au château de Brion, où il mourut, après avoir reçu de l'abbé Helmedius les secours spirituels. Le cercueil demeura huit ans dans l'église du monastère, puis on le transféra à l'abbaye de Saint-Denis.

Avant de mourir, l'empereur, pour reconnaître les soins du pieux abbé, lui fit don de sa chapelle portative, qui consistait en quatre évangiles manus-

crits, deux encensoirs, un calice en argent, des chandeliers et des vêtements et ornements religieux. Ces précieux objets, placés dans le trésor de l'abbaye, y restèrent exposés à la vénération publique jusqu'au moment où ils disparurent, on ne sait comment.

Quelques écrivains nient que Charles-le-Chauve soit mort au château de Brion; ils placent cet événement dans une chaumière du village de Brios, au pied même du Mont-Cenis. Là, disent-ils, le corps fut ouvert, lavé avec du vin et parfumé d'aromates. Placé sur une litière, il était porté à Saint-Denis; mais bientôt, par suite de l'imperfection de l'embaumement, la décomposition du cadavre et sa puanteur devinrent telles qu'il fallut l'enfermer dans un tonneau, et que le convoi dut s'arrêter à Nantua.

Ces mêmes écrivains ajoutent qu'à l'instigation de l'impératrice, ce monarque fut empoisonné par son médecin, le juif Sédécias. « Ledit Sédécias, — nous apprend le vieil et naïf chroniqueur Tritème, — médecin excellent, toutefois était un enchanteur, meurtrier et magicien, qui semblait dévorer les hommes et les chevaux tout armés, avaler des charrettes chargés de foin, couper des têtes aux hommes et les tenir en un bassin avec le sang, puis les rasseoir en leur place, etc. »

La partie la plus intéressante et la plus ancienne de l'église est sans contredit la façade principale, où

l'on reconnaît le roman byzantin le plus correct, le plus élégant. Elle était percée jadis de trois portails; celui de droite a disparu dans la lourde bâtisse qui sert de prison; celui de gauche est assez bien conservé; quant à celui du milieu, il captive les regards par la richesse de son ornementation qui, malgré les horribles mutilations qu'elle a subies, mérite, à tous égards l'admiration des artistes. Les voussures d'un profil gracieux reposent sur huit colonnettes aux magnifiques chapiteaux; le bandeau présente une guirlande de petits ornements d'un dessin rare et d'un goût exquis; l'archivolte est ornée de gracieuses têtes d'ange artistement ciselées; sur le tympan sont figurés Jésus-Christ dans un *ove*, et les attributs des quatre évangélistes; le linteau représente la cène de Notre-Seigneur, ou le repas chez Siméon avec la belle pécheresse Madeleine, qui lave les pieds du Sauveur et les essuie avec sa longue chevelure. Le clocher octogone appartient aussi au style roman; on l'a surmonté d'une flèche ardoisée, très-laide, très-malencontreuse au point de vue de l'esthétique.

Toutes ces mutilations, ces profanations des œuvres de l'art, sont le fait, soit de la haine des Confédérés suisses contre le catholicisme, soit de l'exagération de zèle des séides du proconsul Albitte. Honte aux vandales!... quel que soit le parti, quelles que soient l'opinion et la religion qu'ils professent!... Libre

à eux, si telle est leur manière de voir, de remplacer le culte des saints ou des idoles par le culte de la Raison ; chacun a le droit de prier Dieu à sa guise : c'est affaire de conscience. « Hélas! dit Armand Fraisse, dans une de ses *Causeries littéraires*, le temps ne viendra-t-il jamais où, par tout pays, chacun sera libre d'être juif, mahométan, chrétien, déiste, athée, et de prêcher librement sa doctrine, fût-ce la doctrine payenne et le culte de Jupiter. » Mais au moins que l'on respecte les œuvres de l'art, l'expression du génie d'un peuple, d'une nation. Les barbares païens d'Alaric ont moins entassé de ruines que les barbares chrétiens de la Réforme et de la papauté, que les démagogues de 93, que la Bande-Noire qui vint à leur suite, et surtout que les badigeonneurs de nos jours.

A côté de ces actes de barbarie dont ce vénérable édifice porte encore les traces, plaçons ici un épisode dont il fut le théâtre, et qui peindra bien l'ignorance et l'intolérance de la justice des moines de Nantua.

En 1647, une jeune fille du village du Poizat, nommée Jeanne, reconnue sorcière, coupable d'être allée au sabbat et d'avoir des rapports avec le diable, fut brûlée devant cette église. « Menée par le bourreau, en chemise, pieds nus, une torche ardente à la main, faire amende honorable, déclare

que, par une abominable impiété, elle a oublié Dieu et l'a renoncé, s'est laissée séduire et tromper par le diable, l'a servi et adoré, s'en repent et en demande pardon à Dieu, au roi et à la justice... Après quoi elle fut pendue et étranglée à un poteau, et son corps mort, ars et brûlé, ses cendres furent jetées au vent. »

On blâme les Indiens qui martyrisent nos missionnaires, et l'on trouve naturel de brûler de pauvres gens en France... Mais les Indiens sont sauvages, et le clergé était très-civilisé, très-lettré...

N'a-t-on pas vu aussi, à la porte de certaines églises, un juif enchaîné le jour du Vendredi-Saint recevoir un soufflet du doyen du chapitre, en punition du crime de Judas, et être insulté, bafoué par la populace?...

Voilà qui est triste, navrant... Eloignons notre esprit de ces pensées sinistres, et tâchons de le distraire par un autre épisode qui, du moins, prêtera matière à rire.

Il existait tout près de l'abbaye, en dehors de la ville, un grand réservoir naturel alimenté par les sources voisines. C'était le lac Vissel, ou Lavissel, comblé lors de la création de la grande route. La température des eaux était si basse que l'abbaye s'en servait comme d'un moyen curatif en faveur des personnes aliénées. En conséquence, le 27 novembre,

jour de Saint-Maxime, on y amenait les fous de la contrée et on les y plongeait tout nus. Sous l'impression de ce froid glacial, une réaction s'opérait en eux, et le retour de la raison succédait parfois à la démence. Dans cette hypothèse, le miracle était fait; dans le cas contraire, on accusait de l'insuccès le patient lui-même, chez qui la persistance de la folie résultait, soit de son impiété antérieure, soit de l'impiété de sa famille. S'il n'était qu'à moitié insensé, cette médication hydrothérapique le rendait fou complétement. Après quoi, le peuple, les moines et les fous se rangeaient en une longue procession, et le prieur en tête, on allait implorer et remercier saint Maxime dans une chapelle du monastère.

Le prieur Tanneguy de Massac, qui vivait au XVIII[e] siècle, avait une si bonne opinion de l'intelligence de ses moines que, plus d'une fois il manifesta le désir d'en voir jeter quelques-uns dans ce réservoir, afin que l'eau glacée pût faire sur ces ignorants les mêmes miracles que sur les insensés que l'on y plongeait avec succès.

La ville de Nantua, assez bien bâtie, est située à l'extrémité supérieure du lac et au pied du Mont dont les rochers sont pour elle une menace incessante; on y voit deux rues principales, dont l'une sert à la route impériale; en outre, plusieurs rues transversales, sans compter quelques petites ruelles.

Tout cela est propre et bien tenu, grâce à bon nombre de fontaines jaillissantes. Sur les bords du lac, une ombreuse et jolie promenade embellit le Champ-de-Foire. Chef-lieu de sous-préfecture, cette ville a un tribunal, des gendarmes, des douaniers, des receveurs, vérificateurs, contrôleurs, inspecteurs, enfin tout ce qui constitue et fait mouvoir les rouages de la machine administrative. Il existe même à Nantua un journal hebdomadaire : l'*Abeille du Bugey et du pays de Gex*, publié par M. Auguste Arène.

Un canal de dérivation du Merloz, qui traverse la ville, alimente les tanneries, scieries, moulins et autres usines établies sur ses bords. Des fabriques de soieries, de souliers, de peignes et tabatières en corne, une filature de soie et de coton, la vente du bois, des planches, et surtout du fromage des montagnes voisines, lui donnent une certaine importance commerciale et industrielle.

SUITE DU CHAPITRE IX.

LA VALLÉE DU MERLOZ

BASSIN DE NANTUA

Avant de retourner dans la plaine de Brion, nous allons nous transporter au haut de la vallée, à l'endroit où commence le bassin de Nantua, à deux lieues à l'est de la ville.

Le Merloz ne prend son nom qu'à partir de la réunion du Nant et de la Doye, au village des Neyrolles. Le premier de ces cours d'eau se précipite du revers septentrional des montagnes de Brénod, par la combe de Colliard, suite de la combe de Léchaux, où l'Albarine prend naissance, pour couler en sens opposé. La Doye jaillit d'un bas-fonds, au pied occidental du petit plateau qui se trouve à la tête du lac de Sylans, et forme le point séparatif des eaux de la vallée comprise entre Châtillon-de-Michaille et Nantua.

On prétend que les sources de la Doye ne sont qu'une dérivation souterraine du lac, qui en est séparé

par ce plateau d'un kilomètre à peine d'épaisseur. Nous ignorons ce que cette prétention peut avoir de fondé, mais nous savons que, dans la rude saison, alors que tous les torrents voisins ont suspendu leur cours et que toutes les eaux fluentes ne présentent qu'une croûte de glace, les sources de la Doye fument comme si elles étaient tièdes, et leur volume ne subit aucune diminution. Aussi deviennent-elles le rendez-vous des oiseaux aquatiques, et, par conséquent celui de tous les chasseurs du canton.

Ce bas-fonds un peu marécageux, traversé par la route impériale, à égale distance des moulins de Charix et du village des Neyrolles, est très-désert, très-sauvage ; il a pour encadrement les Balmettes et des rochers couronnés de noires forêts de sapins, au-dessus desquelles apparaissent les sommets du mont Lallier, du mont Colliard, du mont Corney et du mont d'Ain.

Le village des Neyrolles, le premier que l'on rencontre, appartenait à l'abbaye de Nantua ; ses habitants étaient *taillables de main morte, à la miséricorde du seigneur abbé*. Un château-fort, dont on voit les vestiges sur la cime escarpée du mont Corney, servait à maintenir lesdits vassaux dans l'obéissance. Malgré la protection du château, le village fut pillé et brûlé par Etienne II de Thoire-Villars, au temps des querelles et des luttes sanglantes qui éclatèrent

souvent entre la famille de ce seigneur et l'abbaye.

Aujourd'hui, par suite d'agrandissements successifs, ce village est divisé en deux sections : les Neyrolles-Vieilles et les Jeunes-Neyrolles. Cette dernière et nouvelle section, bâtie sur la route impériale, est infiniment plus agréable que son aînée, dont les rues sont malpropres et tortueuses. Une église moderne, complétement nulle au point de vue architectonique, s'élève au milieu des sordides et vieilles maisons. L'ancienne église, située à côté de la nouvelle, n'est point abandonnée, tant s'en faut, car il s'y rattache une grande dévotion.

Le territoire est peu fertile. On n'y voit que rochers abrupts dont les crevasses laissent échapper des touffes de buis ; qu'éboulis couverts de noisetiers, de frênes nains et de broussailles ; que terrains encombrés de blocs sur lesquels rampent des framboisiers sauvages. Seuls, les plateaux supérieurs sont revêtus de forêts de sapins, entrecoupées de gras pâturages et de maigres terres à blé. Par contre, les beautés pittoresques sont nombreuses et variées.

Les Neyrolles nous rappellent une des nombreuses pages de la carrière militaire de notre brave père. Après avoir traversé le pont de Lucey à Bellegarde, il avait séjourné avec sa légion à Châtillon-de-Michaille ; puis battant en retraite devant des forces

de beaucoup supérieures à celles dont il disposait, il s'était engagé dans la vallée de Nantua.

Le 5 juillet 1815, faisant arrêter sa légion aux Neyrolles, et ne gardant avec lui que deux pièces d'artillerie, il dirigea sur Cerdon le reste du convoi, pour lui faire prendre de l'avance ; car les Autrichiens qui venaient par la route de Saint-Claude menaçaient de s'emparer de Nantua et de nous fermer le défilé.

Ayant pris position, il s'occupa d'y établir quelques travaux de défense. Après avoir fait abattre les peupliers qui bordaient la route, il les disposa en forme de redoute, et fit ouvrir une large tranchée dans toute la largeur du défilé, afin de multiplier les obstacles sous les pas de l'ennemi.

Le 6 juillet, les Autrichiens ayant appris la reddition du fort de l'Ecluse, résolurent de forcer le défilé des Neyrolles. Nos troupes se défendirent vaillamment contre un ennemi bien supérieur en nombre. Embusquée sur les escarpements et derrière la redoute, notre légion entendait la canonnade qui retentissait du côté d'Oyonnax et du côté de Sylans. Passant par-dessus la tête de nos hommes, les boulets allaient tuer des soldats du train et des soldats de la brigade Meynardier. On transportait à l'ambulance de Nantua de nombreux blessés ; tout le long du chemin, ces braves, oubliant leurs souf-

frances, faisaient entendre les cris de : *Vive l'Empereur!*

Sur la fin de cette journée, le général Meynardier, forcé de battre en retraite, ayant envoyé au commandant baron Raverat l'ordre de quitter sa position, notre légion se mit en marche au milieu de la nuit; laissant les feux allumés, elle rétrograda lentement, traversa Nantua, et rejoignit au point du jour la brigade Meynardier et le convoi qui avaient pris position en arrière du pont de Mailliat, où nous les retrouverons plus tard.

La vallée s'élargit au-dessous des Jeunes-Neyrolles; on trouve de belles prairies, au-delà desquelles le château du Pradon est enterré dans un lieu humide, entre la montagne et le Merloz. Ce château nous paraît maussade, froid, malsain; sauf une heure le matin et autant le soir, jamais le soleil ne vient en égayer les murs; de plus, sa façade principale se trouve exposée au nord. Il date du milieu du siècle dernier; sa forme est celle d'un carré long; il ne présente d'autre caractère que celui d'une maison bourgeoise tout-à-fait vulgaire, à un seul étage et à toit mansardé.

Il appartient à une branche de la famille de Chaponay, originaire de Lyon. Placés un peu plus bas, quelques bâtiments qui en dépendent sont loués à des industriels qui les ont convertis en usines de diffé-

rente nature. Ils forment le hameau des Battoirs.

Ici, la route impériale décrit un coude très-prononcé, au-delà duquel on aperçoit la ville et le lac de Nantua. Bien que peu étendue, la vue est d'une magnificence et d'un intérêt que l'on rencontrerait difficilement ailleurs ; elle se prolonge au-delà du lac sur les villages de Port et de la Cluse, passe par-dessus le monticule féodal de Brion pour s'arrêter sur le rideau des montagnes de Géovressiat et de Mornay qui ferment l'horizon à l'ouest.

De Nantua, deux routes descendent dans la plaine de Brion, la petite route de Port, par la rive gauche du lac, et la route impériale par la rive droite. Partant toutes deux du Champ-de-Foire, elles s'engagent entre le lac et les rochers, premières assises des montagnes. On a conquis cet étroit espace en entamant la base des éboulis et en rejetant les débris du côté du lac ; mais parfois les affouillements de l'eau amènent des dégâts ; les routes s'effondrent. A notre passage, une lacune de cent cinquante mètres de longueur s'était produite sur la grande route, et une armée de travailleurs s'occupait à la réparer.

Les rochers qui la dominent présentent une suite de phénomènes naturels que le voyageur examine avec curiosité. C'est la Maria-Matre, la Table-Merveilleuse, les Colonnes, les Fècles, etc., toutes choses très-populaires à Nantua.

La *Maria–Matre* est un obélisque isolé du rocher et sur le haut duquel se trouvent trois blocs superposés qui ont l'air de se tenir comme par artifice. La disposition de ces blocs ressemble à une colossale tête de femme, dont l'œil est figuré par le jour qui existe entre eux. Certains archéologues voient dans la Maria–Matre un dolmen celtique que l'on aurait dédié plus tard à Marie-Mère, pour chasser le souvenir du druisime. Il nous est impossible d'accepter une telle explication ; nous aimons mieux la légende suivante :

Une jeune mère et sa fille Marie, sœur et nièce d'un prieur de Nantua, se promenaient en bateau sur le lac, lorsqu'une tempête s'éleva. Ces deux dames furent englouties dans la profondeur des eaux, en face de cet obélisque. La tendre affection du prieur pour ces deux infortunées fit tailler sur l'obélisque les traits fidèles de l'une et de l'autre ; de là est venu pour ce rocher le double nom de Maria–Matre. — Avons-nous besoin de dire que, pendant les gros temps, lorsque les eaux du lac s'enflent et se soulèvent, on entend des plaintes sortir du sein des eaux : c'est la mère et la fille qui réclament des secours...

La Table–Merveilleuse, vaste roche plate qui s'avance dans le vide, servait jadis aux festins de Gargantua et de sa famille. Aujourd'hui des esprits

follets et malins y semblent narguer les voyageurs.

Les Colonnes représentent de hautes pyramides espacées irrégulièrement à la suite les unes des autres, le long du rocher. De même que sur la Table-Merveilleuse, des monstres infernaux qui s'y tiennent accroupis en certains temps, y forment de ces hideux chapiteaux, tels que le caprice des sculpteurs byzantins en a placé dans les antiques basiliques.

Les Fècles (*failles*), espèces de murailles placées à quelques mètres seulement de distance de la paroi du rocher, s'élèvent à une grande hauteur et se prolongent très-loin ; échancrées, dentelées, elles ressemblent à des fortifications gigantesques. Le vide qui règne entre elles et le rocher, encombré de ronces et de rocs détachés, est aussi le séjour de lutins malfaisants qui lancent des pierres aux voyageurs passant à leur portée, une fois la nuit venue.

Aux jours de l'antiquité, ces monuments primitifs frappèrent, sans doute par leurs figures bizarres, l'imagination des Gaulois nos aïeux, qui les consacrèrent à leurs divinités ; et les prêtres, habiles à exploiter la crédulité, leur attribuèrent vraisemblablement une puissance mystérieuse.

Ces superstitions se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Les habitants de Nantua sont persuadés que la Maria-Matre préserve la ville d'une inondation du

lac ; eux-mêmes se qualifient, avec une sorte de fierté, d'enfants de la Maria-Matre.

Comme à la Perte du Rhône, comme aussi dans les gorges de la Valserine et sur le cours du Séran, comme enfin dans certains autres endroits que nous avons signalés, la composition géologique de ces rochers est toujours à peu près la même. Les eaux diluviennes, les phénomènes atmosphériques, y ont produit les mêmes effets, avec cette différence pourtant que là, les couches ayant été soulevées dans une direction verticale, les jeux de la nature ont dû suivre cette même direction.

La Cluse ou l'Ecluse, hameau dépendant simultanément des deux communes de Nantua et de Montréal, est assis entre le bras du lac et la montagne de Don, qui, là, commence le défilé. Favorisé par cette position, ainsi que par la croisée des grandes routes de Lyon, de Bourg, de Saint-Claude et de Genève, il est riche, actif, industrieux. Déjà plusieurs maisons de Lyon y ont créé des fabriques considérables de soieries, on va même commencer les travaux d'ouverture, de Bourg à la Cluse, par la chaîne des monts Berthiand, d'un chemin de fer qui, plus tard, se prolongerait à travers les gorges de Nantua jusqu'à Bellegarde, où il rejoindrait le chemin de fer de Lyon à Genève. L'établissement de ce chemin de fer, ainsi que celui d'Ambérieu à Villebois, a été

déclaré d'utilité publique par décret du 30 mars 1867.

La Cluse doit son origine à une léproserie établie en ce lieu par la ville de Nantua, au temps où les pestes ravageaient les contrées circonvoisines. Les voyageurs y subissaient une quarantaine, dans une réclusion complète. De là vient ce nom de *Clausus* (la Cluse). A la vérité, cette étymologie pourrait bien dériver aussi de la position du hameau qui fermait le défilé de la rive droite du lac.

Bien différent de la Cluse, le village de Port, son voisin, n'est qu'un assemblage de pauvres maisons et d'une petite église, assise sur la grande route, au pied du mont Chamoise et au débouché du défilé de la rive gauche. Un port qui abrite quelques bateaux de pêcheurs l'a baptisé du nom sous lequel il est désigné (*Portus*).

Son origine remonte peut-être aussi loin que celle de Nantua. Avant l'ouverture des routes, sa position riveraine en faisait une halte forcée pour quiconque se dirigeait sur cette dernière ville, et un entrepôt pour toutes sortes de marchandises. Le transport par eau avait donc alors plus d'activité qu'aujourd'hui.

Nous ignorons pourquoi ce village appartenait à l'abbaye de Saint-Claude. Quoi qu'il en soit, nous le voyons, en 1150, et en vertu d'une cession faite par l'abbé Odon, passer sous la domination de

l'abbaye de Nantua, qui plus tard en confia la garde au sire de Thoire-Villars. Ce seigneur y fit dresser des fourches patibulaires et y établit un juge châtelain qui rendait la justice en son nom, malgré l'opposition du prieur qui voyait dans cet acte un empiétement sur ses prérogatives.

SUITE DU CHAPITRE IX.

LA PLAINE DE BRION

MAILLIAT

S'il existe une position favorable pour l'érection d'un château-fort, c'est assurément le Molard de Brion. Placé, avons-nous déjà dit, à la jonction de trois cours d'eau, l'Oignin, le bras du lac et le Langes, éloigné d'une demi-lieue seulement du lac, il surveille l'entrée de la vallée de Nantua. Son importance ne pouvait donc échapper aux seigneurs bataillards de l'époque féodale.

Aussi l'on prétend que les sires de Coligny y construisirent un château pour faciliter la perception du péage des impôts qu'ils prélevaient sur les voya-

geurs et les marchandises qui traversaient la plaine. Nous avons vu que, d'après quelques écrivains, l'empereur Charles-le-Chauve y serait mort en 877.

Ce château, portant ombrage à l'ambition des prieurs de Nantua, fut rasé par leur ordre, à la suite d'un avantage qu'ils venaient de remporter sur les soldats du sire de Thoire-Villars. Mais en 1240, le sire Etienne II le fit rebâtir, malgré l'opposition du prieur Boniface de Savoie, qui, de son côté, fit jeter à bas les fourches patibulaires de Port, battre et chasser le juge-châtelain et ses officiers; il fit même arrêter tous les sujets du seigneur, qui étaient occupés aux travaux des champs ou à la pêche sur le lac. De ces vexations réciproques, naquirent de sanglantes guerres, pendant lesquelles on vit le château pris et repris, les villages, les moulins et les granges pillés, brûlés; la ville de Nantua elle-même, l'abbaye et l'église, ravagées de fond en comble par Bernard de Chambut, capitaine au service des sires de Thoire-Villars. Cet état de choses dura huit ans; puis les adversaires, lassés, épuisés, se soumirent à l'arbitrage de l'archevêque de Lyon, qui, en 1248, régla les différends, mais pour quelque temps seulement; car, à peine la paix était-elle conclue que la guerre recommençait.

Ces troubles permanents étaient la conséquence du système féodal, de la division des pouvoirs, et

surtout, disons-le, des immenses richesses accaparées et, le plus souvent, usurpées par les communautés religieuses. D'un autre côté, des seigneurs élevés au bruit des armes et dans des traditions d'indépendance ; de l'autre, des prélats orgueilleux, avides de puissance ; tous inquiets, turbulents, jaloux, intolérants. Grâces soient donc rendues à la main de fer de Louis XI, de Richelieu, à l'énergie des hommes de notre grande Révolution, qui, accomplissant une mission providentielle, ont émondé, abattu ce vieil arbre de la féodalité politique et religieuse, sous lequel s'abritaient tant d'insolence, d'usurpations, tant d'ignorance et de préjugés.

C'est parmi ces alternatives de querelles et d'arbitrages, de combats et de paix, que plus d'un siècle s'écoula pour ces malheureuses contrées. En 1363, le château de Brion fut inféodé à Guy de Vienne, gendre du sire de Thoire-Villars, puis vendu à Guillaume de Bussy qui se reconnut feudataire de ce dernier seigneur. Son fils, Pierre, dit le Bâtard de Bussy, en était possesseur en 1402, au moment où le maréchal de Vergy vint mettre le siége devant ses murs. Vaillamment défendu par le Bâtard de Bussy, le château fut néanmoins forcé de capituler et d'ouvrir ses portes au maréchal de Vergy, qui le restitua lors de la signature du traité de paix.

A la famille de Bussy, succédèrent, d'abord celle

d'Hercule Lyobard, puis celle de Chappe, puis celle de Moyriat. Démantelé sous Henri IV, démoli sous la Révolution, le château ne présente plus actuellement qu'un monceau de ruines. Son emplacement et ses décombres ont été vendus par M. de Moyriat au maire de Brion, M. Rozet, qui en a fait tirer les plus belles pierres pour en construire une digue, au confluent du bras du lac et de l'Oignin, qui, lors des grosses eaux, ravageaient ses propriétés.

Le peu de fragments restés debout donnent cependant une idée de l'importance que dut avoir cette forteresse au Moyen-Age. Le rempart extérieur qui suivait toutes les sinuosités du terrain présente encore une grande épaisseur et une certaine hauteur. On y reconnaît une première porte qui s'ouvrait sur une vaste cour où les vassaux pouvaient se réfugier en temps de guerre; puis une seconde porte, défendue par deux réduits avancés; une grosse tour qui commandait le sentier conduisant au château; une citerne, des oubliettes, des corps-de-logis, fossés, etc. Une statue de la sainte Vierge est placée en arrière des ruines; l'église du village en avant. Cette église, de construction moderne, est simple, beaucoup trop simple même; le cimetière la précède. Au-dessous de l'église se trouve le hameau du Molard; nous avons dit que le village, situé à peu de distance, est assis entre le monticule, l'Oignin et le Langes.

Quittant encore une fois le village de Brion, nous allons remonter le cours supérieur de l'Oignin, puis nous reviendrons à Brion pour remonter à son tour la rivière du Langes, principal affluent de l'Oignin.

Saint-Martin-du-Frêne est un gros village carrément posé sur la route de Lyon ; ses habitations nombreuses, ses fontaines jaillissantes, son église vaste, mais sèche de lignes et veuve d'ornementation, sa maison commune de récente construction et surmontée d'un fronton à horloge ; tout cet ensemble s'élève sur un léger renflement que la montagne Chamoise projette dans la plaine de Brion. Quoique riche et bien tenu, ce village n'aurait qu'une apparence vulgaire, sans une énorme tour circulaire qui couronne un tertre arrondi et imprime au paysage un cachet historique. Cette tour ébréchée et singulièrement renflée à sa base, est percée d'une fenêtre ogivale qui, par un balcon à machicoulis, défendait la partie du rempart où se trouvait la porte. On ne pénétrait dans cette tour que par le chemin de ronde ménagé sur la crête de ce rempart. C'est le seul reste d'une forteresse érigée par les sires de Thoire-Villars, dans le même but que celle de Brion, c'est-à-dire pour brider l'ambition des prieurs de Nantua, en même temps que pour protéger les habitants de Saint-Martin contre les envahissements des chartreux de Meyriat. Au surplus, cette tour suivit la

même fortune et subit les mêmes vicissitudes que tous les châteaux de la contrée.

Une chose particulière à ce village, c'est qu'il jouit de bonne heure de franchises et priviléges très-étendus, octroyés par le sire de Thoire-Villars, en vue de reconnaître le dévoûment dont les habitants avaient preuve lorsque le jeune prince, son fils, fut enlevé près du village par les gens du prieur ; épisode que nous relaterons en faisant l'historique de Montréal.

La famille des Moyriat de Mailliat fut pendant longtemps avec l'abbaye de Nantua co-propriétaire de Saint-Martin ; mais, en 89, elle avait cédé ses droits à la famille Douglas de Montréal.

Mailliat est un petit, mais charmant village bâti sur les premiers gradins méridionaux de la chaîne des monts Berthiand, sur les bords de l'Oignin, à une demi-lieue de Saint-Martin-du-Frêne. Les jardins et les vergers dont la plupart des maisons sont entourées, et les ruisseaux d'eau courante qui s'échappent des fontaines, donnent à son aspect un reflet rustique fort agréable. Quant au château, c'est un grand corps-de-logis moderne, accompagné de deux hautes tours, seules parties sauvées de l'ancien château tombé sous les coups du lieutenant de Henri IV. On y a rassemblé une collection de médailles intéressantes pour l'histoire du pays. Une

longue allée de vieux chênes conduit à la porte principale. L'église est peu éloignée du château; une de ses chapelles renferme le caveau sépulcral de la famille de Moyriat.

La terre de Mailliat appartenait primitivement à la maison de Thoire, qui, en 1150, en fit don à l'abbaye de Nantua; plus tard, elle passa à l'ancienne famille de la Balme-sur-Cerdon, qui, au XIII[e] siècle, y construisit le vieux château. Le chevalier Isard de la Balme porta, le premier, le titre de seigneur de Mailliat. En 1280, Yolande, sa fille, épousa Hugues de Moyriat; un siècle plus tard, André de Moyriat rendit foi et hommage à Humbert VII de Thoire-Villars pour sa maison-forte de Mailliat, pour la moitié du château de Saint-Martin-du-Frêne, le village de Condamine, etc...

Cette famille, dont le nom vient d'une terre qu'elle possédait dans la plaine d'Izernore, s'illustra dans le Moyen-Age; ses faits et gestes se retrouvent à chaque page de l'histoire politique et ecclésiastique de la province. Un de ses membres, le R. P. de Mailliat, jésuite d'un grand savoir et célèbre missionnaire, fut nommé mandarin en Chine, où il mourut en 1748, après avoir écrit l'histoire de cet empire. A côté de ce jésuite mandarin, nous voyons figurer le savant Gabriel de Moyriat qui a laissé des ouvrages précieux sur les antiquités du Bugey. Par-

lerons-nous d'un autre membre de cette famille, notre contemporain, lequel abandonnant son château, et pour des raisons dont nous n'avons pas à nous préoccuper, établit dans le village même de Saint-Martin un infime cabaret où s'arrêtaient tous les rouliers et charretiers, et où allaient boire tous les paysans du voisinage, curieux de se faire servir par M. le comte, ce descendant de leurs anciens seigneurs?

Si Mailliat n'a plus de seigneurs féodaux par la grâce de Dieu, il y règne de nos jours une souveraine, par la grâce de la beauté. Nous voulons parler d'une jeune marchande du village, qui, à raison de la ressemblance que l'on dit exister entre elle et la noble et belle souveraine de l'une des premières puissances de l'Europe, est surnommée l'*Impératrice de Mailliat*. N'ayant pu vérifier la réalité de cette ressemblance, — ce qui, à vrai dire, nous paraît hors de notre compétence, — bornons-nous, en fidèle chroniqueur, à constater ce qui nous a été dit. Signalons le fait à de plus heureux explorateurs; par exemple, à notre vieil et bon ami C. C., qui a fait une étude particulière du monde... féminin, au point de vue artistique...

Au Moyen-Age, les habitants de Mailliat eurent à souffrir, comme tous leurs voisins, de l'avarice et de la cupidité des chartreux de Meyriat, qui s'étaient

adjugé les plus belles forêts du pays, entre autres celle de Concise. Contrairement à tous les usages établis dans la province de temps immémorial, les chartreux refusaient aux habitants même les droits d'affouage et de vaine pâture ; c'est-à-dire le droit de ramasser le bois mort pour leur chauffage particulier, et celui de mener paître leurs bestiaux sur des terrains vagues. Chaque jour, les chartreux faisaient emprisonner de pauvres gens et confisquer le bétail surpris dans la forêt.

Telle était l'irritation des habitants, qu'un jour ils se rendirent en masse dans la forêt pour ramasser du bois ; une collision éclata entre eux et les chartreux ; on échangea des coups ; le frère Robert tomba sous le *gourdin* d'un homme de Mailliat. Mais force resta aux chartreux ; dix habitants du village furent bannis de la province, et on imposa une forte amende à chaque feu, avec la défense expresse de remettre les pieds dans la forêt de Concise.

A peu de distance du village, on voit les ruines de l'antique chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Une source très-fraîche, qui jaillit au pied des murs de la chapelle, a de nos jours, comme autrefois, la réputation d'être d'une efficacité souveraine pour les maladies de la vue. Aussi de nombreuses bandes de gens de toute condition y viennent puiser de l'eau pour s'en laver les yeux. Souvent des per-

sonnes aveugles, arrivées en cet endroit guidées par leurs parents, s'en retournèrent seules, sans guide, complètement guéries... Voilà du moins ce que nous apprennent les récits des bonnes femmes du pays. Ajoutons toutefois que si l'on puisait l'eau gratuitement, les bénédictions de l'ermite ne se donnaient pas *gratis pro Deo*.

Une portion du village est à quelque distance du château et de l'église, sur la route impériale même, aux abords du large pont de l'Oignin. On y voit de beaux moulins et des scieries. Il y existait aussi naguère un hôtel assez confortable ; mais il est fermé depuis la suppression du service des messageries, et des grandes entreprises de roulage.

Mailliat fut victime d'un triste épisode de l'invasion de 1815, et témoin d'un des derniers combats livrés par notre père pour la défense du sol français.

Depuis les Neyrolles, où l'on avait contenu les Autrichiens, notre convoi d'artillerie avait réussi à traverser Nantua et à gagner un peu d'avance. Cependant, arrivé en face de Mailliat, il allait être atteint par l'ennemi. Les habitants prirent les armes pour défendre leurs foyers ; le baron Raverat fit barricader le pont, et disposa ses hommes, soit dans les maisons, soit derrière les arbres de la rive gauche de l'Oignin. La défense fut assez longue pour donner au convoi le temps de filer ; puis, vers

le milieu de la nuit, la légion reprit en bon ordre sa marche sur Cerdon. Mais, trompés dans leur espoir de s'emparer de l'artillerie, les ennemis se vengèrent cruellement sur les habitants ; ils mirent le feu au village, et le ravagèrent de fond en comble. La flamme éclaira pendant plusieurs jours la marche de l'armée autrichienne ; cette exécution martiale jeta l'épouvante parmi tous les villageois qui eussent été tentés de suivre l'exemple de Mailliat.

Laissant la route impériale franchir, pour se diriger sur Cerdon par le Moulin-Chabot et la Balme, le col qui sépare la chaîne du Berthiand de la chaîne de l'Advocat, engageons-nous dans la Combe du Val.

SUITE DU CHAPITRE IX

LA COMBE DU VALEY

LA CHARTREUSE DE MEYRIAT

La Combe du Val prend naissance sur les versants septentrionaux des montagnes de la Coux, d'Oncieu, d'Aranc et de Rougemont ; elle est bornée à l'ouest par la chaîne de l'Advocat (*Joux-Blanches*),

qui la sépare des plaines d'Ambronay ; à l'est par la chaîne de Meyriat (*Joux-Noires*), laquelle part du mont d'Ain et du mont Chamoise. Quoique latérale à la haute vallée de Brénod, sa direction est tout opposée : celle-ci se dirige au midi, celle-là au nord. Sa longueur est de trois à quatre lieues, sa largeur d'une demi-lieue à peine, mais s'évasant et finissant par se confondre avec le bassin de Brion. Elle communique avec la plaine d'Ambronay par la route de Corlier, et avec la vallée de Brénod par la route de Corcelles et par la Combe du Valey ou de Meyriat, qui n'est guère qu'une gorge étroite et tortueuse.

Il nous paraît convenable, avant d'aborder la description de la Combe du Val, de tracer l'historique de la chartreuse de Meyriat, d'autant plus que cet historique est aussi celui de la plupart des villages que nous devons rencontrer dans le pays.

Au centre de la Combe du Valey, au milieu d'épaisses forêts de sapins et de rochers sourcilleux, la nature a ménagé une immense et belle prairie arrosée par le Valey et par des sources abondantes. Là, florissait la célèbre chartreuse de Meyriat.

Puisqu'il est de notoriété que la fondation des anciens monastères se perd dans les obscurités de ridicules traditions, de merveilleuses légendes, et même d'événements miraculeux, l'origine de la

chartreuse de Meyriat ne pouvait évidemment échapper à cette règle commune. Ces épaisses forêts voyaient, dit-on, se célébrer jadis les sombres mystères du culte druidique ; là étaient plus particulièrement honorées les déesses-maires (*Deæ maïores*). L'emplacement devint plus tard celui d'un antique château (*castrum Maïorevi*), bâti par Majorevus, chambellan de l'empereur Valentinien, qui lui avait donné ce pays, en reconnaissance du courage et de la fidélité qu'il avait montrés lors de la conspiration qui avait pour chef Arbogaste, et pour but l'assassinat de cet empereur.

A une époque que l'on ne peut préciser, mais antérieure au XIIe siècle, les ruines du château de Majorevus étaient depuis longtemps abandonnées. Cet endroit, entièrement désert, était une de ces *mayères*, comme on en trouve quelquefois dans les forêts : *Merias a fustis arborum evulsarum*. Des habitants de Brénod, traversant par hasard ce pays, rencontrent auprès d'une fontaine une femme dans l'attitude de la mort ou du sommeil ; elle tenait un enfant dans ses bras. Ils reconnaissent bientôt que ce n'est qu'une statue, la statue de la Vierge-Mère, *Maria-Mater*, dont la présence en ce désert ne peut s'expliquer à leurs yeux que par un miracle. On se met en devoir de la transporter à l'église de Brénod ; déjà l'on approchait de cette destination, lorsque

tout-à-coup l'image s'anime, sourit, s'élève dans les airs, et, radieuse, redescend bientôt derrière la montagne. Elle était retournée à sa forêt de sapins, au bord de sa fontaine, manifestant ainsi clairement le désir d'être honorée en ce lieu. (Même légende qu'à Mazière.) La piété généreuse d'une noble dame, *Maria*, seconde femme d'Amédée II, comte de Savoie, que cette histoire avait émerveillée, fit bâtir là une chapelle et un ermitage ; libéralité qui comba les vœux de nos bons montagnards, témoins oculaires du prodige.

Ce lieu s'appelait Meyriat, quelle que fut son origine : *Maïores*, *Maiorevus*, *Merias*, *Maria-Mater*, ou *Maria*.

Dans ce siècle de foi, le concours des gens qui de tous côtés venaient prier à cette chapelle devint bientôt considérable. Aux simples villageois, succédèrent de puissants seigneurs ; et peu d'années après, en 1116, le propriétaire de ce territoire, Ponce du Balmey, chanoine, chantre et pénitentier de Lyon, fils du seigneur du Balmey, qui se prétendait issu du chambellan Majorevus, donna à l'ordre des chartreux les bois et prairies de Meyriat, sous la condition d'y bâtir une chartreuse. Ses deux frères, Garnier et Guillaume, participèrent, de leur côté, à cette libéralité, en y ajoutant les forêts et les pâturages qu'ils possédaient sur les Joux-Blanches et sur

les Joux-Noires, qui bordaient la Combe du Val.

Le prieur général de l'ordre des chartreux envoya aussitôt Etienne, un des compagnons de saint Bruno, et deux frères convers, Bonfils et Geoffray, pour recevoir la donation des frères du Balmey et surveiller la construction du monastère, qui devint le sixième de l'ordre.

Ponce du Balmey fut élu évêque de Belley ; puis il alla faire son noviciat à la Grande-Chartreuse, et vint mourir à la chartreuse de Meyriat, comme simple religieux, en 1140. Il fut béatifié. La chronique du temps le loue de ce qu'il portait un cilice, ceignait ses reins d'une corde de chanvre, et dormait, non sur la plume molle, non sur des tapis peints, mais sur de la vile paille et sous des couvertures de gros drap du pays.

Déjà riches et puissants, les chartreux de Meyriat virent encore leurs richesses s'accroître par la concession que leur firent des empereurs, des princes et des seigneurs ; leurs domaines s'étendirent dans la Combe du Val. Ils étaient maîtres de la plupart des villages, moulins, scieries, battoirs, fermes ; tout leur appartenait ; ils jouissaient de tous les priviléges possibles. Foulant aux pieds toute équité, ils s'emparèrent des biens des villageois, et même de ceux de leurs bienfaiteurs. Enfin, leur ambition ne devait point connaître de bornes jusqu'au moment où ils

durent la réfréner; ce qui arriva, lorsqu'ils s'avisèrent de vouloir empiéter sur les domaines de l'abbaye de Nantua. Ces domaines étaient enclavés les uns dans les autres, mal délimités. Des deux côtés, l'intérêt était le même, l'amour des richesses égal; d'autre part, la ténacité persistante qui caractérise les gens d'église, les empêchait de s'entendre à l'amiable. De là, luttes, contestations, jugements, oppositions... Mais qui le croirait? la plus grosse pomme de discorde entre ces religieux était la possession du cours inférieur de la Doye de Condamine, ruisseau renommé pour la quantité et l'excellence des truites qui le peuplaient. Le lac de Sylans, celui de Nantua et les ruisseaux voisins ne suffisaient donc pas aux moines de Nantua?... Serait-ce donc ici, par hasard, que l'immortel Rabelais, homme d'église lui aussi, a pris son type de Gargantua et de Grandgousier?...

Ces dissensions durèrent jusqu'à ce que les populations se mirent à leur tour de la partie, soit pour se soustraire aux servis et redevances de toute nature, soit pour rentrer dans la possession des forêts et prairies communales que, depuis des siècles, chartreuse et abbaye avaient usurpées à leur préjudice. On aurait dû se borner à reprendre ce qui avait été injustement ravi; mais les habitants de ces montagnes, ceux de Corcelles surtout, se portèrent sur

la chartreuse pour la piller ; elle fut saccagée, malgré l'intervention d'un détachement de soldats d'artillerie envoyé sur les lieux par la municipalité de Nantua. Depuis cette époque, les forêts rentrèrent soit à l'Etat, soit aussi aux communes.

Nous avons dit que la chartreuse occupe le haut de la prairie de Meyriat. Parfaitement abritée des vents du nord, elle est tournée au sud, et reçoit pendant une bonne partie de la journée les bienfaisants rayons du soleil. Actuellement, elle est représentée par trois anciens corps-de-logis, bien entretenus, qu'habite un garde forestier. Le reste de l'édifice n'est plus qu'un monceau de ruines, au milieu desquelles se dresse encore mélancoliquement l'abside de l'église, ornée de trois croisées ogivales aveuglées. Naguère, le portail était debout; les pierres qui gisent à terre permettent d'en apprécier les belles proportions. On reconnaît l'emplacement du cimetière et de la grande cour, au centre de laquelle jaillit toujours la fontaine bénite qui sert aux besoins des nouveaux habitants. On a rassemblé sur une muraille formant terrasse, et précédant la cour, plusieurs morceaux de sculpture, des chapiteaux, des balustrades que l'on a extraits des décombres. Un grand jardin clos de murs fait suite aux bâtiments ; le garde-forestier y fait pousser des légumes pour sa famille et du trèfle pour ses vaches.

Vous croyez peut-être que ce garde et sa famille soient les seuls habitants de la chartreuse? Détrompez-vous, il est un autre personnage qui, le jour, caché à tous les yeux au fond d'une mystérieuse retraite, ne se montre que la nuit.

On raconte qu'au moment de la Révolution, alors que les religieux durent quitter leur cher monastère, ils cachèrent leurs trésors dans un souterrain, dont on mura l'entrée, et dont la garde fut confiée à un moine dévoué qui s'y enferma. Comment, depuis quatre-vingts ans, ce moine vit-il dans ce souterrain? Nul ne le sait!... Jamais il ne paraît le jour, mais à minuit, le mur s'entr'ouvre; on l'en voit sortir, errer parmi les décombres et se diriger à pas lents vers les ruines de l'église pour assister à l'office de Matines; puis, ses prières achevées, il rentre dans le souterrain jusqu'au lendemain à minuit.

Tout le monde connaît l'existence de ce souterrain et des trésors qu'il renferme. On a essayé d'en abattre le mur : peine perdue, il a résisté à tous les efforts... Un villageois, plus malin que les autres, et sachant que, pendant l'absence du moine, le mur du souterrain restait entr'ouvert, choisit ce moment pour enlever les trésors. Il se mit donc bravement à l'affût, et dès qu'il vit le moine se diriger vers l'église, il pénétra dans le souterrain.

Depuis lors, cet homme n'a plus reparu dans le

village ; on suppose qu'il n'eut pas le temps de sortir du souterrain avant le retour du moine, et qu'il y est mort de faim ou plutôt de frayeur.

Au devant des ruines de la chartreuse se trouve un immense réservoir où étaient rassemblées les sources fluentes de tous côtés. Là, prenait naissance le Valey ; là étaient un moulin et une scierie, dont les débris attristent le paysage, tandis que le réservoir est encombré de vase et de plantes marécageuses.

A quelques minutes plus bas, voici la Courrerie, dont les deux énormes bâtiments sont en parfait état de conservation ; l'un est habité par un fermier qui donne à boire, à manger, et même à coucher, au besoin ; l'autre est une vaste écurie qui abrite les bestiaux du fermier et renferme la provision de fourrage pour la mauvaise saison. Ces bâtiments ont peu d'élévation ; les murs sont épais, les ouvertures étroites, et les toits, en tavaillons, très-rapides.

Naguère une compagnie y avait installé une fabrique qui produisait de l'huile tirée des faînes du fayard,et du goudron extrait des troncs des sapins ; cet établissement n'eut qu'une existence éphémère.

De la chartreuse la vue est bornée par une ceinture de rochers et par la forêt dont les sapins se découpent irrégulièrement sur le ciel ; mais elle se repose avec satisfaction sur la verte pelouse de la

prairie et sur les méandres du gracieux ruisseau.

Tout au haut de la Combe, dans un endroit plus découvert, et où commencent le plateau de Brénod et le bassin de l'Albarine, végètent les quelques familles du hameau de la Pérouse. Elles recueillent du seigle, du blé noir et des pommes de terre, mais en quantité à peine suffisante pour leurs besoins. Leurs médiocres ressources consistent en pâturages et en bois.

On trouve dans les combes supérieures quelques granges isolées et comme perdues : la Grange-Brison, la Grange-de-Joux, la Grange-de-Ferreins. Leurs habitants, séquestrés pendant plusieurs mois, vivent en véritables sauvages. Sont-ils moins heureux dans leur condition que les ouvriers de nos villes, placés au sein de la civilisation, en présence de toutes les jouissances du monde, de l'insultant étalage de quelques individus, en face de richesses qui ne peuvent qu'exciter bien des convoitises ?...

Les ruines de la chartreuse, ce hameau et ces granges dépendent du village de Vieu-d'Izenave, le plus important de la Combe-du-Val, où nous allons descendre en suivant les bords du Valey.

SUITE DU CHAPITRE IX.

LA COMBE DU VAL

PARTIE SUPÉRIEURE DE L'OIGNIN

A l'extrémité inférieure de la prairie de Meyriat, les montagnes, rapprochées, forment le défilé, occupé par la route et le ruisseau. Cette route, — nos lecteurs doivent se le rappeler, — met en communication le Valromey avec le bassin de Nantua, par le plateau de Brénod. Elle est bien entretenue, mais ses pentes sont parfois un peu rapides. Le ruisseau, qu'alimentent bon nombre de sources, a pris les allures d'un petit torrent ; il coule gracieusement au milieu de blocs moussus qui forment autant de cascatelles. La forêt, descendant des sommets escarpés, paraît vouloir tout envahir. Çà et là se dressent des roches aux formes bizarres. En certains endroits, le passage semble fermé par des rochers qui ressemblent à un temple égyptien, flanqué de pylônes gigantesques, précédé d'une avenue de pyramides,

gardé par des sphinx et des statues monstrueuses. Cet endroit a réellement un aspect fantastique !...

C'est en admirant le spectacle varié que nous offre à chaque pas la Combe du Valey ; c'est après une descente de plus d'une heure dans une solitude interrompue seulement par la présence de quelques charbonniers, que nous débouchons dans la Combe du Val, en face du village de Condamine-la-Doye.

Ce village est à proximité d'une source abondante, la Doye, qui fait la fortune du pays. Recueillie dans un vaste bassin formé de pierres cyclopéennes, elle a un débit d'un mètre cube par seconde, et alimente immédiatement un certain nombre d'usines, fabrique de couvertures en laine et coton, fabrique d'étoffes de soie, papeteries, moulins, scieries, battoirs, etc. Après un cours d'un kilomètre, elle se jette dans le Valey, qui, lui-même va grossir le Bourrey, un peu au-dessus de Mailliat.

Si son existence a une courte durée, en revanche elle est fructueusement remplie. Ajoutons que ces eaux, très-poissonneuses, fournissent les plus belles truites du pays : motif assez puissant pour justifier l'intérêt que les moines de Nantua et les chartreux de Meyriat attachaient à la possession de ce ruisseau, qu'ils se disputèrent si longtemps et avec tant d'opiniâtreté.

L'église de Condamine, petite, simple, précédée

d'un porche et surmontée d'un campanile, ressemble à une église italienne. Chaque maison possède un métier de soieries ; et la population est industrielle plutôt qu'agricole.

Le nom de ce village apparaît, pour la première fois, dans un acte passé, en 1270, entre un sire de Thoire-Villars et un prieur de Nantua.

Non loin de Condamine, sur un gradin de la montagne et dans une éclaircie de la forêt de Meyriat, se cache le modeste village de Chevillard dont tous les habitants sont pâtres et bûcherons. Délaissé jusqu'à ce jour, il va voir son petit territoire acquérir une plus-value par la création d'une route destinée à remplacer celle de la Combe du Valey. En pénétrant au centre des forêts, cette route en facilitera l'exploitation ; elle quitte l'ancienne route près de Saint-Martin-du-Frêne, pour la rejoindre au-dessus de la chartreuse, en passant sur la hauteur.

Dans la donation faite du village de Chevillard, par Albitius, comte de Genève, à Altamus, abbé de Nantua, on le trouve désigné sous le nom de *Chiviliacum*. Il passa plus tard à la chartreuse de Meyriat, dont on voit les armoiries dans les écussons de son église rustique.

Vieu-d'Izenave (*Vicus*), situé au centre de la Combe du Val, à la jonction du Flon et du Bourrey, à une lieue environ de Condamine, est un village semblable

à tous les villages insignifiants. Son église n'offre rien de remarquable que les beaux tilleuls qui l'ombragent, et un immense caveau où l'on inhumait les prieurs de Meyriat. Les prieurs étaient curés honoraires de cette paroisse.

Au nombre des droits dont ils jouissaient en cette qualité, en voici un assez bizarre : Ils devenaient possesseurs du meilleur habit ou de la plus jolie robe d'un mort ou d'une morte ; ils avaient grand soin de revendre aussitôt l'habit ou la robe aux parents des défunts ; le prix de la vente changeait naturellement suivant la position des acheteurs, comme aussi suivant le plus ou moins d'affection qu'ils portaient à la personne qu'ils venaient de perdre.

Les hameaux agrestes de Chevril, Oisselaz, Rivoire, Talipiaz, Peuple, Corcelette, situés aux alentours du village, doivent leur existence à quelques fermes bâties au milieu des premiers défrichements. Toute leur histoire, de même que celle de Vieu-d'Izenave et de toute la Combe du Val, se borne à des querelles entre les habitants, l'abbaye de Nantua et la chartreuse de Meyriat, au sujet de leurs forêts et pâturages. Peu leur importait d'ailleurs d'appartenir à l'une plutôt qu'à l'autre, car le résultat pour eux était le même : foulés, oppressés au mépris de toute équité !...

Le hameau du Balmey a pourtant son histoire

particulière. Situé sur la route, entre Condamine et Vieu-d'Izenave, il possédait déjà, au XIe siècle, un château-fort, berceau de l'antique famille des Balmey, et où naquit le bienheureux Ponce, fondateur de la chartreuse de Meyriat. Ce château fut pris et rasé par le maréchal de Vergy en 1402, malgré la belle défense de Jean de Rougemont, dit le capitaine la Corne, et qui était au service des comtes de Savoie.

Il s'élevait à côté du hameau, sur un léger renflement du terrain, entouré de marécages, aujourd'hui desséchés. Impossible d'y découvrir autre chose qu'un sol bossué, recouvert d'une pelouse et entouré de grands frênes. Un habitant du hameau vient de le bouleverser dans l'espoir d'y trouver des trésors. Sa trouvaille s'est bornée à de belles pierres de taille qui ont dû appartenir, les unes au portail, les autres au vaste manteau d'une cheminée. Notre villageois, assez désappointé, a fait entrer ces matériaux dans la construction d'une maison et d'une grange. Nous avons étudié avec intérêt les moulures, les ornements et les armoiries qui décorent quelques-unes de ces pierres.

On voit dans les environs un autre château également en ruines, Montaigre (*Mons acer* ou *Mons agrorum*), dépendance de la seigneurie du Balmey. Les ruines, informes, ressemblent à un murgiet perdu au milieu des bois.

Au sud de Vieu-d'Izenave, de l'autre côté du pont qui franchit le Bourrey, à l'endroit où la Bourette vient y affluer, en formant une petite cascade, nous entrons sur la commune de Lantenay.

Le village, situé sur le revers de la montagne, en dehors de la route, est assez mal bâti, assez mal pavé ; mais son église est moderne, et toute fière d'une chaire en fonte, d'un autel en marbre et d'un chemin de croix lithographié et colorié. Au XIII[e] siècle, la terre de Lantenay reconnaissait pour seigneur Guillaume de Rougemont qui la tenait en inféodation des sires de Thoire-Villars ; elle passa plus tard aux maisons Grenaud et Montillet.

Au-dessous de Lantenay, le village d'Izenave, dans la vallée, sur la rive droite du Bourrey, est important, riche, populeux, pourvu d'un joli pont, d'une belle fontaine et d'un bac d'une grandeur peu commune. S'il est juste d'avouer que tout est bien tenu, église, rues et maisons, il faut aussi constater que tout est triste, froid et sans cachet. Les environs sont marécageux, circonstance due à la rencontre de deux ruisseaux, le Merlet et la Bourseille, qui forment le Bourrey, et que le peu de pente du sol retient dans les prairies. Ajoutons que les arbres y sont clair-semés. On n'y voit que quelques bouquets de frênes, çà et là ; quelques peupliers de pays et des saules penchés sur les cours d'eau.

« Izenave, d'après les indications fournies par l'histoire, dit un archéologue moderne, tirerait son nom de la déesse Isis, honorée jadis en Egypte, et dont le culte aurait été apporté dans nos contrées par les Rhodiens et les marchands de Massillie, bien des siècles avant Jésus-Christ. Ces négociants grecs étaient attirés dans nos montagnes du Bugey par les échanges lucratifs qu'ils y faisaient en pelleteries, et aussi par l'espérance d'y trouver quelques mines d'or, d'argent ou d'autre métal. Ils avaient donc fondé à Izenave, comme à Izieu et à Izernore, un temple en l'honneur d'Isis : *Isis nave.* »

Voilà qui est très-savant, surtout très-bien dit, il faut en convenir ; mais pourquoi, dans cette circonstance, répudier la langue de nos ancêtres, qui, cependant, nous apprendrait que le nom d'Izenave est composé de deux mots celtiques : *is nave*, que l'on traduit par *plaine humide ;* dénomination parfaitement conforme à la nature du lieu où est assis ce village.

Pour en finir avec cette question de la déesse Isis, question par rapport à laquelle nous déclinons complètement la qualité d'éditeur responsable, nous allons citer deux exemples tirés d'entre mille, de ce que peut, sur un mot, l'altération du langage, avant que ce mot parvienne jusqu'à nous.

Il est, près d'Izenave, un vallon nommé la Combe

du Fou; vallon au sujet duquel on raconte une étrange tradition, dont le héros, devenu fou, aurait été séquestré dans cette combe. Mais, d'après un titre latin, la combe est désignée par *Comba-Fagi*, d'où il résulterait que son nom véritable serait la Combe du Fayard.

On rencontre sur la plupart de nos montagnes des pierres plantées, autour desquelles, selon la croyance populaire, se passeraient d'étranges mystères. On en attribue l'origine aux fées, et on les appelle Pierres-des-Fées. La vérité est que c'étaient primitivement des bornes indiquant les limites de communes, de paroisses, de propriétés. On les plantait en signant des traités et en jurant sur l'Evangile de les respecter; — réminiscence des Termes sacrés de l'antiquité. — A raison de cette cérémonie, on les nommait *Pierres-de-Foi ;* un vice de prononciation les a transformées en *Pierres-des-Fées.*

En sortant d'Izenave, on rencontre une ancienne maison-forte dont les débris portent les stigmates du feu. A la suite de la mémorable séance de la nuit du 24 août 1789, qui fit table rase de tous les us et coutumes de la féodalité, le seigneur d'Izenave perdit l'esprit, en apprenant l'anéantissement de ses privi-léges; nouvel Erostrate, il mit lui-même le feu à son manoir.

Plus loin, au milieu d'un bois touffu, se trouve

un monticule qui supporte les vestiges du château-fort de la Vélière ; ces vestiges paraissent remonter à l'expédition de Biron.

Tous deux furent bâtis en 1336, par Guillaume de Rougemont, qui en fit hommage à ses suzerains, les sires de Thoire-Villars ; puis ils passèrent successivement aux Luyrieu, aux Sénozan, aux Mitte-Miolans de Chevrières, aux Moyriat, etc.

Près des ruines du vieux manoir de Montherny, célèbres dans la contrée par des apparitions fantastiques, au fond d'une combe isolée, on voit une fort belle cascade appelée le *Golet-de-Pisseloup*. Le nom semble très-bien approprié à cet endroit sauvage, qui est un véritable trou à loup.

Corlier s'élève sur un plateau supérieur, circonscrit entre le Signal de l'Advocat, le Montlier, le Grand-Suin et le Petit-Suin. C'était naguère encore un assemblage de maisons de la plus chétive apparence; aujourd'hui, grâce aux nouvelles routes qui s'y rencontrent, celle de Hauteville dans la vallée de l'Ain, et celle de Saint-Rambert dans la Combe du Val, le village a pris un aspect tout nouveau. Rebâties pour la plupart, les maisons sont couvertes en ardoises ; l'église aussi a participé à ce progrès, qui, malheureusement, n'a pu s'étendre à la culture, attendu que le sol est des plus ingrats.

Malgré la misère et la solitude qui pesaient sur

ces montagnes, la famille de Rougemont y avait fondé un château, sous la suzeraineté des Thoire-Villars. Faisant partie de la même seigneurie, il eut les mêmes titulaires que ceux dont nous venons de parler ; mentionnons toutefois que la chartreuse de Meyriat en jouit durant un certain laps de temps, en qualité de co-propriétaire.

Il ne reste actuellement du château de Corlier, que quelques maçonneries noyées dans les fissures du mamelon rocheux sur lequel il était perché, et où, depuis peu, s'élève une maigre statue de la vierge Marie.

Sur la montagne opposée, de l'autre côté de la Combe du Val, et à son extrémité, la populeuse commune d'Aranc s'étend aussi sur un plateau supérieur dominé par le Signal de la Serpollière. Mauvais pays pour les fruits et le froment ; en revanche, du fourrage en quantité, de l'avoine, du seigle et des pommes de terre. Quant au vin, absence totale !... Mais quant à la perspective qui embrasse toute l'étendue de la combe du Val et les montagnes qui l'entourent, nous ne pouvons mieux résumer le tableau qu'elle présente, qu'en disant : splendide, splendide, splendide !...

Les rues du village sont pitoyables, les maisons *idem ;* l'église remonte à l'ère ogivale fleurie ; on y remarque l'écusson de Savoie intercalé dans les

nervures de la voûte. Le chapitre de Saint-Paul, de Lyon, jouissait dans la paroisse de quelques droits particuliers.

Le château, berceau de l'ancienne famille de Rougemont, n'offre plus que des vestiges informes gisant sur le sommet d'une montagne, au-dessus d'un modeste hameau, à une demi-lieue du village d'Aranc, du côté de la Coux. En l'année 1336, Humbert de Thoire-Villars autorisa Aimé de Rougemont, son vassal, à dresser sur sa terre des fourches patibulaires à deux piliers ; de plus, à y exercer la moyenne et la basse justice.

En 1696, la terre de Rougemont, après avoir appartenu aux Laforest du Cuchet, fut érigée en marquisat, et messire Grenaud, son propriétaire, la réunit à la terre de Corcelles.

Ayant terminé nos études sur la Combe du Val, nous allons, revenant sur nos pas, retourner encore une fois à Brion, pour explorer à son tour la vallée arrosée par le Langes.

SUITE DU CHAPITRE IX.

LA VALLÉE DU LANGES

MONTRÉAL

Nous avons vu plus haut que, par son mariage avec Béatrix, fille d'Eudes III, duc de Bourgogne, le sire de Thoire-Villars, Humbert II, avait reçu en dot le château de Brion et beaucoup d'autres terres. L'une des plus considérables était celle de Montréal, située à une demi-lieue au nord de Brion, à l'entrée de la vallée du Langes. Etienne III, un des princes les plus bataillards de cette lignée, avait déjà relevé le château de Brion; mais ayant reconnu que ce château était impuissant à empêcher les entreprises toujours renaissantes des prieurs de Nantua, il résolut de construire une forteresse plus importante sur le rocher de Montréal, dépendant de la montagne d'Antenard (1248).

Les roches perpendiculaires qui existent sur cet emplacement, la difficulté de ses abords, et surtout son aspect orgueilleux, lui avaient valu le nom de

Mons regalis. Le sommet rappelle un de ces phénomènes géologiques que nous avons déjà signalés; une fècle épaisse s'élève parallèlement au rocher principal; à l'aide de murailles supplémentaires et de sommiers fixés contre les flancs rocheux, le vide qui existait entre eux fut approprié à une partie des habitations. Un donjon hardi terminait l'extrême sommet. A pic de trois côtés, Montréal ne présentait du côté du sud qu'une arête taillée en lame de couteau, sur laquelle on avait ménagé un sentier d'une raideur extrême. Ce sentier aboutissait à un fossé creusé dans le roc, et que l'on ne pouvait traverser que par un pont-levis, au-delà duquel il fallait longer le rempart jusqu'à la porte d'entrée, défendue par deux tours carrées. Une fois cette porte franchie, on rencontrait encore une suite de fortifications jusqu'à une seconde porte et une seconde enceinte. Mais tout ne se bornait pas là; car on se trouvait alors devant une troisième enceinte qu'il fallait enlever pour atteindre le pied du donjon; ce que l'on ne pouvait exécuter qu'en restant exposé aux coups des défenseurs retranchés dans les appartements de la fècle. En outre, le donjon lui-même était à l'abri d'une dernière attaque par sa position escarpée, que les assiégeants ne pouvaient aborder qu'en grimpant par un sentier à lacets; circonstance qui rendait leur marche lente et entourée de périls.

Le château étant construit, Etienne II ordonna aux habitants de Sénoches, village situé à peu de distance, d'abandonner leurs maisons pour venir en construire et en habiter d'autres, au pied même de Montréal. On prétend que ces villageois ayant refusé d'obtempérer à cet ordre, Etienne II, véritable Néron au petit-pied, mit le feu au village et chassa devant lui les malheureux vassaux. On construisit donc, entre le château et la rivière du Langes, un nouveau village qui prit tout naturellement le nom de Montréal. Entouré de murailles, doté de franchises, il devint le chef-lieu de toutes les seigneuries que les Thoire-Villars possédaient dans les montagnes.

Fier de ses richesses et du nombre de ses vassaux, ne supportant qu'impatiemment l'insolence et les empiètements des prieurs, chez lesquels, on le sait, les questions religieuses masquaient toujours des intérêts matériels, Etienne II, revendiqua la justice de Port, releva les fourches patibulaires, et pour prouver son droit de juridiction, il y fit pendre un vassal de l'abbaye. Le prieur Boniface rassemble alors ses soldats, repousse ceux d'Etienne, renverse de nouveau les fourches, détache le corps du pendu et va le suspendre à la porte du village de Montréal. Il essaya même de s'emparer de la place par surprise; mais cette fois, il se vit repoussé.

Le même jour, le jeune fils d'Etienne, Humbert, étant à la chasse dans la plaine de Brion, tout près de Saint-Martin-du-Frêne, fut pris par les gens du prieur et renfermé à l'abbaye, malgré la résistance opposée par les habitants de Saint-Martin, qui, sortis en foule du village, s'étaient battus contre les ravisseurs pour délivrer le jeune prince.

Mais Amé du Balmey, gouverneur du château de Montréal, se met à leur tête, arrive devant la ville de Nantua, brise les portes, enlève la place, menace de mettre le feu à l'abbaye, délivre le prince, emmène le geôlier et le fait attacher comme un chien devant le pont-levis du château de Montréal.

Pendant la guerre qui fut le résultat du déni d'hommage du comte de Savoie, au sujet des terres qu'il avait acquise du dernier des Thoire-Villars, la plupart de ces châteaux furent pris sans coup férir par le maréchal de Vergy; les autres résistèrent plus ou moins. Le village de Montréal fut enlevé par escalade, mais le château tint plus longtemps et ne tomba qu'après un blocus et un siége en règle.

Nous avons dit autre part que le comte de Savoie s'étant amendé, fut mis en jouissance de ces nouveaux domaines.

La terre de Montréal resta dans cette maison jusqu'en 1565, époque où le duc Emmanuel-Philibert l'aliéna et l'érigea en comté en faveur de Charles de

la Chambre, avec faculté de rachat au bout de trois ans. En 1566, le duc céda cette faculté à Louis Odinet, baron de Montfort, et y joignit le second degré de juridiction. Plus tard, cette seigneurie passa aux Mouxy, puis à Louis de la Chambre de Seyssel, marquis d'Aix, par un mariage avec Gasparde de Mouxy. En 1706, nous la voyons aux d'Allinge, puis à M. de Lullin, marquis de Coudré, jusqu'au moment où elle fut confisquée par le roi de France, qui la garda dix ans et la rendit au marquis de Coudré. Ce dernier la vendit, en 1720, à Bernard de Budé; plus tard, elle appartenait par indivis à Jacob de Budé, citoyen de Genève, et à sa sœur Anne-Elisabeth de Budé, veuve de Marc Pictet, citoyen de Genève, ainsi qu'à Jacques et Charles Pictet, enfants de cette dame. Enfin, le 13 avril 1757, ces divers héritiers cédèrent la seigneurie de Montréal à M. Charles-Joseph Douglas, au prix de 60,000 livres.

La famille Duglas ou Douglas, comme elle se signe aujourd'hui, est établie dans le Bugey depuis la première moitié du XVIIe siècle. Antoine Duglas était cornette dans une compagnie au régiment de Fleury, envoyé dans le Bugey pour surveiller les Espagnols de la Franche-Comté. Il épousa une riche héritière, Mlle Rubat; ses descendants occupèrent diverses charges jusqu'à l'époque où Charles-Joseph

Duglas acheta la terre-comté de Montréal. C'est depuis cette acquisition que cette famille porte le titre de comte.

D'après un état officiel dressé en 1698, par M. Ferrand, intendant du duché de Bourgogne, la famille Douglas figure parmi les nouveaux anoblis; tandis que d'après une note rectificative rédigée par M. Douglas lui-même et galamment insérée par M. Debombourg dans son *Atlas du Rhône* (1862), elle descendrait d'Archambaud Douglas, duc de Touraine. Quoi qu'il en soit, cette famille est représentée aujourd'hui par deux frères, dont l'un est membre du Conseil général de l'Ain, et une sœur mariée à M. Chabanacy de Marnas, procureur général à la Cour impériale de Paris.

Comme toutes les places fortes du Bugey, Montréal fut démantelé, puis démoli, après l'annexion de la province à la France. Il n'en reste que des débris informes dont la destination primitive échapperait au regard indifférent, mais que l'œil de l'artiste interroge avec le plus vif intérêt. Si le sentier est obstrué de pierres coupantes, si le fossé est à moitié comblé, si les murailles et les tours sont arasées et enfouies sous les taillis, si le donjon lui-même n'offre plus que son soubassement, les orgueilleuses fècles sont toujours debout, et le rocher toujours menaçant; c'est encore le dominateur de la contrée; c'est encore Montréal !...

Aux hommes d'armes, aux vaillants chevaliers, aux nobles châtelaines qui jadis gravissaient le sentier et devant lequel s'abaissait le pont-levis, ont succédé des pélerins qui vont s'agenouiller au pied de la croix de pierre érigée depuis peu sur le terre-plein de l'antique donjon.

Assis sur les premières pentes de la montagne, à l'orient, le village s'étend jusqu'à la rivière du Langes. Il est assez bien bâti, propre, alimenté par plusieurs fontaines; on y entend le bruit de quelques métiers de soieries, et on y fabrique du fromage de Gruyère. L'église présente deux époques bien distinctes; le XIIIe siècle, qui a vu bâtir le chœur avec ses ogives et ses vitraux coloriés; et le XVIIIe, qui a vu construire la nef, pauvre de style et d'ornementation. La chapelle de droite est consacrée à la sépulture de la famille Douglas.

Dépourvu de tout caractère, le château moderne que cette famille habite, au bas du village, a deux étages avec fronton; il précède un jardin et de vastes prairies arrosées par un canal d'eau courante qui, sortant de la rivière, y rentre un peu plus loin.

Le territoire produit beaucoup de fourrages et de blé, mais pas de vin; ce qu'il faut attribuer moins à l'élévation du pays, qu'aux gelées du printemps et aux brouillards; ces deux causes feraient obstacle à la culture de la vigne.

En revanche, on voit sur les parties supérieures de superbes forêts qui s'étendent jusque sur les communes limitrophes ; leur possession vivement disputée depuis plusieurs années entre la famille Douglas et les communes qui constituaient l'ancienne seigneurie de Montréal, a ouvert une ère de procès, sources de dépenses pour les uns comme pour les autres, et éléments d'inimitiés réciproques. « Nous assistons à la lutte téméraire du fief contre la commune, dit un mémoire relatif à un de ces procès ; nous voyons le régime féodal faisant un suprême effort pour ressaisir quelque chose du passé ! »

Cependant, tout semble aujourd'hui terminé.

A l'audience du 11 juin 1866, la première chambre de la Cour impériale de Lyon, présidée par M. Gilardin, premier président, a prononcé son arrêt. A la suite de nombreux *considérants*, la Cour a rejeté les prétentions de MM. Douglas, et décidé que la commune de Belligniat, par possession plus que trentenaire, avait acquis par prescription la propriété des forêts, objet du litige.

Le premier village que l'on rencontre au-dessus de Montréal est Martigniat, sur la grande route de Saint-Claude. Il paraît d'origine moderne ; l'ancien village fut ruiné par les Espagnols.

Personne n'ignore les désastres qui résultèrent pour ce pays des expéditions conduites par les Espa-

gnols, sur la fin du règne de Louis XIII. Les Espagnols et les Francs-Comtois catholiques commirent dans le nord du Bugey les mêmes excès que les Bernois et les Génevois protestants dans les vallées de la Michaille et dans le pays de Gex. Constatons à ce propos que la plupart des églises de ces localités datent de cette époque, les anciennes ayant été pillées et renversées, soit par les uns, soit par les autres de ces ennemis.

Pendant les luttes des sires de Thoire-Villars et des prieurs de Nantua, le village de Martigniat et son ancien château furent brûlés par les troupes à la solde des prieurs. Pour empêcher le retour de semblables événements, Humbert IV permit à Guillaume de l'Isle, à qui il venait de concéder, sous la réserve de la foi, les hommes et le fief de Martigniat, d'y bâtir une maison-forte. Détruite à son tour par les Bourguignons, elle fut relevée, puis détruite de nouveau par les Espagnols. Sur son emplacement, on voit aujourd'hui un moulin.

La commune est enrichie par ses fabriques de soieries, par ses peigniers, tabletiers, tourneurs; les pâturages sont de bonne qualité, et le territoire un des meilleurs de la vallée. Elle possède, en outre, de magnifiques forêts, qui lui furent aussi contestées pendant nombre d'années, mais qui, par suite de transactions, sont demeurées en son pouvoir.

Si l'importance de Groissiat est minime au point de vue de la population, son assiette, sur un léger monticule, au milieu d'une forêt d'arbres à fruits, est vraiment très-agréable ; on y jouit d'une belle vue sur la vallée. L'église est de bon goût, et les maisons confortables... en apparence, du moins.

Nous trouvons ce village cité sous le nom de *Grotiacum* dans une charte de 1084, signée de Hugues, archevêque de Lyon ; mais les hellénistes veulent y voir une altération du mot *Græcia*, et par conséquent une preuve de la colonisation grecque dans quelques parties du Bugey ; de leur côté, les celtiques lui attribuent une toute autre origine. — On doit se rappeler, comme nous l'avons déjà dit, que le radical *ia*, qui signifie *réunion de maisons*, et termine la plupart des noms de villages dans le Haut-Bugey, appartient tout-à-fait à notre vieille langue nationale.

Groissiat fut assiégé, pris et ruiné en 1637, par les Espagnols et les Comtois. En 1815, une escarmouche s'y livra entre Français et Autrichiens.

Au hameau de Nerciat, on reconnaît les vestiges d'une vieille maison-forte fondée, en 1440, par Guillaume Bolomier, chancelier du duc de Savoie, qui lui en fit l'inféodation. Six ans après, elle fut confisquée et donnée à Pierre de Grôlée ; enfin, plus tard, vendue successivement à diverses familles.

Un certain nombre d'habitations, la plupart d'un

joli aspect ; une place plantée de jeunes ormeaux et rafraîchie par une fontaine à quatre jets ; une église qui date de 1664, petite, mais tenue avec un soin extrême, et dont le chœur est orné de vitraux d'un très-bon goût ; sur le devant, de très-vieux et très-beaux tilleuls ; tout auprès, une habitation confortable appartenant à l'honorable M. Guillard, ancien agent de change près la Bourse de Lyon : voilà le village de Belligniat, placé au centre de la vallée, non loin de la grande route et de la rivière, qui, malgré le soin que l'on prend de déblayer son lit, se répand sur les prairies voisines et les rend marécageuses.

D'après quelques écrivains, Belligniat remonterait aux Druides ; ce lieu était consacré à l'Apollon gaulois, *Belenus ;* d'autres, pour date de sa naissance, ne veulent lui accorder que l'époque romaine ; d'autres enfin, que le xv[e] siècle. — Dans ce temps-là, disent ces derniers, quatre pauvres et pieux pèlerins vinrent s'établir sur ce territoire alors désert ; ils sollicitèrent le duc de Savoie de le leur concéder, ainsi que la faculté de prendre du bois aux montagnes voisines, pour leur nécessité, ce qui leur fut libéralement octroyé. Une fois en possession de ce petit territoire, ils le peuplèrent rapidement ; et voilà comment le village de Belligniat fut fondé. Tout cela est très-bien, mais on ne nous dit pas comment

ces quatre pèlerins purent laisser si nombreuse postérité, sans avoir en leur compagnie quatre jeunes et robustes pèlerines... A moins que l'on ne veuille, comme certains savants de nos jours, admettre la génération spontanée.

C'est sur ce territoire que l'on a découvert récemment des ossements humains, appartenant, dit-on, à un homme contemporain des époques antédiluviennes. Recueillis avec soin, il ont été envoyés à Paris, où la science nous apprendra, sans doute, ce que peut avoir de fondé pareille prétention, qui, si elle était justifiée n'arriverait ni plus ni moins qu'à renverser le système cosmographique généralement admis de nos jours.

Mais en attendant la décision des savants de Paris, voici ce que les savants du Bugey tiennent pour certain à l'égard de ces ossements.

Après la victoire que Marius remporta sur les Cimbres et les Teutons, leur roi, le géant Theutobok, échappa à la ruine de ses compatriotes et se réfugia dans les montagnes du Bugey. Là, cet épouvantable colosse fut traqué comme un éléphant par les Séquanais, et arrêté pour être livré aux Romains. Seulement, on lui substitua un de ses guerriers, qui orna le triomphe du vainqueur au Capitole : Theutobok étant mort subitement et ayant été enterré à Belligniat, il fallait bien quelqu'un pour figurer à

Rome au triomphe. « La force, la stature de Theutobochus, dit l'historien Florus, tiennent du prodige : il franchit d'un seul bond six chevaux rangés de front ; il a vingt-cinq pieds de hauteur et dix de largeur aux épaules. »

Or, les ossements découverts sont ceux de Theutobok ; voilà l'opinion émise par les savants du Bugey, et généralement accréditée parmi les populations.

Un chemin nouvellement tracé à travers la chaîne de montagnes, fait communiquer Belligniat avec Izernore ; il passe à Ijan, modeste hameau caché dans un verger et qui reflète cette grâce rustique si puissante sur notre esprit.

La terre de Belligniat était un arrière-fief de Montréal ; ces derniers seigneurs furent les Valernod de Montferrand.

La vallée du Langes, en s'élargissant, est devenue une plaine où aboutissent plusieurs vallons arrosés par des ruisseaux descendant des épaisses forêts de sapins qui couronnent les montagnes voisines.

Cette plaine est dépourvue de caractère pittoresque ; point de majestueuses montagnes ; point de rochers sourcilleux ; aucun de ces splendides panoramas qui ravissent l'œil et l'âme du touriste, et que l'on rencontre à profusion en d'autres contrées du Bugey !... Peu favorable à l'agriculture, elle est pour-

tant riche par ses pâturages, ses forêts, surtout par les diverses industries qui s'y sont fixées, et parmi lesquelles tiennent le premier rang les peignes en corne et la tableterie, dont le produit s'élève à un chiffre de plusieurs millions de francs.

SUITE DU CHAPITRE IX

LA VALLÉE DU LANGES

OYONNAX

Au milieu de cette plaine, entre les deux rivières du Langes et de la Sersouille, sur les premiers plans de la montagne de Niermoz, et sur la grande route, est assis le chef-lieu du canton, la petite, mais industrieuse ville d'Oyonnax. On la dirait toute moderne, à voir sa halle, son hôtel-de-ville, sa place publique, ses fontaines, et son église de style bâtard où le gothique coudoie le néo-grec. A raison de la facilité de ses abords, de son commerce, de son industrie et de sa population sans cesse croissante ; à raison de ses richesses, de son avenir, Oyonnax, répudiant

toute modestie, affiche carrément ses prétentions à l'espérance de déposséder à son profit la ville de Nantua du rang de sous-préfecture.

C'est à la guerre que cette ville doit son rajeunissement ; les Espagnols et les Francs-Comtois la brûlèrent en 1637. Tout y passa, maisons, églises, couvents... Les environs furent également saccagés; on n'y trouve aucun édifice du Moyen-Age ; le château-fort qui s'élevait sur les rives du Langes a entièrement disparu.

Nommons ici trois hommes remarquables dont cette petite ville fut le berceau : l'un est le républicain Sonthonax, commissaire du gouvernement, qui joua un assez grand rôle dans l'insurrection des noirs à Saint-Domingue ; l'autre est le savant, mais systématique, Bacon-Tacon, si connu par son curieux ouvrage intitulé : *Antiquités celtiques ;* puis son frère qui fut maréchal des armées du roi sous Louis XVI.

Une heure nous suffit pour visiter quelques ateliers de tourneurs et de tabletiers, dont le travail nous plut beaucoup, tant il est propret, plein de goût. Nous n'en dirons pas de même des ateliers où la corne et le sabot (*les onglons*) des animaux se transforment en objets aussi élégants que variés. Là, tout est malpropre, puant ; c'est au milieu de ces tristes dépouilles d'animaux, d'une fumée noire, nauséabonde, que nous suivîmes les divers détails de cette

industrie dont nous n'avions aucune idée. — Mais, hélas ! pour satisfaire cette curiosité, à moins d'avoir les organes de la vue et du flair absolument blasés, que de vilaines choses il faut voir, quelle affreuse atmosphère il faut respirer !...

Si Oyonnax offre peu d'intérêt au voyageur qui n'a pas l'intention d'acheter des peignes et des tabatières, il n'en est pas de même des environs, que nous allons parcourir, après avoir laissé notre léger bagage à l'hôtel du Commerce, tenu par Mme veuve Monneret et sa charmante fille, dont le gracieux accueil est d'un heureux augure. Aussi, le client est-il assuré de trouver bonne cuisine et bonne chambre dans cet hôtel, l'un des meilleurs que nous ayons rencontrés dans nos pérégrinations.

Nous allons donc remonter la gorge du Langes par la nouvelle route tendant d'Oyonnax à Nantua par Apremont et les montagnes au centre desquelles s'élève ce village.

Après une demi-heure de marche par des pentes assez rapides, on pénètre dans la forêt de Niermoz, laquelle, malgré son immensité, ne représente pourtant qu'une faible portion des forêts qui recouvrent tout le massif situé au-dessus de Nantua, et se prolongent au nord jusque dans le Jura, et à l'est par Echallon, Belleydoux, Giron, la Combe d'Evoaz, jusqu'à Montange, Champfromier, Forens et la pro-

fonde Valserine. C'est au milieu de la forêt de Niermoz et de ses majestueux sapins, dans des ravins presque impénétrables, que prend sa source la rivière du Langes. Faible d'abord, elle voit bientôt le volume de ses eaux augmenté par la Doye de Geilles qui vient, dit-on, du lac Genin, malgré l'obstacle que présente une barrière de rochers de plus d'une lieue d'épaisseur. La Doye de Geilles est renommée par la grosseur et la qualité de ses truites ; la Doye de Condamine pourrait seule lui faire concurrence sous ce rapport.

Apremont doit son nom significatif à l'emplacement qu'il occupe au pied d'un mont de 1121 mètres d'altitude, *mons tristis et asper*, pour employer une expression de Tacite. En effet, l'aspect du pays est austère, et ses montagnes sont rudes ; les granges se trouvent disséminées dans de hautes prairies, les hameaux enfouis dans des gorges sauvages ; le ciel est inclément, la terre peu fertile ; les hivers durent près de six mois, et la neige atteint une hauteur de six à huit pieds. Aussi les récoltes ne suffisent-elles pas, tant s'en faut, aux besoins d'une population clairsemée. C'est pourquoi, vers la fin de l'automne, bon nombre d'habitants s'éloignent de leur pays pour aller chercher des ressources en d'autres provinces plus favorisées ; ils s'adonnent de préférence au peignage du chanvre. Ceux qui n'émigrent pas, exploi-

tent les forêts, engraissent du bétail et fabriquent du fromage, industrie qui donne des résultats assez satisfaisants. Depuis quelque temps, on y voit un certain nombre de métiers de soieries.

La Goutelle, Ablatrix, le Grand-Vallon et le Petit-Vallon, sont autant de hameaux qui constituent la commune d'Apremont. La nouvelle église, bâtie en remplacement de celle du vieux château, se trouve dans le dernier des hameaux que nous venons de nommer. Partout les habitations se montrent encore couvertes en paille ou en tavaillons.

Les ruines du château d'Apremont gisent tristement sur le point culminant de la montagne, à une hauteur de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Son histoire est celle de la plupart des forteresses édifiées par les sires de Thoire-Villars pour contenir dans certaines bornes l'ambition exhorbitante des prieurs de Nantua, dont les vassaux et les hommes d'armes portaient la guerre sur les domaines de cette famille. Sentinelle avancée, Apremont défendait la vallée du Langes des entreprises des habitants de Charix, d'Echallon, de Belleydoux, vassaux de l'abbaye.

Cette forteresse fut construite en 1296, ainsi que l'établit une charte, par laquelle Humbert IV accorde franchises et priviléges à tous ceux qui viendraient s'établir dans la terre d'Apremont. Humbert VII

leur concéda, en outre, des droits d'affouage et des droits de chasse, sous condition toutefois que les vassaux donneraient au seigneur le civier et les flancs du cerf, une cuisse de biche, enfin la tête et un quartier de devant et de derrière du sanglier.

Plus tard, le château fut octroyé, en toute justice, sous réserve de foi et d'hommage, à Etienne Bussy-le-Blanc, chevalier, qui avait donné maintes preuves de sa fidélité à la famille de Thoire-Villars. Pris par les Bourguignons et rendu au comte de Savoie, ce même château fut successivement inféodé aux Mareste de Montdragon, et aux Tocquet de Montgeffon, qui en étaient possesseurs au moment où il fut détruit par un incendie, allumé, soit par accident, soit plutôt par les Espagnols et les Comtois.

Une autre promenade non moins intéressante est la visite à la Breytouze, endroit très-populaire à Oyonnax. Si de cette petite ville, vous vous engagez sur le nouveau chemin de Belleydoux et d'Echallon, qui remonte la Sersouille, vous arrivez bientôt à la belle forêt qui se confond avec celles que nous avons nommées précédemment. Laissant le chemin continuer son parcours, vous ferez halte dans une espèce de cirque ménagé entre les montagnes de Macrêtet et des Chaux, des Tempêtes et des Trois-Fontaines, aux pieds des Grandes-Balmes d'où le Lordon se précipite. Là, vous serez en face d'une ravissante

prairie arrosée par la Sersouille, qui fait mouvoir une scierie et les moulins du Bozet placés dans le bas-fonds. C'est la Breytouze, où la jeunesse d'Oyonnax vient prendre ses ébats dans la belle saison. La Société chorale et la fanfare d'Oyonnax, qui ont adopté la dénomination de : *Les Enfants de la Breytouze*, s'y rendent de leur côté et s'y livrent à des assauts de chant et de musique ; sans oublier la collation sur l'herbe, les promenades dans la forêt et tout ce qui s'en suit...

Les villages de Géovreisset, de Veyziat et de Bouvens seront encore pour nous le but d'une autre promenade aux environs d'Oyonnax. Ils sont placés à l'ouest, un peu en dehors de la grande route, à l'opposé des hautes et noires montagnes d'Apremont et de Macrêtet, sur le chaînon d'Emondaux et d'Ijan.

Le petit village de Géovreisset d'Alongeon est charmant ; ses maisons sont petites et en nombre restreint ; son église petite, mais coquette, sa petite école assez suivie ; sa petite population paraît heureuse au milieu de ses petits champs et de sa petite industrie locale qui consiste en de petits objets en bois façonné à l'aide de petits tours ; enfin un petit château couronne heureusement un petit monticule. Si nul fait particulier ne signale son nom dans l'histoire, il n'en est peut-être pas moins heureux pour cela.

Veyziat, placé dans les mêmes conditions topographiques, rappelle deux vieilles coutumes féodales qui justifient encore une fois ce que nous avons déjà constaté au sujet du bien-être dont jouissaient les vassaux laïques comparativement aux vassaux ecclésiastiques. En récompense de la fidélité que les habitants de Veyziat avaient constamment témoigné à leurs suzerains, les sires de Thoire-Villars, ceux-ci leur avaient concédé divers priviléges, entre autres le droit de couper du bois dans les forêts et d'y chasser les bêtes fauves; mais, en qualité de seigneurs, ils se réservèrent les quatre pattes des ours, la hure des sangliers et le sommier des cerfs. Les princes de Savoie maintinrent ces coutumes. Ces concessions et ces redevances prouvent que le pays était alors plus boisé et moins peuplé qu'aujourd'hui, car on n'y rencontre plus aucune de ces bêtes fauves; il faut aller jusque sur les hauteurs du Jura pour rencontrer quelques ours; les autres ont depuis longtemps disparu.

Bouvens n'a qu'une petite chapelle, annexe de l'église de Veyziat; elle est sous le vocable de sainte Madeleine. Décorée de deux tableaux peints et offerts par M. Claude Burnicat, artiste lyonnais, qui s'est plu aussi à lui donner un calice et divers ornements sacrés, elle est entretenue avec un soin irréprochable. A en juger par son caractère ogival,

elle remonte au XVe siècle, et dépendait alors d'un couvent disparu, dont la tradition fixe l'emplacement auprès d'un petit étang très-poissonneux.

Les maisons de Bouvens (*Boves ens*, champ où paissent les bœufs) sont jetées dans un heureux désordre sur le versant d'une colline où les arbres fruitiers ombragent de verdoyantes prairies séparées par des haies vives, arrosées par des eaux courantes et animées par des troupeaux. La vue, peu étendue, est pleine de charme. Ce modeste village, au nom pastoral, peuplé de cent cinquante habitants environ, est tout à fait ignoré ; il reflète ce calme, cette tranquillité qui impressionne si vivement certaines organisations. Aussi comprenons-nous très-bien qu'un de nos bons amis, modeste autant qu'instruit, au goût épuré par la culture des arts, vrai paysan du Danube, il est vrai, mais cachant sous une enveloppe un peu rude une âme d'élite et un cœur qui ne bat que sous l'impulsion des nobles sentiments de l'amitié et les tendres affections de la famille... ; nous comprenons très-bien, disons-nous, que cet ami projette de venir se fixer dans ce village retiré, où il possède un peu de bien.

Longtemps attaché à la fabrique lyonnaise en qualité de dessinateur, M. Claude Burnicat s'occupe aujourd'hui de restaurer des tableaux, des meubles et des armes du Moyen-Age ; et cela avec une adresse, une

intelligence des plus rares. Le voyez-vous dans son atelier, en gros tablier, en blouse, les bras nus, tirant le soufflet de sa forge, frappant sur l'enclume, limant. fourbissant une rapière, une dague, une épée, ciselant un gantelet de fer ou une pièce d'armure, contre laquelle plus d'un fin connaisseur viendra se casser le nez !... Le voilà, maniant le rabot et la gouge pour reconstituer dans son intégrité primitive un bahut gothique ou un dressoir de la Renaissance !... Et son pinceau ne sait-il pas rendre à un vieux tableau éraillé son aspect archaïque ?... Ce panneau ne semble-il pas sortir de la main d'un maître du XVIe siècle ?... Ce vase antique n'a-t-il pas été trouvé intact dans les ruines de Pompeï ?... Et cette statuette égyptienne ne doit-elle pas sa conservation à un séjour de quatre mille ans dans les salles d'un palais des Pharaons ou dans les hypogées d'un temple de Memphis ?... — Après avoir toutefois passé quelques jours dans l'atelier de notre artiste, qui en outre serait certainement bien capable de faire sortir de son cerveau tout un monde de fleurs et d'oiseaux fantastiques, accompagnés des dragons traditionnels de l'empire des magots...



CHAPITRE X.

LE BASSIN DE LA BIENNE

DORTAN

Au nord d'Oyonnax, la vallée monte doucement jusqu'à la tuilerie de l'Embouteilleu et au hameau de Torchebanatte ; puis elle quitte le bassin du Langes, pour s'infléchir, au nord, dans le bassin de la Bienne, torrent qui vient de Saint-Claude et finit dans la rivière d'Ain, à Condes, entre Coiselet et Dortan. Les villages d'Arbent et de Dortan se trouvent dans ce petit bassin, limite septentrionale du Bugey et du Jura.

L'important village d'Arbent, enterré au pied de hautes montagnes, est à deux kilomètres, à droite de la grande route de Saint-Claude. Dépendant des comtes de Bourgogne, il constitua une partie de la dot que la princesse Béatrix apporta à son époux Humbert, sire de Thoire-Villars. Ce nou-

veau seigneur lui accorda aussitôt les mêmes franchises et les mêmes privilèges dont jouissaient les autres villages de ses vastes domaines. Et pour mettre les habitants à l'abri des incursions des gens de l'abbaye de Nantua, Humbert IV renferma le village dans une enceinte de remparts et le plaça sous la protection d'un immense château-fort. Inféodé par Amédée VIII de Savoie à Hugonin Aleman, seigneur de Coiselet, Arbent passa par mariage aux Chalant de Varey; puis aux Verjon de Châteauvieux et aux La Guiche. Il fut occupé par les Bourguignons, et littéralement ruiné par les Espagnols. Quoiqu'il eût beaucoup perdu de son importance, le voilà redevenu populeux, riche; il est bien bâti; les habitants confectionnent de grossiers ustensiles de bois blanc pour le ménage; ils font aussi de la tableterie et fabriquent des peignes de corne; industrie très-répandue dans le canton.

L'église, assez jolie, porte dans les nervures de sa voûte des écussons aux armes des Thoire-Villars: un lion couronné; près de la sacristie, on voit un autre écusson surmonté d'un chapeau de cardinal. Ce dernier écusson est celui de Louis Aleman, archevêque d'Arles, comte de Lyon, président du concile de Constance. « Homme de ce temps incomparable en savoir et en vertus, — dit un écrivain, — le zèle qu'il déploya dans cette occasion et les miracles qui

se manifestèrent à l'heure de sa mort, le firent élever au rang des bienheureux. »

Arbent est un ancien prieuré de l'abbaye d'Ambronay. Le siége du prieuré devait probablement se trouver au Môtier (*Monasterium*), hameau voisin où l'on voit les vestiges d'un oratoire. Il existait encore trois anciens châteaux que ruinèrent les Bourguignons, les Espagnols ou les Français ; la Poype, sur un mamelon arrondi ; Châtely, sur un rocher à pic ; Tamar, perdu dans les taillis de la montagne. En 1807, on exhuma des décombres de Tamar une statuette de bronze coiffée d'un casque à panache et sur lequel on croit reconnaître des lettres grecques.

Le nom d'Arbent dériverait d'*Arborum ens* (champ complanté d'arbres) ou d'*Alb ens* (champ blanc). Nous laisserons le choix à nos lecteurs. De même, Marchon, hameau situé au pied du Macrêtet (mauvais crêt), tire son nom de sa position sur les *marches* du Bugey ; de même aussi, le ruisseau qui prend sa source à la montagne des Chaux (*Cal*, *Chal*, rochers) et roule des eaux presque toujours troubles, jaunâtres, boueuses, a pour nom... propre, celui de Merdanson.

Dans les hameaux perdus au milieu des sombres montagnes et des forêts noires qui s'étendent à l'est du village d'Arbent, les légendes, les traditions sont revêtues d'une teinte sinistre en harmonie avec la nature du pays. Dans le silence et l'obscurité de la

nuit, il n'est point rare, — au dire de gens dignes de foi, — de voir passer, bride abattue, monté sur un cheval sans tête, un cavalier dont la figure est ensanglantée et dont le front est couvert d'un bandeau. Il pousse des cris étouffés; rien n'arrête sa course, ni les rochers, ni les précipices ; il paraît et disparaît comme un ouragan. On en raconte des choses extraordinaires. Quelquefois le cheval sans tête est privé de son cavalier ; alors il répand l'épouvante parmi les montagnards surpris par la nuit dans la campagne. Tantôt il vient sans bruit derrière vous, il pose ses deux pieds de devant sur vos épaules et vous suit ainsi en vous écrasant de son poids ; tantôt il fond sur vous ventre à terre, et vous jetant sur son dos, il vous emporte au fond des bois.

A une lieue d'Arbent, au nord, en revenant sur la grande route, et au confluent des ruisseaux de Maissiat et de Merdanson, dans la Bienne, on rencontre le bourg de Dortan.

Selon les partisans des origines celtiques, qui, avouons-le, ont très-beau jeu dans ce pays, il ne serait point étonnant que le nom de Dortan dérivât de sa position à l'entrée du pays, ou plutôt de son assiette sur trois cours d'eau.

Quelques jolies maisons, une église rebâtie après le départ des Espagnols, des fontaines coulant à pleins bords, des moulins, scieries, fabriques, mar-

tinets, battoirs, les vallons et les collines qui entourent le bourg, forment un ensemble plein d'intérêt.

Les mêmes industries que nous avons signalées à Oyonnax, enrichissent aussi Dortan ; mais son territoire, très-pauvre, donne à peine de maigres récoltes de grains grossiers. On y exploite les forêts de hêtres et de sapins ; de plus, des carrières de pierre, de tuf et de marbre d'une belle couleur rougeâtre. Le climat est froid, les neiges abondantes et de longue durée, de même que dans tout le canton.

Les châteaux, nombreux sur cette frontière, furent tous fondés au XIIIe et au XIVe siècles pour les sires de Thoire-Villars. D'abord, ils y établirent de simples châtelains ; mais, par la suite, ils les inféodèrent à diverses familles, sous réserve de foi et d'hommage. Tous devinrent nécessairement par mariage, achats ou donations la propriété des seigneurs de Dortan, et grossirent le patrimoine de cette puissante famille. Uffel montre de belles ruines sur la montagne du Châtelard qui domine le cours de la Bienne ; Maissiat, Emondaux et Bonaz, quoique délabrés, sont néanmoins encore habitables.

Mais le plus remarquable de ces châteaux est celui de Dortan, proprement dit, qui se trouve à côté du bourg. Edifié sur un territoire dont l'abbaye de Saint-Claude revendiquait la propriété, contre la famille de Thoire-Villars, il devint un sujet de dis-

corde entre les deux parties adverses. Pour éviter des collisions, l'affaire fut soumise à l'arbitrage de l'archevêque de Lyon, qui, naturellement, ne pouvait donner tort à l'abbaye ; en conséquence, le château vit son donjon et ses tours abaissés, et ses créneaux supprimés.

Ce château fut, à ce qu'il paraît, bâti sous l'influence d'une mauvaise étoile ; car plus tard il dut être rasé et son emplacement semé de sel, en vertu d'un jugement rendu en 1696 par le parlement de Dijon, contre un la Guiche, seigneur de Dortan, qui avait commis des déprédations dans la contrée, et s'était rendu coupable de tels actes de violence envers les habitants, que quelques-uns d'entre eux moururent des suites de ces sévices.

Toutefois, le château fut soustrait à la rigoureuse sentence qui l'avait condamné à disparaître, attendu qu'en homme prévoyant, le seigneur, dont les excès furent cause de cette condamnation, s'était hâté de le vendre à M. Pierre Gaultier, seigneur d'Uffel.

La famille Gaultier était originaire de Lyon ; Pierre Gaultier, qui fut longtemps receveur de la ville, avait acquis une charge de secrétaire du roi, avant son élection au consulat. Son aïeul, Christophe, était notaire et greffier de la juridiction de l'abbaye d'Ainay. Son petit-fils, Gaspard, secrétaire du roi près la Cour des monnaies de Lyon, obtint en 1776

l'autorisation d'entrer dans les assemblées de la noblesse du Bugey. Il se qualifiait de haut et puissant seigneur de Dortan, d'Arbent, d'Uffel, de Veyziat du Mont et autres lieux...

Après avoir passé successivement aux mains de plusieurs propriétaires, MM. Adrien de la Tournelle, Chossat de la Garde, le château demeura quelques années en la possession d'une autre famille lyonnaise. Il eut naguère pour propriétaire M. Ivan Monnier, qui a laissé dans le pays des souvenirs ineffaçables. Son nom éveillera toujours chez la population de Dortan de vifs et profonds regrets. Comme s'il était destiné à appartenir toujours à des Lyonnais, il est maintenant en la possession de M. Noël Lemire, ancien fabricant d'étoffes de soies pour ameublements et ornements d'église, chevalier de l'ordre du Christ, des Deux-Siciles, de Saint-Grégoire-le-Grand, et comte palatin... de par la chancellerie romaine.

Le château de Dortan a été restauré, mais il n'offre aucun caractère de noblesse. Ses bâtiments juxtaposés datant de différentes époques, affectent une disgracieuse irrégularité. On y voit une chapelle décorée avec plus de luxe que de goût; elle fut bénie par le R. P. Hermann. La seule partie remarquable de cette propriété, celle qui ne peut redouter aucune comparaison, c'est son parc qui renferme dans une vaste étendue, des bois, des

champs, des prairies, des jardins et même une rivière, le Merdanson, laquelle, après avoir reçu le tribut de belles courses jaillissant dans le parc même, où elles décrivent de gracieux méandres et forment de bruyantes cascades, va dans le village porter le secours de sa force motrice aux établissements industriels dont nous avons parlé plus haut.

Et maintenant nous voici arrivé aux confins du Bugey. Là, se termine la tâche que nous avions entreprise ; là, finit notre mission, heureux si nous avons réussi à peindre, non pas avec élégance, mais avec une scrupuleuse exactitude, les sites variés qui embellissent les vallées du Bugey ; à raconter les événements qui les animent ; à faire revivre les légendes qui répandent sur eux comme un reflet poétique du moyen-Age, et les traditions populaires qui viennent combler parfois les lacunes laissées par les historiens ; à reconstituer enfin les ruines féodales qui jonchent le sol avec lequel elles se confondront bientôt !... Nous serons heureux surtout si nous avons inspiré à nos lecteurs le désir de nous suivre dans ces pérégrinations qui avaient pour but principal l'espoir de populariser les beautés de ce pays. Ces pérégrinations, nous les avons accomplies en touriste consciencieux.

Il nous reste encore à remercier les souscripteurs dont les sympathies nous ont toujours été acquises,

lors de la publication des divers ouvrages que nous avons soumis à leur appréciation toujours bienveillantes. C'est un devoir, mais c'est aussi un plaisir pour nous de leur témoigner notre reconnaissance, et de leur dire du fond du cœur : les preuves d'intérêt que vous avez bien voulu nous donner, sont pour nous la plus douce et la plus flatteuses récompense de nos travaux ; nous en conserverons à jamais un fidèle et précieux souvenir !...

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.




LYON

TABLE ALPHABÉTHIQUE

DES

NOMS DE LIEUX CONTENUS DANS CE VOLUME



FIN DE LA TABLE ALPHABÉTHIQUE.

TABLE DES MATIÈRES



Pages.

SUITE DU CHAPITRE XVI.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

SUITE DU CHAPITRE II.

SUITE DU CHAPITRE II.

SUITE DU CHAPITRE II.

SUITE DU CHAPITRE II.

SUITE DU CHAPITRE II.

SUITE DU CHAPITRE II.

SUITE DU CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

Pages.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

SUITE DU CHAPITRE VII.

SUITE DU CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

SUITE DU CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

SUITE DU CHAPITRE IX.

SUITE DU CHAPITRE IX.

SUITE DU CHAPITRE IX.

SUITE DU CHAPITRE IX.

SUITE DU CHAPITRE IX.

SUITE DU CHAPITRE IX.





